



Jacques GERNET

LA VIE QUOTIDIENNE EN CHINE

à la veille de l'invasion
mongole (1250-1276)



Picquier poche

Quand, à la fin du XIII^e siècle, Marco Polo découvre Hangzhou, elle apparaît à ses yeux émerveillés comme « la plus grande ville qui soit au monde et la plus noble ». Pendant un siècle et demi, Hangzhou a été le siège de la cour des Song. Sa situation géographique et son rôle de capitale en font alors l'agglomération la plus peuplée et la plus active de Chine. La traduction d'une abondante documentation chinoise inédite a permis à Jacques Gernet de présenter une étude précise, détaillée et étonnamment vivante de cette métropole chinoise. L'organisation de la ville, ses habitants – des hauts fonctionnaires aux marchands, des courtisanes aux mendiants –, les moeurs, les vêtements, la famille, l'éducation, les fêtes, la religion, les loisirs et les arts : c'est tout le quotidien d'une grande ville chinoise qui reprend vie sous nos yeux, révélant son impressionnante prospérité économique à la veille de l'occupation mongole.

L'auteur est né à Alger en 1921. Après des études classiques et sa participation à la guerre contre l'Allemagne et ses alliés, il a été membre de l'Ecole française d'Extrême-Orient à Hanoï, puis, de 1955 à 1976, directeur d'études à la XI^e section de l'EPHE devenue par la suite l'EHESS, professeur à la Sorbonne et à l'Université de Paris VII. Il a occupé de 1975 à 1992 la chaire d'Histoire sociale et intellectuelle de la Chine au Collège de France. Il est membre de l'Institut depuis 1979. Ses ouvrages ont été traduits dans de nombreuses langues.

Jacques GERNET

*La Vie quotidienne
en Chine
à la veille de l'invasion mongole
(1250-1276)*



*Éditions
Philippe Picquier*

La Vie quotidienne en Chine à la veille de l'invasion mongole (1250-1276) a été deux fois réédité par les éditions Hachette et traduit en anglais, hongrois, chinois, italien et japonais.

Jacques Gernet a publié entre autres :

Le Monde chinois, Armand Colin, coll. « Destins du monde », Paris, 1972.

Chine et christianisme, action et réaction, Gallimard, Paris, 1982.

(Nombreuses traductions de ces deux livres en diverses langues dont le chinois.)

Tang Zhen, Ecrits d'un sage encore inconnu, traduit du chinois, présenté et annoté par J. Gernet, Gallimard/ Unesco, Paris, 1991.

L'Intelligence de la Chine : le social et le mental, Gallimard, Paris, 1994.

La Raison des choses. Essai sur la philosophie de Wang Fuzhi (1619-1692), Gallimard, Paris, 2005.

© 1959, Librairie Hachette

© 1978, Hachette

© 2007, Editions Philippe Picquier pour l'édition de poche

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

Mas de Vert

B.P. 20150

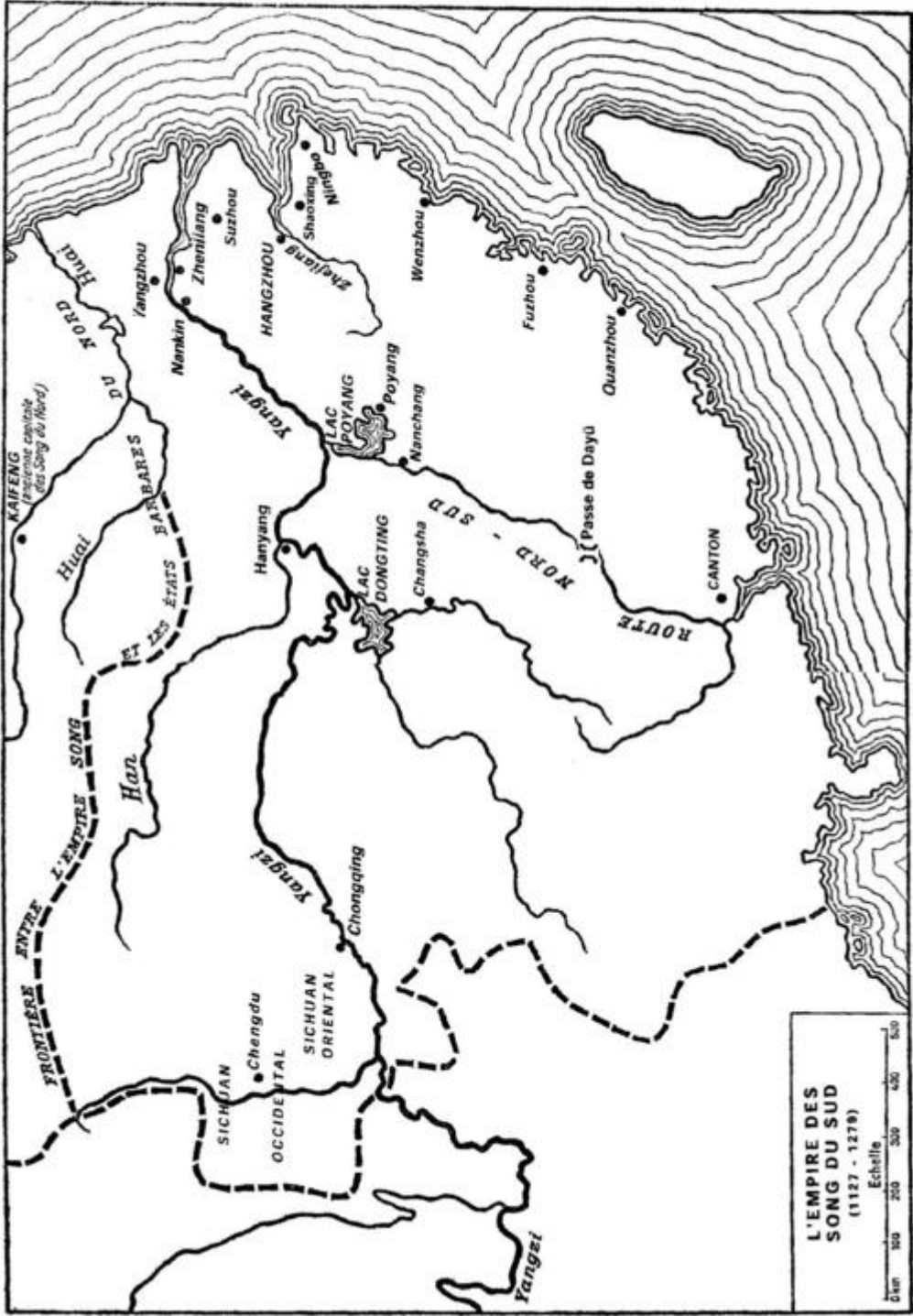
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

ISBN papier : 9782877309561

ISBN ePub : 9782809707465

CARTE :
L'EMPIRE DES SONG DU SUD
(1127-1279)



INTRODUCTION

On s'est longtemps plu à considérer le monde chinois comme immuable ou, du moins, à souligner son extraordinaire continuité. Mais il n'y a là qu'un effet d'optique : ce qu'on distingue mal paraît toujours uniforme. Aussi méconnue dans la complexité de son évolution, aussi négligée par les historiens, notre civilisation héritée de l'Antiquité classique risquerait fort d'apparaître avec la même grandeur immobile, avec je ne sais quoi de chinois qui tiendrait à la permanence de certaines traditions et de certaines attitudes d'esprit. D'ailleurs, l'illusion contiendrait une part de vérité : notre civilisation est en fait aussi étrange, aussi arbitraire dans ses choix que celle de la Chine. Pour mieux saisir son originalité fondamentale, il lui manque des points de comparaison. Or, elle n'a pas cessé de se contempler elle-même.

Encore une fois, elle n'a pas le privilège d'évoluer. Avec le progrès des recherches, l'image conventionnelle qu'on se faisait de la Chine est en train de s'évanouir. Et quand la brume qui voilait les contours de l'histoire chinoise se dissipe, ce qu'on découvre, ce n'est pas la continuité, l'immobilisme, mais une suite de violentes secousses, de bouleversements, de ruptures. Ainsi, du IV^e au VI^e siècle de notre ère, la Chine traverse une période dont elle sortira méconnaissable : l'installation des nomades des steppes dans les provinces du Nord et le triomphe général du bouddhisme y laisseront de profondes empreintes. Mais chaque époque a ses caractères originaux et comme une atmosphère qui lui est propre. En outre, l'immensité géographique de la Chine implique des variations assez sensibles dans le climat, les paysages, les genres de vie, les mœurs et les dialectes. Chaque région a sa physionomie particulière. Ainsi, on ne peut rien affirmer à propos de ce pays vaste comme l'Europe et dont l'histoire connue s'étend sur près de trois mille ans, qui ne soit daté et localisé avec précision. Il n'est plus permis de parler de la Chine éternelle.

Il fallait à ce livre un titre général : l'étendue du monde chinois, la diversité de ses régions et son incessante évolution historique exigent aussi que son objet soit précisé. Le moment de la vie en Chine dont on trouvera ici une description correspond aux dernières années de la dynastie dite des Song du Sud (1127-1279), à celles qui précèdent la prise de la capitale par les Mongols au début de 1276. Le lieu choisi, c'est la région de Hangzhou et plus particulièrement la ville elle-même, siège d'une grande préfecture qui portait alors le nom de Lin'an, capitale de la Chine à cette époque. Lieu d'excursion renommé pour le charme de son paysage. Hangzhou est aujourd'hui une petite ville de quelques centaines de milliers d'habitants, située à 200 kilomètres au sud-ouest de Shanghai, au fond de l'estuaire du Zhejiang. C'était, vers 1275, une des plus grandes et des plus riches cités du monde.

Mais avant toute explication sur les raisons de notre choix, un bref aperçu historique s'impose.

Les différences sont frappantes entre la Chine des XII^e et XIII^e siècles et celle des Tang, dont la période la plus brillante se situe au VIII^e siècle. En quatre siècles, la Chine s'est métamorphosée. A un monde rude, guerrier, quelque peu guindé et hiératique, s'est substituée une Chine animée, commerçante, avide de plaisirs et corrompue. On entrevoit toujours à l'arrière-plan la vie misérable et précaire des paysans, et cette misère s'est même accrue de façon relative. Mais l'atmosphère est tout autre. La Chine de l'époque des Tang doit sa grandeur sévère à son climat et à ses hommes. Le centre de gravité de ce monde, ce sont les plaines poussiéreuses et arides de la vallée du fleuve Jaune, au débouché de la route du Gansu qui mène, à travers un cahot de montagnes et de vallées, jusqu'aux garnisons établies en plein cœur de l'Asie centrale. La Chine du XIII^e siècle, le Mangi de Marco Polo – l'opposition est si nette entre ces deux Chines qu'elles forment deux mondes différents aux yeux du voyageur vénitien –, est celle des riches plaines à riz, sillonnées de canaux, qui s'étendent entre la vallée de la Huai et les montagnes du Zhejiang, celle des provinces maritimes du Sud-Est (actuels Jiangsu, Zhejiang et Fujian) et de la vallée du Yangzi.

Au VIII^e siècle, cette Chine du Sud, au climat lourd et amollissant, n'est qu'une partie négligée d'un vaste empire. L'intérêt est ailleurs. Le cœur aussi. Le Sud, pour beaucoup, n'est pas la terre de leurs ancêtres : ils ont le sentiment d'y être en exil. Enfin, les grandes dynasties chinoises ont toujours eu leurs capitales dans le Nord, dans la région de l'actuelle Xi'an ou plus à l'est.

Cependant, dans la suite des siècles, le poids de cette Chine du Sud s'est fait sentir de plus en plus ; elle s'est peuplée, s'est enrichie, a développé ses relations maritimes et fluviales, elle a inauguré un genre de vie spécifiquement urbain qui était pratiquement inconnu de la Chine du Nord, elle a donné naissance à de grandes familles lettrées, enfin, elle a pris conscience d'elle-même et de son dynamisme. De cette modification profonde et insensible à la fois, il y a une explication qui vient de prime abord à l'esprit et qui a des chances d'être exacte : la poussée continue des Barbares nomades d'Asie centrale et de l'actuelle Mongolie depuis le X^e jusqu'au XIII^e siècle doit être la cause principale de cette progression dans l'économie générale de la Chine des régions de la vallée du Yangzi et des provinces du Sud-Est.

La coupure des routes d'Asie centrale, sous les Tang, fut une première étape de la poussée des nomades. La constitution de puissants Etats barbares (Xixia, Lao et Jin) au nord de la Grande Muraille, et la menace constante qu'ils firent peser de la fin du X^e siècle au début du XII^e sur les provinces du Nord constituent la seconde. La suite se présente sous un jour plus tragique, et c'est l'histoire de l'époque où se situe notre description de la vie quotidienne en Chine. Deux dates la résument : 1126, chute de la capitale des Song du Nord (960-1126), l'actuel Kaifeng au Henan, suivie de l'invasion de toute la Chine du Nord jusqu'au Yangzi, puis d'une stabilisation de la frontière entre Chinois et Barbares à la vallée de la Huai et de l'installation de la cour à Hangzhou ; 1276, prise de Hangzhou par les Mongols et occupation de toute la Chine pour la première fois de son histoire. De ce complet asservissement de la Chine par les Barbares les plus rebelles à toute culture, les plus fidèles à leurs traditions tribales et guerrières, par ces hordes dont les conquêtes prodigieuses ont fait

l'admiration de l'Occident, l'âme chinoise gardera une sorte de désenchantement. L'occupation mongole portera une profonde atteinte à ce grand pays, le plus riche et le plus évolué du monde à cette époque. Dans bien des domaines, la civilisation chinoise brille d'un de ses plus vifs éclats à la veille de la conquête mongole, et cette conquête marque une interruption assez nette dans son histoire.

Disons-nous que ce fut une période troublée ? Ce serait admettre que les grands événements historiques ont une répercussion directe sur la vie de tous les jours. Or, les grandes catastrophes de l'histoire ne touchent la plupart des hommes que lorsqu'ils y sont eux-mêmes impliqués. Ce fut sans doute une période d'inquiétude pour les dirigeants les plus patriotes et les plus conscients du danger. Mais on peut affirmer que, jusqu'au siège de la ville, la vie continua à Hangzhou avec la même insouciance : comme chacun sait, les Chinois ont une bonne dose de philosophie.

Il faut d'ailleurs reconnaître que, dans les hautes classes, l'inconscience et la soif de plaisirs sont presque générales. Les historiens chinois postérieurs n'ont pas manqué d'attribuer à cet affaiblissement du sens moral chez les dirigeants la défaite et l'asservissement de la Chine. Il y a là un vieux thème classique : l'indulgence pour les plaisirs et l'oubli des rites chez un souverain mènent l'empire à sa perte. Le dernier empereur des Song du Nord était un esthète passionné de peinture et de collections d'art. Les derniers empereurs des Song du Sud manquèrent tout autant de « vertu » et de réalisme. Cependant, la défense était solidement organisée, et l'Etat consacrait la plus grande partie de ses ressources à l'entretien d'une armée de plus d'un million d'hommes. Les recherches montreront sans doute un jour que les vraies causes de l'effondrement de la Chine furent tout autres que le laisser-aller moral, et probablement de nature économique et sociale. L'impression d'ordre et de prospérité que présente la Chine du Sud au milieu du XIII^e siècle est un trompe-l'œil qui cache l'appauvrissement continu et tragique de l'Etat, la misère et la désaffection des campagnes, les luttes de factions à l'intérieur de la classe dirigeante. L'édifice est fragile : il cédera à la première poussée vigoureuse des Barbares.

Mais, en dépit de sa fragilité, il est impressionnant. Au XIII^e siècle, la Chine amputée de ses provinces du Nord est encore un très grand empire. De la province la plus occidentale, le Sichuan, jusqu'aux plaines du bas Yangzi, il s'étend sur plus de deux mille kilomètres et, des côtes sud aux frontières du nord, sur plus de mille. Sa superficie totale atteint presque trois millions de kilomètres carrés, soit à peu près six fois la France d'aujourd'hui. La population est supérieure à soixante millions d'habitants¹ – chiffre énorme pour l'époque et d'autant plus étonnant que les régions montagneuses qui couvrent les trois quarts de cette Chine sont presque désertes – et elle se trouve concentrée dans deux régions de plus forte densité : le bassin de Chengdu au Sichuan occidental et les plaines de la basse vallée du Yangzi (provinces actuelles du Jiangsu et du Zhejiang). Le Yangzi, navigable jusqu'aux riches plaines de la région de Chengdu que l'on gagne par un affluent de ce grand fleuve, constitue la principale artère commerciale de la Chine du Sud. La partie orientale de l'empire est traversée par des canaux qui relient entre elles les grandes villes et sur lesquels le trafic est ininterrompu de jour et de nuit. Une flotte innombrable de bateaux de cabotage maintient en liaison les grosses agglomérations des côtes du Sud-Est et du Sud jusqu'à Canton tandis que de grandes jonques de haute mer font chaque année, à la mousson, l'allée et venue entre la Chine et les grandes îles de l'Extrême-Orient, l'Inde et le Moyen-Orient. Dans l'intérieur, à la jonction des routes nord-sud et du cours du Yangzi, se sont développés de grands marchés permanents où le volume des transactions est sans commune mesure avec celui des plus gros centres commerciaux de l'Europe à la même époque.

La Chine du XIII^e siècle frappe par son modernisme : par son économie exclusivement monétaire, sa monnaie de papier, le développement des effets de commerce, le volume des échanges entre régions, l'importance de son commerce extérieur (soieries et porcelaines), la spécialisation de ses productions régionales. Une grande partie du commerce est entre les mains d'un Etat omniprésent qui tire le plus gros de ses revenus d'un système de régies et d'impositions indirectes. Dans le domaine de la vie sociale, des arts, des distractions, des institutions et des techniques, la Chine est sans

conteste le pays du monde le plus évolué à cette époque. Elle est en droit de penser que le reste de l'univers n'est peuplé que de Barbares.

Voilà définies certaines raisons de notre choix : l'invasion mongole a mis un terme à une période de rapides progrès qui annonce déjà en Chine les temps modernes. Cette période fut marquée par un développement extraordinaire des centres urbains et des activités commerciales. En moins d'un siècle, la population de Hangzhou a doublé et dépasse sans doute largement le demi-million en 1275. Mais cette croissance n'est pas particulière à la capitale. En portant principalement l'attention sur la vie urbaine, nous n'avons fait ici que souligner un des caractères les plus originaux de l'époque.

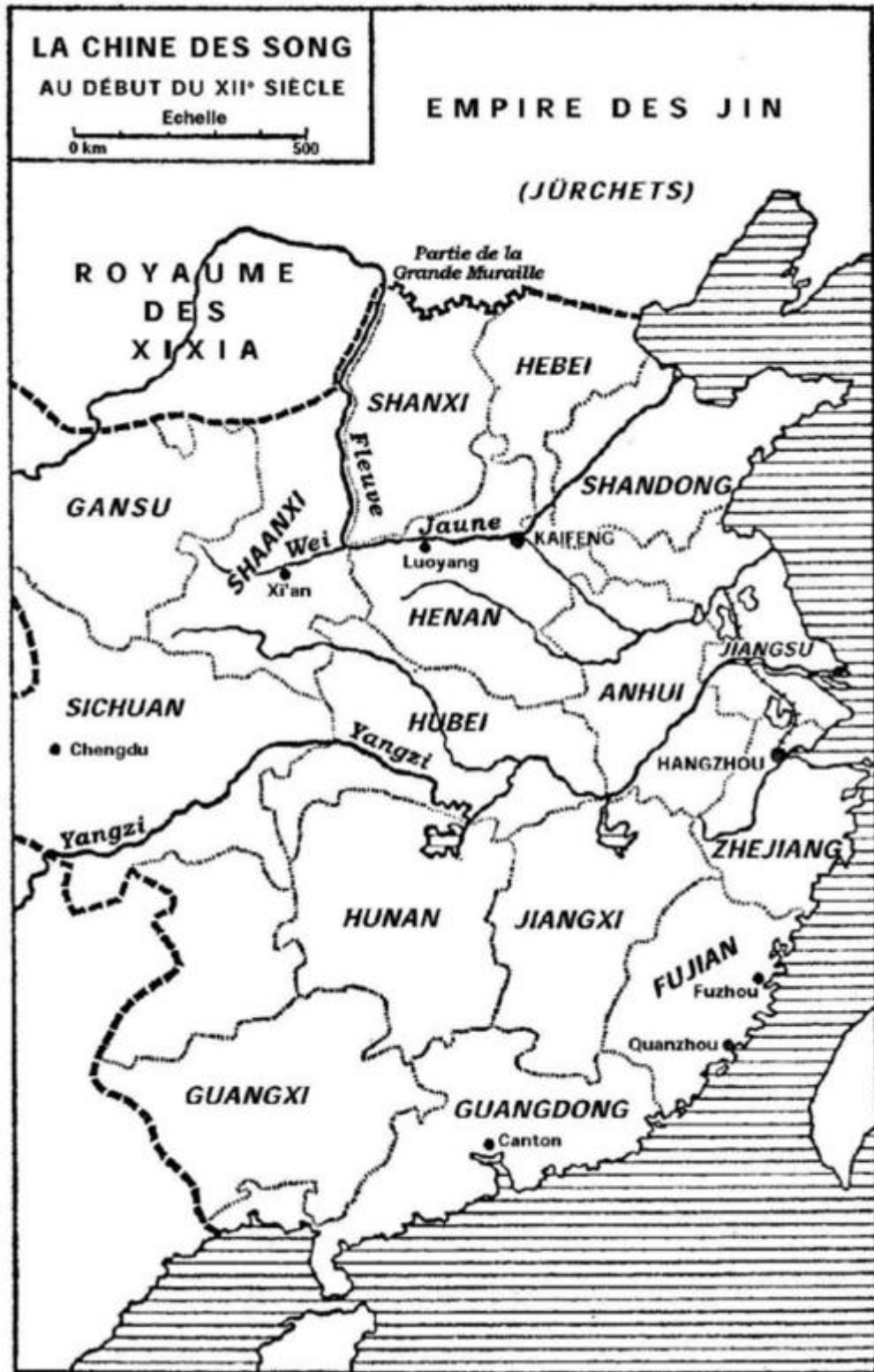
D'autres motifs ont décidé de notre choix dans l'espace et dans le temps. Sans doute, les documents archéologiques de l'époque des Song sont rares et d'un faible secours. En dehors des céramiques, dont la production avait été très importante aux XII^e et XIII^e siècles et dont il reste aujourd'hui d'innombrables spécimens, seuls subsistent quelques petits objets tels que bijoux de femmes, coupes en verre, coffrets ou vases laqués, oreillers de faïence peinte, pièces de monnaie de cuivre... Aucun monument de l'architecture n'a résisté, car les matériaux de la construction chinoise sont légers et périssables. Ce sont principalement les peintures qui peuvent fournir des détails intéressants sur la vie quotidienne. Les peintres de l'époque des Song aimaient en effet à représenter des scènes de la vie intime des classes riches ou des scènes de rue. Citons, entre autres documents de cette nature, un long rouleau représentant la ville de Kaifeng au début du XII^e siècle, rouleau attribué à un artiste spécialisé dans la peinture des murailles de ville et des charrettes. Malheureusement, ce qui est parvenu jusqu'à nous de ces peintures de genre réaliste et vivant se limite à un très petit nombre de pièces (ou, plus exactement, de copies), à cause de l'attachement trop exclusif des collectionneurs de l'époque des Ming (1368-1644) pour les peintures de fleurs, de bambous et de paysages.

Cependant, la pauvreté des documents archéologiques est très largement compensée par la richesse presque inépuisable des sources littéraires. C'est

à l'époque des Song que les textes où il est possible de puiser des renseignements sur les conditions de la vie quotidienne en Chine commencent à devenir plus nombreux : notes prises au jour le jour, recueils d'anecdotes, journaux de voyages, contes, monographies locales fournissent sur la vie en Chine une foule de détails précis et pittoresques. Ce qui explique ce soudain accroissement de nos sources, c'est l'apparition de l'imprimerie et sa diffusion à partir du ^x^e siècle, les progrès de l'instruction et, parallèlement, le développement d'une classe marchande qui n'avait pas, à l'égard des détails triviaux de la vie de tous les jours, le même mépris que les lettrés-fonctionnaires. Mais surtout, grâce à des descriptions de contemporains, aux monographies locales rédigées à l'initiative de l'administration, il est possible d'avoir sur la ville de Hangzhou, vers l'année 1275, une masse étonnante d'informations. Sur les rues, les canaux, les bâtiments, les administrations, les marchés et les commerces, les fêtes et les distractions, il n'y a rien de ce qui intéresse leur ville que les habitants aient négligé de nous signaler. C'est au point que l'on peut aujourd'hui reconstituer cette capitale dans ses moindres détails, y fixer l'emplacement de chaque type de commerce, de chaque temple. Nous connaissons même le nom des courtisanes les plus célèbres, le nombre des pavés de l'avenue principale, les bonnes adresses : c'est près de tel pont, chez un tel que l'on trouve les meilleures fritures au miel, dans telle ruelle que l'on vend les plus beaux éventails.

Le choix de cette ville avait un autre avantage. Marco Polo y séjourna assez longtemps au cours des années 1276-1292, entre le moment de la chute de Hangzhou aux mains des Mongols et celui de son retour en Europe. A ce moment, la vie dans cette ville n'avait pas encore beaucoup changé. La description que Marco Polo a laissée de la capitale de la Chine est une des plus longues et des plus détaillées que contiennent ses mémoires. C'est aussi l'une des plus vivantes. Si, comme l'indiquent certaines versions de son livre, Marco Polo s'est servi d'une description officielle remise au général mongol qui fit le siège de Hangzhou au début de 1276, tout prouve qu'il a fait aussi très souvent appel à ses souvenirs personnels. Son étonnement et son admiration sont manifestes. Ses

descriptions à la fois savoureuses et naïves valaient d'être confrontées avec les données des textes chinois : on verra qu'elles concordent bien souvent et de façon très précise avec les indications que nous ont laissées les habitants de Hangzhou. La version dite de Ramusio, qui a été longtemps tenue en suspicion et qui est, sur Hangzhou, beaucoup plus détaillée que les versions courantes du Livre de Marco Polo, se trouve confirmée dans la plupart de ses détails par les sources chinoises. C'est à elle que nous nous sommes rapporté.



Aussi bien ce livre a-t-il été écrit presque intégralement à l'aide de documents chinois originaux et, sur beaucoup de points, il apporte des

informations entièrement neuves. Les travaux qui auraient pu être utiles sont encore rares, car les différents aspects de la vie quotidienne n'ont guère attiré jusqu'ici des chercheurs trop peu nombreux. En outre, le chinois est assurément une langue difficile. Que ces circonstances puissent servir d'excuse aux imperfections de ce livre !

1. Si on s'en rapporte aux recensements officiels, la population totale de la Chine aurait presque doublé entre 1060 et 1110, et elle atteignait cent millions d'habitants à la veille de l'invasion barbare de 1126.

CHAPITRE I

La ville

LE CHOIX DE HANGZHOU COMME CAPITALE. Une ville de province. Ses remparts et son plan. — SURPOPULATION ET DIFFICULTÉS DE LOGEMENT. Recensements. Importance de l'agglomération vers 1275. Entassement des constructions et maisons en hauteur. Loyers. — LES INCENDIES ET LA LUTTE CONTRE LE FEU. Fréquence et gravité des incendies. Organisation de la lutte contre le feu. Entrepôts entourés d'eau. Terreur du feu. — TRANSPORTS ET RAVITAILLEMENT. Grandes avenues et canaux. Soins apportés à la voirie. Propreté de la ville. L'alimentation en eau. Produits de grande consommation. Marchés. — AGRÉMENTS DE LA VIE URBAINE. Boutiques de luxe. Maisons de thé, cabarets et restaurants. Lieux de promenade. Le lac et le fleuve. Distractions.

LE CHOIX DE HANGZHOU COMME CAPITALE

Le hasard parfois fait bien les choses. Lorsqu'en 1126 les cavaliers barbares jürchets prirent d'assaut la capitale des Song, l'actuel Kaifeng, dans la vallée du fleuve Jaune, et que commença l'exode vers le sud, rien ne destinait Hangzhou à devenir le siège d'une nouvelle dynastie. Ce n'était alors qu'une capitale de province éloignée, située au fond de l'estuaire du fleuve Zhejiang, en dehors des grandes routes commerciales. L'empereur et sa cour, plus de trois mille personnes au total faites prisonnières, furent emmenés en captivité par les Barbares au-delà de Moukden. Un prince, qui leur avait échappé, se proclama empereur à Nankin en 1127, et on le vit, fuyant devant les incursions des nomades, tantôt dans les villes du moyen Yangzi, tantôt, plus à l'est, à Yangzhou au débouché du grand canal vers la Huai, à Zhenjiang sur la rive droite du Yangzi en aval de Nankin, à Suzhou plus au sud, ou encore à Hangzhou. Aucune de ces villes murées n'était à l'abri des incursions. Mais Hangzhou, où l'empereur s'arrêta à plusieurs

reprises, était relativement mieux protégée que les villes du Yangzi. Pour y parvenir, il fallait traverser une région coupée de lacs innombrables et de rizières boueuses : le terrain se prêtait mal aux déploiements de cavalerie. Une dizaine d'années après la chute de Kaifeng, quand, la paix revenue, la Chine fut partagée entre Barbares au nord de la Huai et Chinois au sud, le choix de l'empereur s'était définitivement fixé sur Hangzhou.

Encore une fois, ce n'est pas l'importance de la ville, ni même son passé qui en décidèrent. Seule Nankin, qui avait jadis été le siège des petites dynasties chinoises du Sud, entre 317 et 590, aurait été digne de servir de résidence au Fils du Ciel. En dehors de son éloignement des zones d'incursions, Hangzhou n'avait pour elle qu'un atout : le charme et la douceur de son paysage. Le lac qui la borde à l'ouest et les collines aux courbes gracieuses qui l'entourent en faisaient encore il y a peu un des sites les plus émouvants de la Chine. En voici une description du XIII^e siècle, bien maladroitement au dire d'un lettré, mais pour nous suffisamment évocatrice : « De vertes montagnes entourent de tous côtés la masse immobile d'un lac bleu. Pavillons et tours de couleur d'or et d'azur se dressent çà et là. On dirait un paysage composé par un peintre. Seul l'est est dégagé, sans collines, et là scintillent, telles des écailles de poisson, les tuiles vernies de mille toits¹. »



Le choix une fois fait – et on veut croire que le charme de Hangzhou n’y fut pas étranger –, les avantages de la situation géographique de cette ville

devaient se révéler peu à peu : à mi-chemin entre la Chine du Yangzi et celle des côtes du sud-est où s'étaient développés de grands ports (Fuzhou et Quanzhou principalement), Hangzhou était destinée à devenir, en même temps que la capitale, le grand centre économique de cette Chine du Sud en plein essor. Compte tenu des réalités de l'époque, Hangzhou, ville en expansion, était mieux désignée comme capitale que l'antique Nankin, ville déchue. Mais c'est bien le hasard qui décida de son destin si exceptionnel.

Le fait est que cette ville ne fut pas adoptée d'enthousiasme comme siège du gouvernement central. Jusqu'au milieu du XII^e siècle, l'empereur et sa cour hésitent à s'y installer dans leurs meubles. On lésine sur les aménagements : il suffit, dit-on, d'être à l'abri du vent et de la pluie. Et ce sont les anciens bâtiments de la préfecture, transférée plus au nord, qui servent à loger l'empereur et les grandes administrations. Les édifices de ce palais improvisé ne comptent que cent à deux cents entrecolonnements. En 1133, on se résigne à construire des allées couvertes près de la porte sud du palais (c'est l'ancienne citadelle de la préfecture) pour que les fonctionnaires n'aient plus à patauger dans la boue par temps de pluie. Et ce n'est qu'en 1148 qu'on se décide à agrandir les murailles de l'enceinte vers le sud-est. Mais les édifices restent rares et pauvrement décorés. Les deux bâtiments principaux ne sont hauts que de dix-huit mètres, et ils n'atteignent que vingt-cinq mètres de largeur. L'ensemble n'est guère plus imposant ni guère plus luxueux que la cité administrative d'une grande préfecture².

De toute évidence, la cour, qui n'était pas faite à la vie de province, resta longtemps sur la réserve. Ce n'était pas à Hangzhou même qu'elle en voulait. Pendant plus d'un siècle, l'empereur et ses ministres gardèrent l'espoir de reconquérir les provinces du Nord, et Hangzhou n'eut jamais droit au titre de capitale. C'était seulement la résidence provisoire de l'empereur, en chinois Xingzai, terme qui est le plus souvent transcrit par Quinsay dans les versions du *Livre de Marco Polo* (cette désignation était restée à Hangzhou malgré l'occupation de la ville par les Mongols). On s'installa donc dans le provisoire, mais les conséquences de cet établissement furent prodigieuses : en moins de deux siècles, cette ville

d'importance moyenne et de caractère si provincial allait devenir une des cités les plus riches et les plus peuplées du monde. L'animation, le luxe et la beauté de Hangzhou à la fin du XIII^e siècle furent pour Marco Polo une sorte de révélation. Il était loin sans doute d'imaginer qu'une si grande ville avait eu des débuts si modestes et que les empereurs Song avaient mis si peu d'entrain à en faire leur capitale. La ville ne fut pas toujours à l'emplacement qu'occupait Hangzhou à l'époque des Song, mais, très tôt, à cause du manque d'eau douce pour l'irrigation et pour l'alimentation des habitants, on imagina de créer artificiellement le lac. Il fut formé grâce à une digue qui retenait les eaux des collines environnantes. Au VII^e siècle, la ville occupe sa place définitive : c'est une étroite bande de terres d'alluvion de deux à trois kilomètres de large qui s'étend entre la rive gauche du fleuve Zhejiang, tout près de son estuaire, et le lac qui borde la ville à l'ouest sur plus de trois kilomètres. Les remparts construits au début du VII^e siècle épousent la forme du terrain. Longs de dix-huit kilomètres, ils ont approximativement la forme d'un rectangle orienté du nord au sud. Ce sont ces murailles prolongées sous les Song vers le sud-ouest, qui serviront de remparts à la ville du XIII^e siècle. Elles étaient percées de cinq portes pour le passage des canaux et de treize portes monumentales où aboutissaient les grandes avenues de Hangzhou. Elles délimitaient la « ville » à proprement parler, et c'est à ces murs que les habitants se réfèrent encore constamment au XIII^e siècle pour distinguer la cité de ses faubourgs. Les points les plus éloignés, au nord et au sud, étaient au moins distants de sept kilomètres, mais les remparts est et ouest, vaguement parallèles, enserraient la ville dans un espace d'un kilomètre et demi à deux kilomètres au plus. Ces murailles, bâties en terre tassée et en pierre, recouvertes sans doute de briques, mesuraient neuf mètres de hauteur et trois mètres d'épaisseur à la base. Ornées de larges créneaux, elles étaient probablement blanchies à la chaux tous les mois, comme il était alors d'usage dans plusieurs autres villes³. Les treize portes d'avenues, aux arches arrondies ou polygonales, étaient surmontées de pavillons, à l'exception de trois portes des remparts

de l'est, côté vulnérable de la ville, qui comportaient des ouvrages de défense avancés⁴.

Dès 893, on imagina de bâtir une seconde protection entre les remparts de l'est et le fleuve. Deux cent mille paysans, réquisitionnés sur l'ordre du potentat local de l'époque, et les armées de treize cantonnements travaillèrent à la construction de ce nouveau rempart. Long de trente kilomètres et s'étendant bien au-delà de la ville au nord et au sud, il était surtout destiné à protéger Hangzhou du côté du fleuve, où les attaques par mer étaient toujours possibles, et il est peu probable qu'il ait englobé toute la ville en faisant le tour du lac, comme le suggère Marco Polo. Vers le fleuve, il était longé par une digue et par un vaste fossé qui communiquait avec les canaux de la ville et qu'on fermait par une écluse à marée haute⁵. Quant aux berges du fleuve, dont la terre s'éboulait facilement, on s'efforçait encore à la fin du IX^e siècle de les consolider avec des fascines et des troncs d'arbres, et chaque habitant était astreint à fournir un certain nombre de fagots de bois. Mais, par la suite, à cause des brèches fréquentes que le courant et les marées venaient faire dans cette protection trop fragile, les bords du fleuve furent pavés de larges dalles de pierre⁶.

On possède un plan détaillé de Hangzhou en 1274⁷. Les noms de chaque quartier, de chaque pont, ceux des bâtiments publics, des camps militaires, des temples y sont notés avec une extrême précision. La ville y apparaît, conformément à une représentation traditionnelle, sous la forme d'un rectangle dont chaque côté correspond à un point cardinal. Mais en dépit de cette convention qui déforme la physionomie réelle de Hangzhou, il est possible, grâce aux nombreux détails de ce plan, à la configuration actuelle du terrain et aux rares vestiges de l'époque des Song qui subsistaient encore au début du XX^e siècle, de reconstituer la ville telle qu'elle était en 1274.

Le plan en est simple : une large avenue, qui devint la Voie impériale quand la cour se fut installée à Hangzhou, parcourt la ville du nord au sud, aboutit à la porte nord du palais impérial et, à sa sortie du palais, mène vers le sud jusqu'à l'autel des sacrifices au Ciel et à la Terre. Cette avenue est coupée à angle droit par d'autres avenues orientées d'est en ouest. En outre,

plusieurs canaux courent parallèlement à la Voie impériale. Les faubourgs qui s'étendent au nord, à l'est et au sud de la ville, entre les remparts et la muraille construite à la fin du IX^e siècle, sont eux aussi traversés par de nombreux canaux et par le prolongement des avenues de la ville murée. Mais on ne sait pas de façon précise jusqu'où s'étendaient ces faubourgs vers le nord et vers le sud ; il semble du moins que l'agglomération ait couvert, vers 1274, une superficie de 20 kilomètres carrés environ.

SURPOPULATION ET DIFFICULTÉS DE LOGEMENT

Les statistiques sont chose moderne en Europe : non pas en Chine. Ce pays a laissé à l'époque moderne une image si parfaite de l'anarchie et du désordre qu'on a peine à croire aux vérités d'un temps révolu. Cependant, la précision dans les termes du vocabulaire et dans les dates fut une des premières conquêtes de la civilisation chinoise, et, dès le début de l'empire, au III^e siècle avant notre ère, les nécessités administratives ont imposé également la précision dans les comptes.

A l'époque des Tang et des Song, l'administration procédait presque tous les trois ans (théoriquement, toutes les années à lune intercalaire) à des recensements complets de la population, par canton, par sous-préfecture, par préfecture, par province. Et si l'on possédait tous les registres qui furent établis en Chine depuis les débuts de l'ère chrétienne, il serait possible de suivre, dans ses moindres détails, l'évolution de la démographie chinoise au cours des siècles. Les registres de recensement du VIII^e siècle qui ont été retrouvés au Gansu, près de Dunhuang, témoignent du soin extrême avec lequel ces documents étaient rédigés : outre la superficie des terres cultivées et leurs emplacements exacts, le nom et l'âge des membres de chaque famille paysanne nous sont connus. Au début de l'occupation mongole à Hangzhou, après 1276, l'affichage de la liste des habitants sur la porte de chaque maison devint même obligatoire. Cette mesure qui répond si bien au génie des occupants, comme le couvre-feu qui fut également imposé à

Hangzhou, dut être ressentie comme une brimade. Mais la Chine avait une longue habitude des régimes policiers.

« Je vous dirai encore une autre chose, dit Marco Polo. Sachez que tous les bourgeois de ladite cité, et tous les autres gens qui y demeurent, ont cette coutume que chacun a, écrits sur sa porte, son nom, le nom de sa femme, celui de ses enfants, de ses esclaves et de tous ceux qui demeurent en la maison, et encore le nombre de bêtes qu'il y tient ; et s'il advient que quelqu'un meurt en la maison, on efface son nom de l'écriteau qui est sur la porte ; et, si un enfant y naît, on l'inscrit avec les autres. Si bien que, de cette manière, le sire sait combien de gens il a dans sa cité. Et on le fait ainsi par toute la contrée du Mangi (Chine du Sud) et du Cathay (Chine du Nord)⁸. »

Mais on ne possède aucun chiffre précis sur la population de Hangzhou. Le découpage administratif ne tient en effet aucun compte de la réalité urbaine. La ville est définie seulement par ses remparts : c'est l'enceinte murée qui abrite les organes administratifs, les protège en cas de rébellion et protège également la paysannerie des environs en cas de guerre. A ce moment, la population *intra muros* grossit démesurément. Mais il y a une certaine indépendance entre la ville murée, siège administratif et militaire, et les activités commerciales.

A Hangzhou, au XIII^e siècle, le peuplement déborde largement les remparts. Ailleurs, comme aux grands marchés permanents qui se trouvent sur le cours du moyen Yangzi, l'agglomération commerçante néglige la ville murée et s'installe le long des berges, à quelque distance des remparts. Hangzhou elle-même est une ville aux multiples fonctions. C'est tout à la fois la capitale, car elle abrite le palais impérial et les services du gouvernement central, le siège d'une grande préfecture et, en même temps, celui de deux sous-préfectures dont les bureaux se trouvent à l'intérieur des remparts. Enfin, Hangzhou est une grosse agglomération marchande. Le territoire des deux sous-préfectures urbaines couvre à la fois la ville, ses faubourgs et les campagnes avoisinantes, si bien que l'on peut seulement se

faire une idée approximative de la population urbaine au travers des statistiques qu'on possède pour cette époque.

Les habitants des deux sous-préfectures de Hangzhou ont été recensés à trois époques différentes au cours des XII^e et XIII^e siècles. Entre 1165 et 1173, on y dénombra 104 669 familles, soit, si l'on admet la moyenne courante de quatre ou cinq individus par famille, une population légèrement inférieure au demi-million. Entre 1241 et 1252, on recensa 111 336 familles, chiffre qui dépasse alors les 500 000 habitants, et, vers 1270, enfin, 186 330 familles, c'est-à-dire une population totale d'environ 900 000 habitants⁹. Ces chiffres témoignent d'un accroissement soudain au cours des vingt ou trente années qui précédèrent 1270. « Aujourd'hui encore, dit un habitant de Hangzhou en 1275, la population de la ville ne cesse d'augmenter d'année en année et de mois en mois. » En fait, les chiffres donnés par les recensements doivent être considérés comme des minimums : ni les gens de passage, ni probablement les soldats cantonnés à Hangzhou n'y sont compris. On peut admettre sans risque d'erreur que l'agglomération comptait bien plus d'un demi-million d'habitants vers 1275.

Cependant, au moment de l'installation de la cour à Hangzhou, dans la première moitié du XII^e siècle, la ville avait sans doute la même importance que beaucoup d'autres préfectures de cette région. Sa population, renfermée dans ses remparts, devait être inférieure à deux cent mille individus. L'afflux des émigrés venus des provinces du Nord entre 1126 et 1138 accrut soudain le nombre des habitants. Il fallut héberger tant bien que mal ces nouveaux venus qui étaient, pour la plupart, des personnes de la haute société originaires de Kaifeng et des provinces du Nord-Ouest. Ils connurent l'inconfort des logements provisoires. Certains furent installés, avec leurs épouses et leurs concubines, dans des camps militaires. Mais ces quartiers, où la prostitution était florissante, ne convenaient guère à des dames du grand monde. Leurs époux durent partir à la recherche d'un logement en ville¹⁰. D'autres réfugiés furent logés dans les monastères bouddhiques de Hangzhou ou de ses environs, et une ordonnance spéciale

de l'empereur autorisa cette transformation des établissements religieux en centres d'hébergement¹¹. Par la suite, malgré le très grand nombre des constructions nouvelles, les difficultés de logement subsistèrent : l'augmentation incessante et trop rapide de la population, et les incendies qui ravageaient fréquemment la ville et ses faubourgs en furent la cause.

Dès le milieu du XIII^e siècle, toute la superficie à l'intérieur des remparts est bâtie, et la continuité des constructions en bordure des rues et des ruelles semble avoir frappé les Chinois eux-mêmes. En effet, les villes chinoises étaient jadis très au large dans leurs remparts qui englobent souvent une grande étendue de terrains vagues, de vergers, de jardins ou même de champs cultivés¹². C'était le cas de Chang'an, la capitale de la dynastie des Tang du VII^e au X^e siècle. La superficie de cette ville n'était pas très inférieure à celle du Paris d'aujourd'hui. Hangzhou présente donc, en raison de la densité de ses constructions, un spectacle inhabituel. « La cité de Hangzhou, écrit en 1275 un des habitants de la ville, est grande, étendue, surpeuplée. Les maisons y sont hautes et serrées les unes contre les autres. Leurs poutres se touchent et leurs auvents sont continus. Il n'y a pas un seul pouce de terrain inoccupé¹³. » De son côté, Oderic de Pordenone, qui décrit Hangzhou quelques années après Marco Polo, témoigne ainsi de son admiration :

« Catusaye (Hangzhou) est la plus grande ville du monde. Elle a bien cent milles de tour et, à l'intérieur de ce grand pourtour, il n'est pas un espace laissé libre et qui ne soit habité par de nombreuses gens. Ainsi, dans maintes maisons, on trouve dix ménages et plus. Cette cité compte plusieurs faubourgs, et sa population dépasse celle de toute autre ville. Elle a douze portes principales en dehors de chacune desquelles, à huit milles de distance, il y a de grandes cités plus grandes que la cité de Venise. Des portes susdites jusqu'à ces cités, des rues et des faubourgs s'étendent sans interruption. De sorte qu'un homme pourra bien marcher six ou sept jours, et il lui semblera encore n'avoir fait que peu de chemin, parce qu'il se sera toujours trouvé entre des villes, entre des rues¹⁴. »

L'occupation des terrains libres ne suffit pas. Le manque de place et l'accroissement de la population imposèrent la construction de maisons d'habitation de plusieurs étages. C'était là encore une nouveauté. Oderic parle de maisons de huit ou dix étages, mais certains voyageurs arabes donnent les chiffres plus modestes et sans doute aussi plus vraisemblables de trois à cinq.

Un passage du *Livre de Marco Polo* paraît indiquer que c'est la cour elle-même, émue par les difficultés de logement à Hangzhou, qui incita les propriétaires, par diverses mesures, à exhausser leurs maisons ou à construire en hauteur.

« Le roi, dit Marco Polo, faisait encore une autre chose. Quand il chevauchait parmi la cité et qu'il apercevait quelque petite maison, il demandait pourquoi elle était si petite ; et si on lui disait que c'était celle d'un pauvre homme qui n'avait pas de quoi la hausser, le roi commandait aussitôt qu'elle fût faite grande et belle comme les autres, et il payait les dépens. Et s'il advenait que la maison fût à un homme riche, il lui ordonnait de la hausser tout aussitôt. Par cette raison, il n'y avait dans toute sa capitale du royaume de Mangi, laquelle a nom Quinsay (Hangzhou), aucune maison qui ne fût belle et grande, sans parler des grands palais et des grands hôtels dont il y avait abondance par la cité¹⁵. »

Les témoignages de voyageurs occidentaux sur les constructions de plusieurs étages à Hangzhou sont si nombreux qu'ils ne laissent aucun doute, malgré le silence des textes chinois ou le caractère un peu vague de leurs formules¹⁶. On ne s'expliquerait d'ailleurs pas comment une ville aussi peu étendue aurait pu abriter une population aussi dense en 1270, si les maisons y avaient été généralement basses, comme dans les autres villes chinoises de cette époque. Les maisons en hauteur donnèrent à Hangzhou une physionomie typiquement urbaine, elles accrurent fortement la densité des habitants et, par là, ce mode de construction eut des conséquences très importantes sur le genre de vie et l'intensité des rapports sociaux.

On l'a vu, l'agglomération ne comporte, en dehors de la ville murée, que des faubourgs assez peu étendus : le lac, le fleuve et les collines s'opposent

à l'extension de la ville. La densité moyenne semble avoir été élevée vers 1270. Mais tout l'espace urbain n'est pas également peuplé. Les collines du sud, où se trouve le palais impérial, servent de résidence aux classes riches. Les hauts fonctionnaires habitent la colline des Dix Mille Pins¹⁷ et les marchands enrichis dans le commerce maritime le mont des Phénix, plus au sud¹⁸. Kiosques et pavillons y sont dispersés au milieu de parcs et de jardins.

Au contraire, la partie basse de la ville murée, au nord du palais et, plus particulièrement, les quartiers populaires qui sont adjacents à la Voie impériale, sont surpeuplés. C'est là que sont bâties les maisons à étages, en bordure de ruelles étroites et encombrées. Il y a un contraste frappant entre le plan clair des larges avenues qui traversent la ville de part en part, le caractère monumental des murailles et des portes, la splendeur des édifices officiels et des temples, l'étroitesse des ruelles et l'entassement désordonné des quartiers populaires. A vrai dire, ce contraste n'est pas particulier à Hangzhou. Il est commun à toutes les villes de l'empire et paraît être la traduction d'un état politique : il est comme un symbole de la juxtaposition d'une administration omnipotente et du peuple innombrable qui vit à son ombre et qui côtoie les puissants sans prendre part à la gestion des affaires publiques.

Les maisons des quartiers populaires ont sans doute une façade très étroite sur la rue et elles s'étendent surtout en profondeur. Le rez-de-chaussée est généralement occupé par une boutique ou par l'atelier d'un artisan. Le témoignage d'Oderic de Pordenone, qui mentionne tantôt dix étages et tantôt dix familles par maison, semble indiquer que ces bâtiments abritent une famille par étage, quelle que soit en fait leur hauteur. Les loyers sont payés probablement chaque mois au propriétaire, personne privée ou administration publique. Les maisons qui appartiennent à l'Etat sont gérées par un office spécial, dénommé Direction des magasins et des maisons à étages. « Cet office, dit un texte, se trouve au nord du pont Liufu. Les pouvoirs publics y ont préposé des employés qui fixent les loyers d'après le

nombre des habitants, perçoivent les paiements annuels et le prix de location des terrains nus¹⁹. »

On ne sait pas quel était le prix des loyers, mais les difficultés de logement et les mesures libérales prises assez fréquemment par la cour laissent à penser que ces locations devaient être une lourde charge pour les habitants. Il y a, dit un habitant, trois classes de loyers : grande, moyenne et petite. Lors des cérémonies ordinaires ou des mesures de grâce consécutives aux calamités (grands froids, pluies excessives, incendies), les administrations et les propriétaires privés publient des avis annonçant la remise d'un certain nombre de jours de location. Pour les loyers de grande classe, ces exemptions vont de trois à sept jours, pour ceux de la classe moyenne de cinq à dix jours et, enfin, pour les loyers de petite classe de sept à quinze jours. Lorsque les loyers n'ont pas encore été réduits pour l'un de ces motifs, une remise des trois dixièmes des loyers est accordée en cas de cérémonie exceptionnelle. Ainsi, pour un loyer de mille pièces de monnaie, administrations et propriétaires privés ne reçoivent que sept cents pièces²⁰.

LES INCENDIES ET LA LUTTE CONTRE LE FEU

Les maisons à étages des quartiers les plus peuplés, que ne traverse qu'un lacs de ruelles, sont en bois et en bambou. On comprend la fréquence et la gravité des incendies et l'importance des mesures qui furent prises pour lutter contre le feu. Jamais, dans aucune ville chinoise, le danger n'avait été si grand. En effet, dans les anciennes capitales des plaines du Nord, d'immenses avenues qui se coupaient à angle droit traversaient les villes de part en part et délimitaient les quartiers. Les plus grandes de ces avenues avaient plus de cent mètres de large, les plus petites quarante mètres ou plus. Ainsi, les incendies restaient généralement limités à certains quartiers, Cependant à Kaifeng, capitale des Song du Nord de 960 à 1126, les incendies étaient déjà plus redoutables : la population était dense et, en dehors de la grande Voie impériale qui menait de la porte sud du palais à

l'une des portes des remparts extérieurs, les rues semblent avoir été plus étroites que dans les capitales de l'époque des Tang. Aussi est-ce dans cette ville que l'on trouve pour la première fois une organisation importante en vue de la lutte contre le feu : postes de garde tous les cinq cents mètres et tours de guet dont chacune abritait en permanence une centaine de soldats et possédait tout le matériel nécessaire (scies, haches, seaux, etc.)²¹.

Cette organisation ne fut imitée qu'assez tardivement à Hangzhou : les premières années de l'installation de la cour dans cette ville sont une époque d'improvisation, et un réfugié de Kaifeng se plaint amèrement de l'imprévoyance qui y règne. Il est témoin de deux graves incendies. A la 5^e lune (en juin) de 1132, il a tout juste le temps de fuir avec sa mère et sa femme sur les bords du lac. 13 000 maisons sont détruites, et il n'a d'autre ressource que d'aller habiter sur les collines avoisinantes. Il y loge encore lorsque, aux premiers jours de 1137, il assiste à un nouvel incendie presque aussi grave, où 10 000 maisons sont la proie des flammes²².

Il n'y a guère d'année sans incendies et parfois plusieurs incendies sont signalés au cours de la même année. Ainsi, en 1132, le feu ravagea différentes parties de la ville aux 5^e, 8^e, 10^e et 12^e lunes et, l'année suivante, on relève des incendies aux 1^{re}, 9^e et 11^e lunes et, pour finir, deux incendies à la 12^e lune. Lors de la catastrophe de juin 1132, à laquelle fait allusion notre réfugié de Kaifeng, le feu s'étendit en une heure de temps sur trois kilomètres. A la 8^e lune de la même année, les sinistrés furent autorisés à camper dans deux monastères bouddhiques des environs. Les ventes de bambous, de nattes imperméables et de planches furent exemptées de taxe et le paiement des loyers fut suspendu par ordre de l'administration. La cour fit distribuer aux pauvres 120 tonnes de riz. Des mesures analogues sont prises au lendemain de chaque incendie, et les taxes sur les bois et les bambous sont supprimées pour une période qui varie d'un an à quelques mois²³.

Cependant, peu d'années après le grave incendie de 1137, des mesures plus énergiques durent être prises, et l'on copia l'organisation qui existait autrefois à Kaifeng. Une description de la ville, qui date des environs

de 1275, rapporte que des tours d'observation se dressaient çà et là dans les quartiers les plus peuplés. On en comptait huit à l'intérieur des remparts, où la population était la plus dense, et deux seulement à l'extérieur. Si de la fumée apparaissait quelque part, les soldats de garde sur les tours signalaient ce début d'incendie en dressant des drapeaux pendant le jour et, la nuit, en allumant des lanternes. Le nombre des drapeaux ou des lanternes permettait de connaître approximativement le lieu du sinistre. Ainsi, le feu se déclarait-il au sud de la Porte céleste (ancienne porte désaffectée sur le parcours de la Voie impériale), les gardes dressaient trois drapeaux, s'il avait pris au nord de cette porte deux drapeaux, un seul enfin si une fumée suspecte apparaissait en dehors des remparts.

La ville était divisée en secteurs pour la lutte contre les incendies : quatorze secteurs à l'intérieur des remparts et huit à l'extérieur. Les escouades de soldats affectés aux secours comptaient deux mille hommes en ville et douze cents en dehors des murailles. Comme à Kaifeng, ils étaient équipés de seaux, cordes, drapeaux, haches, scies, lanternes et vêtements ignifugés. Mais ces escouades n'étaient pas seules à lutter contre le feu : dès qu'un incendie se déclarait, toute une partie des troupes cantonnées à Hangzhou se trouvaient immédiatement mobilisées. De même, les soldats chargés de la police des rues devaient signaler tout commencement d'incendie. Ces soldats, qui avaient pour mission principale de réprimer les rixes et de faire des patrouilles de nuit contre les voleurs, étaient logés à quatre ou cinq dans des abris espacés de trois cents mètres environ²⁴.

Les renseignements que fournit Marco Polo au sujet des mesures prises contre le feu à Hangzhou ne correspondent pas exactement aux indications des textes chinois de l'époque des Song. Il faut croire que l'organisation avait été modifiée dès les débuts de l'occupation mongole. En outre, les règlements devinrent plus sévères, et le couvre-feu fut strictement imposé. « Une partie des gardes, dit Marco Polo, fait des patrouilles dans les rues pour vérifier s'il y a des feux ou lumières au-delà des heures permises : si une maison est trouvée en défaut, ils font une marque sur la porte et, le

matin, le propriétaire doit comparaître devant les magistrats ; s'il ne peut fournir une excuse valable, il sera condamné. De même, s'ils rencontrent une personne circulant dans les rues aux heures défendues, ils l'arrêtent et, le matin, la conduisent devant le tribunal²⁵. »

Ces mesures sévères durent sembler très pénibles aux habitants d'une ville où la vie nocturne avait toujours été très intense. Avant l'occupation mongole, de nombreux quartiers de la ville, et en particulier ceux qui se trouvaient en bordure de la Voie impériale, restaient animés jusqu'à une heure avancée de la nuit. Des lampes multicolores illuminaient l'entrée et la cour des restaurants, des cabarets, des maisons de thé et la devanture des boutiques. Cependant, il est probable qu'il n'y avait pas d'éclairage public : là où les rues n'étaient pas éclairées par les lampes des commerces nocturnes, on circulait sans doute avec des lanternes.

Un régime aussi libéral explique peut-être pourquoi, malgré la rapidité des secours, Hangzhou connut encore de très graves incendies au XIII^e siècle. Ainsi, le 28 de la 3^e lune (15 avril) de 1208, le feu, qui avait pris naissance dans le quartier des bâtiments administratifs, au nord du palais impérial, ravagea ensuite pendant quatre jours et quatre nuits une grande partie de Hangzhou. 58 097 maisons furent réduites en cendre sur une distance de plus de cinq kilomètres, à l'intérieur et à l'extérieur des remparts. Cinquante-neuf personnes périrent dans les flammes, et celles qui moururent écrasées dans les bousculades furent innombrables. Quatre mois plus tard, l'administration décida de loger provisoirement une partie des sinistrés, soit 5 345 personnes parmi lesquelles on comptait 4 077 adultes et 1 268 enfants, dans les établissements religieux (monastères bouddhistes et taoïstes, temples du culte officiel). Les secours distribués aux familles des disparus s'élevèrent à 160 000 ligatures de pièces de monnaie et à 400 tonnes de riz. On octroya aux sinistrés 500 sapèques et 30 litres de riz par adulte, 200 sapèques et 13 litres de riz par enfant. Certains fonctionnaires, n'ayant plus où loger, louèrent des barques sur le lac²⁶.

Trois autres grands incendies sont signalés au XIII^e siècle, l'un en 1229, à peine moins grave que celui de 1208, un autre en 1237, où 30 000 maisons

furent la proie des flammes, le dernier enfin en 1275, à la veille du siège de la ville par les Mongols.

A cause de la fréquence des incendies, les grands commerçants de la ville et les marchands qui ont affaire à Hangzhou trouvent plus prudent d'entreposer leurs marchandises dans des bâtiments qui ont été construits spécialement pour être, dans tous les cas, à l'abri des flammes. Au dire d'un contemporain, ce serait là une institution particulière à Hangzhou : dans une partie de la ville qui est arrosée par de nombreux cours d'eau, près de la porte nord-est des remparts, riches familles, impératrices et eunuques du gynécée impérial ont fait construire plusieurs dizaines de vastes bâtiments qu'ils louent aux marchands de passage et aux boutiquiers de la ville. Ces sortes d'entrepôts, entourés d'eau de tous côtés, restent toujours à l'abri des incendies et des voleurs, et leurs propriétaires, qui entretiennent là en outre des gardiens chargés de faire des rondes dès la tombée de la nuit, se font payer très cher chaque mois les frais de garde et d'occupation²⁷.

Les habitants vivent en permanence dans la hantise du feu. Aussi les paniques sont-elles fréquentes, et un avertissement impérial dut interdire aux gens de s'effrayer en se rapportant des récits d'incendie. L'administration doit veiller également à empêcher les pillages, car la lie de la population trouve une occasion favorable aux rapines dans l'affolement panique qui accompagne les incendies. Ces « suiveurs de feu », selon l'expression chinoise, doivent être jugés selon la loi martiale.

Nombre de superstitions sont suscitées par la terreur du feu. C'est ainsi que les incendies très nombreux des années 1132 et 1133 furent attribués par les habitants de Hangzhou à l'influence du nom de la première ère dynastique des Song du Sud : elle s'appelait « Etablissement flamboyant ». En 1282, une baleine de plus de 30 mètres de long s'échoua sur les bancs de sable du fleuve Zhejiang, près des remparts de Hangzhou, et des garnements montèrent sur son dos avec des échelles pour la dépecer et s'en nourrir. Or, peu de temps après, un incendie se déclara dans la ville. Des gens en attribuèrent la cause à cette baleine. Cependant, dans la nuit du 22 au 23 de la 12^e lune de 1291, une nouvelle baleine, plus grosse encore,

vint mourir près des remparts et, presque aussitôt, le feu détruisit plusieurs bâtiments officiels et plusieurs milliers de maisons au nombre desquelles se trouvait la demeure du prévôt des marchands arabes. « On voit donc, dit l'auteur qui rapporte cette anecdote, que les propos en l'air qui circulent dans le peuple ne sont pas toujours sans fondement²⁸. »

Des temples sont dédiés aux génies du fleuve et des eaux ainsi qu'aux rois-dragons : les habitants espèrent que ces divinités, flattées par les sacrifices qu'ils leur adressent, protégeront la ville contre le feu. Des sources tardives mentionnent également, au milieu d'un étang, dans le nord de la ville, un pavillon dédié à Mercure, l'étoile de l'eau. Cette construction hexagonale, haute de 23 mètres, doit dater de la fin du XIII^e siècle²⁹.

TRANSPORTS ET RAVITAILLEMENT

En moins de deux siècles, la population de Hangzhou a doublé. Cependant, la ville ne s'est guère étendue en dehors de ses remparts. Grâce aux constructions en hauteur, à l'occupation de tous les terrains libres, plus des deux tiers des habitants, vers 1270, logent à l'intérieur d'une enceinte dont le tracé date du début du VII^e siècle et qui avait été construite pour abriter les habitants d'une petite ville. On se demande donc comment il est possible de circuler à Hangzhou au XIII^e siècle et comment peuvent s'y faire les transports nécessaires au ravitaillement d'une population aussi nombreuse. En fait, les grandes avenues est-ouest ainsi que la Voie impériale et, surtout, les nombreux canaux qui traversent Hangzhou suffisent à tous les besoins.

« La ville, dit Marco Polo, est située de telle façon que, sur l'un de ses côtés, elle a un lac d'eau douce d'une limpidité extrême et, sur un autre côté, un très grand fleuve. Les eaux (du lac) alimentent nombre de canaux de toutes dimensions qui coulent à travers les différents quartiers de la ville, évacuant toutes les immondices... Les eaux sortent ensuite pour couler vers l'océan, produisant ainsi une atmosphère des meilleures. Au moyen de ces

canaux, aussi bien que par les rues, on peut parcourir la cité dans tous les sens. Rues et canaux sont si larges et spacieux que charrettes d'une part, embarcations de l'autre peuvent facilement aller et venir pour transporter les approvisionnements nécessaires aux habitants³⁰. »

Au XI^e siècle, les canaux de la ville étaient périodiquement envahis par la vase qu'amenait les plus fortes marées, et il fallait creuser à nouveau leur lit tous les trois à cinq ans. C'était alors un bouleversement général à Hangzhou. Les travaux troublaient les activités commerciales et importunaient toute la population. Tous ceux, petits employés et soldats, qui avaient quelque moyen de faire pression sur les habitants en profitaient pour se faire acheter. « Il faut déposer la terre ici, disaient-ils, il faut faire passer le canal d'écoulement par là », assez haut pour être entendu par qui de droit, et, quand un propriétaire, effrayé par la perspective des terrassements qui allaient être entrepris chez lui, avait grassement payé les chefs de chantier, ceux-ci allaient ensuite exercer le même chantage sur le propriétaire voisin. Enfin, des travaux mieux conduits et l'installation, au cours des années 1086-1093, d'une grande écluse qu'on fermait à marée haute mirent un terme à tous ces maux³¹.

Les canaux de la ville et ceux qui, à la sortie des remparts, menaient vers les grandes préfectures voisines étaient de dimensions variables. Les plus importants devaient avoir entre six et dix mètres de largeur : c'était là un espace suffisant pour que les plus grosses barques de transport qui pouvaient porter plus de six tonnes de charge pussent se croiser. Ainsi, le Grand Canal qui fut construit par l'empereur Yang des Sui (605-617) pour relier le bassin de la Huai au Yangzi et qui constituait une des plus grandes artères commerciales de la Chine n'avait, au dire du pèlerin japonais Jôjun qui l'emprunta en 1072, qu'un peu plus de six mètres de large. Quant aux canaux qui traversaient au VIII^e siècle la capitale des Tang, l'actuelle Xi'an, ils étaient bien plus étroits : pour l'un d'eux, on donne les dimensions de 2,40 mètres de large et de 3 mètres de profondeur, et il faut croire que les grosses barques n'y circulaient, alternativement, que dans un sens ou dans l'autre³².

Des bateaux de types extrêmement variés, grands et petits, manœuvrés à la perche ou au moyen d'une rame disposée à l'arrière, empruntent les canaux de Hangzhou. Les ports du nord et du sud de la ville, au-delà des remparts, sont pleins d'une foule pittoresque d'embarcations : lourdes barques chargées de riz qui viennent de Wuxing, bateaux chargés de bois, de charbon, de briques, de tuiles, de sacs de sel, et dont les bateliers vivent à bord avec leur famille. La plupart des embarcations sont munies de voiles que l'on hisse en rase campagne. Sur une peinture qui représente les rues, les canaux et les ponts de l'ancienne capitale des Song, Kaifeng, on peut voir, sur certaines barques, des voiles formées de nattes qui se plient en accordéon et qui, une fois pliées, ont l'apparence de longues banquettes³³. Sans doute ce type de voile se retrouve-t-il sur les bateaux de Hangzhou. Certaines embarcations servent uniquement au transport des personnes : on se déplace volontiers en bateau à travers la ville, et il est plus facile et moins coûteux de louer une barque lorsqu'on veut se rendre dans les villes voisines que de voyager par la route. Certaines riches familles ont même leurs propres bateaux pour leurs déplacements et leurs transports, et les monastères bouddhiques possèdent également une flotte privée pour leur ravitaillement en légumes et en bois de chauffage³⁴.

Partout où il est possible, c'est le transport par eau qui a la préférence à Hangzhou. Du reste, la région ne se prête pas aux transports par voie de terre. Lacs, marais et fondrières sont innombrables, et les chemins, faits de remblais de terre, ne résisteraient pas aux lourdes charges. « Autrefois, à Kaifeng, dit un habitant de Hangzhou, on se servait de charrettes pour les transports à l'intérieur de la ville. Mais, à Hangzhou, où les chaussées sont toutes recouvertes de dalles de pierre, les roues avanceraient difficilement à cause des inégalités du sol. C'est pourquoi on ne se sert que de bateaux ou bien l'on transporte les marchandises à dos d'homme³⁵. » Il n'y a guère en effet que sur la Voie impériale que l'on rencontre des charrettes. Mais ce ne sont que des voitures légères qui servent uniquement au transport des personnes.

« Or, sur cette avenue, dit Marco Polo, on voit constamment circuler dans un sens et dans l'autre de longues voitures couvertes, garnies de tentures et de coussins, pouvant recevoir six personnes et qui sont journellement engagées par des dames et messieurs voulant aller se récréer. Et l'on voit à toute heure une infinité de ces voitures qui vont le long de cette avenue, au milieu de la chaussée, conduisant les citadins vers des jardins où ils sont accueillis par des gardiens sous des ombrages aménagés à cet effet ; là, ils se divertissent tout le long du jour en compagnie de leurs dames, rentrent chez eux quand le soir arrive et dans ces mêmes voitures³⁶. »

Les gens des classes riches se déplacent aussi très fréquemment à cheval et les dames en chaise à porteurs. Ces chaises sont munies d'un dais et d'une petite porte à deux battants. Au-dessus de leurs brancards, elles comportent un troisième montant qui repose sur les épaules des porteurs.

Dans les rues et les ruelles de la ville, le seul mode de transport pour les colis est le portage à dos d'homme ou, lorsque la charge est trop lourde, le transport par âne ou par mulet³⁷. Le pèlerin japonais Jôjun qui visita Hangzhou en 1072 assure y avoir vu des chevaux de très petite taille qui servaient au portage et dont il nous donne les dimensions exactes : hauts de 90 cm, longs de 120 environ, ils étaient affublés d'oreilles longues de 25 cm et on les appelait pour cette raison des « chevaux-lapins³⁸ ». Pour le portage à dos d'homme, très fréquent et peu coûteux à cause de l'abondance de la main-d'œuvre, on se sert du fléau de bambou où l'on suspend des ballots faits de tissus noués, des paniers en osier, de grands pots de terre cuite ou encore des baquets en bois de forme carrée.

La Voie impériale, qui est la plus belle avenue de la ville, s'étend sur plus de cinq kilomètres depuis la porte nord du palais impérial jusqu'à la porte nord-ouest des remparts. Elle est large de soixante mètres et nous est ainsi décrite par Marco Polo :

« Dans la ville, l'avenue vraiment principale, dont nous avons parlé plus haut et qui court d'une extrémité à l'autre, est pareillement pavée de pierres et de briques sur dix pas de largeur (quinze mètres environ) de chaque côté ; mais, en son milieu, elle est couverte de menu gravier et pourvue d'un

égout souterrain qui évacue les eaux de pluie, de sorte que la chaussée est toujours maintenue à sec³⁹. »

Voilà sans doute, par rapport aux rues de nos villes du Moyen Age, une magnifique avenue. Cependant Hangzhou est loin d'avoir la splendeur de l'ancienne capitale, Kaifeng, tombée aux mains des Barbares. Dans cette ville, la Voie impériale était large de trois cents mètres (!). Des deux côtés se trouvaient des galeries couvertes où les marchands, jusque vers les années 1111-1117, avaient été autorisés à commercer. Des barrières vernies noires et une double barrière rouge partageaient l'avenue du nord au sud. Le passage central, réservé à l'empereur, était interdit aux gens et aux chevaux. On circulait sous les galeries, en dehors des barrières. Deux petits canaux longeaient ces galeries ; on y avait planté des lotus et, sur leurs bords, des pruniers, des pêchers, des poiriers, des abricotiers, si bien qu'au printemps on aurait cru une broderie de couleurs vives⁴⁰.

Presque toutes les rues de Hangzhou semblent avoir été recouvertes de larges dalles de pierre comme on peut en voir encore aujourd'hui sur les chemins au bord du lac et dans les environs de la ville. L'humidité du sol rendait sans doute nécessaire ce pavage et, d'ailleurs, la région ne manquait pas de bonnes carrières. L'une des avenues de Hangzhou au XIII^e siècle portait le nom de Rue de terre, ce qui indique peut-être qu'elle était seule en son genre. Marco Polo lui-même semble avoir été frappé par le dallage des rues de la ville – et d'autant plus sans doute que les chemins de la Chine du Nord, où il avait longtemps séjourné, étaient tous en terre battue.

« Il faut d'abord observer, dit-il, que les avenues de Quinsay sont pavées de pierres et de briques ; sont de même pavés chemins et routes qui vont dans chaque direction de la province de Mangi (Chine du Sud), si bien que l'on peut se rendre vers une région quelconque de celle-ci sans se salir les pieds⁴¹. »

Mais c'était à l'entretien de la Voie impériale qu'on apportait le plus de soin. En 1271, le gouverneur de la ville reçut de la cour l'ordre de réparer une portion de cette avenue au sud de la Porte céleste, et un autre fonctionnaire fut chargé de la remettre en état sur tout son parcours au nord

de cette porte. Il y avait à l'origine, dit-on, 35 300 dalles disposées en long et en large : 20 000 dalles manquantes ou brisées furent remplacées au cours des travaux⁴².

Un autre fait montre combien on veillait au bon état de la voirie. Trois ans avant la réparation de la chaussée de la Voie impériale, en 1268, le gouverneur de la ville avait été chargé de la réfection des ponts de Hangzhou. Ces ponts, qui, en 1170, étaient au nombre de 71 à l'intérieur des remparts, puis de 100 en 1250, atteignaient le chiffre de 117 en 1271, sans compter les 230 ponts qu'il y avait alors dans les faubourgs de la ville. Or, plus de la moitié furent démolis et reconstruits à neuf, et la plupart des autres réparés. Les ponts bas, qui gênaient le trafic des canaux, furent surélevés, les ponts étroits furent élargis, si bien que barques, gens et charrettes devinrent plus rares. Ces travaux de réfection durèrent d'octobre 1268 à novembre 1269, et la dépense s'éleva au total de 466 millions de sapèques⁴³.

Dès les débuts de l'installation de la cour à Hangzhou sans doute, on veilla aussi à la sécurité des promeneurs : autrefois, dit un auteur, les quais le long des canaux n'avaient pas de garde-fous continus, mais seulement, de loin en loin, quelques parapets construits par les propriétaires riverains. Trompés par les lumières et ne voyant pas les sinuosités des canaux, des fêtards ivres tombaient très souvent à l'eau ; il s'en noyait ainsi des dizaines et des centaines chaque année, jusqu'au jour où un gouverneur de la ville fit installer sur le bord de tous les canaux de solides balustrades munies de portes à l'endroit des embarcadères⁴⁴.

Enfin, Hangzhou était maintenue dans un état de grande propreté. Il le fallait d'ailleurs, surtout au moment des grosses chaleurs de juillet et d'août, car les épidémies auraient fait rapidement de grands ravages dans cette ville surpeuplée. Les rues étaient nettoyées par les soins de l'administration qui faisait enlever les ordures par bateaux. Ces embarcations, une fois réunies sur une portion de canal au nord de la ville, « près du Pont neuf », partaient en train vers la campagne où les immondices étaient déposées sur des terrains vagues. Une fois l'an, au début de l'année, la préfecture faisait

procéder à un nettoyage plus complet des rues de la ville et à un curage général des canaux.

Dans les maisons riches, il y avait des fosses d'aisance. Au contraire, les petites gens qui habitaient les maisons à étages des quartiers populaires étaient obligés de se servir de « baquets à chevaux » que des vidangeurs venaient prendre chaque jour. La récolte devait sans doute servir d'engrais pour les jardins des environs et pour les potagers situés dans les faubourgs de l'est. Ces vidangeurs, appelés communément « les verseurs », formaient une corporation. Chacun d'eux avait sa clientèle attirée et il ne se serait guère avisé de prendre celle de ses compagnons, car dans ce cas, note avec amusement un contemporain, l'affaire pouvait s'envenimer au point d'être portée jusque devant le tribunal de la préfecture, et le plaignant n'avait de cesse qu'il n'ait obtenu gain de cause⁴⁵.

L'installation de la cour à Hangzhou semble avoir beaucoup profité à la ville : on fit tout pour l'embellir et pour rendre la circulation plus facile et moins dangereuse. Cependant, en dépit du double réseau des canaux et des avenues, les encombrements n'étaient pas inconnus sur les grandes voies. Ils se produisaient surtout aux portes de la ville, trop étroites pour le flot des voitures, des chevaux, des ânes et des porteurs, ainsi qu'aux abords des ponts souvent resserrés et en dos d'âne ou, selon l'expression chinoise, plus poétique, « en arc-en-ciel ». A Kaifeng, où les charrettes étaient nombreuses, il était d'usage d'atteler deux mulets ou deux ânes à l'arrière des plus lourds charrois : on les faisait se cabrer dans la descente des ponts afin de ralentir l'allure⁴⁶. Cependant, même à Hangzhou, où les charrettes étaient inconnues dans la plupart des quartiers, cette forme de pont devait constituer une gêne pour la circulation. Certains comportaient des escaliers en pente douce qu'ânes et mulets étaient dressés à monter et à descendre. Enfin, dès qu'on quittait les grandes rues pour pénétrer dans les venelles des quartiers populaires, c'était une confusion indescriptible. Au dire d'un contemporain, on ne s'y risquait qu'au péril de sa vie⁴⁷. Porteurs de fléau, animaux chargés de sacs, passants s'y croisaient et s'y mêlaient dans une bousculade incessante.

Grâce au fleuve, au lac, à la proximité de l'océan, aux routes pavées qui aboutissent à la ville, aux canaux qui la traversent et la relient aux grandes cités voisines, Hangzhou est facilement ravitaillée en denrées de toutes espèces. Un dicton local qui énumère les produits de consommation quotidienne les met en relation avec les quatre points cardinaux : « Légumes de l'est, eau de l'ouest, bois du sud et riz du nord. » En effet, le bois de chauffage et de construction est amené par les bateaux qui remontent le cours du fleuve vers l'intérieur ; les jardins potagers sont nombreux dans les faubourgs de l'est où se tient le marché aux légumes ; le riz vient par canaux des plaines qui s'étendent au nord de Hangzhou jusqu'au-delà du Yangzi ; enfin, les habitants ne boivent pas d'autre eau que celle du lac de l'Ouest⁴⁸.

Des réservoirs qui se trouvent dans la partie nord-ouest de la ville, à l'intérieur des remparts, et dénommés les Six puits, communiquent avec le lac. Aménagés au VIII^e siècle par les soins d'un gouverneur de la ville, réparés au XI^e siècle, quand on plaça des conduites de terre cuite dans les canaux d'amenée, ils fournissent la seule eau douce du pays. Tous les puits creusés dans la région de Hangzhou communiqueraient en effet avec le fleuve et, à cause des marées, ils ne pourraient donner qu'une eau saumâtre. On veille donc avec un soin jaloux à la propreté du lac. Au cours des années 1265-1274, un censeur de la cour mit en accusation deux hauts fonctionnaires qui avaient fait construire au-dessus du lac des maisons sur pilotis et y faisaient laver leurs chevaux et faire leurs lessives. « Ainsi, disait l'accusateur, les alcools offerts en libation au Ciel, à la Terre et aux ancêtres impériaux ne peuvent avoir la pureté requise. En outre, les gens de la ville, qui ne boivent que de cette eau, risquent des épidémies⁴⁹. » On ne sait pas comment l'eau des Six puits était distribuée en ville ; sans doute des porteurs de fléau, chargés de baquets, parcouraient-ils les rues et les venelles de Hangzhou.

Les deux produits que les habitants consomment le plus et qui sont à la base de leur alimentation sont le riz et le porc. « Si, dit un contemporain, on excepte les hôtels particuliers des princes, les maisons des grands

fonctionnaires, les résidences et les demeures des gens riches ainsi que toutes les personnes salariées des administrations, la consommation journalière du petit peuple de la ville ne descend pas au-dessous de 70 à 140 tonnes de riz qui doit être acheté dans les boutiques. » Un autre témoin donne des chiffres différents, mais plus précis, et sa source paraît digne de foi. « J'ai eu jadis l'occasion, dit-il, d'entendre dire au chef des employés de la préfecture que, si l'on excepte les maisons qui s'approvisionnent elles-mêmes directement au-dehors, il y a, dans la ville (à l'intérieur des remparts), 160 000 à 170 000 personnes qui doivent acheter leur riz dans les boutiques. Or, si l'on compte une moyenne de 1,4 kilo comme consommation journalière par personne, il est clair qu'à moins de 210 à 280 tonnes de riz on ne peut assurer l'approvisionnement nécessaire pour un seul jour. Et encore, ni les faubourgs du nord et du sud, ni les marchands de passage, ni les voyageurs ne sont inclus dans ce calcul⁵⁰. » Sans doute les gens des hautes classes, qui reçoivent leur riz directement, consomment moins de cette denrée que les gens du peuple, car leur menu est plus varié. Mais, au total, c'est plusieurs centaines de tonnes de cette céréale qui devaient être acheminées chaque jour vers Hangzhou. Aussi les barques chargées de riz n'arrêtent-elles pas de circuler sur les canaux, venant des grandes régions rizicoles du nord du Zhejiang et de l'actuel Jiangsu. De jour et de nuit, les transports sont ininterrompus, et l'on doit même importer à Hangzhou du riz de la vallée de la Huai et, par mer, du riz de la région de Canton, située à plus de trois mille kilomètres de la capitale. Les barques sont déchargées au pont du Marché au riz et au pont Noir, dans les faubourgs du nord, où leur cargaison est vendue aux innombrables boutiques et restaurants de la ville⁵¹.

Le plus important marché aux porcs se trouve en pleine ville, au quartier dit « Pratique de l'équité », aux abords de la Voie impériale. Là, dans deux ruelles, sont égorgées chaque jour plusieurs centaines de bêtes. Les abattoirs ouvrent à la troisième veille de la nuit, entre une et trois heures du matin, et ferment à l'aube. On y vend quartiers et abats aux boutiques de marchands de pâtes, aux maisons de thé, aux cabarets, aux boutiques de saumure ainsi

qu'aux marchands des ruelles qui vendent des morceaux de porc cuits dans la cendre. Mais il existe aussi, disséminées à travers toute la ville, des charcuteries qui procèdent elles-mêmes à l'abattage des bêtes qu'elles débitent. Devant leurs étals décorés où les instruments brillent de l'éclat du neuf, cinq à sept hommes manient le couteau. On y débite chaque jour plus de dix moitiés de cochon et, aux jours de fête du solstice d'été et du Nouvel An, à la fin de janvier et au début de février, ce sont des dizaines de moitiés de porc qui sont vendues au détail. Mais, dit un habitant, si, dans le courant de l'année, on célèbre des mariages et on organise des banquets dans les grandes et riches familles de la ville en plusieurs dizaines d'endroits à la fois, si importante que soit la demande de bons morceaux, tout est réuni sur l'heure⁵².

Après le riz et le porc, ce sont les poissons salés qui tiennent la première place dans l'alimentation des habitants de Hangzhou. Aussi compte-t-on, à l'intérieur et à l'extérieur des remparts, près de deux cents boutiques qui ne vendent que de ces poissons, dont les arrivages se font près de l'écluse du grand fossé extérieur aux remparts de l'est, dans le sud de la ville. En outre, plus d'une quinzaine de grands marchés sont spécialisés dans la vente de certains produits. La plupart sont établis en dehors des remparts : marché aux légumes en dehors de la porte Neuve, dans les faubourgs de l'est, marché aux poissons frais dans le sud-est de la ville, hors de la Porte-où-l'on-attend-la-marée, marché aux crabes sur les berges du fleuve, marché aux toiles en dehors des remparts du sud.

Notons encore les marchés aux fleurs, aux olives, aux oranges, aux perles et aux bijoux, aux plantes médicinales et aux livres⁵³. Enfin, on trouve partout, dans la ville et dans ses faubourgs, des boutiques de marchands de nouilles, de fruits, de fil, d'encens et de bougies, d'huile, de sauce de soja, de poissons frais et salés, de porc et de riz. « Ce sont là, dit un habitant, des produits indispensables et dont personne ne pourrait se passer un seul jour. » Cependant, la partie la plus commerçante de Hangzhou se trouve dans les quartiers adjacents à la Voie impériale. C'est là que sont installés

les commerces de luxe, les boutiques les plus réputées et la plupart des grands cabarets et des maisons de thé à la mode.

Citons encore une fois Marco Polo. Si ce qu'il nous dit sur l'emplacement des marchés, à l'intérieur des remparts, ne correspond pas aux données des sources chinoises, vers 1275, à la fin de l'époque des Song, pour le reste, ses informations sont exactes :

« Il y a dix principaux marchés, sans compter un grand nombre d'autres le long des rues. Les premiers sont des squares d'un demi-mille de côté, et c'est sur leur frontage que passe l'avenue principale, laquelle a quarante pas de large et s'étend d'une extrémité à l'autre de la ville, en franchissant beaucoup de ponts qui sont tous d'un accès facile et commode. Tous les quatre milles le long de cette rue, il y a un de ces grands marchés avec un tour de deux milles, comme déjà mentionné. Parallèlement à cette grande rue, mais à l'arrière des boutiques, il y a un canal très large ; sur sa rive, la rive voisine des marchés, sont bâties de grandes maisons en pierre, dans lesquelles les marchands de l'Inde et d'autres pays descendent avec leurs bagages et marchandises, afin d'être proches et à portée des marchés.

« Trois jours par semaine, dans chacun de ces squares, se tient un marché qui est fréquenté par quarante ou cinquante mille personnes apportant là tout ce qu'on peut désirer pour la consommation, de sorte qu'il y a toujours un gros approvisionnement de toute espèce de vivres, de gibier comme chevreuil, cerf, daim, lièvre, lapin, d'oiseaux tels que perdrix, faisans, francolins, cailles, poules, chapons, et tellement de canards et d'oies que l'on ne saurait en imaginer davantage ; de ces derniers on élève sur le lac un si grand nombre que pour un gros vénitien d'argent on a une paire d'oies et deux paires de canards. Puis viennent les abattoirs où sont tués les animaux plus gros, tels que veaux, bœufs (probablement pour les musulmans de la ville), chevreaux et agneaux, dont la chair va à la table des riches et des grands fonctionnaires. Quant aux gens de basse condition, ils n'hésitent pas à manger toute espèce de viande immonde sans le moindre dégoût.

« Ces marchés étalent en permanence toutes sortes de légumes et de fruits, notamment de très grosses poires, pesant jusqu'à trois livres chacune,

dont la pulpe est blanche comme de la farine et très parfumée. En leur saison, il y a aussi des pêches jaunes, des blanches, toutes d'une saveur très délicate...

« De la mer Océane arrive encore, tous les jours, du poisson en grande quantité qui est apporté par le fleuve de vingt-cinq milles à l'aval, et il y a aussi, en abondance, celui du lac, où on voit à toute heure des pêcheurs qui ne font pas autre chose. Ce poisson du lac appartient à différentes variétés, selon la saison de l'année...

« Les dix marchés précités sont tous entourés de hautes maisons dont le rez-de-chaussée est occupé par des boutiques où s'exercent toutes sortes de métiers, où l'on vend toutes sortes de marchandises, y compris épices, bijoux et perles. Quelques-unes de ces boutiques ne vendent pas autre chose que le vin de riz aux aromates, qui est fabriqué sans interruption et livré toujours frais, à très bon compte⁵⁴. »

AGRÉMENTS DE LA VIE URBAINE

« Il n'y a pas au monde ville pareille à celle de Quinsay, dit Marco Polo, ni qui vous offre au même degré des délices telles que l'on se croirait en paradis⁵⁵. » S'ils sont riches, les habitants de Hangzhou ne manquent de rien qui puisse satisfaire leurs goûts raffinés en matière de décoration, d'habillement, de cuisine et de distractions. Les boutiques spécialisées du centre de la ville regorgent de produits de luxe importés de toutes les régions de la Chine ou encore des mers du Sud, de l'Inde et du Moyen-Orient.

On trouve à Hangzhou ce qu'on ne peut se procurer dans aucune autre ville chinoise et au nombre de ces marchandises figurent, selon un contemporain, des produits de beauté (onguents et parfums, noir pour le dessin des sourcils, cheveux postiches), des chats d'appartement et des poissons pour la nourriture des chats, des « nids à chats », des cages à criquets et de la nourriture pour les criquets, des poissons d'agrément, des

vêtements pour la sortie de bain, des hameçons et des cannes à pêche, des fléchettes pour le « jeu du goulot », des jeux d'échecs, des papiers huilés pour les fenêtres, des cordes pour enfiler les sapèques, de la mort-aux-rats, des produits fumigènes contre les moustiques...

En outre, il existe dans cette ville certains métiers inconnus ailleurs : réparateurs de fours, de marmites, d'objets en bambou, aiguiseurs de couteaux, spécialistes du curage des puits et des canaux, etc.⁵⁶ Des boutiques qui portent le nom de « cuisines pour les thés et alcools » se chargent de procurer à leurs clients tout ce qui leur est nécessaire pour organiser des banquets en cas d'événements de « bon augure » (mariage, nomination, promotion) ou en cas de décès. Ces entreprises s'occupent de tout le détail des festins : mets, alcools, thés, vaisselle, nappes, décoration, location des salles, quel que soit le nombre des convives⁵⁷. Marco Polo fait allusion de son côté à une institution analogue, mais dont le principe semble avoir été différent. « Il y a aussi, dit-il, au milieu du lac, deux îles sur chacune desquelles s'élève un palais avec un nombre incroyable de pièces et de pavillons isolés. Quand quelqu'un veut célébrer une noce ou donner un banquet solennel, il se rend à l'un de ces palais, où on lui fournit tout ce qui est nécessaire à cet effet, vaisselle, linge, nappes et le reste : ce mobilier est acquis et conservé aux frais communs des citoyens, dans ces palais construits par eux pour cet usage. En certaines occasions, pourront se rencontrer là jusqu'à cent groupes différents, les uns voulant faire un banquet, d'autres une noce, et cependant tous seront installés dans des pièces et pavillons séparés, avec une telle ordonnance qu'aucune compagnie ne sera une gêne pour les autres⁵⁸. »

L'intense activité commerciale, la forte densité humaine, l'afflux incessant des gens de passage rendent compte du très grand nombre des lieux où les habitants de la ville et les voyageurs peuvent se restaurer, se réunir et se distraire. La ville compte une multitude de restaurants, d'hôtels, de cabarets, de maisons de thé et de maisons de chanteuses. Les plus célèbres maisons de thé de Hangzhou sont le lieu de rendez-vous des personnes des classes riches. Commerçants enrichis et fonctionnaires

viennent y apprendre à jouer de divers instruments de musique. La décoration est luxueuse : étagères de fleurs, pins et cyprès nains, œuvres de peintres célèbres et de calligraphes de talent exposées afin d'attirer les passants. On y sert, dans des tasses en fine porcelaine, sur des plateaux de laque, des thés de qualité exceptionnelle, de l'alcool « aux fleurs de prunier », et, en été, des beignets, des médecines pour la chaleur, des breuvages pour contracter la vésicule biliaire. Dans certaines maisons de thé de la Voie impériale, on trouve, à l'étage, des chanteuses. Mais ce sont là des lieux bruyants, mal famés, que les gens de bien se gardent de fréquenter⁵⁹.

Les cabarets à la mode sont installés, comme les grandes maisons de thé sans doute, dans des maisons à un étage qui ne donnent pas directement dans la rue, mais sur une cour à galeries couvertes. La décoration, très voyante, manque peut-être de discrétion, mais non pas de gaieté : balustrades rouges et vertes, stores pourpres et verts, lampions rouges et dorés, fleurs et arbres nains, sièges aux formes élégantes. Sous les galeries se trouvent en permanence plusieurs dizaines de chanteuses, prostituées ou courtisanes, très richement parées, qui invitent les hôtes à boire. « De loin, dit un auteur, elles ressemblent à des fées. »

On sert dans ces cabarets une très grande variété d'alcools, dans de petites tasses d'argent – détail qui à lui seul, comme le remarque un contemporain, révèle la richesse du propriétaire. Des mets divers sont apportés qui doivent accompagner la boisson. Une carte est fournie aux clients où il leur suffit de cocher les plats qu'ils désirent. S'ils n'ont pas l'intention de boire beaucoup, ils ne montent pas à l'étage mais s'installent, comme on dit, sur « la route aux chevaux », au rez-de-chaussée. Il faut avoir une certaine pratique de ces établissements : le provincial qui, par ses manières, laisse percer son inexpérience est aussitôt l'objet de plaisanteries ; patron et chanteuses profitent de son ignorance pour hausser leurs prix⁶⁰. Certains cabarets servent uniquement, avec les alcools, des pâtés : pâtés de cocons de vers à soie, pâtés de crevettes et pâtés de porc, ou encore des plats de mouton. D'autres, qui ont pour enseigne une grande

louche, une tasse ou unealebasse desséchée, n'ont pour clients que des gens pressés qui restent le temps de boire une ou deux tasses. Ces cabarets populaires sont installés dans des abris rudimentaires faits de treillages de bambou et de rideaux. D'autres encore, où l'on ne rencontre que des gens des basses classes, porteurs, commis de boutiques, artisans, domestiques, n'offrent pour accompagner les alcools que des soupes au fromage de soja, des huîtres et des moules⁶¹.

La porte des grands restaurants, en forme d'arcade, est ornée de fleurs. Il y pend un demi-porc ou une moitié de mouton. Là encore, la décoration est de couleurs vives. De chaque côté de la grande salle qui sert aux banquets importants, se trouvent des pièces plus petites. « Lorsque les clients ont choisi leurs places, dit un contemporain, on leur demande ce qu'ils désirent. Les habitants de Hangzhou sont extrêmement difficiles. Des centaines de commandes fusent de toute part : l'un veut être servi chaud, l'autre froid, le troisième tiède, le quatrième très froid, l'un cuit, l'autre nature, l'autre rôti, l'autre grillé. Les commandes, faites à haute voix, sont toutes différentes et quelquefois de trois sortes à une seule table. Les commandes obtenues, le garçon va devant la cuisine et répète toute la liste en chantant, en commençant par la première commande. Celui qui lui répond de la cuisine s'appelle le « chef des chaufferettes » ou encore le « dresseur de table ». Quand le garçon en a terminé avec sa liste, il passe avec son plateau devant le fourneau puis va servir à chaque client le plat demandé. Jamais il ne se trompe et, s'il lui arrive, par extraordinaire, de commettre une erreur et que le client vient à se plaindre, le patron se répand en injures à l'adresse du garçon fautif, lui fait cesser le travail sur-le-champ ou va même jusqu'à le chasser définitivement⁶². »

Dans certains restaurants, tous les plats, poissons et soupes, sont servis glacés. D'autres établissements sont spécialisés dans certains genres de mets ou dans certaines cuisines régionales. D'autres encore, plus populaires, n'offrent à leurs clients que des raviolis aux légumes et du porc aux pousses de bambou avec des poireaux cuits. On ne s'étonne pas que les habitants de Hangzhou aient été souvent taxés de gourmandise.

« Quiconque verrait l'approvisionnement de poisson dans les marchés, dit Marco Polo, se figurerait qu'il est impossible d'arriver à en vendre une pareille quantité ; et pourtant, en quelques heures, le tout aura disparu, tant est grand le nombre des citadins habitués à la bonne chère, qui mangent et poisson et viande à un même repas⁶³. »

La multitude et la diversité des commerces sont un des agréments de Hangzhou. Ce n'est pas le seul. En dehors des remparts et principalement le long du lac et dans la banlieue sud se trouvent des parcs et des jardins où les habitants ont libre accès. Les jours de fête, ces lieux sont envahis par une foule endimanchée qui vient admirer les fleurs rares et les arbres exotiques. Certains promeneurs, munis de provisions de bouche, portant des instruments de musique, s'en vont en excursion pour la journée sur le pourtour du lac ou sur les hauteurs qui l'entourent. D'autres louent des barques pour quelques sapèques et se plaisent à voir défiler sous leurs yeux un des paysages les plus beaux et les plus célèbres de la Chine.

Au lac s'attache le souvenir de deux des plus grands poètes des Tang et des Song : Bai Juyi et Su Dongpo qui furent préfets de Hangzhou l'un au début du IX^e siècle, l'autre à la fin du XI^e. Agrandi artificiellement au cours des siècles, le lac était toujours menacé par la vase et par les plantes aquatiques. Au cours des années 1041-1048, il avait été élargi après expropriation de terrains appartenant à de grandes familles et à des monastères bouddhiques. En 1086-1093, Su Dongpo envoya une adresse à l'empereur demandant des fonds pour l'embellissement du lac et afin de le remettre dans l'état où il se trouvait à l'époque des Tang. « Le lac de l'Ouest, disait-il dans son mémoire, est comme les sourcils et les yeux d'un visage. Ce serait un crime de le laisser à l'abandon. » En conséquence, la cour lui octroya des certificats d'ordination pour religieux (ces diplômes constituaient alors une sorte de monnaie de papier), qu'il échangea contre des sapèques et du riz. Des paysans recrutés furent chargés de curer le lac et de l'agrandir⁶⁴.

Vers 1275, le lac avait plus de quinze kilomètres de tour et il était profond de trois mètres. Des gardes militaires, placés sous le

commandement de fonctionnaires spéciaux, assuraient la police et l'entretien du lac : il était défendu d'y jeter des débris et d'y planter des lotus et des châtaigniers d'eau. Les soins apportés au cours des siècles à l'entretien du lac de Hangzhou témoignent du goût et du souci extrême des Chinois de l'époque des Tang et des Song pour les beaux paysages. Les plus beaux sites sont conservés jalousement et chaque construction doit s'inscrire de façon harmonieuse dans leur cadre. Il en est ainsi des pavillons et des tours bouddhiques qui s'élèvent sur les collines qui entourent le lac de l'Ouest. Entre autres édifices de ce genre, mentionnons la « pagode » qui se dressait au XIII^e siècle sur le pic du Tonnerre, petit promontoire qui fait saillie dans la partie sud du lac. Cette tour octogonale de 53 mètres de haut avait été construite en briques bleues en 975⁶⁵.

D'après la description de Hangzhou en 1275, il y avait constamment sur le lac plusieurs centaines d'embarcations de toutes tailles et de tous genres : petites barques semblables à celles des canaux de la ville, mues au moyen d'une grande rame fixée à l'arrière et que le batelier maniait avec le pied⁶⁶ ; bateaux rapides à roues et pédales ; grosses embarcations à fond plat longues de 30 à 60 mètres et qui pouvaient porter 30, 50 ou même 100 passagers ; bateaux de 6 à 9 mètres de long où pouvaient prendre place une vingtaine de personnes. Tous ces bateaux étaient construits avec le plus grand soin, et les parties apparentes ornées de fines sculptures et peintes de couleurs vives. Quand ils se déplaçaient, « on n'y sentait pas plus de mouvement que sur la terre ferme ». Chacun portait un nom : *Les Cent Fleurs*, *Les Sept Joyaux*, *Le Lion d'or*, *Le Bateau jaune*, etc. Près du parc du Petit Lac (partie du lac délimitée par une petite digue), étaient amarrés les bateaux de l'empereur construits entièrement en bois de cèdre, aux sculptures magnifiques. A l'accotement du monastère du Champignon merveilleux, on pouvait voir une embarcation qui passait pour provoquer des tempêtes chaque fois qu'on lui faisait prendre le large, si bien qu'on avait renoncé à s'en servir et qu'elle restait toujours amarrée à cet endroit.

Certains petits bateaux qui transportaient des chanteuses, et d'autres conçus de façon que les passagers pussent s'y distraire à divers jeux (jeu de fléchettes, jeu de balle, etc.) s'approchaient des promeneurs sans qu'ils les aient appelés. Les bateaux de plaisance ne chômaient jamais et, au moment des fêtes – le 8 de la 2^e lune, au mois de mars, le 8 de la 4^e lune (vers le mois de mai), au moment de la fête des morts, vers le 5 avril – il était prudent de retenir son embarcation d'avance. On ne pouvait rien avoir alors à moins de 200 ou 300 sapèques. Les passagers qui voulaient déjeuner à bord n'étaient pas obligés de rien apporter dans ces bateaux de plaisance : les bateliers se chargeaient de leur procurer tout le nécessaire, vaisselle, alcools et victuailles. Les familles riches avaient leurs propres bateaux pour les promenades, et certains hauts fonctionnaires des barques « pour la cueillette des lotus ». Ces petites embarcations qui ne pouvaient recevoir qu'un ou deux passagers étaient décorées avec la plus grande recherche et portaient des voiles bleu foncé. Mais, également, une foule de petits bateaux de transport traversaient le lac du nord au sud. Légumes, fruits, poulets, coquillages, fleurs, alcools, soupes, sucreries, il n'y avait guère de marchandise qu'il ne fût possible de se procurer en bateau. On pouvait voir aussi, près des rives, des barques de pêcheurs à la ligne et, au large, des bateaux d'où l'on pêchait au filet pendant qu'un des bateliers frappait avec une longue perche sur la coque de l'embarcation afin que les poissons, effrayés, se précipitassent dans les filets. Certains bateaux transportaient des tortues d'eau et des coquillages destinés, selon un rite bouddhique, à être rejetés vivants dans les eaux par leurs acheteurs⁶⁷.

Dans sa description de Hangzhou, Marco Polo fournit des indications très proches de celles des textes chinois de l'époque des Song.

« En plus de cela, dit-il, on voit sur ce lac un grand nombre de bateaux et barques de toutes dimensions, destinés aux parties de plaisir, qui peuvent recevoir dix, quinze, vingt personnes et même davantage ; ils ont une longueur de quinze à vingt pas, avec un fond plat et large de façon à conserver toujours leur assiette. Quiconque désire prendre un divertissement avec sa famille, ou avec ses amis, n'a qu'à choisir une de ces

barques ; il s'en trouve toujours qui sont amplement garnies de beaux sièges, tables et tout l'attirail nécessaire à une réception. Leur couverture forme un plancher horizontal sur lequel se tiennent les bateliers avec des perches qu'ils piquent dans le fond du lac (car la profondeur d'eau ne dépasse pas deux pas) pour faire avancer le bateau du côté que l'on veut. La face intérieure de ce pont et toutes les autres parois intérieures sont couvertes de peintures ornementales aux couleurs variées, avec des fenêtres latérales que l'on ouvre ou ferme à volonté, de sorte que la compagnie à table peut regarder de tous côtés et réjouir ses yeux de la beauté et de la diversité du paysage qui se déroule devant elle. Vraiment, une excursion sur ce lac est un divertissement plus agréable qu'aucun de ceux que l'on peut goûter à terre. D'un côté, en effet, il s'étend sur toute la longueur de la ville, si bien que les spectateurs dans les barques, de la distance où ils se trouvent, découvrent en son entier, dans toute sa beauté et sa grandeur, un admirable panorama d'innombrables palais, de temples, de monastères, de jardins remplis de hauts arbres et descendant jusqu'au bord de l'eau. Et l'on ne manque jamais de rencontrer sur le lac d'autres bateaux pareils, remplis de groupes joyeux, car c'est le plus grand délice de ces citadins, après qu'ils en ont fini avec leurs occupations habituelles, d'aller passer une partie de la journée en réjouissance avec leurs dames, ou avec des filles de joie, soit dans ces embarcations, soit en voiture à travers la ville⁶⁸... »

Si l'on se rend aux portes de l'est, le paysage est plus austère : des jonques de mer aux voiles carrées faites de nattes ou de toiles de couleur sombre, des bateaux de pêche ou de transport sont amarrés près des rives ou naviguent sur le fleuve, large à cet endroit de deux à trois kilomètres. Les grandes jonques de haute mer viennent rarement jusqu'à Hangzhou, à cause des bancs de sable qui encombrant l'estuaire du Zhejiang, et les bateaux qu'on y voit sont généralement de moins grande taille. Munis de six à huit grandes rames, ils portent le nom de « perce-vent » et ne peuvent transporter qu'une centaine de personnes. Ceux qui vont à la pêche au filet dans l'estuaire du Zhejiang et sur les côtes sud de la province, jusqu'à Wenzhou, sont dénommés bateau « sampan » (littéralement « trois

planches »). Ce sont eux qui approvisionnent Hangzhou en poissons de mer et en crabes. D'autres embarcations remontent le cours du fleuve jusqu'à plus de deux cents kilomètres en amont et ramènent à Hangzhou bois de construction et bois de chauffage, oranges et mandarines, poissons salés, fruits secs et fruits frais⁶⁹. Mais les habitants ne se rendent guère en promenade de ce côté de la ville en dehors des jours de grand mascaret. Le tumulte des eaux et la violence des vagues attirent alors les curieux par dizaines de milliers.

Cette description sommaire de la ville ne serait pas complète si l'on ne mentionnait les innombrables spectacles auxquels les habitants peuvent assister en pleine rue (jongleries, marionnettes, ombres chinoises, récits de conteurs, acrobaties...) et dans les « quartiers d'amusement », vastes théâtres populaires où se réunissent et se coudoient des gens de toutes conditions. Là sont données en permanence des représentations théâtrales et des exhibitions de danses, de chant et de musique. Hangzhou paraît vivre dans une atmosphère de fête continuelle. L'activité incessante des rues et des marchés, les plaisirs, le luxe et la gaieté de la ville, tout cela contraste vivement avec la misère des campagnes et l'existence pesante, monotone et frugale des paysans.

Sans nul doute, Hangzhou au XIII^e siècle est, pour reprendre les termes de Marco Polo, « la plus grande ville qui soit au monde et la plus noble ». Mais on n'oubliera pas que l'ordre et la beauté sont ici le résultat d'une longue patience. La ville et son lac ont été conquis lentement sur la nature depuis les premiers siècles de l'ère chrétienne. Ainsi, la ville porte-t-elle déjà un témoignage sur l'homme, sa psychologie et ses qualités maîtresses. Elle est une preuve concrète de son ingéniosité et de sa persévérance. Mais sa description laisse entrevoir en même temps l'une des particularités essentielles du monde chinois : sa remarquable organisation administrative.

1. *Guixin zazhi*, xu B, § 82.

2. XU Yitang, art. en chinois sur le développement de la ville de Hangzhou sous la dynastie des Song du Sud, *Bulletin of Chinese Studies*, IV, 1, Chengdu, sept. 1944.

3. *Dongjing menghua lu*, I, 1, p. 7. Cf. A.-C. MOULE, *Quinsai with other Notes on Marco Polo*, Cambridge, 1957. Notons que les murailles des villes chinoises de l'époque des Song atteignaient généralement une hauteur de 8 à 10 mètres.

4. *MLL*, VII, 1, p. 183. Cf. MOULE, p. 13-17 (sur l'histoire de la ville avant les Song et sur les remparts du VII^e siècle).

5. MOULE, p. 17-18. Sur la digue construite en 910, voir *Fengchuang xiao du, Shuofu*, XXX, f^o 14 b-15 b.

6. *Houshan tancong, Shuofu*, XXII.

7. Pour une reproduction du plan de 1274, cf. MOULE, planches.

8. *MP*, III, p. 78.

9. *MLL*, XVIII, 2, p. 281-282.

10. XU Yitang, *op. cit.* Cf. *Yijianzhi, ting* XI, 11^e anecdote.

11. *Guixin zazhi, hou*, § 19.

12. C'est encore le cas du grand port de commerce de Quanzhou (Zaytun) au XIV^e siècle. Cf. Ibn Batuta, cité par YULE, *Cathay and the Way Thither*, IV, p. 268-269 : « Dans cette ville, comme dans toute autre de la Chine, chaque habitant a un jardin, un champ et sa maison au milieu... C'est pour cette raison que les cités des Chinois sont si grandes. »

13. *MLL*, X, 12, p. 215.

14. Cité par Charignon, *MP*, III, p. 93.

15. *MP*, III, chap. CXXXVIII, p. 31.

16. Sources citées dans MOULE, p. 26.

17. XU Yitang, *op. cit.* Cf. *Yijianzhi, yi* 16, 6^e anecdote.

18. *MLL*, XVIII, 7, p. 294.

19. *MLL*, X, 8, p. 213. E. BALAZS, « Marco Polo dans la capitale de la Chine », *Oriente Poliano*, Istituto Italiano per il Medio ed. Estremo Oriente, Rome, 1957, p. 142.

20. *MLL*, XVIII, 6, p. 293. BALAZS, *op. cit.* Un auteur de la fin du XIII^e siècle, Zhou Mi, *Wulin jiushi*, VI, 7, p. 444, va même jusqu'à prétendre que, grâce au grand nombre des exemptions, les habitants en arrivaient certaines années à être logés gratuitement. Mais il y a là sans doute quelque exagération.

21. *Dongjing menghua lu*, III, 11, p. 22.

22. *Fengchuang xiaodu*, chap. II, *Shuofu*, XXX.

23. XU Yitang, *op. cit.*

24. Sur l'organisation de la lutte contre le feu à Hangzhou, *MLL*, X, 12, p. 215-216.

25. *MP*, III, p. 90.

26. XU Yitang, *op. cit.*

27. *MLL*, XIX, 3, p. 299. *Ducheng jisheng*, § 12, p. 100.
28. *Guixin zazhi, xu A*, § 75.
29. XU Yitang, *op. cit.*
30. *MP*, III, p. 84.
31. *Songshi*, XCVII, canaux de Lin'an.
32. *Tang liangjingfangchengkao* de XU Song (XIX^e siècle), canaux de Chang'an.
33. *Qingming shanghe tu*, éd. et annoté par DONG Zuobin, Formose, Taipei, 1954.
34. *MLL*, XII, 7, p. 237.
35. *Ibid.*
36. *MP*, III, p. 89.
37. *MLL*, XVI, 6, p. 269.
38. *San Tendai Godai-san ki*, chap. I.
39. *MP*, III, p. 89.
40. *Dongjing menghua lu*, II, 1, p. 12.
41. *MP*, III, p. 88-89.
42. MOULE, p. 22.
43. MOULE, p. 27.
44. *Hangdujishi, Shuofu*, XXX.
45. *MLL*, XIII, 7, p. 245.
46. *Dongjing menghua lu*, III, 8, p. 21.
47. *MLL*, X, 12, p. 215.
48. *MLL*, XVIII, 3, p. 283.
49. *MLL*, XII, 1, p. 227.
50. Le premier de ces textes se trouve dans *MLL*, XVI, 6, p. 269, le second dans le *Guixin zazhi, xu A*, § 44.
51. *MLL*, XVI, 6, p. 269.
52. *MLL*, XVI, 7, p. 270.
53. *MLL*, XIII, 1, p. 238. *Wulin jiushi*, VI, 1, p. 440.
54. *MP*, III, p. 85.
55. *MP*, III, p. 84.
56. *Wulin jiushi*, VI, 11, p. 450-453.
57. *Wulinjiushi*, VI, 5, p. 443.
58. *MP*, III, p. 88.
59. *MLL*, XVI, 1, p. 262.
60. *MLL*, XVI, 2, p. 263.
61. *Ibid.*
62. *MLL*, XVI, 4, p. 267. BALAZS, p. 149.

63. *MP*, III, p. 85.
64. *MLL*, XII, 1, p. 227.
65. MOULE, p. 33.
66. MOULE, p. 31.
67. *MLL*, XII, 5, p. 234-235.
68. *MP*, III, p. 88.
69. *MLL*, XII, 6, p. 235-236.

CHAPITRE II

La société

UN MONDE EN PLEINE TRANSFORMATION. Etat politique de la Chine avant les Song. Violente poussée de l'économie du XI^e au XIII^e siècle. — LES HAUTES CLASSES. 1. Les fonctionnaires civils. Organisation administrative de la Chine. Recrutement et carrière des fonctionnaires. Népotisme et corruption. 2. Les fonctionnaires militaires. Antimilitarisme. Effectifs des armées. La guerre. 3. La noblesse d'empire et l'empereur. Une noblesse d'Etat. Influence politique des parents de l'empereur. Rôle rituel du souverain. — LES MARCHANDS. Emprise de l'Etat sur l'économie. Moyens de paiement. Grand commerce intérieur et grand commerce maritime. Commerces urbains : boutiques de produits de luxe ; prolifération du petit commerce ; commerce des denrées de grande consommation. Corporations. Portrait psychologique du riche marchand. — LES GENS DU PEUPLE EN MILIEU URBAIN. Excès de main-d'œuvre. Domesticité et parasites des grandes familles. Commis de boutiques et artisans. Rapports entre patrons et employés. Travailleurs de force. Marchands ambulants. Amuseurs publics. Prostituées. Voleurs et mendiants. Activités charitables et institutions de bienfaisance. — LES PAYSANS. Diversité du peuple des campagnes. Misère générale et endettement. Les travaux des champs. L'administration des campagnes.

UN MONDE EN PLEINE TRANSFORMATION

Comme on l'a vu, la croissance si rapide de la ville de Hangzhou entre le début du XII^e siècle et la fin du XIII^e ne tient pas seulement à l'afflux des réfugiés venus du nord dans la première moitié du XII^e siècle et à l'installation de la cour dans cette ville. En effet, ce n'est pas dans le courant du XII^e siècle que la population de Hangzhou s'est accrue le plus rapidement, mais au contraire dans les dernières années de la dynastie des Song du Sud, entre 1250 et 1276. Cette poussée démographique si continue n'est sans doute pas particulière à Hangzhou, mais elle est commune à toutes les villes importantes des provinces du Sud-Est. Ce phénomène

urbain traduit très probablement un déséquilibre de plus en plus accusé entre les villes et les campagnes, une profonde modification de l'économie et, par là même, elle doit correspondre à une transformation de la société chinoise dans son ensemble.

L'état politique de la Chine aux époques antérieures au XI^e siècle pourrait être schématisé ainsi : les cadres dirigeants forment une très petite élite dont le genre de vie, les conceptions et la langue même sont uniformes. Ils sont tous imprégnés de la même culture. Mais au-dessous de cette mince pellicule, c'est la masse énorme et inorganique des peuples avec leurs coutumes, leurs cultes locaux, leurs dialectes et leurs techniques particulières. Tous sans doute appartiennent à la même civilisation, mais, malgré l'effort constant des hautes classes pour uniformiser les mœurs et les usages, les populations chinoises – et plus particulièrement celles des campagnes – gardent des caractères régionaux très accusés. Cette pluralité de régions et de provinces, qu'accentue encore la présence d'importantes minorités non chinoises dans certaines préfectures éloignées des capitales, n'apparaît guère à cause de l'admirable organisation politique du monde chinois et de la centralisation administrative : elle n'en est pas moins une des réalités historiques les plus importantes. *Mutatis mutandis*, le monde chinois jusqu'à l'époque des Song et même encore, dans une large mesure, en plein XIII^e siècle reste comparable à l'Europe médiévale où « l'Eglise était le seul dépositaire des arts et des sciences et le latin le seul véhicule de la pensée ; où seuls de barbares folklores singularisaient les peuples¹ ».

Si la structure générale de la société chinoise tend cependant à se modifier du XI^e au XIII^e siècle, c'est parce que de nouvelles forces sont à l'œuvre. Entre l'élite dirigeante et la masse des gens du peuple, une classe très diversifiée mais très active est apparue et s'est fait place peu à peu : celle des marchands. En même temps, l'opposition entre possédants et déshérités a pris, dans un monde de plus en plus dominé par l'argent, une netteté qu'elle n'avait jamais eue dans le passé, lorsque les élites des villes et les populations des campagnes étaient les seuls éléments constitutifs de la société chinoise. Aussi le monde chinois du XIII^e siècle est-il beaucoup plus

complexe que celui des époques antérieures. La distinction traditionnelle entre peuples et dirigeants tend à rejeter, comme autrefois, les marchands du côté des gens du commun, mais en même temps l'opposition, nouvelle dans son acuité, entre le capital et le travail, entre les possédants et les classes défavorisées, rapproche les marchands des élites. Pourtant, malgré ces conflits, la société chinoise restera apparemment immuable jusqu'aux temps modernes. L'apparence à vrai dire est trompeuse : les forces nouvelles qui se manifestent à l'époque des Song, entre le XI^e et le XIII^e siècle, corrompent lentement le monde chinois sans amener sa rénovation ; elles imposeront à la longue une complicité de fait entre les élites dirigeantes et les tenants de la richesse ; elles altéreront dans sa nature le type du lettré-fonctionnaire. En ce sens, l'époque des Song et plus particulièrement le XIII^e siècle préfigurent en Chine les temps modernes.

Le développement commercial de la Chine du XI^e au XIII^e siècle est contemporain d'un développement analogue en Europe. Cependant, la vigoureuse poussée économique qui se produit alors en Chine est sans commune mesure avec son correspondant occidental. L'importance du mouvement commercial en Chine est en rapport avec la population, la richesse, l'immensité et le haut degré de développement technique de ce pays. Les exagérations de Marco Polo, à la fin du XIII^e siècle, témoignent seulement de l'étonnement du voyageur occidental au spectacle d'une activité commerciale beaucoup plus intense que celle de Gênes ou de Venise à la même époque. Pourtant, cette brusque montée de sève dans l'économie de l'Europe et de l'Extrême-Orient n'eut pas ici et là les mêmes effets. Dans une Europe morcelée en une multitude de juridictions et de pouvoirs, la classe marchande s'imposa, fit reconnaître ses droits et se constitua dans son originalité. Des franchises et des institutions urbaines apparurent ; ville et campagne furent opposées pour toujours et l'avènement d'une bourgeoisie qui préfigurait le tiers état devait avoir les plus grandes conséquences sur le destin de l'Occident. En Chine, malgré les proportions gigantesques du phénomène, il n'y eut jamais que des marchands enrichis. Comment expliquer cette différence si complète dans l'évolution de ces

deux parties du monde ? En Chine, une administration toute-puissante, centralisée, était déjà en place : toute tentative qui eût menacé cette suprématie de l'Etat était inconcevable. Bien plus, l'Etat lui-même canalisa à son profit la puissante poussée économique de cette époque : il se fit marchand et tira de ses monopoles et des impôts sur les transactions privées l'essentiel de ses revenus. Ainsi put se perpétuer en Chine une forme de vie sociale traditionnelle qui fut, par la suite, la principale cause du « retard » de ce grand pays : le type de relations familiales et parafamiliales qui fait du monde chinois dans son entier un vaste réseau de parentèles, où le seul genre de rapport connu, imposé par les mœurs, la morale et les lois, est celui d'obligé à bienfaiteur, de client à patron, de serviteur à maître, devait rendre radicalement impossible toute émancipation des individus et des groupes sociaux.

LES HAUTES CLASSES

1. Les fonctionnaires civils

L'armature administrative du monde chinois fut esquissée à la fin du III^e siècle avant notre ère par un corps de fonctionnaires choisis le plus souvent en raison de leurs mérites et origines, puis, à partir de la fin du X^e siècle, à la suite de concours. C'est là une des originalités de la Chine. Cependant, cette institution si admirée par l'Europe quand elle en eut connaissance au XVIII^e siècle ne fut pas immuable : les modes de recrutement, le nombre, les provinces d'origine et, dans une certaine mesure, la composition sociale du corps des fonctionnaires ont varié au cours des siècles et, à ces différents points de vue, l'époque des Song (960-1279) marque un tournant de l'histoire. En outre, l'image idéale que le siècle des lumières s'était faite de la constitution politique de la Chine est assez loin de la réalité : les fonctionnaires civils ne sont issus que d'un très petit nombre de familles lettrées qui fournissent traditionnellement à l'Etat ses agents d'exécution. Et si les fonctionnaires se montrent généralement de si zélés défenseurs des

intérêts de l'empire, c'est parce que la défense de ces intérêts coïncide le plus souvent avec celle de leurs prérogatives.

D'autre part, le caractère autocratique du pouvoir suprême, exercé par l'empereur, est une cause d'instabilité et de corruption morale : aux plus hauts échelons de la hiérarchie administrative, les disgrâces les plus complètes peuvent succéder brusquement et de façon imprévisible aux plus grandes faveurs. Le ministre ou le haut conseiller qui s'est attiré l'inimitié de l'empereur entraîne bien souvent dans sa chute tous ses protégés, petits et moyens fonctionnaires. La cour est le centre d'intrigues continuelles ou de complots dans lesquels trempent assez fréquemment des membres de la famille impériale, des impératrices ou des eunuques du gynécée. Enfin, tempéraments individuels, traditions familiales, intérêts et relations, tous ces divers éléments entrent en jeu et font de la classe des fonctionnaires un ensemble plus diversifié qu'on ne l'imaginerait au premier abord. Des clans se forment où s'expriment parfois des conceptions politiques opposées. Sous les Song, partisans de l'intervention contre les Barbares et partisans de la paix achetée par des tributs, novateurs et conservateurs se livrèrent une lutte acharnée et, par leur violence, les oppositions qui se manifestèrent dans les milieux dirigeants constituent une des nouveautés de cette époque.

Cependant, malgré ses vices, l'organisation administrative de l'empire chinois est admirable. En voici un bref aperçu. Le pouvoir suprême est exercé par l'empereur aidé d'un conseil restreint de trois à cinq ministres. Ce conseil qui siège presque chaque jour dès les premières heures de la matinée se distingue des grandes audiences, où toutes les administrations centrales se trouvent réunies, par son caractère secret et par l'absence de protocole. Les fonctionnaires les plus proches de l'empereur après ces conseillers sont les censeurs, les délégués des grandes administrations et les académiciens qui ont pour attributions respectives le contrôle de la haute administration, l'exécution des décisions impériales et la rédaction des décrets. Viennent ensuite la chancellerie, le secrétariat impérial et l'organisme le plus important par le nombre de ses fonctionnaires, le département des ministères (personnel, finances, rites, guerre, justice,

travaux publics) ; puis, tout un ensemble de directions qui s'occupent soit de questions intéressant directement l'empereur et la famille impériale (culte et sacrifices, banquets, insignes, écuries, trésor privé de l'empereur), soit de problèmes techniques ou de directives générales concernant l'agriculture, l'enseignement, les canaux, l'armement, les relations avec les pays étrangers, les décisions de justice extraordinaires.

Pour finir, deux organismes assurent l'un la transmission des mémoires et pétitions adressés à l'empereur par les fonctionnaires des provinces, l'autre la transmission des ordres du gouvernement à l'administration préfectorale. Telle est, dans ses grandes lignes, la structure de l'administration centrale. Elle étonne par son modernisme et sa complexité, à une époque où les pays d'Europe ne connaissent que des formes d'administration très rudimentaires. Cependant, elle n'est pas nouvelle : on en trouverait l'équivalent et le modèle dès le VII^e siècle et plus tôt encore². Ce qui apparaît moins et mérite d'être souligné, c'est le contrôle que les plus importants organismes de l'administration centrale exercent les uns sur les autres. En outre, le tribunal des censeurs fait peser une sorte de surveillance policière permanente sur l'ensemble de l'administration, à la capitale et dans les préfetures. Dans les provinces, des commissaires généraux qui dépendent du tribunal des censeurs ont pour tâche de contrôler les plus hauts fonctionnaires de leurs circonscriptions.

L'empire des Song du Sud (1127-1279) est divisé en seize provinces d'étendue variable qui couvrent chacune en moyenne une superficie égale au quart ou au tiers de la France. Chaque province compte environ une dizaine de préfetures dont l'étendue correspond approximativement à celle de deux départements français, et chaque préfecture se trouve divisée à son tour en trois à cinq sous-préfetures. La sous-préfecture est la plus petite unité administrative. Dans les zones rurales et faiblement peuplées, les sous-préfets administrent une population de plusieurs dizaines de milliers d'habitants. Au contraire, lorsque la sous-préfecture englobe en totalité ou en partie une grande agglomération, comme c'est le cas à Hangzhou, cette population peut s'élever à quelques centaines de milliers d'habitants. Les

sous-préfets ont alors sous leurs ordres des adjoints, fonctionnaires en stage pour le début de leur carrière, et les services de la sous-préfecture comptent un personnel plus nombreux que dans les zones rurales. Mais dans tous les cas, les employés recrutés sur place par l'administration (scribes, magasiniers, gendarmes, médecins légistes, etc.) et les chefs de canton et de village choisis par la population pour régler ses rapports avec les pouvoirs publics ne font pas partie du cadre normal de la fonction publique. Ainsi, compte tenu de l'étendue des territoires et de la masse des populations administrées (plus de soixante millions d'individus), les fonctionnaires sont très peu nombreux. Ils n'étaient que quelques milliers au total au VIII^e siècle. Le développement des offices et des régies devait en porter le nombre à 18 700 en 1046 et encore fallait-il compter parmi eux 6 000 militaires et plus d'un millier de fonctionnaires appartenant à l'administration centrale. C'est un chiffre de cette importance qu'il faut sans doute admettre au XIII^e siècle, à un moment où la Chine était amputée de ses provinces du Nord. On s'étonne que l'ordre ait pu être maintenu à si peu de frais dans un empire aussi étendu, mais on en verra plus loin les raisons³.

La plupart des fonctionnaires sont recrutés par voie de concours. Cependant, la réussite aux concours de doctorat n'entraîne pas toujours, ni immédiatement, une nomination. Elle habilite seulement à postuler un emploi dans l'administration. Ces concours constituent une véritable épreuve au sens plein et fort de ce mot : il y faut l'aide des dieux et leur inspiration. Ils se font à trois stades différents : dans les préfectures, dans les capitales de province et, pour finir, au palais impérial. Ils ont lieu tous les trois ans, et il n'y a jamais qu'une infime proportion de reçus à la capitale. Sortir premier au concours du palais impérial est un honneur insigne qui assure à son titulaire la carrière la plus brillante et la plus rapide, surtout quand il s'agit du doctorat de lettres qui est le plus célèbre parmi les différents genres de doctorat (lettres, droit, histoire, rites, études classiques). Toute fraude et toute mesure de faveur dans ces concours sont rendues impossibles grâce à l'anonymat des copies et à un système de triple correction. Un bureau de copistes reproduit les textes des candidats, deux

examineurs notent chaque épreuve indépendamment l'un de l'autre et un troisième examinateur les départage.

La carrière des fonctionnaires est généralement assez sûre. C'est surtout dans les hautes sphères de l'administration, où règne l'esprit de parti et où la calomnie est toute-puissante, que les revers de fortune sont à craindre. Mais le fonctionnaire moyen, celui du moins qui ne doit pas sa carrière à la protection d'un haut personnage, risque peu d'être rétrogradé ou révoqué injustement. Seule l'administration centrale a le pouvoir de nommer, de déplacer ou de promouvoir un fonctionnaire et elle ne le fait qu'avec toutes les précautions nécessaires. Chacun a son dossier à la capitale : notes de service, rapports des supérieurs sur le caractère, la moralité, les mérites particuliers et les fautes commises par l'intéressé. On tient compte avant tout, pour les promotions, du caractère du fonctionnaire : énergie, capacité de travail, santé, courage, sens de la discipline. A-t-il tendance à l'abus d'autorité ? Commet-il des maladresses ? Fait-il preuve de piété filiale et de fidélité à l'égard de ses amis ? Sa conduite est-elle inspirée par une rectitude foncière ou par l'ambition ? Porte-t-il intérêt au bien-être de ses administrés ? A-t-il provoqué des troubles dans sa circonscription par des châtements trop cruels et injustes, par des levées d'impôts inconsidérées ? S'est-il montré sensible aux pots-de-vin (en principe, la corruption est un vice rédhibitoire) ? L'expérience de l'intéressé est également prise en considération : a-t-il une bonne pratique de l'administration et des capacités particulières ? Etre bon lettré constitue un avantage certain, car les talents littéraires sont la preuve d'une bonne culture, et l'on attache plus d'importance à l'humanisme qu'aux connaissances techniques. C'est pourquoi les anciens candidats reçus parmi les premiers aux concours de doctorat de lettres avancent toujours plus rapidement en grade et sont parfois nommés dès le début de leur carrière à des postes relativement importants. Mais, généralement, chaque fonctionnaire fait ses débuts dans les plus petits postes de l'administration préfectorale, comme sous-préfet dans des provinces éloignées ou comme adjoint de sous-préfet. Il n'y a aucune spécialisation technique, et la plupart des postes peuvent être

occupés par n'importe quel fonctionnaire. Ainsi, en fin de carrière, beaucoup ont une connaissance pratique du fonctionnement général de l'administration, dans les provinces et à la capitale. Un temps de séjour minimum est admis pour chaque poste et, par exemple, les sous-préfets restent généralement deux ou trois ans dans la même ville ou dans la même bourgade. Mais un bon administrateur est plus rapidement muté qu'un médiocre.

La retraite intervient vers l'âge de soixante-huit ans et parfois un peu plus tôt. A ce moment, les fonctionnaires reçoivent de l'empereur une gratification en monnaie ou en tissus. Mais il arrive aussi qu'un fils ou petit-fils de haut fonctionnaire mis à la retraite bénéficie d'une nomination de faveur ou que l'intéressé lui-même soit nommé à un poste honorifique et perçoive alors une pension égale à la moitié du traitement prévu pour ce poste. Dans tous les cas, il n'y a pas de pension de retraite régulière, car il est admis, en vertu des principes traditionnels, que les enfants doivent entretenir leurs parents sur leurs vieux jours.

Le fonctionnement des concours atteint à la perfection à l'époque des Song (960-1279) et, d'autre part, l'avancement des fonctionnaires est réglé par un ensemble de critères objectifs qui les mettent à l'abri de toute injustice et favorisent les meilleurs d'entre eux. Le très grand nombre des candidats aux concours – ils sont plusieurs milliers par province – est une preuve claire de la diffusion de l'instruction à cette époque, surtout dans les provinces du Sud-Est (actuels Zhejiang, Jiangsu et Fujian) d'où proviennent les candidats les meilleurs et les plus nombreux. Bien que la moitié des reçus soient fils ou petits-fils de fonctionnaires, le recrutement est beaucoup plus large qu'aux époques antérieures et, de toute évidence, de nouvelles couches sociales ont pu accéder à la carrière prestigieuse de fonctionnaire-lettré⁴.

Mais ce tableau a son envers. Les concours de doctorat ne sont pas la seule voie d'accès à la fonction publique, et les promotions ne sont pas toujours régulières. Nombreux en effet sont les fils, parents ou amis de

personnages haut placés qui ont été nommés par protection, et dont l'avancement trop rapide n'est pas justifié par leurs mérites. Un système de recommandation qui, dans le principe, visait à tirer de l'ombre les talents cachés en assurant des promotions rapides à des fonctionnaires obscurs mais de grande valeur a été détourné de son objet. Il profite en fin de compte à la clientèle des grandes familles et il est devenu l'instrument du népotisme.

D'autre part, la vénalité des titres et des charges est un expédient auquel le pouvoir central recourt assez fréquemment pour remédier à des difficultés permanentes de trésorerie. L'avènement d'une classe de très riches marchands a porté une grave atteinte aux prérogatives du mandarinat et de la noblesse impériale. Il y avait en effet, traditionnellement, tout un ensemble de lois qui réglementaient le costume, le logement, les insignes et l'ensemble du train de vie⁵. Mais la puissance des marchands parvenus a réduit peu à peu les différences hiérarchiques entre les détenteurs du pouvoir politique, les personnes anoblies en récompense de leurs mérites exceptionnels, les parents de la famille impériale, en un mot tous les membres des hautes classes d'une part, et les familles enrichies dans cette activité vile et méprisée qu'est le commerce d'autre part. Certains riches marchands ont un train de vie égal ou supérieur à celui des plus hauts mandarins. Cependant, c'est une nécessité pour l'Etat que d'assurer à ses fonctionnaires le prestige le plus éclatant.

Il y a plus. La menace des Mongols, leurs incursions dans les provinces du Nord vers la fin de la dynastie obligent à maintenir sur le pied de guerre une très nombreuse armée. Les dépenses somptuaires de la cour, l'appauvrissement général de la Chine, le déficit de sa balance commerciale sont la cause d'une inflation de plus en plus précipitée et d'une crise de trésorerie dramatique. Les fonctionnaires, trop nombreux, sont mal payés. Aussi, la corruption progresse-t-elle de jour en jour, non seulement au niveau des petits employés de recrutement local chez lesquels elle avait sévi de tout temps, mais même aux plus hauts échelons administratifs.

Un exemple suffira : il existait à Hangzhou un dispensaire de drogues pharmaceutiques destinées aux gens du peuple. Cette institution dont la fondation remontait au début du XII^e siècle recevait une subvention annuelle de plusieurs centaines de millions de sapèques qui était avancée par le ministère des Finances et remboursée ensuite par le trésor privé de l'empereur. Le personnel administratif et celui des préparateurs étaient formés de fonctionnaires et d'employés de l'Etat. Or, cette institution charitable fut l'occasion de trafics éhontés. Détournements de produits et substitutions frauduleuses étaient continuels. Dès qu'une drogue était prête, des fonctionnaires de la cour et « tous ceux qui avaient quelque pouvoir » s'en emparaient. La cour n'en savait rien et, l'aurait-elle su, elle n'aurait pu empêcher ces malversations, dit un contemporain. Alors, ajoute-t-il, qu'il s'agissait dans le principe de bienfaisance, jamais la moindre parcelle de drogue ne parvint jusqu'aux gens du peuple⁶.

La vie luxueuse que l'on mène dans les villes de la Chine du Sud-Est, et plus particulièrement à Hangzhou, a fait naître de nouveaux besoins. Les hautes classes, dans leur ensemble, cherchent à accroître leurs revenus. De nombreux fonctionnaires de tous les degrés de la hiérarchie, des membres de la famille impériale, des eunuques du palais placent leurs capitaux dans des entreprises de caractère commercial. Cependant, toute activité de ce genre est interdite en principe aux fonctionnaires. Mais il leur est toujours possible de trafiquer sans déchoir en ayant recours à des prête-noms. C'est ainsi qu'un décret de 995 nous apprend que certains fonctionnaires se livraient au commerce avec les pays étrangers par l'entremise d'agents d'affaires⁷. Les maisons de prêts sur gage, dont on comptait plusieurs dizaines en 1275 à Hangzhou et dans ses faubourgs, étaient d'un très grand rapport.

Cette institution d'origine indienne avait été introduite en Chine par les moines bouddhistes toujours désireux de consolider la puissance économique de leur Eglise et parfois intéressés à grossir leur fortune personnelle. Mais, à Hangzhou, l'emprise du bouddhisme était moins sensible que dans la région voisine du Fujian, par exemple, où

l'enseignement, les travaux publics et les finances mêmes de la province étaient subventionnés par les communautés bouddhiques. Aussi les maisons de prêtres sur gage de Hangzhou appartenaient-elles à des laïcs, à des « familles puissantes et riches », selon l'expression d'un contemporain, c'est-à-dire sans doute à des gens de la haute société (parents de l'empereur, eunuques du palais, fonctionnaires) et à des marchands enrichis⁸.

Les entrepôts gardés et à l'abri des incendies qui avaient été construits dans le nord de la ville constituaient encore un autre type de placement très rentable. Loués à prix fort, car la sécurité contre les voleurs et le feu se paie d'autant plus cher que ces deux fléaux sont plus communs, ils appartenaient à de grandes familles, à l'impératrice et à de riches eunuques⁹. De même, bien des immeubles d'habitation dont les pièces sont louées au mois aux gens du peuple, bien des boutiques de commerçants devaient être la propriété de gens des hautes classes, et on comptait sans doute parmi eux des fonctionnaires. Enfin, certains hauts personnages de l'administration centrale, à Hangzhou, possèdent d'immenses domaines fonciers situés au nord de la ville, entre le cours du Yangzi et l'estuaire du Zhejiang. Leur présence à la cour influe sur la politique impériale : tous les projets de réforme agraire se heurtent à leur opposition acharnée. La fortune personnelle de certains fonctionnaires, qui leur permet de vivre très largement malgré la modicité de leur traitement, les rend plus indépendants à l'égard de l'Etat. En même temps, leurs intérêts privés peuvent entrer en conflit avec les intérêts généraux de l'empire.

Il y a donc des indices nets d'une dégradation du mandarinat à l'époque des Song et plus précisément au XIII^e siècle. La puissance des relations familiales et des relations de clientèle, les luttes de factions rivales à la cour, la soif de richesses, les progrès de la corruption, voilà autant de causes de cet avilissement relatif. Cependant, les concours de doctorat attirent un nombre toujours croissant de candidats. Etre fonctionnaire civil, c'est ouvrir à sa famille la voie des honneurs et de la considération. Aucune carrière n'est plus noble ni plus enviée. Un fonctionnaire de grand mérite a quelque chance de recevoir après sa mort un titre posthume ou même d'avoir sa

biographie incluse dans les Annales dynastiques. A tout le moins, sa stèle funéraire restera un témoignage durable de sa gloire, et cette gloire rejaillira sur ses descendants.

Malgré les oppositions qui se font jour à l'intérieur de leur groupe, les fonctionnaires-lettrés forment une petite caste unie par des intérêts communs. Leur culture littéraire et artistique, la politesse de leurs mœurs, leurs privilèges enfin les distinguent des gens du commun envers lesquels ils adoptent une attitude résolument paternaliste. Beaucoup d'entre eux se connaissent plus ou moins intimement soit en tant qu'anciens supérieurs ou subordonnés, soit comme anciens condisciples. Ceux qui ont été reçus la même année aux concours de doctorat se trouvent unis par des liens vivaces. De même, entre les candidats reçus aux concours et leurs examinateurs se créent des rapports identiques à ceux qui unissent maîtres et disciples, parents et enfants. Un fonctionnaire en voyage est reçu par ses pairs avec une amitié chaleureuse ou une politesse raffinée. Son arrivée, son séjour, son départ sont l'occasion de banquets où se déploie la verve littéraire de chacun.

2. Les fonctionnaires militaires

Le prestige des fonctionnaires civils éclipse presque entièrement celui des fonctionnaires militaires. Le peu de place qu'occupe l'armée dans la société chinoise du XIII^e siècle s'explique sans doute à la fois par certaines tendances générales qui remontent à un lointain passé et par les conditions historiques qui ont accentué, à l'époque des Song, un antimilitarisme traditionnel dans les cercles de lettrés. Il est clair que, dans ces milieux, le mépris et la défiance à l'égard des arts guerriers répondent à l'un de ces choix qui caractérisent leur classe, qu'ils sont en rapport avec une conception de l'action humaine qui mettait l'accent sur les rites et la morale plutôt que sur les formes d'intervention directe. Quant aux causes historiques, elles sont relativement récentes : les nécessités politiques et la faiblesse du pouvoir central, dès le milieu du VIII^e siècle, avaient amené la

dynastie des Tang à concéder un pouvoir de plus en plus étendu aux chefs militaires des provinces.

Cette démission du pouvoir civil devait entraîner une longue suite de désordres et de guerres jusqu'à l'avènement de la dynastie des Song, à la fin du x^e siècle. Mis en garde par une expérience aussi désastreuse, les empereurs Song et les représentants de la classe lettrée restèrent constamment hostiles à toute politique trop libérale à l'égard des pouvoirs militaires. Même dans les villes assiégées, les généraux étaient maintenus sous la dépendance des fonctionnaires civils du cadre local ou de commissaires impériaux délégués spécialement par la cour. D'autre part, un facteur dut renforcer le mépris des administrateurs civils pour une catégorie sociale où la culture des lettres était sacrifiée au développement des capacités physiques : la plupart des fonctionnaires militaires sont issus de familles moins illustres que les fonctionnaires civils. Certains même sont d'origine populaire, paysanne. Civils et militaires ne fraient pas ensemble. Enfin, le peuple lui-même, au sein duquel naissent souvent les vocations guerrières et qui fournit leurs troupes aux armées, nourrit une profonde aversion pour la gent militaire. Un honnête homme, dit-on, ne se fait pas soldat, et le fait est que les armées se recrutent surtout parmi la lie de la population, depuis que, à partir de la fin du VIII^e siècle, elles ne sont plus composées de conscrits, mais de mercenaires. L'indiscipline règne, et les soldats, conscients du mépris et de l'hostilité qui les entourent, abusent de leur force ou de leur pouvoir¹⁰. Quand la guerre est proche et le ravitaillement difficile, c'est le pillage des campagnes. Les troupes amies sont alors autant à craindre que les troupes ennemies. Aux yeux des villageois, bandits et soldats c'est tout un. « Ils détestent voir les soldats, dit Marco Polo, sans en excepter les gardes du Grand Khan, et les rendent responsables de la perte de leurs rois et de leurs gouverneurs¹¹. »

Cependant, malgré un antimilitarisme très général, l'importance des armées chinoises n'a pas cessé de croître à l'époque des Song, et leur armement s'est perfectionné de façon continue. Les effectifs, qui étaient de 378 000 hommes en 960, s'élèvent à 900 000 vers l'an 1000, puis à

1 259 000 dès 1041. Les Song du Sud (1127-1279) constituèrent, parallèlement à leur armée de terre, une marine affectée à la défense des côtes et des villes du Yangzi. Elle comptait 11 escadres et 3 000 hommes en 1130, 15 escadres et 21 000 hommes en 1174, 22 escadres et 52 000 hommes en 1237¹². L'armée de terre était composée de fantassins et de cavaliers protégés par des armures de cuir et de métal, exercés au tir à l'arc et à l'arbalète, entraînés à l'escrime, à la lutte et à la boxe. Des catapultes de toutes tailles et de seize sortes différentes, maniées par plusieurs dizaines ou plusieurs centaines de soldats, servaient à lancer des blocs de pierre, du métal fondu, des boulets empoisonnés et des bombes. Bien que le canon n'ait pas encore fait son apparition, les armes à feu sont de plus en plus employées à cette époque. Ainsi, dès 1130, les jonques de guerre sont armées de catapultes qui lancent des bombes explosives¹³. Si l'histoire militaire de la Chine est encore mal connue, cela tient au silence et au laconisme des textes et au fait que presque toutes nos informations proviennent de ce milieu particulier que constituent les fonctionnaires civils.

Le peu d'attention que les historiens lettrés ont accordé aux questions militaires pourrait induire en erreur. Contrairement à une opinion trop répandue, l'histoire militaire de la Chine est l'une des plus mouvementées et des plus sanglantes de l'histoire humaine. Un mot suffit à l'historien pour résumer les événements les plus effroyables. De même que le terme d'inondation note un cataclysme où périssent des dizaines de milliers d'individus et qui est suivi de terribles famines, de même une formule banale telle qu'« une ville fut prise » cache des horreurs sans nombre et des actes d'héroïsme inouïs. Toutes les guerres, civiles ou étrangères, s'accompagnent de massacres et de cruautés épouvantables. Toutes se déroulent selon un schéma identique : c'est la mise à feu et à sang des campagnes et de longs sièges autour des villes murées. Echelles et machines montées sur roues, chemins surélevés permettent aux assiégeants, tenant à la bouche une baguette qui les oblige à garder le silence, de se hisser au niveau des remparts. Des flèches incendiaires mettent le feu à l'intérieur des villes, des pièces d'artifice qui brûlent tout sur une centaine de mètres carrés sont

jetées sur les assaillants. En général, on ne vient à bout des villes, souvent presque imprenables, que par la patience et par la ruse : promesses d'immunité ou menaces de destruction totale en cas de victoire, proclamations faites au pied des remparts et tracts lancés par flèches afin d'abattre le moral des assiégés, déguisements qui font croire à l'adversaire que l'un des siens s'est rendu, espions qui permettent d'exploiter les dissensions qui naissent chez l'ennemi.

Malgré la fréquence des guerres au cours de la dynastie des Song, malgré l'occupation du Sichuan par les Mongols au milieu du XIII^e siècle et les incursions de ces Barbares jusqu'aux villes du moyen Yangzi, les questions militaires restent en dehors des préoccupations essentielles des fonctionnaires lettrés. Dans un empire aussi étendu, les incursions ne font jamais que des destructions limitées, et les horreurs de la guerre n'atteignent le plus souvent que les gens du peuple, dans les campagnes et dans les villes. Jusqu'à la débâcle finale des années 1275-1279, les militaires, maintenus dans leur statut inférieur, resteront étroitement subordonnés aux cadres civils. S'ils font partie de l'administration impériale, en revanche ils sont, dans leur ensemble, en marge des hautes classes.

3. La noblesse d'empire et l'empereur

Ces hautes classes sont en effet principalement composées des familles lettrées qui fournissent à l'Etat ses fonctionnaires civils. Beaucoup plus nombreuses à l'époque des Song que sous les dynasties précédentes, elles doivent être plusieurs dizaines de milliers au XIII^e siècle. La plupart sont établies dans les provinces du Sud-Est. Beaucoup sont riches et possèdent de grosses fortunes terriennes. Elles ont une grande influence locale et, par l'intermédiaire de ceux de leurs membres qui ont accédé à la fonction publique, elles orientent toute la politique de l'empire. En dehors de ces familles, il faut compter au nombre des hautes classes toute la parenté directe et indirecte de l'empereur. Seuls ces gens constituent une sorte de

« noblesse » dont la hiérarchie est fixée par l'empereur et n'est d'ailleurs pas immuable.

D'autre part, certains fonctionnaires civils ou militaires, anoblis en raison de leurs mérites exceptionnels ou par le seul fait de la faveur impériale, certains personnages sans fonction officielle, mais qui ont su s'attirer les bonnes grâces du souverain, certaines familles de concubines de haut rang sont intégrés à cette noblesse de naissance et en constituent comme le prolongement. Nobles par parenté avec l'empereur et personnes anoblies par faveur bénéficient de traitements parfois très élevés qui leur sont versés par la cour ou de revenus de terres qui leur ont été affectées en même temps que leur titre par décision impériale. Ils jouissent en outre, ainsi que les fonctionnaires des hauts grades, de privilèges juridiques qui les soustraient à la justice commune et leur assurent, dans les cas ordinaires, une immunité de fait. Une anecdote du XI^e siècle en fera voir l'étendue. Elle met en scène un aventurier du nom de Fan Wei qui se targue d'être proche parent d'un grand personnage défunt et qui, pour donner plus de corps à ses prétentions, fait enterrer sa grand-mère dans la tombe de l'illustre défunt. Pendant des dizaines d'années, il échappe à toutes les corvées imposées aux gens du commun et accumule délit sur délit. Condamné à la servitude sur les frontières, il achète son acquittement. A la capitale, on s'indigne, mais l'on se tient coi. Un fonctionnaire de la haute cour de justice examine pourtant son dossier et il est sur le point de terminer son rapport lorsqu'il reçoit un ordre de déplacement : Fan Wei a le bras long. Ce n'est que la cour des censeurs, mieux protégée sans doute contre les pressions occultes et contre la corruption, qui put finalement venir à bout du coupable¹⁴.

Quelle est l'influence de la noblesse de haut rang à la cour ? Impératrices, concubines préférées de l'empereur, princesses, princes, favoris, même lorsqu'ils n'ont pas directement accès à la gestion des affaires publiques, sont en mesure d'agir sur les décisions impériales. Pour être secrète, leur action n'en est pas moins efficace. La cour constitue un milieu éminemment favorable au développement des intrigues et des complots. L'ambition et les intérêts privés des membres de la famille impériale et des

collatéraux de l'empereur tantôt se heurtent aux intérêts de la haute administration, tantôt, au contraire, se trouvent en accord avec la politique de certains clans de fonctionnaires. Avec quelques correctifs qui tiennent aux formes rituelles de la conduite et à la présence d'un corps de fonctionnaires qui incarnent les intérêts supérieurs de l'empire, c'est une atmosphère de cour orientale qui règne au palais impérial de Hangzhou.

A cette influence politique s'ajoute la puissance que procure la richesse, car les proches parents de l'empereur disposent tous de très hauts revenus. Ainsi, les princes, dont la plupart au XIII^e siècle ont leurs résidences dans la partie nord de Hangzhou, mènent un train de vie extrêmement fastueux. En outre, ces milieux nobles, et plus particulièrement les femmes et les eunuques du palais, manifestent une passion effrénée du gain. Elle est de tradition, et l'on en trouverait bien des preuves au cours de l'histoire. On l'a vu, les impératrices et les riches eunuques sont propriétaires d'une partie des entrepôts du nord-est de Hangzhou qui sont loués aux marchands de passage et aux commerçants de la ville. Sans doute ces grands personnages possèdent-ils encore à Hangzhou et en dehors de la ville bien d'autres sources de revenus. Par l'importance des richesses qu'elle détient et par le luxe dont elle s'entoure, la noblesse d'empire a sur l'économie chinoise, et en particulier sur celle de la ville de Hangzhou, une influence incontestable.

Reste le plus haut personnage de l'empire. Il est double dans sa nature : premier en noblesse, il est en même temps à la tête de la hiérarchie administrative. C'est en lui que se résument les aspirations contradictoires de ses proches et des fonctionnaires lettrés. Tirailé entre ces deux éléments de la haute société, l'empereur apparaît parfois comme l'arbitre, mais plus souvent encore comme le jouet des oppositions et des rivalités qui se manifestent au sein des hautes classes ; c'est la lutte de clans rivaux qui détermine en fin de compte la politique de ce personnage tout-puissant. Dans la diversité de ses fonctions, on reconnaît la dualité de sa nature. Chef de la noblesse, c'est lui qui fixe les rangs, les titres, les émoluments de ses proches et des personnes qu'il choisit d'anoblir. Chef d'Etat, il nomme et déplace les fonctionnaires, décide par décrets de la politique générale de

l'empire. Ses actes rituels intéressent les uns sa famille, ses ancêtres, sa dynastie, les autres l'empire dans son ensemble. Mais ils témoignent tous d'une ambiguïté fondamentale : on ne saurait dire le plus souvent s'il agit en tant que personne privée ou publique. La notion archaïque d'une responsabilité religieuse du souverain qui subsiste dans tout le rituel impérial implique une pareille confusion. Ainsi, au moment des grandes calamités, il est d'usage que l'empereur fasse acte de contrition et, par exemple, à la suite de l'incendie qui détruisit en 1201 plus de cinquante mille maisons à Hangzhou, l'empereur, fidèle aux rites les plus anciens, se confina dans ses appartements, réduisit le luxe de sa table et fit paraître un édit dans lequel il s'accusait d'avoir manqué de vertu¹⁵.

En fait, tout ce qui émane du souverain est empreint d'un caractère plus ou moins sacré ; le plan de l'action politique et celui de l'action religieuse ne se distinguent jamais nettement. Dans son essence, le rôle de l'empereur est de fixer les rangs et les noms, les temps et les espaces. En ce sens, l'octroi d'un titre de fonction qui réalise la mutation ou la nomination d'un fonctionnaire n'a pas plus de signification « politique » que l'octroi d'un nom officiel à tel ancien Sage divinisé, à telle montagne sainte. Aussi bien, les actes les plus religieux en apparence ne laissent pas d'avoir d'importantes implications politiques : la promulgation d'une amnistie, le changement du nom de l'ère dynastique, l'inauguration rituelle des saisons, l'institution du calendrier, les sacrifices divers accomplis par le souverain, voilà autant de preuves de la souveraineté impériale, autant de moyens de gouvernement. En un mot, l'empereur, qui est tout à la fois patron des lettrés et chef dynastique, règne par la puissance des rites et de l'écrit, et par la vertu de ses sceaux.

LES MARCHANDS

La vocation commerciale de la Chine s'affirme dès les XI^e et XII^e siècles. Mais pour les temps à venir, le génie commercial restera une des qualités

maîtresses des Chinois. En fait, à l'origine de cette vocation si peu en accord avec l'éthique traditionnelle de la Chine, on découvre un ensemble de circonstances plus ou moins fortuites. C'est tout d'abord, à la suite de la pression des Barbares du Nord puis de l'invasion des provinces septentrionales, le développement économique de la Chine du Sud, beaucoup mieux douée pour les trafics commerciaux que celle du Nord, grâce à la grande artère du Yangzi (rappelons que le fleuve Jaune, trop rapide, n'était guère propice à la navigation), grâce aux canaux construits jadis dans les plaines du bas Yangzi pour l'approvisionnement des capitales et des provinces du Nord, grâce enfin aux côtes du Sud-Est et du Sud qui, sur près de trois mille kilomètres, se prêtent admirablement au cabotage et au grand commerce maritime. C'est aussi, dans cette Chine du Sud, la préexistence de courants commerciaux qu'avaient suscités les marchands arabes et persans, à Canton puis à Quanzhou (Zayton) ainsi que sur le cours du Yangzi et sur les routes de l'intérieur.

La géographie et l'histoire ne furent pas seules en cause : au moins dès la première moitié du XI^e siècle, la boussole, utilisée depuis longtemps par les géomanciens, est employée pour les voyages maritimes par temps couvert. Des cartes du ciel et des cartes marines sont éditées, et la technique de la construction des navires de haute mer fait des progrès décisifs. Enfin, dans le domaine des institutions, l'usage des effets de commerce et la diffusion des assignats devaient contribuer pour beaucoup à l'extraordinaire épanouissement commercial que connut la Chine du XI^e au XIII^e siècle. Qui sait ? Par ses lointains contrecoups, cet avènement du grand commerce en Extrême-Orient est peut-être à l'origine du réveil économique qui se fait si vivement sentir plus tard dans les pays d'Europe.

Mais notons tout de suite une des particularités les plus importantes de l'économie chinoise à ce moment : elle est presque entièrement sous le contrôle direct des pouvoirs publics pour certains produits de grande consommation. Or, comme le prix de ces marchandises influe sur l'ensemble du commerce, c'est en fin de compte la marche de toute l'économie chinoise qui se trouve réglée par l'Etat. Cette situation a sans

doute nuire au commerce privé, mais elle lui fut peut-être aussi profitable. Outre que certains marchands firent fortune grâce aux commandes qui leur étaient faites par les administrations publiques (régies et intendances militaires), le contrôle général qu'exerçait l'Etat sur les prix et sur le volume des moyens de paiement dut assurer à l'économie chinoise une stabilité bienfaisante.

Le fait est qu'en dépit de la concurrence de l'Etat, le commerce privé est très florissant aux XII^e et XIII^e siècles. A Hangzhou même, c'est la multiplicité des courants commerciaux qui rend compte de l'intense activité économique de cette ville. On y distingue quatre formes différentes de commerce : commerce d'Etat, grand commerce fluvial et maritime, commerce de luxe et commerce urbain qui porte sur les denrées de grande consommation. Cette diversité de fonctions marchandes, Hangzhou la doit à son rôle de capitale, à sa situation géographique, à la très grande richesse d'une partie de sa population et, enfin, au nombre même de ses habitants. Le terme de marchand est commode, mais il peut être trompeur : en fait, on ne peut pas dire qu'il existe à Hangzhou une classe marchande. Entre les plus riches commerçants de la ville et les petits boutiquiers des quartiers populaires, on rencontre tous les degrés de fortune imaginables. Il y a différents types et différentes catégories de marchands : à coup sûr, le riche armateur aurait jugé scandaleux d'être confondu avec le petit épicier des faubourgs.

Mais, avant d'en venir à l'analyse des différents types de commerce et de marchands, on ne peut pas se dispenser de dire un mot des moyens de paiement. Alors que sous la dynastie des Tang (618-907), la cour, l'administration et les armées étaient entretenues par des livraisons en nature imposées aux paysans, l'Etat lui-même, à l'époque des Song (960-1279), s'est orienté vers des formes d'imposition indirectes en monnaie (taxes commerciales, droits de transport, régies d'Etat). Et non seulement l'Etat, mais les particuliers recourent presque exclusivement à la monnaie dans leurs transactions. Qu'il s'agisse du volume des pièces de monnaie

frappées par les ateliers officiels ou des assignats de divers types émis tout d'abord, à titre privé, par de riches familles, puis par les administrations publiques, l'accroissement des moyens de paiement est l'un des faits économiques les plus frappants de cette époque.



SAPÈQUE DE L'ÈRE SHAODING (1228-1233) Grandeur nature (musée Cernuschi)

Pour les achats sur les marchés et dans les boutiques de Hangzhou, on se sert assez couramment de sapèques. Ce sont des pièces de cuivre rondes avec un trou carré dans leur centre. Sur l'une des faces, se trouve une inscription de quatre caractères. A la fin du x^e siècle et au xi^e siècle, cette inscription signifiait simplement « valeur de circulation des Song ». Au contraire, au xiii^e siècle, elle indiquait l'ère d'émission. Ainsi les sapèques fondues au cours de l'ère *jingding* (1260-1264) portaient l'inscription : « Valeur de base de l'ère *jingding*. » La seule unité qui soit admise dans les comptes de l'Etat est la ligature de mille sapèques réunies par une cordelette passée dans le trou carré de chaque pièce. Sur les marchés, au contraire, l'unité en usage est le « cent ». En fait, le « cent » comportait toujours un nombre de sapèques inférieur à la centaine. A Kaifeng déjà, dans la capitale des Song du Nord, le « cent » de sapèques était officiellement de 77 pièces et de 75 seulement pour les transactions courantes. En outre, le taux variait selon la nature des achats, et chaque corporation de marchands avait son taux particulier. Ainsi, pour les poissons, les légumes et la viande de porc, le « cent » était de 72 pièces ; pour l'or et l'argent, de 74 ; pour les perles et les bijoux ainsi que pour la location de domestiques du sexe féminin, de 68 ; pour les travaux d'écriture, de 56 sapèques seulement. A Hangzhou, au début de la dynastie des Song du Sud (1127-1279), le « cent », comme l'unité officiellement admise sur les marchés de Kaifeng,

comptait 77 sapèques. Mais vers la fin de la dynastie, il n'en compte plus que 50¹⁶.

La sapèque est une monnaie de très faible valeur, en accord avec le bas niveau de vie des gens du peuple : sous les Song du Nord, la sapèque équivalait approximativement au millième d'une once d'argent de 37,301 grammes. Elle est en outre d'un maniement très incommode, puisqu'une ligature de mille sapèques pèse plus de trois kilos¹⁷. A cet inconvénient s'ajoutait une grave pénurie de cuivre, qu'accrochèrent les exportations de sapèques hors de Chine pendant tout le cours de la dynastie des Song. Aussi l'Etat dut-il avoir recours à d'autres types de monnaie. Vers la fin du XIII^e siècle, le ministère des Finances émit à Hangzhou des plaquettes d'étain qui représentaient chacune un certain nombre de sapèques. Mais c'est surtout par l'emploi de papier-monnaie que les difficultés monétaires de l'Etat furent palliées.

Dès la fin du IX^e siècle, on vit apparaître dans les milieux de gros commerçants une pratique qui est à l'origine des billets de banque en Chine. Des dépôts de monnaie de cuivre étaient faits par les marchands dans des familles riches en échange de reçus qui pouvaient être monnayés dans d'autres villes, chez des personnes convenues. C'est ce qu'on appelait la « monnaie volante ». Cette pratique fut étendue par l'Etat au commerce du sel à la fin du X^e siècle : les billets émis par l'administration permettaient aux marchands qui les achetaient de se procurer en échange sur les chantiers ou dans les entrepôts d'Etat du sel ou du thé. Des opérations inverses étaient également possibles : pour leurs livraisons à l'intendance militaire, dans les régions frontalières, les marchands étaient payés en billets convertibles en espèces à la capitale. Il y eut ainsi, au cours de la dynastie des Song, un très grand nombre d'émissions de billets dont la contrepartie était généralement en sel. Au début du XII^e siècle, on en émit en une seule année pour une valeur de 26 millions de ligatures de mille sapèques. Cependant, ces billets ne restaient valables qu'un certain nombre d'années, et ils ne pouvaient par conséquent être thésaurisés. De plus, ils n'avaient cours que dans les zones, assez vastes il est vrai, pour lesquelles ils avaient été émis¹⁸. Ce n'est qu'au

cours des années 1265-1274 que l'administration mit en circulation des billets dont le fonds de garantie était en or ou en argent et qui avaient cours dans tout l'empire. A partir de ce moment, dit un habitant de Hangzhou, les denrées renchérirent énormément, et les sapèques perdirent beaucoup de leur valeur : le billet de banque venait de faire son apparition¹⁹.

Les billets en circulation à Hangzhou au XIII^e siècle étaient de valeurs diverses, probablement d'une ligature de mille sapèques jusqu'à cent ligatures au plus. Leur aspect devait être assez semblable à celui des billets de banque de l'époque mongole ou encore à celui des billets émis par l'Etat barbare des Jin, qui occupait encore la Chine du Nord au début du XIII^e siècle. Une planche d'impression à assignats des Jin a été retrouvée lors de fouilles dans la province de Jehol. Elle date de l'année 1214. Les billets qu'elle servait à imprimer mesuraient 10 cm sur 19 cm et avaient une valeur de cent ligatures de 80 sapèques. Ils portaient un numéro d'ordre, un numéro de série et, entre autres inscriptions, ces deux-ci qui rappellent les premiers assignats français : « Le contrefacteur sera décapité », « Le dénonciateur recevra une récompense de trois cents ligatures²⁰ ».

L'Etat a le privilège de toutes les émissions de monnaie. Ce privilège et le monopole de certains produits de grande consommation lui permettent d'agir à son gré sur l'économie de l'empire. Des régies d'Etat ont été instituées pour le sel, les alcools, le thé et les encens. L'administration ne laisse au commerce privé de ces produits que les secteurs où elle ne peut assurer elle-même les transports et les répartitions. A Hangzhou, l'armée possède treize grands et six petits entrepôts d'alcool, et il existe, dans la dépendance de ces entrepôts, des cabarets où sont logées des prostituées d'Etat. La ville compte plusieurs greniers publics très importants où le riz acheté, réquisitionné ou produit par les impôts est emmagasiné. L'un de ces greniers est alimenté par les récoltes de domaines publics qui ont été institués à la fin de la dynastie pour accroître le volume des approvisionnements de l'armée et il reçoit plus de six millions de quintaux

de riz par an²¹. Enfin de nombreuses maisons d'habitation de Hangzhou sont louées, on l'a vu, par les administrations publiques.

Ces quelques faits suffisent à montrer la concurrence qui était faite par l'Etat, dans tous les domaines, aux marchands privés. Une large part de l'activité commerciale leur échappe, et les bénéfiques les plus importants vont aux administrations publiques sous la forme d'impôts et de taxes sur les produits, sur leur vente et sur leur transport. Mais cette emprise des pouvoirs publics sur le commerce n'a pas seulement des aspects négatifs : les négociants qui s'occupent, pour le compte de l'Etat, du transport et de la vente des produits sous régie, les marchands qui livrent aux armées, dans les régions frontalières, des céréales, du fourrage ou des matériaux de construction passent pour avoir accumulé des fortunes. Ce sont des sortes de potentats. Ils placent leurs biens à intérêt chez les ouvriers des chantiers publics ou dans la paysannerie et ils ont bien souvent à leur solde l'administration locale.

Sans doute certains de ces parvenus sont-ils au nombre de ceux qu'un habitant de Hangzhou signale comme des commerçants enrichis dans le grand commerce fluvial. A l'en croire, les plus grosses fortunes de la ville ont pour origine les trafics sur le Yangzi et ses affluents, et le commerce avec les pays d'outre-mer. Ces propriétaires de barques et de jonques ne sont pas pour la plupart originaires de Hangzhou, mais ils sont venus s'y établir, attirés sans doute par la vie luxueuse qu'on y menait, par la situation de la ville à mi-chemin entre le Yangzi et les ports du Fujian, et par la présence des grandes administrations. Presque tous habitent la colline des Phénix, à l'ouest du palais impérial, et c'est pourquoi les habitants ont pris l'habitude d'appeler ce lieu « le mont des étrangers²² ». Le Yangzi, que l'on atteint aisément à partir de Hangzhou, grâce au grand canal qui aboutit à Zhenjiang, en aval de Nankin, est navigable sur plus de trois mille kilomètres, jusque dans le sud de la province du Sichuan. Au croisement des routes nord-sud et de ce grand fleuve se sont développés d'importants marchés, le long des berges. L'un d'eux se trouve au nord du lac Dongting, un autre près de l'actuel Wuhan, un autre encore au sud de Nankin. On

trouve là tous les produits de l'empire depuis Canton jusqu'à la vallée de la Han, depuis le Sichuan jusqu'à la région du bas Yangzi²³.

Il existe donc, à cette époque, en Chine, une sorte de « marché national » et, grâce à la commodité des transports par voie d'eau, une certaine spécialisation régionale des produits s'est instituée.

En même temps, les trafics avec les pays d'outre-mer ont pris une importance qu'ils n'avaient jamais connue du temps où les navires arabes ou perses faisaient la navette entre le golfe Persique et Canton. Ce grand port, dont la population au début du IX^e siècle était à moitié musulmane, n'est plus au premier rang pour les échanges avec les pays étrangers : Quanzhou et Fuzhou, sur la côte du Fujian, ont pris sa place. En même temps, des armateurs chinois se sont substitués aux commerçants venus du Moyen-Orient, bien qu'il faille compter encore à Hangzhou un petit nombre de marchands étrangers qui se livrent au commerce maritime ou trafiquent dans l'intérieur de la Chine : juifs de Kaifeng qui suivirent la cour lors de son exode vers le sud en 1126²⁴, musulmans d'Asie centrale ou de l'Inde, Syriens, Perses, Arabes, etc. Ils sont moins nombreux qu'ils ne seront, quelques dizaines d'années plus tard, sous les Mongols. En effet, ces Barbares, pleins de méfiance à l'égard des Chinois, mais incapables de gouverner eux-mêmes un pays aussi peuplé et civilisé que la Chine, feront appel comme administrateurs aux étrangers de tous les pays d'Occident²⁵ –

Marco Polo est un exemple de ces marchands occidentaux auxquels les Mongols confièrent de hauts postes administratifs – et, du même coup, une grande partie du commerce échappera aux marchands chinois. Mais, bien que les sources chinoises de l'époque des Song n'y fassent guère allusion, les petites colonies étrangères qui devaient exister à Hangzhou à la veille de la conquête mongole ne doivent pas être négligées.

Les jonques chinoises atteignent le Japon, les Philippines, le royaume hindouisé du Champa sur la côte d'Annam, la Malaisie, les côtes de l'Inde du Sud et du Bengale et sans doute les pays du Moyen-Orient. Ces larges jonques, presque carrées, avec une proue et une poupe surélevées de forme identique, avaient huit à dix godilles maniées par quatre hommes chacune

pour la nage par temps plat, deux ancres de pierre et des voiles faites de nattes ou de toile. Des compartiments étanches donnaient une plus grande sécurité en cas d'avarie. A l'avant, se trouvaient plusieurs dizaines de cabines individuelles. Les jonques traînaient à l'arrière une barque destinée à l'approvisionnement en bois et en eau aux escales. On naviguait en se repérant sur les étoiles et sur la position du soleil, en s'aidant de cartes du ciel et de cartes marines, quand le ciel était dégagé. Par temps couvert, la boussole chinoise, appliquée aux voyages maritimes depuis le XI^e siècle²⁶, indiquait le sud et permettait aux navires de poursuivre leur route.

Les plus grosses jonques pouvaient transporter cinq à six cents personnes et plusieurs dizaines de tonnes de marchandises. Elles remontaient rarement jusqu'à Hangzhou à cause des bancs de sable du Zhejiang et mouillaient plus à l'est. Les marchandises étaient transportées par des barques qui remontaient le fleuve côtier de Shaoxing, au sud-est de Hangzhou²⁷. Ou bien les jonques faisaient escale à Ganpu, petit port situé sur la côte nord de l'estuaire. L'équipage, composé non seulement de marins mais aussi d'archers et de tireurs d'arbalète dont les armes étaient entreposées à chaque escale dans les ports chinois, était encadré par des officiers. Des Noirs, originaires sans doute de Malaisie, étaient chargés à bord des gros travaux. Chaque jonque devait avoir une pièce officielle délivrée par le Commissariat aux navires de commerce dont le siège avait été transféré à Hangzhou dès les environs de l'an 1000. Ce document, marqué d'un sceau de couleur rouge, portait les noms des membres de l'équipage, les dimensions de la jonque, des indications concernant la cargaison²⁸.

A l'arrivée dans les ports chinois, le fret était composé de produits de grande valeur : cornes de rhinocéros du Bengale, ivoire de l'Inde et de l'Afrique, corail, agate, perles, cristaux, bois précieux (santal et aloès principalement), encens, camphre, clous de girofle, cardamome... Au départ de Chine, la cargaison comprenait des soieries et des brocarts, des porcelaines et des faïences. C'étaient aussi bien souvent des produits bruts qui sortaient de Chine : or, argent, plomb et étain, et, malgré toutes les interdictions officielles, des sapèques de cuivre. Des fouilles ont permis de

retrouver des sapèques fondues sous la dynastie des Song dans plusieurs pays de l'Extrême-Orient²⁹ et des céramiques chinoises aux Philippines, en Indochine, en Malaisie, sur le littoral indien et jusqu'en Egypte, près du Caire.

Les ateliers de céramique avaient chacun leur style et leurs procédés de fabrication, et se trouvaient dans les provinces du Sud-Est (Jiangxi, Zhejiang et Fujian). A Hangzhou même, au XIII^e siècle, il existait deux grandes manufactures. L'une, située dans l'enceinte du palais impérial, au pied de la colline des Phénix, produisait pour les besoins de la cour les plus beaux céladons qui aient jamais été fabriqués en Chine et dont une partie était exportée. L'autre était établie à proximité de l'autel des sacrifices au Ciel, à deux kilomètres environ en dehors des remparts du sud. Fuzhou, le grand port de la côte du Fujian, moins riche que Hangzhou mais mieux situé pour les trafics maritimes, possédait également ses ateliers.

Cependant, malgré l'accroissement de ses exportations de porcelaine et de soieries, la Chine n'a cessé de s'appauvrir depuis le début du XII^e siècle. Comme le prouvent les expéditions de métaux précieux et de sapèques vers les pays étrangers, sa balance commerciale est déficitaire. La Chine vit au-dessus de ses moyens, et le luxe effréné d'une petite fraction de la société chinoise est une des causes principales de ce déséquilibre.

Cette passion de luxe et de plaisirs est particulièrement sensible à Hangzhou. C'est là en effet que la cour, les plus hauts fonctionnaires et les plus riches commerçants ont leur résidence. Aucune autre ville ne connaît une telle concentration de richesse. La fortune et le raffinement des hautes classes et des marchands enrichis rendent compte de l'importance des commerces de luxe. Des produits célèbres qui sont la spécialité de certaines villes sont en vente dans les boutiques du centre, sur le parcours ou aux abords de la Voie impériale. On y trouve des soieries de Suzhou, des laques fabriquées à Wenzhou sur la côte sud du Zhejiang, des jasmins en pot venus par mer des provinces du Fujian et du Guangdong, des éventails fabriqués à Nanchang, ville située au sud-ouest du lac Poyang, à plus de sept cents

kilomètres de Hangzhou, des alcools renommés produits dans les provinces du Zhejiang et du Jiangsu.

Hangzhou elle-même est célèbre pour son artisanat de la joaillerie, ses ornements de tête en or et en argent, ses fleurs artificielles, ses peignes, ses colliers et ses pendentifs de perles. Les jouets d'enfants, les brocarts à fil d'or, les livres imprimés sont aussi parmi les spécialités de Hangzhou. Un habitant nous révèle complaisamment tous les produits renommés que l'on peut se procurer dans cette ville, mais nous ne le suivrons pas dans ses énumérations. Il nous suffira de savoir que les meilleures peaux de rhinocéros se vendent « chez Qian, en descendant le canal du petit lac Qinghu », que les plus beaux turbans s'achètent « chez Kang le huitième, dans la rue des Sapèques élimées », ou « chez Yang le troisième, quand on descend le canal après les Trois Ponts ». Pour les achats d'œuvres littéraires, c'est chez les bouquinistes établis sous les grands arbres près du kiosque du jardin des Mandariniers qu'il faut se rendre. Enfin, on peut se procurer des cages en osier dans la ruelle du Fil-de-fer, des peignes en ivoire chez Fei, des éventails pliants et des éventails peints au pont au Charbon³⁰.

Ces boutiques et ces ateliers, spécialisés dans la vente ou la fabrication de produits renommés, s'efforcent de maintenir leur réputation. Leur fondation remonte parfois à plus d'un siècle.

Rappelons encore le très grand nombre de petits détaillants qui vendent aux gens du peuple des produits de consommation courante : tissus, poissons secs, pâtes, huile, bougies, sauce de soja, etc. A la différence des boutiques et des ateliers célèbres et spécialisés, ces sortes d'épicerie n'emploient généralement aucun personnel et sont tenues par le ménage des gérants ou des propriétaires.

L'hypertrophie du commerce à Hangzhou est évidente. Ce qu'on sait du prix d'achat des boutiques prouve la rareté extrême des capitaux. Au XII^e siècle, vingt-cinq ligatures de mille sapèques suffisait à l'achat d'une petite épicerie³¹. C'est une somme très modeste si l'on songe que la sapèque est la plus petite unité monétaire qui ait cours sur les marchés. En revanche, les bénéfices sont très élevés : une recette d'un pour cent du capital par jour est

considérée comme normale. Cette situation économique est évidemment très défavorable aux gens du peuple et elle a en outre pour effet une prolifération abusive des boutiques, à laquelle ni l'administration ni les corporations ne paraissent avoir mis un frein. Les familles aisées de la bonne société n'hésitent pas à acheter un fonds de commerce à leur fils lorsqu'il n'a pas réussi aux examens de doctorat et que les appuis familiaux ne sont pas assez puissants pour lui obtenir un petit poste dans l'administration. Ces commerçants d'occasion sont connus en ville sous le nom de « mandarins » (*guanren*), et leurs occupations sont évidemment parmi les plus élevées des professions commerciales. On ne fait pas d'un fils de famille raté un boucher ou un marchand de nouilles, mais un pharmacien, un libraire, un « brosser de dents » (expression qui désigne sans doute les dentistes), ou encore un marchand de bonnets à oreilles pour les lettrés³².

Cependant, quelle que soit l'importance du petit commerce, la plus grosse partie des trafics à Hangzhou a pour objet l'approvisionnement de cette agglomération énorme pour l'époque. On a vu qu'il existait une quinzaine de grands marchés en dehors des remparts pour les principaux produits de grande consommation. A lui seul, le commerce du riz, qui, rappelons-le, porte chaque jour sur plusieurs centaines de tonnes de cette céréale, occupe une foule de gros négociants, de démarcheurs, de boutiquiers, de porteurs, de bateliers, de fabricants de sacs. C'est une organisation très complexe et pourtant, au dire d'un habitant de la ville, tout se passe sans accrocs et sans disputes, malgré l'importance du trafic. Les variétés de riz sont très nombreuses, et c'est tout un art que de savoir les reconnaître. Citons, entre autres qualités, le riz précoc, le riz tardif, le riz de la nouvelle mouture, le riz pelé d'hiver, le riz blanc de première qualité, le riz blanc de qualité moyenne, le riz graines de lotus rouge, le riz à épis jaunes, le riz à tige, le riz ordinaire, le riz glutineux, le riz jaune commun, le riz à petite tige, le riz rouge, le riz jaune et le riz vieux. Commerce de gros et commerce de détail sont distincts, et il doit en être de même pour les autres produits de grande consommation, tels que les porcs et les poissons.

« Parlons maintenant, dit l'auteur de la description du Hangzhou de 1275, des boutiques de marchands de riz qui sont dans la ville et dans ses faubourgs. Chaque patron de ces boutiques s'en remet pour les prix d'achat sur les marchés aux chefs de sa corporation. Ceux-ci expédient directement le riz (qu'on leur a commandé) et il est mis aussitôt en vente. Les boutiquiers (reçoivent leurs livraisons avant même d'avoir payé et) s'entendent avec les chefs de la corporation pour la date du paiement. Mais il y a aussi de petits démarcheurs qui fréquentent les marchés et se rendent en personne dans les boutiques pour faire des livraisons à leurs clients. Il s'est ouvert également, en dehors d'une des portes de la ville, un marché au riz (plus proche du centre de la ville) qui groupe trente à quarante négociants qui traitent avec leurs clients et prennent leurs commandes³³. »

Marchands, artisans et gens de toutes professions sont groupés en corporations analogues à celle qui existe pour le commerce du riz. Elles sont d'une extraordinaire diversité : corporations de bijoutiers, couteliers, doreurs, fabricants de colle, de papier, d'huile, de briques, de tuiles, de baquets en bois, marchands d'antiquités et d'objets d'art, marchands de crabes, d'olives, de miel, de gingembre... Même les médecins, les devins et les vidangeurs sont groupés en corporations. Certains de ces groupements professionnels portent des noms évocateurs. C'est ainsi que les bottiers s'appellent « les associés du double fil », les tenanciers de maisons de bain sont dénommés « associés de l'eau parfumée » et les joailliers « les associés de la poudre abrasive³⁴ ».

Ces sortes de guildes locales correspondent souvent au groupement de fait de certains métiers dans certains quartiers de la ville et, à l'origine, le terme qui désigne les corporations s'appliquait aux rues des marchés où tous les marchands ou artisans d'un même corps de métier se trouvaient réunis. A Hangzhou encore, certaines professions sont exercées dans des parties définies de la ville. Ainsi, la portion de la Voie impériale qui est comprise entre le quartier de la Douce Harmonie et le quartier dit Sud des marchés est dénommée « marché aux perles » à cause du grand nombre de

boutiques de joailliers à cet endroit. Plus au nord, entre le pavillon à Cinq Entrecolonnes et la ruelle des Fonctionnaires, c'est le quartier des changeurs. Les deux côtés de l'avenue sont occupés par leurs boutiques. Ils y font le commerce des métaux précieux, des billets à contrepartie en sel et des autres types d'assignats. A leur étalage sont empilés des objets en or et en argent ainsi que des sapèques de cuivre³⁵.

Ceux des métiers qui ne sont pas ainsi groupés dans certaines rues de la ville n'en forment pas moins des corporations, car les avantages de ces groupements professionnels sont nombreux. Présidés chacun par un « chef » ou un « doyen », ils exercent un contrôle général sur leurs membres, viennent en aide à ceux qui sont dans le besoin ou qui n'ont pas de famille, et ils exigent de chacun une probité absolue. Les commerçants arabes qui visitèrent la Chine dès le IX^e siècle ou plus tard, au XIV^e siècle, sont unanimes à vanter l'honnêteté des marchands chinois. « Les Chinois, dit l'un d'eux, agissent d'une manière équitable en matière de transactions monétaires et de dettes³⁶. » Et Marco Polo de son côté reconnaît qu'« aussi bien dans les transactions commerciales que dans les procédés de fabrication, ils sont foncièrement honnêtes et probes³⁷ ». La parole donnée n'est jamais reprise et, d'autre part, l'Etat veille à ce que certaines normes soient respectées dans la fabrication des produits³⁸. Sortes d'associations religieuses, ou tout au moins constituées sur le modèle de ces associations, les corporations ont chaque année leur jour de fête en l'honneur de leur saint patron, personnage légendaire ou héros divinisé. A ce moment, les membres se réunissent pour un banquet auquel chacun fournit son écot et ils exposent leurs chefs-d'œuvre³⁹.

L'un des avantages principaux du groupement de chaque métier en corporation, c'est qu'il permet de régler les rapports des marchands et des artisans avec l'Etat. C'est aux chefs de corporation que s'adressent les administrations publiques chaque fois qu'elles procèdent à des réquisitions – soit de produits dans les boutiques, soit d'artisans dans les ateliers. Ainsi, grâce à ces intermédiaires officieux, les charges sont équitablement réparties⁴⁰.

Les marchands parvenus possèdent tout, richesse, luxe, puissance, sauf cette considération sociale que leur refusent ceux que la hiérarchie traditionnelle a placés au-dessus d'eux. On comprend que ces enrichis n'aient d'autre ambition que de s'élever au niveau des hautes classes : le bourgeois gentilhomme est universel ou, du moins, c'est un type humain inévitable dans certaines formes de société.

Nul doute que les armateurs, les négociants en sel et les patrons des plus riches boutiques de la ville n'aient pris grand soin de l'éducation de leurs enfants, ne leur aient payé des précepteurs et qu'ils aient songé pour eux à la carrière de lettrés-fonctionnaires. A cela pourtant deux obstacles : le premier était d'ordre administratif. En principe, les fils de marchands n'avaient pas accès aux examens prévus pour le recrutement des fonctionnaires. Cependant, il n'est pas sûr que le principe n'ait pas comporté des accommodements. L'autre obstacle était d'ordre psychologique : il n'y a rien que les fils de marchands aient de plus pressé que de dilapider la fortune paternelle. « A père avare, fils prodigue. » Mais ce qui est souvent vrai dans notre bourgeoisie d'Occident, l'est plus encore dans les familles de riches marchands en Chine. Les principes d'économie n'y font pas l'objet d'un enseignement, et le travail, loin d'être prôné comme un bien en soi, comme il le fut en théorie dans les pays de civilisation chrétienne, est méprisé : les gens de la haute société ne travaillent pas, ils dirigent. Ainsi, chaque génération fait l'expérience des dangers de la dissipation et des avantages de l'âpreté au gain. La jeunesse dorée de Hangzhou compte certainement dans ses rangs nombre de fils de commerçants enrichis. Cette appartenance de leurs enfants au beau monde de la ville flatte sans doute en fin de compte la vanité de parents qui paraissent avoir été généralement portés à l'indulgence.

Cette vanité a d'autres occasions de se satisfaire. A la fin de la dynastie des Song du Sud, quelques années avant l'invasion mongole, l'Etat décida de constituer de vastes domaines agricoles placés en gérance, afin d'accroître le volume des approvisionnements militaires. Pour l'achat de ces

terres publiques, la cour mit en vente de petits titres nobiliaires pour les hommes et pour les dames. Sans doute quelques marchands trouvèrent-ils là le moyen de s'anoblir ou d'anoblir leurs fils et leurs épouses : certains devaient avoir placé leur fortune en biens fonciers, valeur sûre et noble par surcroît, à moins qu'ils n'aient racheté directement ces titres, car ils n'étaient point nominaux.

La vanité des parvenus trouve encore à se satisfaire, comme celle de Monsieur Jourdain, dans l'imitation des us et coutumes de la haute société, dans l'affectation du « maintien solennel et du grand décorum » des gens de bien, selon l'expression de Marco Polo. Les quelques lignes par lesquelles le voyageur vénitien nous décrit les riches marchands de Hangzhou sont, à ce propos, significatives :

« Les premiers et riches patrons de ces boutiques ne font aucun travail de leurs mains et affectent au contraire un maintien solennel et un grand décorum. Ainsi font leurs dames et épouses qui sont très belles, comme nous venons de dire ; elles sont élevées dans des habitudes de grande timidité et délicatesse, et parent leur costume de tant de soieries et bijoux que l'on ne pourrait en estimer le prix. Et, bien qu'il soit prescrit par les lois de leurs anciens rois que chaque habitant ait à exercer la profession de son père, il leur est cependant permis, après fortune faite, de ne pas être astreints au travail manuel, sous l'obligation de maintenir l'établissement ancestral et d'employer des ouvriers pour l'exercice du métier héréditaire⁴¹. »

Les riches marchands se piquent d'engouement pour les arts nobles du lettré. Dans les grands cabarets et maisons de thé de la Voie impériale sont suspendus, à l'entrée et à l'intérieur des salles, de larges rouleaux de peintures et de calligraphies commandées à des peintres en renom. De même, pour le mariage d'un fils ou d'une fille, on ne lésine point sur l'ornementation de la salle du banquet. Selon Marco Polo, les marchands consacrent des sommes fabuleuses à ces signes extérieurs de la culture. « Leurs maisons, dit-il, sont très bien comprises et richement décorées, et le grand plaisir qu'ils éprouvent dans les ornements, peintures et œuvres d'art, les conduit à y consacrer des sommes surprenantes⁴². » Mais c'est là un art

frelaté, vicié dans son principe même par son caractère vénal, et sans réelle valeur esthétique lorsqu'il ne vise qu'à flatter un mauvais goût de parvenus.

Un autre trait psychologique mérite une mention particulière : ceux qui, à Hangzhou, possèdent les plus grosses fortunes commerciales, les marchands enrichis dans les trafics maritimes et fluviaux, manifestent un penchant très accusé pour les œuvres de bienfaisance. La charité est pour eux une façon de racheter leur excès de richesse, c'est une sorte d'impôt versé aux dieux. Ce qu'un contemporain nous révèle à ce sujet mérite d'autant plus d'être cité que ses propos nous font entrevoir en même temps la misère extrême de toute une partie de la population.

« Parmi ces gens, dit-il, il en est qui aiment s'acquérir des mérites et se montrent très charitables envers les pauvres, les déshérités et les vieillards. Chaque fois qu'ils aperçoivent des malheureux tristement assis devant leurs marchandises invendues, ils les observent et leur donnent quelques pièces de monnaie. Quand meurent des pauvres et que leurs proches n'ont pas de quoi subvenir aux funérailles, ils fournissent les cercueils ou bien ils contribuent aux frais d'incinération. Quand, à la suite de grosses chutes de neige qui bloquent les chemins, adultes et enfants s'en vont à demi nus en gémissant, transis et mourant de faim, ces richards font, de porte en porte, la tournée des familles les plus misérables, ils prennent note de leur détresse et, quand vient la nuit, ils glissent dans la fente des portes des débris d'or ou d'argent ou encore des sapèques et des billets de banque. Si bien que, lorsque au matin les gens ouvrent leur porte, ils découvrent ces présents qui leur semblent tombés du ciel. Ou bien encore, nos richards distribuent des couvertures et des vêtements doublés de bourre de soie. Par tous ces actes charitables, ils gagnent la reconnaissance éternelle des familles pauvres. "Ceux qui font le bien, dit un dicton populaire, s'attirent cent bonheurs et le secours des génies célestes. Ceux qui font le mal reçoivent mille fléaux et les diables s'acharnent à leur perte. Rapides comme l'ombre et l'écho sont les récompenses et les châtements du Ciel⁴³." »

LES GENS DU PEUPLE EN MILIEU URBAIN

La concentration des richesses dans la ville et la misère des campagnes ont agi concurremment et provoqué un afflux continuels de paysans vers les grands centres urbains. Ces nouveaux venus, assez vite adaptés à la vie urbaine, forment à Hangzhou la grande masse de la population. Leur nombre ne cesse de croître d'année en année et ce phénomène prend les allures d'une catastrophe. La grande ville chinoise du XIII^e siècle est en elle-même la preuve concrète de la maladie qui atteint alors l'économie chinoise. L'excès de sa population traduit l'hypertrophie du commerce et le développement sans mesure des activités de luxe aux dépens de la production des biens de première nécessité.

Pauvres hères qui s'évertuent tout le long du jour à satisfaire les exigences de leur maître ou de leur patron, transporteurs, prostituées, petits revendeurs qui s'installent au coin des rues, amuseurs publics, filous, voleurs et mendiants, tous les gens du peuple, à Hangzhou, peuvent être définis par un trait commun : ils ne disposent pour subsister que de leur force ou de leur astuce. Il y a chez eux des trésors de patience et de courage, de ruse et d'habileté. La lutte est rude, car si les capitaux sont rares et apportent beaucoup à leurs possesseurs, en revanche, la main-d'œuvre surabonde, et le travail est toujours très mal payé.

L'abondance et le bon marché de la main-d'œuvre ont eu pour effet une extraordinaire spécialisation des métiers. Il y a là comme un luxe qui est en contradiction avec le niveau de richesse et le niveau technique atteints par la Chine à cette époque. Le marché du travail est d'ailleurs remarquablement organisé grâce aux corporations, qui jouent le rôle de bureaux de placement. C'est à elles que s'adressent employeurs et employés, car on ne conclut aucune affaire sans recourir à un intermédiaire (et il est probable que les corporations ne permettent l'exercice indépendant d'aucun métier). Grâce aux chefs de corporation, commerçants et gens des hautes classes peuvent se procurer à Hangzhou des gérants de maisons de prêts sur gages, de boutiques d'alcool, de restaurants, de pharmacies, des intendants de grande

maison, des jardiniers, des secrétaires, des comptables, des cuisiniers, des spécialistes de l'éclairage et du chauffage. Certains bureaux proposent même, à court terme sans doute, des concubines, des danseuses, de jeunes garçons chanteurs (notons que la pédérastie est courante et tolérée), des brodeuses, des porteurs de chaises et des gens d'escorte pour les personnes de la haute société qui partent en voyage, retournent dans leur pays d'origine, se promènent pour étudier, ou pour les fonctionnaires qui vont prendre possession de leur poste⁴⁴.

La richesse des grandes familles et des marchands parvenus constitue pour la masse des pauvres gens des pôles d'attraction : la plupart des hommes du peuple sont gens de maison ou clients des riches. Princes impériaux, hauts et moyens fonctionnaires, riches armateurs, possesseurs de grosses fortunes terriennes entretiennent dans leurs vastes résidences ou dans leurs riches demeures une foule de dépendants. C'est signe de réussite sociale que de disposer d'un nombreux personnel, et même les courtisanes enrichies se font accompagner d'une suite de servantes, si l'on en croit Marco Polo. Les plus riches familles, celles des princes en particulier, ont leurs propres artisans : joailliers, sculpteurs sur ivoire, brodeuses... Elles ont aussi leur milice privée, et le personnel de chaque grande maison est réparti en différents services. C'est ce qu'on appelle à Hangzhou « les quatre offices et les six bureaux ». Les quatre offices comprennent les préposés au mobilier (sièges, tables, rideaux, stores, nattes, tentures, paravents, peintures et calligraphies) ; les préposés aux alcools et aux thés ; les préposés à la vaisselle et au service des banquets, les maîtres de protocole qui vont au-devant des hôtes, s'occupent des invitations, des cérémonies de mariage et des funérailles ; les préposés à la cuisine et les aides-cuisiniers. Les six bureaux ont des tâches plus précises et plus limitées : décoration des plats, achat des fruits, achat des mets qui doivent accompagner les alcools, éclairage, achat des encens et des parfums, des médecines, chauffage, nettoyage et décoration des pièces⁴⁵.

Cette domesticité très nombreuse ne constitue pas cependant à elle seule toute la clientèle des grandes maisons. Il existe en effet, au-dessus d'elle,

toute une classe de personnes plus indépendantes qui sont entretenues de façon permanente ou temporaire par les grandes familles en raison de leurs talents de société ou de leurs connaissances particulières : précepteurs, conteurs d'histoires anciennes ou modernes, chanteurs de poèmes, joueurs de cithare, joueurs d'échecs, écuyers, peintres d'orchidées, compositeurs de pièces littéraires, copistes, connaisseurs de livres. Certains montrent des combats de coqs ou de pigeons, savent imiter les cris d'animaux, dressent des insectes, posent des devinettes amusantes, connaissent l'art de décorer une salle en y disposant fleurs et peintures, servent d'intermédiaires avec les courtisanes en renom et se chargent de leur remettre des billets⁴⁶.

Les dépendants des riches familles forment sans doute parmi les gens du peuple un des groupes les plus importants, car la clientèle très diverse des grandes maisons compte généralement plusieurs dizaines d'individus. Au contraire, dans les ateliers d'artisans, les charcuteries, les restaurants, les maisons de thé, les boutiques de commerce spécialisées et célèbres, le personnel est réduit à un très petit nombre de serviteurs, de commis ou d'ouvriers. Cependant, les rapports que ces gens entretiennent avec leurs maîtres ou leurs patrons sont, dans tous les cas, du même genre. C'est un comportement paternaliste chez les maîtres, une attitude de respect et de soumission chez les dépendants ou les employés. Ceux-ci font partie de la famille et servent parfois de père en fils dans les mêmes maisons. Leur entière dépendance économique et la persistance des anciennes structures familiales rendent compte d'un pareil attachement. En effet, il n'y a, à Hangzhou, ni grandes manufactures ni chantiers importants. Les révoltes ne se produisent guère qu'en province, dans la paysannerie ou sur les grands chantiers publics ou privés, tels les puits de sel du Sichuan qui emploient un personnel nombreux et misérable.

Quant aux corporations, elles sont trop nombreuses et trop diversifiées pour que leur influence se fasse sentir : il n'y a, chez les gens du peuple, aucune conscience de leur unité vis-à-vis des classes riches. On attend des gens de maison et des employés non seulement un zèle infatigable, mais un complet dévouement. Leurs moindres fautes sont sévèrement punies, et

l'administration prête main-forte au besoin pour maintenir ces gens dans leur devoir et dans leur dépendance. Le droit sanctionne toute atteinte aux rapports traditionnels entre maître et serviteurs⁴⁷. D'ailleurs, chefs de maison et patrons de boutique ou d'atelier veillent généralement à ce que leurs dépendants n'aient pas sujet de se révolter. Ils s'abstiennent de toute injustice trop criante, ils leur constituent un pécule et se préoccupent de les marier. Levés tôt et couchés tard, sans cesse à la disposition de leurs maîtres, intendants ou gérants de boutique, ces dépendants ont pourtant un rare avantage sur le paysan : celui d'une sécurité relative. En particulier, les domestiques des riches familles sont sûrs de trouver femme parmi les servantes de leur maître, et c'est là un motif important qui les pousse à accepter cette servitude.

Tous ceux qui n'appartiennent pas à la classe relativement favorisée des employés et des domestiques et qui, par conséquent, n'ont pu lier leur sort à celui d'un maître ou d'un patron, vivent le plus souvent au jour le jour. Ils se placent à un degré plus bas dans la hiérarchie des classes populaires. Parmi eux, sont tous les travailleurs de force : terrassiers, porteurs d'eau, vidangeurs, etc., groupés eux aussi en corporations – quel métier ne l'est pas ? Ces coolies du XIII^e siècle, on aime à se les représenter sous les traits de leurs homologues modernes, le visage marqué par la dureté de leur vie, d'une maigreur ascétique et cependant pleins d'humour. Il faut compter la classe innombrable et diverse des petits marchands ambulants qui parcourent les ruelles de la ville, le fléau sur l'épaule, et s'installent au coin des rues ou sur les marchés : vendeurs de thé qu'on voit circuler la nuit sur la Voie impériale ou qui vont de porte en porte dans les quartiers populaires et sont particulièrement bien vus des commères parce qu'ils apportent les potins du voisinage, marchands de jouets, de plats tout préparés, marchands d'eau chaude accroupis à la porte des maisons de bain, marchands d'horoscopes, physiognomonistes, devins, marchands de cannes à sucre qu'on déguste en en aspirant le jus, de rayons de miel, de jujubes ou de sucreries pour les enfants : petits personnages, bêtes, oiseaux, fleurs et fruits faits en sucre de soja, de canne, d'orge ou de sésame⁴⁸. Chacun a son cri

particulier, à moins qu'il n'attire les clients en frappant sur une plaquette de bois ou de métal.

Certains travaillent pour le compte de boutiquiers, et il existe même des entreprises qui n'emploient que des vendeurs ambulants : de petits revendeurs, « pauvres et honnêtes », dit un habitant, vont dès l'aube prendre en charge leur marchandise dans des boutiques dénommées « ateliers de fabrication ». Le soir venu, ils rapportent leur gain de la journée, et on leur donne une commission de dix pour cent. Les produits vendus par ces pauvres hères sont des plats tout préparés que le revendeur transporte dans une série de petites caisses qui s'emboîtent les unes dans les autres, des sucreries et, enfin, un produit fumigène pour écarter les moustiques⁴⁹. Tous ces gens, qu'ils travaillent à leur propre compte ou à celui de boutiquiers ou d'artisans, vivent misérablement des quelques sapèques que leur procurent leurs courses inlassables. Beaucoup d'entre eux sans doute sont venus récemment de la campagne.

Les amuseurs publics sont innombrables : acteurs de petites scènes bouffonnes ou historiques, conteurs, joueurs de marionnettes ou d'ombres chinoises, jongleurs, acrobates, funambules, montreurs de bêtes savantes, etc. Ils exercent leur art dans les « quartiers d'amusement », sortes de bazars couverts fréquentés par toutes les classes de la société, sur les marchés et aux abords des ponts.

Il en est qui viennent de la campagne au moment des fêtes et qu'on voit alors, « sur les ponts et dans les rues, traînant leur marmaille » ; d'autres, dont la force exceptionnelle attire les badauds, soulèvent, au son du tambour, poids de fer, poutres de bois ou blocs de pierre. Ce sont parfois d'anciens soldats, tel cet hercule jadis célèbre à Chang'an (Xi'an), sous les Tang, qui s'était fait tatouer sur les bras cette fière devise : « Vivant, je ne crains pas le gouverneur de la capitale ; mort, je ne crains pas le roi des enfers⁵⁰. » C'est un fait notable : l'industrie de la distraction occupe à Hangzhou un grand nombre de gens du peuple. Cependant, les amuseurs publics ne font leurs meilleures recettes qu'au moment des grandes fêtes

annuelles qui provoquent soudain dans la ville une intense activité commerciale de jour et de nuit.

La prostitution est également très développée à Hangzhou. A Cambaluc, la capitale mongole, dont les murailles étaient légèrement décalées vers le nord par rapport à l'enceinte actuelle de Pékin (on peut en voir aujourd'hui encore les vestiges), Marco Polo avait déjà été frappé par le grand nombre des prostituées de cette ville cosmopolite. « De plus, dit-il, aucune femme pécheresse de son corps ne demeure dedans la ville, mais toutes doivent demeurer dans les faubourgs. Et je vous dis qu'il y en a tant pour les gens de passage que c'est merveille. Car je vous dis pour certain qu'elles sont plus de vingt mille qui font monnaie de leur corps. Et toutes trouvent à gagner, si bien que vous pouvez voir quelle grande abondance de gens il y a⁵¹. »

Plus rigoristes que les Chinois, les Mongols avaient relégué les prostituées en dehors des remparts de leur capitale. A Hangzhou au contraire, la prostitution s'est infiltrée partout. Il n'y a guère en effet de lieu public, cabaret, restaurant, hôtel, marché, « quartier d'amusement », place, ou abords de pont où l'on ne rencontre par dizaines des femmes galantes. Un contemporain donne la liste des quartiers et des places où les prostituées de basse condition se trouvent rassemblées en très grand nombre. La ville compte également des lupanars : « maisons de chanteuses » et cabarets que signale une protection en bambou au-dessus de la lampe de l'entrée⁵².

Il est difficile d'assigner une place définie aux prostituées dans la société de Hangzhou. En fait, la constitution de leur groupe doit être une réplique assez exacte de la société urbaine. Leur origine populaire et la vie assez misérable d'un grand nombre d'entre elles invitent à les classer parmi les gens du peuple. Mais on rencontre chez elles tous les degrés de pauvreté et de richesse. Certaines, analogues aux geishas de l'ancien Japon, sont des courtisanes célèbres et parvenues qui vivent dans le luxe le plus raffiné et ne fréquentent que les gens des hautes classes. Leurs noms nous ont été conservés par les contemporains⁵³. Chanteuses et musiciennes de talent, elles sont invitées aux banquets des hauts fonctionnaires ou des familles

nobles. Un beau mariage ne se célèbre pas sans « chanteuses ». Les plus renommées sont même appelées à la cour, devant l'empereur, le soir du 15 de la première lune, au moment de la fête des lampes. Elles jouent, assises, de la cithare ou de la *pipa*, sorte de guitare originaire d'Asie centrale, ou bien chantent debout en accompagnant leur chant de légères flexions de la taille. La chanteuse nous est ainsi décrite : « Son visage est couleur de pêche, ses lèvres sont comme des cerises, ses doigts délicats comme du jade, ses yeux sont brillants et ensorceleurs, et sa taille ondule lorsqu'elle chante⁵⁴. »

Certaines courtisanes sont fréquentées par la jeunesse dorée de Hangzhou et par les pensionnaires des grandes écoles. Les cabarets d'Etat, qui sont une dépendance des grands entrepôts d'alcool, ont leurs propres chanteuses dont les noms sont inscrits sur des registres spéciaux. Chacun de ces cabarets héberge ainsi plusieurs dizaines de courtisanes officielles dont la liste est fournie aux habitués. Toutefois, les plus célèbres restent ordinairement confinées dans leurs appartements et ne se montrent qu'aux visiteurs de marque. L'entrée de ces cabarets est réservée en principe aux élèves des grandes écoles de Hangzhou (Ecole supérieure, Ecole impériale et Ecole militaire), mais les jeunes gens des classes riches y ont également accès⁵⁵.

Voici ce que rapporte Marco Polo à propos de la prostitution à Hangzhou : « En d'autres rues demeurent des filles publiques dont le nombre est si grand que je n'ose pas le dire. On les rencontre non seulement dans le voisinage des marchés où d'ordinaire des locaux leur sont assignés, mais encore par toute la cité. Elles se montrent dans des atours splendides, abondamment parfumées, avec une suite de servantes, en des maisons luxueusement meublées. Ces femmes sont excessivement accomplies dans tous les raffinements de la séduction et des caresses, savent promptement adapter leur conversation à toutes sortes de personnes, si bien que les étrangers qui ont une fois goûté de leurs charmes deviennent pour ainsi dire hors d'eux-mêmes et sont si épris de leur grâce et de leur gentillesse qu'ils ne peuvent plus les chasser de leur pensée. D'où il résulte que, rentrés dans

leurs foyers, ils disent qu'ils ont été à Quinsay (Hangzhou), la ville paradisiaque, et soupirent après le moment où ils pourront y retourner⁵⁶. »

Une telle description ne s'applique évidemment qu'aux chanteuses enrichies qui ont pu s'affranchir de toute tutelle. Un auteur chinois de la fin du XIII^e siècle nous rapporte comment l'une d'elles sut parvenir à la renommée et à la richesse. Elle était originaire de Suzhou, ville située au nord de Hangzhou et célèbre pour ses beautés féminines. Un petit fonctionnaire issu d'une très riche famille entendit vanter son charme et vint en barque à Suzhou pour faire sa conquête. Le présent d'une somptueuse garde-robe, de riches cadeaux aux domestiques, rien n'y fit : la demoiselle était au courant de la fortune de son admirateur. Elle ne céda que lorsqu'il lui eut offert cinq cents livres d'argent et cent rouleaux de soie. En six mois, l'infortuné avait dilapidé plusieurs millions de sapèques, mais la renommée et la fortune de la demoiselle étaient faites : la jeunesse dorée du Jiangsu fit le siège de sa demeure. Sa maison, petite, était extrêmement luxueuse. Rien n'y manquait : pavillons, kiosques, belvédères, jardins et pièces d'eau. Le sol était couvert de brocart, aux murs pendaient des tentures à fils d'or, et des couvertures de prix ornaient les lits. La domesticité comprenait plus de dix servantes et musiciennes. Quant aux bijoux et vases d'or, d'argent, de jade, quant aux peintures et aux calligraphies, tout était choisi avec un goût raffiné. A sa mort, la demoiselle Xu Lan fut enterrée à la colline du Tigre, lieu de sépulture des gens de la haute société, et un pensionnaire de l'Ecole supérieure composa son épitaphe⁵⁷.

Les réussites de ce genre sont exceptionnelles. Le plus grand nombre des chanteuses, même celles qui vivent dans une aisance relative, ne parviennent pas à s'affranchir de toute tutelle. A moins qu'elles ne logent à demeure dans des « maisons de chanteuses », elles restent attachées à certains cabarets ou restaurants dont les propriétaires trouvent sans doute avantageux d'arrondir leurs revenus en permettant aux chanteuses d'attendre les clients dans leur cour. Dans les maisons de thé les mieux fréquentées de la ville, il n'y a pas de chanteuses. Au contraire, on en trouve, à l'étage, dans cinq maisons de thé de la Voie impériale. Mais, au

dire d'un contemporain, ce sont là des lieux bruyants et mal famés où les honnêtes gens ne se risquent pas⁵⁸.

Quant aux chanteuses de dernière catégorie, on les rencontre par dizaines sur les marchés et près des ponts, dans les quartiers populaires. L'éducation musicale qu'elles ont reçue doit être assez rudimentaire. On ne les appelle pas ordinairement des « chanteuses » ou des « artistes », mais des « fleurs⁵⁹ ».

Il convient de dire un mot ici de la prostitution masculine qui semble être un phénomène particulier aux grandes villes de l'époque des Song. A Kaifeng déjà, au début du XII^e siècle, on signale l'existence de prostitués qui font commerce de leurs charmes. Ils minaudent, se fardent, se parent, chantent et dansent comme leurs homologues féminines. Au cours des années 1111-1117, un décret impérial ordonna leur arrestation et les condamnait à une peine de cent coups de bâton. Une récompense de cinquante ligatures de mille sapèques était promise à quiconque s'emparait de l'un d'eux ou déposait une dénonciation. En fait, la recherche de ces prostitués, déjà difficile dans une ville de l'importance de Kaifeng, l'était plus encore à Hangzhou où la population était à la fois beaucoup plus nombreuse et plus mouvante. Sans doute aussi la tolérance s'était-elle accentuée avec le transfert de la cour dans le Sud. Aussi peut-on compter à Hangzhou un bon nombre de prostitués, plusieurs centaines sans doute, qui n'ont d'autres moyens de subsistance que ce métier. Mieux organisés que les chanteuses, formant un groupe plus homogène, ils ont leur repaire en dehors des remparts, près de la porte Neuve⁶⁰.

La lie de la population est formée également de voleurs, brigands, escrocs et mendiants, qui sont groupés en corporations. Il y a des commandos de malfaiteurs. Leurs petites troupes bloquent les rues et pillent les bourgeois en plein jour, malgré la chasse impitoyable que leur fait la police de la ville. D'autres, spécialisés dans les vols par effraction, se glissent dans les maisons riches en perçant les murs de briques ou les parois de bambou et s'emparent des coffres. Il y a les « voleurs de plein jour », vendeurs de produits contrefaits : vêtements de papier qui imitent la soie, masses de

plomb ou de cuivre qui ont l'apparence de lingots d'or ou d'argent, drogues qui ne sont que de la terre et du bois. Un contemporain ne peut retenir son admiration : « L'habileté de ces gens-là est extraordinaire. » Dans la foule des marchés et des ruelles se faufilent des coupeurs de bourses et de pendentifs. Des chevaliers d'industrie cachent leurs activités répréhensibles sous de belles raisons sociales : certains « offices » se font fort, grâce à de hautes relations, de procurer à leurs clients nominations, avancements, faveurs de la cour, réussite dans les procès ou dans les transactions commerciales. D'autres, qui portent le nom d'« office des belles dames », s'occupent de la revente des filles de joie comme concubines, d'autres sont spécialisés dans les loteries et les jeux d'argent⁶¹. Vols et escroqueries ne peuvent être complètement réprimés dans une aussi grande agglomération. Marco Polo est peut-être dans le vrai quand il déclare que « la cité était si sûre qu'on laissait la nuit les portes ouvertes, les maisons et les étalages étant pleins de riches marchandises⁶² », mais son témoignage ne vaut que pour l'époque de l'occupation mongole où la police de la ville avait peut-être été renforcée.

Le nombre des misérables, mendiants, voleurs, prostituées venues des campagnes, pauvres hères qui vivent au jour le jour, colportant des marchandises, couchant n'importe où, exposés sans cesse à mourir de faim ou de froid, varie sans doute très rapidement d'une année à l'autre, d'un mois à l'autre. La moindre hausse du prix du riz doit suffire à doubler ou à tripler le nombre de tous ceux qui, à Hangzhou, vivent d'expédients. Cette grande masse humaine que constitue l'agglomération de Hangzhou est secouée de violents soubresauts, et les brusques accroissements de la foule des misérables et des affamés inquiètent les pouvoirs publics. Ces crises fréquentes les obligent à prendre des mesures de sauvegarde. La cour et la préfecture décident de procéder à des distributions de riz et de sapèques par temps de neige et par grand froid ou à la suite des grands incendies, des inondations de l'été ou des sécheresses de l'automne. Ainsi, après les pluies excessives qui eurent lieu dans la région de Hangzhou en 1223, il y eut une

famine en ville à la troisième lune de l'année suivante (vers le mois d'avril), et l'administration dut distribuer des secours⁶³.

Les grandes cérémonies officielles, les grandes fêtes annuelles sont également l'occasion de distributions aux pauvres : « Au moment des prières de la cour et des ministères pour demander le beau temps ou la pluie, de la neige et d'heureux présages, à l'occasion d'une naissance princière ou de l'anniversaire de l'empereur, lors d'une éclipse de soleil, au moment des pluies excessives et des froids intenses, quand les habitants sont dans la gêne ou encore lorsque sont célébrés les grands rites du Palais sacré et les cérémonies de félicitations à l'empereur, dans tous ces cas, une notification impériale est publiée annonçant un don de monnaie de papier équivalant à 200 000 ligatures pour l'armée et autant pour les gens du peuple⁶⁴. »

Les malheureux peuvent compter également sur la charité privée. Pour faire éclater leur prestige, les fonctionnaires nouvellement nommés ou promus font des distributions de sapèques aux pauvres gens⁶⁵. Et l'on a vu que les riches armateurs qui habitent la colline des Phénix dans le sud de la ville consacrent une partie de leur immense fortune aux œuvres charitables. Mais ce n'est pas tout. Le bouddhisme, depuis le v^e siècle, a introduit et développé en Chine des institutions de bienfaisance (hôpitaux, hospices, dispensaires, centres de distribution de secours pour les pauvres) alimentées par les revenus de terres qui leur étaient spécialement affectées. A la suite d'une confiscation presque générale des biens des communautés bouddhiques, en 845, les hospices et les hôpitaux bouddhiques furent pris en charge par les pouvoirs publics. A Hangzhou, la cour avait institué, dès son installation dans cette ville, un grand dispensaire dont les drogues étaient réparties dans soixante-dix dispensaires secondaires, à travers toute l'agglomération urbaine, et l'on a vu que les médicaments, qui devaient être vendus au tiers de leur prix aux gens du peuple, furent en fait détournés de leur destination par les employés et les fonctionnaires préposés à ces dispensaires. Mais d'autres institutions charitables étaient gérées plus honnêtement : hôpitaux pour les vieillards et les personnes démunies de

toutes ressources, orphelinats pour les enfants abandonnés, services funéraires gratuits et cimetières publics pour les pauvres, hospices pour les infirmes. Cette dernière institution existait encore au début de l'occupation mongole, si l'on en croit Marco Polo. « Si dans la journée, dit-il, il arrive (aux gardes de patrouille en ville) de rencontrer quelque pauvre diable que ses infirmités empêchent de travailler, ils le font entrer dans l'un de ces hospices très nombreux fondés par les anciens rois et qui sont dotés de gros revenus ; mais, une fois guéri, il sera tenu de trouver quelque occupation⁶⁶. »

LES PAYSANS

Le peuple des campagnes nous est mal connu. Personne ne s'est soucié de nous renseigner en détail sur sa composition sociale et sur la vie des villages. Les données que l'on possède sont fragmentaires, éparses, et seule l'hypothèse d'une lente évolution des milieux ruraux autorise à dresser un tableau fait d'éléments aussi divers par leurs dates que par leur localisation. Soulignons tout d'abord un fait économique de caractère général : le développement des villes, dans les provinces du Sud-Est, n'a pu se faire qu'au détriment des campagnes. La ville consomme plus qu'elle ne produit, et beaucoup de citadins parmi les plus riches ne doivent leur fortune qu'aux revenus des vastes domaines qu'ils possèdent au nord de Hangzhou. Les fermages des propriétaires privés et ceux des domaines publics, les taxes commerciales qui pèsent sur les produits de consommation courante, les achats obligatoires de sel que l'Etat impose dans certaines régions, toutes les formes enfin de fiscalité directe et indirecte sont la cause d'un appauvrissement général des campagnes. Les villages se dépeuplent sans doute au profit de la ville.

Cependant, les milieux ruraux sont assez divers du point de vue social, et les niveaux de vie doivent être assez différents entre moyens et petits propriétaires, gérants de domaines privés, intendants de domaines d'Etat,

fermiers et ouvriers agricoles. D'autre part, si la rizière prédomine dans les plaines du bas Yangzi, les cultures et les exploitations sont plus variées en bordure de cette grande zone rizicole.

Dans les régions montagneuses du sud de la province du Zhejiang, c'est la pêche, la chasse, les exploitations forestières, la culture du thé ; dans les régions marécageuses des bords de mer, l'exploitation des bambous, l'extraction du sel, la pêche sur les côtes de l'estuaire du Zhejiang. Et il va sans dire que le type même des ruraux varie selon le type d'exploitation : villages des plaines rizicoles et villages de pêcheurs n'ont pas la même physionomie. Enfin, une partie de la population des campagnes est sous le contrôle et dans la dépendance directe de l'Etat : celle qui travaille dans les entreprises publiques, mines ou marais salants.

Ces gens vivent une existence des plus misérables et touchent un salaire de misère. Au XI^e siècle, aux étangs salins du sud de la province du Shanxi, l'Etat fournissait 3 kilos de blé par jour et une somme de 40 000 sapèques par année aux familles exploitantes⁶⁷. Plus tard, sur les marais salants de la vallée de la Huai, l'administration de la gabelle achetait à vil prix le sel produit par les ouvriers d'Etat et fixait en même temps la production obligatoire chaque année. Dans ces marais de la Huai, près de 280 000 familles, soit environ un million d'individus, vivaient dans un état de demi-servitude⁶⁸. Endettés par les emprunts qu'ils contractaient auprès des fonctionnaires de l'administration du sel, réduits à la misère par des réquisitions abusives et des retards dans les paiements, les gens des salines ne trouvaient d'issue que dans la fuite ou l'enrôlement dans les armées. Leur situation ne devait pas être différente au XIII^e siècle sur les chantiers publics du Zhejiang et du Jiangsu.

Les petits propriétaires, les fermiers, les ouvriers agricoles des grandes régions de riziculture n'ont pas un sort beaucoup plus enviable. Les bonnes récoltes suffisent à peine aux besoins indispensables. Avec les mauvaises années, c'est l'endettement et bien souvent la famine. La mise en location ou la vente des terres, celles des enfants comme domestiques, le départ du village, le brigandage, le suicide, telles sont les extrémités où réduit un

surcroît de misère. Les taux d'intérêt des prêts sont très élevés : 20 % par mois pour les emprunts de sapèques, 50 % pour les céréales au moment de la récolte. Les contrats d'emprunt et de location devaient être assez comparables à ceux qui ont été retrouvés en Asie centrale, près de Dunhuang, et qui datent des IX^e et X^e siècles. En voici un exemple qui porte sur un emprunt de tissu (les tissus servant alors de monnaie dans cette région) :

« Le premier jour de la troisième lune de l'année marquée par les signes cycliques *jiazi*, Fan Huaitong et ses frères dont la famille avait besoin d'un peu de tissu ont été emprunter au moine Li une pièce de soie blanche longue de 38 pieds (11,4 mètres) et large de deux pieds et un demi-pouce (61,5 cm). A l'automne, ils verseront comme intérêts 40 boisseaux (240 litres) de blé et de millet. Quant au capital, ils le rembourseront (sous la forme d'une pièce de soie de même qualité et de mêmes dimensions) avant la fin de la deuxième lune de l'année prochaine. S'ils ne le remboursent pas, les intérêts seront égaux chaque mois à ceux qui ont été décidés au moment du prêt (à savoir 240 litres de céréales). Les deux parties en présence ayant convenu de cet emprunt ne devront pas agir contrairement à leurs conventions. Les emprunteurs : Wenda, Huaida, Huaizhu et leur frère aîné Huaitong⁶⁹. »

Un autre document de la même époque montre comment étaient conclues les ventes d'ouvriers agricoles :

« Contrat établi le troisième jour de la onzième lune de l'an *yiwei*. L'artisan en statues Zhao Sengzi parce que... il avait besoin de denrées et ne pouvait s'en procurer par aucun autre moyen vend aujourd'hui à réméré son propre fils Gouzi à son parent (par alliance) le seigneur Li Qianding. Le prix de cette vente a été fixé à 200 boisseaux de blé et 200 boisseaux de millet (au total : 24 hectolitres de céréales). La vente une fois faite, il n'y aura pas de prix de location pour l'homme ni d'intérêts sur les denrées. S'il arrive que l'homme vendu, Gouzi, tombe malade et meure, son frère aîné sera tenu de rembourser la partie des denrées (correspondant au temps de travail qui n'aura pas été effectué). Si Gouzi vole des biens de petite ou de

grande valeur à des tiers, à la campagne ou à la ville, c'est de Gouzi lui-même (et non de son employeur) qu'on exigera réparation... Le délai prévu pour le rachat de Gouzi est fixé à la sixième année. C'est seulement lorsque ce terme sera échu que ses parents seront autorisés à le racheter. De peur que, par la suite, on ne demande un supplément de prix, on a établi ce contrat qui servira de preuve. » Les signataires de ce contrat sont Gouzi lui-même, son frère aîné « vendeur et garant », l'artisan en statues « qui a discuté et qui a reçu les denrées » et quatre témoins parmi lesquels un villageois dont les champs sont voisins de ceux du vendeur⁷⁰.

Les contrats de location d'ouvriers agricoles sont plus précis. L'homme est loué pour la saison, généralement de la première lune (février) à la neuvième (octobre). Son salaire est d'une « charge » (50 litres environ) de céréales par mois, blé et millet. Son employeur s'engage à lui fournir gratuitement un « vêtement de printemps », une chemise et un pantalon pour l'été et une paire de chaussures de cuir. En échange, il doit travailler sans relâche de l'aube à la tombée de la nuit. Pour chaque jour chômé, on retient douze décilitres sur son salaire pendant les mois de gros travaux et six décilitres seulement pendant les autres mois. S'il tombe malade, on déduit de son salaire le paiement des jours où il ne s'est pas rendu aux champs. S'il égare ou s'il endommage le matériel agricole qui lui est confié (paniers en osier, sacs, couteaux à moissonner, houes et bêches), il devra pourvoir à son remplacement. Enfin, comme il est d'usage, son employeur ne sera pas tenu pour responsable s'il se rend coupable d'un vol à l'égard d'un tiers, qu'il s'agisse de blé ou de millet, de melons, de légumes, de fruits, de mouton ou de bœuf⁷¹.

L'endettement et la misère des campagnes expliquent l'existence d'une classe de vagabonds et de brigands. Plus ou moins nombreuse selon les régions et les époques, cette classe ne disparaît jamais complètement. Les plus grandes routes ne sont pas sûres, et les marchands ne s'y aventurent pas isolés. Les bandes de brigands choisissent pour repaires les montagnes et les zones marécageuses où la végétation est assez dense pour qu'elles puissent échapper à toute poursuite. Ainsi, sur le cours du moyen Yangzi, au

nord-est du lac Dongting s'étend une région couverte de marais et de roseaux, « le désert des cent *li* », qui est infestée de brigands. Un haut fonctionnaire qui fit, par bateau, le voyage du Sichuan à Suzhou en 1177, et nous a laissé le journal de son voyage, note au moment de son passage dans cette zone déserte que traverse un cours d'eau parallèle au Yangzi : « La lune était si claire qu'on y voyait comme en plein jour. Les soldats de l'escorte, pleins de courage, s'interpellaient d'un bateau à l'autre, à travers la nuit. Arcs et arbalètes étaient tendus et, tout en avançant, on frappait sans discontinuer sur des tambours et de petites cloches⁷². »

Les plaines basses et humides qui s'étendent au nord de Hangzhou jusqu'au cours du Yangzi et au-delà sont couvertes de rizières. Ce sont de petites cuvettes carrées ou rectangulaires qui n'ont parfois qu'une dizaine de mètres de côté. De petits sentiers surélevés les entourent. Inondées ou asséchées selon les saisons, elles sont cultivées avec une houe à deux dents et à très long manche que les paysans lèvent à deux mains au-dessus de leur tête et laissent retomber brusquement. Des outils de faible poids suffisent à retourner la terre meuble des rizières. La charrue, légère, est tirée par des hommes ou par un buffle. Mais les animaux sont rares, et le buffle est souvent loué ou possédé en commun par plusieurs familles. Pendant les gros travaux, entre les mois de juin et de septembre, les paysans sont aux champs depuis le lever du soleil jusqu'à la tombée de la nuit. Le repas de midi leur est apporté par les femmes et les enfants. Au Sichuan, les travaux en commun dans les rizières étaient réglés par une clepsydre. On battait le tambour pour rassembler les travailleurs, rythmer leurs gestes, les exciter à la tâche et les empêcher de bavarder. On entendait le son de cet instrument du matin au soir dans les campagnes⁷³.

La seule saison creuse est l'hiver. Les hommes s'occupent à des travaux de vannerie, les femmes de tissage. Elles veillent tard et se réunissent parfois à plusieurs pour économiser l'huile des lampes. L'élevage des vers à soie et le tissage sont des tâches délicates et absorbantes. Quant aux enfants, ils sont employés tout au long de l'année à garder les buffles, à nourrir les animaux de la basse-cour (porcs, poules, chiens comestibles parfois), à

ramasser le bois de chauffage toujours rare et à puiser l'eau. Cependant, dans certains villages, il existe pour eux des écoles d'hiver où ils apprennent quelques rudiments d'écriture et de calcul.

La vie paysanne, le plus souvent laborieuse et monotone, connaît aussi des moments de détente et de liesse. Ce sont les fêtes annuelles et principalement celles du Nouvel An, vers la fin de janvier ou le début de février, et celles des sacrifices au dieu du sol villageois. Sa grande fête a lieu à la fin août ou dans le courant de septembre. Elle est fixée au cinquième jour marqué du signe cyclique *wu* qui suit l'« établissement de l'automne », date du calendrier solaire qui correspond approximativement au 7 août. Jeux, théâtre, clowneries et jongleries exécutées parfois par des troupes ambulantes qui sont louées pour ces grandes occasions réunissent les habitants du village près d'un sanctuaire local. On tue des porcs et des poulets, on mange du riz de qualité supérieure et l'on boit jusqu'à l'ivresse. Les plus pauvres empruntent afin de pouvoir célébrer dignement ces moments exceptionnels de l'année, dont dépendent la chance et le bonheur de chacun.

Les rapports entre l'administration et les populations rurales sont rares. Partout, le sous-préfet demeure dans une ville fortifiée où se trouvent sa résidence, les bureaux administratifs, la salle d'audience et la prison. C'est un personnage lointain qu'on ne voit guère et qui est auréolé du prestige le plus éclatant. D'ailleurs l'Etat n'intervient pas dans la vie des communautés paysannes, ou plutôt il y intervient uniquement pour imposer les mesures qui lui sont indispensables : pour la collecte des impôts, pour les corvées exigées au moment des grands travaux qui réunissent quelquefois des centaines de milliers d'hommes, pour la lutte contre les mouvements subversifs. Les villages et les familles sont tenus pour collectivement responsables – et organisés parfois en groupes de familles à responsabilité collective – et, lorsqu'une rébellion éclate quelque part, la répression est terrible.

C'est qu'en effet, le principe de toute l'administration chinoise est qu'avant tout la paix doit régner. Il ne faut pas susciter d'affaires : un sous-préfet sous l'administration duquel des troubles se sont produits est un mauvais administrateur et, quelle que soit l'origine de ces troubles, il est mal noté. Ses supérieurs immédiats risquent fort eux aussi d'être retardés dans leur avancement. D'autre part, les administrés hésitent beaucoup à s'adresser aux pouvoirs publics pour régler leurs différends, et ce n'est qu'à défaut de toute autre solution (compromis ou arbitrage) qu'ils se présentent à la cour de justice tenue par le sous-préfet. L'accusé est aussitôt jeté en prison : même l'innocent accusé à tort est coupable puisque son cas vient troubler la paix de la région et la tranquillité du juge. D'ailleurs, si l'on a pensé à l'accuser, c'est que son innocence n'était pas parfaite. Quant à l'accusateur, il reste lui-même l'objet d'une forte suspicion. En outre, il lui en coûte de recourir à la justice publique, car on ne dépose pas une accusation sans offrir au juge des présents d'usage : la politesse l'exige.

Enfin, la justice chinoise, qui fait appel à des modes de preuve objectifs (on ne peut condamner un voleur si l'on n'a pas retrouvé le larcin, un meurtrier présumé si le cadavre ne présente aucune trace de violences, etc.). Toutes les peines consistent en châtiments corporels extrêmement sévères. Les accusés sont maintenus longtemps en prison dans des conditions misérables. Ils ne sont nourris que par leurs proches et, cependant, on aurait besoin d'eux aux champs. La torture (fouet, bastonnade, carcan et menottes) est normalement employée pour faire avouer les accusés récalcitrants. Leur aveu est indispensable. Cependant, les erreurs judiciaires sont relativement rares. En fin de compte, cette justice semble conçue pour faire passer aux administrés le goût des procès, et l'on comprend que les paysans préfèrent régler le plus souvent entre eux leurs querelles, à l'amiable ou par arbitrage. Seules les causes les plus graves viennent devant la justice d'Etat⁷⁴.

Responsabilité collective, cruauté des répressions, autorité des anciens du village et du canton, autorité des chefs de famille, cohésion villageoise et horreur des procès, voilà autant de facteurs qui expliquent pourquoi la paix règne dans les campagnes. Seules les grandes famines et les injustices trop

criantes et trop générales soulèvent des troupes de rebelles. Ce sont ces troupes, excitées par des espoirs messianiques, grossies jusqu'à former de véritables armées, qui mettent fin parfois aux dynasties et portent sur le trône du Fils du Ciel un de leurs chefs.

-
1. M. MAUSS, « La nation », *Année sociologique* 1953-1954, p. 28.
 2. Sur l'organisation générale de l'administration chinoise, voir R. DES ROTOURS, *Traité des examens*, Paris, 1932, introduction, et E. A. KRACKE, *Civil Service in early Sung China* (960-1067), Cambridge (Mass.), 1953.
 3. Voir ci-dessous, *Les Paysans*.
 4. La plupart des indications données dans ce passage sont empruntées à l'ouvrage de E. A. KRACKE déjà cité.
 5. De longs traités étaient jadis consacrés dans les histoires officielles à cette réglementation du train de vie dont les fins sont à la fois économiques, sociales et psychologiques. Les infractions sont punies par le code. Cf. *Tanglü shuyi* (Code des Tang), chap. XXVI, art. 15 : « Tous ceux qui font construire des maisons, fabriquer des voitures, des vêtements, des vases ou autres ustensiles, sculpter des animaux de pierre pour les tombeaux en contrevenant aux règlements en vigueur sont punis de cent coups de bâton. » Par exemple, les mandarins dont le grade est inférieur au troisième degré n'ont pas le droit de faire sculpter des animaux en pierre pour les allées de leur tombeau.
 6. *Guixin zazhi*, *bieji* A, 14^e §.
 7. Décret signalé par L. C. GOODRICH, *A Short History of the Chinese People*, New York, 1943.
 8. *MLL*, XIII, 3, p. 240.
 9. *Ibid.*, XIX, 3, p. 299.
 10. En temps de paix, les soldats, très mal payés, se livrent au commerce. Cela est de tradition. Cf. *Tang liangjingfangcheng kao* (Recherches sur les quartiers et murailles des deux capitales de la dynastie des Tang) par Xu Song (1718-1848), paragraphe consacré au marché de l'ouest de Chang'an : les soldats de la garde impériale vivent dans l'aisance en vendant des soieries. Les plus forts d'entre eux exercent le métier d'amuseur public. Ils luttent, jouent au jeu de la corde (deux équipes se disputent une même corde) ou bien encore soulèvent des pièces de bois ou des morceaux de fer. A Hangzhou, au XIII^e siècle, les soldats vendent de l'alcool.
 11. *MP*, III, p. 87-88.
 12. GOODRICH, *op. cit.*

13. Sur la marine de guerre chinoise aux XII^e et XIII^e siècles, cf. LUO Rongbang, *China as a Sea-power, Far Eastern Quarterly* XIV, 4, 1955, et Jacques DARS, *La Marine chinoise du X^e siècle au XIV^e siècle*, Economica, Paris, 1992. Sur les premiers emplois militaires de la poudre à canon en Chine, voir L. C. GOODRICH et FENG Chia-sheng, *The early Development of Fire Arms in China*, *Isis* XXXVI (1946), p. 114-123, 250-251 et XXXIX (1948), p. 63-64.

14. R. H. VAN GULIK, *Tangyin bishi*, « Parallel Cases from under the Pear-tree », Leyde, 1956, p. 149.

15. *Songshi* XXXVIII, première année *jiatai*, 3^e lune.

16. Sur les unités en usage à Kaifeng au début du XII^e siècle, cf. *Dongjing menghua lu*, III, 9, p. 22 ; sur celles de Hangzhou, cf. *MLL*, XIII, 2, p. 238.

17. D'après le *Yanbei zazhi* de LU Youzen des Song (fin du XIII^e siècle), *Shuofu*, XXII, f^o 7 a, dix sapèques de l'ère *xianping* (993-1003) pesaient une once, soit un poids de 37,3 grammes. Cf. encore *Wenxian tongkao*, II, 2, f^o 19 b, qui indique qu'au Sichuan – où avaient cours des sapèques de fer – la ligature de mille sapèques atteignait un poids de 7 à 8 kilos.

18. Voir Lien-sheng YANG, *Money and Credit in China*, Harvard Un., 1952.

19. *MLL*, loc. cit.

20. J. MULLIE, Une planche à assignats de 1214, avec une figure dans le texte, *T'oung pao* XXXIII, 1937, p. 150-157. Rappelons ici ce que rapporte Marco Polo au sujet des billets de banque mongols de la fin du XIII^e siècle (*MP*, II, chap. XCXV, p. 108) : « Et tous ces billets, c'est-à-dire ces monnaies, sont préparés avec autant d'autorité et de solennité que s'ils étaient en or ou argent pur, car sur chaque billet, nombre de fonctionnaires qui sont attachés à ce service inscrivent leur nom et apposent leur propre sceau (notons qu'en fait il ne s'agit pas de sceaux personnels mais de sceaux de fonction) ; quand cette formalité a été remplie par tous, comme elle doit l'être, leur chef, député par le Seigneur, enduit de cinabre le sceau impérial qui lui a été confié et l'applique sur les monnaies, de sorte que le papier garde l'empreinte du sceau teinté par le cinabre. Ces monnaies acquièrent alors une valeur authentique et quiconque les voudrait contrefaire serait puni du dernier supplice. » Sur l'échange des billets, *ibid.*, p. 107 : « Quand quelques-uns de ces billets sont détériorés, bien qu'ils soient très durables, le possesseur les porte à la monnaie et là, laissant trois pour cent pour le change, en prend de neufs. » Sur l'histoire de la monnaie en Chine, consulter Lien-sheng YANG, *op. cit.* et, plus spécialement, pour l'époque mongole, H. FRANKE, *Geld und Wirtschaft in China unter der Mongolen Herrschaft*, Leipzig, 1946.

21. *MLL*, IX, 13, p. 208.

22. *MLL*, XVIII, 7, p. 294.

23. Sur le marché de Wuchang, sur la rive droite du Yangzi, en face de l'actuel Hankou, cf. *Wuchuan lu* de 1177, chap. II, f^o 16 a, qui décrit ce marché comme une ville de plusieurs dizaines de milliers de maisons qui s'étend en longueur sur les berges du fleuve. Le *MLL*, XIX, 3, p. 298, mentionne d'autre part comme marchés importants ceux de Shashi, près de Jiangling, au nord du lac Dongting et de Taipingzhou, entre Nankin et Wuhu.

24. L. WIEGER, *Textes historiques*, III, p. 1880-1890.

25. Cf. Marco Polo, éd. L. Hambis, p. 119 : « Devez savoir que les Catayens (Chinois du Nord) haïssaient le gouvernement du Grand Khan, parce qu'au-dessus d'eux il avait placé des gouverneurs tartares et, pour la plupart, sarrasins, ce qu'ils ne pouvaient supporter, car il leur semblait être comme serfs. Car le Grand Khan n'a pas de droit sur le gouvernement de la province de Catai : il l'a plutôt acquis par la force et, ne se fiant point à eux, il a donné les pays à gouverner à des Tartares, des Sarrasins et des chrétiens qui, étant de sa maison, lui sont fidèles, et qui n'étaient point de la province de Catai. »

26. Un des premiers textes où l'usage de la boussole pour les voyages maritimes soit mentionné est le *Pingzhou ketan*, chap. II, f^o 2 b de l'éd. du *Shoushange congshu*. Sur la boussole marine, voir Li Shu-hua, article paru dans *Oriens Extremus* I, juillet 1954.

27. T. FUJITA, *Hang-tschou als Seehafen in der Zeit der Sung und Yüan dynastie* (en japonais), *Shigakuzashi*, XXVII, 9, sept. 1916.

28. Sur la forme, l'équipage et l'armement des bateaux marchands à l'époque des Song, KUWABARA J., « On P'u Shou-keng », *Memoirs of the Research Department of the Tôyô Bunko*, n^o 2, 1928, p. 66-72.

29. Les lieux où ont été retrouvées des sapèques chinoises datant de l'époque des Song sont le Japon, Java, Singapour, l'Inde du Sud, l'île de Zanzibar et la côte des Somalis. Cf. KUWABARA, *ibid.*, p. 25-27.

30. *MLL*, XIII, 4, p. 240-241, donne une longue liste des boutiques de Hangzhou réputées pour la qualité de leurs produits avant et depuis l'ère *chunyou* (1241-1252).

31. Cette indication est fournie par un conte d'époque Song traduit en anglais sous le titre de « Fifteen Strings of Cash » dans *The Courtesan's Jewel Box*, Foreign Languages Press, Pékin, 1957.

32. Cf. *MLL*, XIII, 4, p. 240-241, où apparaissent quelques *guanren* dans une liste de commerçants célèbres de Hangzhou.

33. *MLL*, XVI, 6, p. 269. Cf. BALAZS, *Marco Polo*, p. 144.

34. *MLL*, XIX, 3, p. 239.

35. *MLL*, XIII, 4, p. 239-240.

36. J. SAUVAGET, *Relation de la Chine et de l'Inde rédigée en 851*, Paris, « Les Belles Lettres », 1948, p. 19.

37. *MP*, III, p. 87.

38. Le Code des Tang, dont la plupart des dispositions sont encore en vigueur à l'époque des Song, punit de 60 coups de bâton toute contrefaçon dans la fabrication des produits (défaut de solidité, emploi de matières qui ne conviennent pas à l'objet, dimensions contraires aux règlements – en particulier pour les tissus). Cf. *Tanglü shuyi*, chap. XXVI, art. 30.

39. *MLL*, XIX, 4, p. 300.

40. *MLL*, XIII, 3, p. 238-239. Pour l'histoire des corporations chinoises aux époques des Tang et des Song, voir l'article de Sh. KATÔ paru dans les *Memoirs of the Tôyô Bunko*, vol. VIII, 1936.

41. *MP*, III, p. 87.

42. *Ibid.*

43. *MLL*, XVIII, 7, p. 294.

44. *MLL*, XIX, 6, p. 301-302.

45. *MLL*, XIX, 7, p. 302-303. Cf. *Ducheng jisheng*, § 6, p. 95.

46. *MLL*, XIX, 5, p. 300-301. Cf. *Ducheng jisheng*, § 13, p. 100-101.

47. Cf. le conte d'époque Song traduit dans *The Courtesan's Jewel Box* sous le titre « Fifteen Strings of Cash » et les nombreux articles que le Code des Tang consacre aux rapports entre maître et serviteur.

48. *MLL*, XIII, 7, p. 245.

49. *Wulinjiushi*, VI, 6, p. 444.

50. *Taiping guangji*, chap. 263, recueil d'anecdotes imprimé par xylographie en 977.

51. *Marco Polo*, éd. A.-C. MOULE et P. PELLIOT, I, p. 236.

52. *Duchengjisheng*, 3, p. 92.

53. *MLL*, XX, 1, p. 310.

54. *MLL*, XX, 3, p. 309-310.

55. *MLL*, X, 9, p. 214.

56. *MP*, III, p. 86.

57. *Guixin zazhi, xu B*, § 7.

58. *MLL*, XVI, i, p. 262.

59. *Wulinjiushi*, VI, 4, p. 443.

60. *Guixin zazhi, hou*, § 71.

61. *Wulinjiushi*, VI, 8, p. 444.

62. *MP*, III, chap. CXXXVIII, p. 31.

63. *Qiantangxian zhi*, monographie locale d'une des deux sous-préfectures de Hangzhou composée à la fin du XVI^e siècle, § *Jishi* « faits mémorables ».

64. *MLL*, XVIII, 6, p. 292-293.

65. *Wulinjiushi*, VI, 7, p. 444.
66. *MP*, III, p. 90. Un texte chinois donne une indication concordante, *MLL*, XVIII, 6, p. 293.
67. *Song hui yao*, chap. CXXXII, p. 24-25.
68. *Ibid.*, 18 b-23.
69. Manuscrit Pelliot chinois de Dunhuang conservé à la Bibliothèque nationale, n° 3565. Contrat sur papier du IX^e ou X^e siècle.
70. Ms. Pelliot chinois de Dunhuang, n° 3964.
71. Cf. Ms. Pelliot chinois de Dunhuang, n° 3150 et 3649 verso (daté de 957), Ms. Stein de Dunhuang conservé au British Museum, n° 1897 (daté de 924), édité in *Dunhuang duosuo*, p. 440, et Ms. de Dunhuang conservé à la Bibliothèque nationale de Pékin, édité in *Dunhuang xiejing tiji yu Dunhuang zalu*, II, p. 127.
72. *Wuchuanlu* de FAN Chengda, chap. II, f° 15 b-16 a de l'édition du *Zhibuzuzhai congshu*.
73. Lien-sheng YANG, « Schedules of Work and Rest in Imperial China », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, XVIII, 3-4, déc. 1955.
74. Un excellent résumé de l'administration de la justice en Chine, d'après les témoignages des époques Song et Ming, se trouve dans l'introduction de R. H. VAN GULIK à sa traduction du *Tangyin bishi*, Leyde, 1956.

CHAPITRE III

L'habitation, le vêtement, la cuisine

L'HABITATION. Technique de la construction. Différents types de bâtiments. Les jardins. Luxe du palais impérial. Aménagement intérieur des maisons riches. — LA TOILETTE. Les bains. Maisons de bain de Hangzhou. Amoureux de la crasse et maniaques des ablutions. Cosmétiques et parfums. — LE VÊTEMENT. Réglementation officielle. La coiffure et la ceinture. Les chaussures. Coquetterie des habitants de Hangzhou. — LA CUISINE. Variété des cuisines régionales. Facilités de ravitaillement à Hangzhou. Cuisine populaire et cuisine des riches. Le service des banquets. Alcools et thés.

L'HABITATION

Tous les habitants de Hangzhou n'ont pas la chance d'avoir un toit. Mendiants et pauvres hères couchent à la belle étoile, et les logements provisoires sont nombreux dans cette ville surpeuplée et si souvent ravagée par les incendies. Cellules et cours de monastères, bateaux du lac, cantonnements militaires, abris en nattes imperméables qui sont dressés en toute hâte reçoivent les familles sans logement ou les sinistrés. Une partie de la population vit en permanence sur les barques des canaux : ce sont les bateliers et leurs familles.

Quant aux gens du peuple qui ont pu trouver un logement, ils partagent à cinq ou six personnes, ou plus encore sans doute, la même pièce exigüe. Malgré les constructions à étages des quartiers populaires, il y a trop de monde dans cette ville resserrée entre le lac et le fleuve. Rues, marchés et maisons regorgent de monde. Mais l'on construit vite, bien et de façon économique. De temps à autre, au moment des grandes cérémonies du culte officiel, on voit s'édifier en quelques heures, dans certaines parties de la ville ou près de l'autel des sacrifices au Ciel dans la banlieue sud, de vastes

constructions faites de piquets de bambou, de perches de bois, de cordes nouées, de nattes et de tentures. L'une sert d'abri et de hall d'exposition pour le char de cérémonie de l'empereur, telle autre de salle de lustration¹. La rapidité avec laquelle ces grands palais provisoires sont édifiés est caractéristique de toute la construction chinoise. Même les édifices destinés à durer plus longtemps sont bâtis en matériaux légers, avec une adresse et une habileté prodigieuses.

Les matériaux de base sont le bois et le bambou, amenés par bateaux des régions situées au sud de Hangzhou, la brique et les tuiles. Les besoins en bois de cette agglomération, énorme pour l'époque, ont entraîné une modification de l'économie rurale à plusieurs centaines de kilomètres au sud de la ville : les paysans de la préfecture de Yan ont abandonné la culture peu rentable des rizières pour se faire exploitants forestiers et vendre aux commerçants de la grande ville du bois de cryptomeria. La pierre est réservée pour les ponts, les balustrades, le pavage des rues et des routes, les remparts, les digues, les tours bouddhiques. C'est un matériau noble qui sert pour la décoration et les sculptures, mais qu'on n'emploie ni dans la construction des maisons d'habitation, ni dans celle des bâtiments officiels.

Maisons de riches et maisons de pauvres, édifices et temples officiels ou privés sont tous bâtis selon les mêmes principes. Il n'y a ni murs portants ni fondations, mais des piliers de bois, espacés de trois mètres environ, qui reposent sur des semelles de pierre enfoncées de 30 à 50 centimètres dans le sol. Aussi l'importance d'une maison, d'une galerie couverte ou d'une porte est-elle estimée en entrecolonnements ou travées. La légèreté et la rigidité de l'ensemble permettent au besoin de surélever par la base ou de déplacer un édifice tout entier.

Tous les bâtiments sans exception sont de forme rectangulaire, mais ils peuvent comporter une ou deux cloisons dans le sens de la largeur. Dans les parcs et les jardins des riches sont édifiées autant de constructions de ce type qu'il est nécessaire, disposées à angle droit les unes par rapport aux autres, en U de façon à encadrer une cour ou, au contraire, séparées. Elles ne comportent qu'un rez-de-chaussée ou tout au plus un étage. Au contraire,

dans les quartiers populaires, les maisons bordent les ruelles sans interruption. Accolées les unes aux autres, disposées en profondeur, elles donnent sans doute, par-derrière, sur de petites cours. Beaucoup d'entre elles, à Hangzhou, comptent plusieurs étages si l'on en croit Marco Polo et les voyageurs arabes et européens qui visitèrent la ville au début du XIV^e siècle². Le mode de construction de ces immeubles à étages était-il différent de celui des maisons basses et, en particulier, reposaient-ils sur des fondations ? C'est peu probable : la légèreté des matériaux et du mobilier, l'appui mutuel que se prêtaient ces maisons dans les quartiers surpeuplés de Hangzhou firent sans doute qu'on n'eut pas à prendre pour les bâtir de précautions particulières. A la vérité, ces immeubles tenaient plus de l'échafaudage que de la maison urbaine d'Europe à la même époque.

Le toit, qui est la partie principale et la plus coûteuse des bâtiments, est construit dès que les piliers nécessaires à le soutenir sont en place. Toujours à deux pentes, il repose sur une combinaison d'entrants et d'arbalétriers et, parfois également, à l'extérieur, de consoles dont la superposition, dans les plus beaux édifices, fait qu'il semble se détacher du reste de la construction et reposer dans les airs. Les parties apparentes de la charpente sont alors finement sculptées et peintes de couleurs vives. Les plus beaux toits, aux tuiles émaillées de couleurs jaune, vert pâle ou gris jade, aux extrémités légèrement relevées sont en parfaite harmonie avec les arbres proches et la courbe capricieuse des collines qui entourent le lac.

La coutume de relever le bord des toits n'est sans doute pas encore très ancienne au XIII^e siècle. Elle n'a dû se répandre en effet que sous la dynastie des Tang (VII^e-X^e siècle), et le procédé auquel on avait alors recours pour obtenir cette courbure était encore assez maladroit : un architecte du XI^e siècle, qui a laissé un important traité sur les règles de son art et qui nous fait part de son admiration pour les constructeurs de l'époque des Tang, ajoute qu'ils n'étaient pas très habiles à relever l'extrémité des toitures³. Il convient de noter d'ailleurs que ces toits courbes étaient réservés, par les ordonnances impériales, aux résidences des personnes de la haute société et aux bâtiments officiels. Du reste, pour la construction des toits de boutiques

et des maisons populaires, on ne se souciait pas de sacrifier à cette mode coûteuse.

De même, les ornements en forme d'aigrettes et les petits animaux en terre cuite, dragons et phénix, qui apparaissent sur les arêtes et les bords des toits des maisons de nobles et de fonctionnaires ainsi que sur les bâtiments officiels étaient interdits aux gens du commun⁴. Au début du XII^e siècle, les toits de la capitale des Song du Nord, Kaifeng, tels qu'on peut les voir sur les peintures de l'époque, étaient recouverts de deux sortes de tuiles, et il est probable qu'il en était de même à Hangzhou où l'on s'efforçait d'imiter en toute chose les usages de Kaifeng : certaines tuiles, dénommées « tuiles-planchettes » et qui avaient la forme de longues tablettes disposées horizontalement, n'apparaissent que sur les toits des boutiques et des maisons des gens du peuple ; les autres, de forme arrondie, semblables à celles qui sont en usage dans le Midi de la France, étaient réservées aux édifices publics et aux résidences des personnes de la haute société⁵. C'étaient les seules tuiles qu'on se donnât la peine d'émailler.

L'emploi de piliers portant les planchers et le toit permet de dégager les façades. En dehors des parties pleines en briques légères qui offrent peu de résistance aux rats et aux voleurs, on emploie des stores, des tentures et des treillages en bambou amovibles. Les parties pleines, à l'exception des murs sous pignons qui sont aveugles, ne s'élèvent qu'à cinquante centimètres environ au-dessus des planchers. Ainsi, les habitants peuvent mieux profiter de la fraîcheur du soir et, quand la maison est bien située, jouir de la beauté du paysage. Les fenêtres sont faites de treillages en carrés dont les parties vides sont tendues de papiers huilés que l'on vend sur les marchés de Hangzhou⁶. Ces fenêtres quadrillées sont du plus heureux effet décoratif.

Les maisons des quartiers populaires surplombent directement la rue, à moins qu'elles n'en soient séparées par une cour. Dans tous les cas, boutiques, restaurants ou petits ateliers artisanaux occupent le rez-de-chaussée. Cette ouverture des maisons sur la rue est sans doute typique des villes chinoises depuis les Song et elle donne à Hangzhou un aspect accueillant que les capitales de l'époque des Tang, aux maisons repliées sur

elles-mêmes et aux quartiers clos par des murs de terre sèche, ne devaient avoir que dans quelques rues très commerçantes. Les ruelles aveugles qui subsistent encore dans le Pékin d'aujourd'hui donnent sans doute une idée assez juste du spectacle que devaient présenter les grandes villes du Nord, à l'époque des Tang, dans leurs parties habitées. Mais ces murs sans autre ouverture que les portes se retrouvent dans certains quartiers du Hangzhou au XIII^e siècle : ils cachent aux regards les édifices et les temples officiels, les palais, les monastères ou les résidences des grands personnages, des hauts fonctionnaires ou des riches marchands.

Là, de hauts édifices sans étage dont les toits sont prolongés plus bas par des auvents, des maisons d'habitation, des cours entourées de galeries couvertes, des pavillons à étage et des kiosques sont disposés au milieu de parcs et de jardins d'agrément. La résidence principale des riches demeures comporte un ensemble de bâtiments disposés à angle droit ou parallèles les uns aux autres, et séparés par une succession de cours plus ou moins nombreuses. Ces constructions reposent sur une base légèrement surélevée par rapport au niveau des cours, et on accède à la salle principale par un escalier de quelques marches situé dans l'axe des bâtiments. La porte de la cour donnant sur l'extérieur est une construction carrée, surélevée elle aussi et surmontée d'un toit. Elle sert d'abri pour les gardiens. Les règlements somptuaires exigent que les portes des simples particuliers n'aient pas plus d'un entrecolonnement de largeur⁷. Seuls les grands personnages de l'empire peuvent avoir dans leurs demeures des portes à plusieurs passages ainsi qu'on en voit au palais impérial. Sur le devant des portes se trouve un écran formé par un mur de deux mètres de haut qui cache l'entrée et qui est censé arrêter les mauvaises influences. Notons, au passage, une autre protection contre les maléfices et les démons : ce sont les dieux de la porte dont les images peintes placées de chaque côté interdisent l'entrée des habitations aux mauvais génies. Ces dieux sont deux chefs de garde, deux personnages historiques divinisés, qui, selon la légende, veillèrent tout armés à la porte des appartements du premier empereur des Tang et mirent ainsi fin à ses cauchemars.

Dans les plus belles demeures, la superposition des toitures et des auvents relevés, l'étendue des galeries couvertes donnent son harmonie à l'ensemble, mais chaque bâtiment isolé a été construit en fonction du paysage. Chaque pavillon a son affectation particulière : l'un a été bâti pour qu'on pût y admirer le clair de lune, tel autre pour les séances musicales, tel autre pour les banquets, tel autre encore, orné intérieurement de peintures représentant des paysages de neige et construit à l'ombre des pins et des bambous, afin qu'on y fût au frais au moment des grandes chaleurs. Certains kiosques sont bâtis sur pilotis au-dessus d'une pièce d'eau, et on les gagne en barque ou par un petit pont de bois. De riches personnages passent pour avoir consacré des fortunes à la construction et à l'aménagement de leur résidence. Les bois rares, importés des pays tropicaux, bois d'aloès et de santal, servent parfois pour les piliers et la charpente. Le sol est souvent recouvert de briques émaillées, mais l'on cite également le cas d'un richard chez lequel les parquets étaient couverts d'incrustations de fleurs en argent⁸.

Jardins et pièces d'eau importent tout autant que l'habitation proprement dite. C'est l'ensemble qui vaut par ses harmonieuses dispositions. Un poète de l'époque des Tang recommandait pour une résidence bien conçue de réserver un sixième de la surface totale à l'habitation, la moitié aux pièces d'eau et un tiers aux plantations de bambou⁹. Toute cette nature est arrangée de main d'homme : petites collines artificielles, ruisseaux aux parcours sinueux, coupés de cascades, pièces d'eau où nagent des poissons aux reflets d'or ou d'argent, qu'on vend en ville sous le nom de « poissons vivants » et qui sont élevés en grand en dehors d'une des portes du nord-ouest¹⁰. Tout cela est disposé dans un désordre gracieux pour le plaisir de la promenade.

Il n'y a pas de belle demeure sans fleurs rares, sans pins au tronc noueux et aux branches de formes tourmentées. Il n'y a pas non plus de beaux jardins sans ces pierres étranges qu'il est alors de mode de collectionner. Ces roches rongées par l'eau et par le vent sont comme des montagnes en réduction. On peut y voir parfois la reproduction de sites célèbres qui passent pour être le séjour des Immortels taoïstes. Plantées peut-être déjà

dès cette époque d'arbres nains, percées de petites grottes où l'on peut faire brûler des parfums dont les volutes simulent des nuages, montrant çà et là de petits lacs, ces roches curieuses permettent des sortes de randonnées extatiques : rapetissé, comme il arrive parfois aux Immortels, aux dimensions des petits sentiers et des raidillons qui serpentent sur ces montagnes en miniature, l'amateur de roches s'y promène en pensée librement¹¹. C'est là une forme du sentiment esthétique chinois, issu d'une vieille conception magique de la représentation, qu'on retrouve d'ailleurs dans la peinture de paysage et qui rend compte également de l'art de l'aménagement des jardins : il arrive que les jardins reproduisent le site de montagnes célèbres. Le promeneur s'y fortifie au contact des pierres étranges, des vieux arbres et des plantes rares. Il recrée en lui le sens de la spontanéité naturelle en contemplant les allées et venues capricieuses des poissons.

Ce que rapporte Marco Polo du palais impérial mérite d'être cité intégralement, car on y trouve nombre de détails pleins d'intérêt sur cette résidence impériale qui formait en fait à elle seule une petite ville murée. Le témoignage de Marco Polo est d'autant plus précieux que les sources chinoises ne sont pas claires. Il tient ses informations d'un vieux marchand chinois. « Tout ce récit, dit-il, m'a été fourni par un riche marchand de Quinsay (Hangzhou) alors que je me trouvais dans cette ville. C'était un homme très âgé, qui avait été au service de la personne du roi Fanfur (c'est-à-dire d'un des derniers empereurs de la dynastie des Song du Sud) et connaissait tous les détails de sa vie ; ayant vu le palais dans son état primitif, il avait plaisir à m'y conduire. Comme il est habité aujourd'hui par le vice-roi que le Grand Khan a nommé, les pavillons antérieurs ont été conservés en bon état, comme ils étaient autrefois, mais les appartements des jeunes dames sont tous tombés en ruine et ne montrent plus que des vestiges. De même aussi la muraille qui entourait bocages et jardins est allée à terre, et l'on ne voit plus là ni arbres ni animaux. » Mais reprenons ce récit par son début : « Maintenant nous allons parler d'un magnifique palais qui servait de résidence au roi Fanfur ; ses prédécesseurs avaient fait clore

de murs très hauts, sur dix milles de circonférence, une vaste étendue de terrain qui fut alors divisée en trois parties. On pénétrait dans la partie médiane par une porte grandissime, puis sur les deux côtés (est et ouest) on voyait s'élever, au-dessus d'une terrasse de plain-pied, de vastes et très hauts pavillons avec une toiture soutenue sur des colonnes peintes et décorées finement d'or et d'azur. Vis-à-vis de la grande porte, on voyait le pavillon principal, plus grand que tous les autres, vernissé dans le même style, avec des colonnes dorées et un plafond splendidement décoré d'ornements en or, tandis que les murs intérieurs étaient peints artistiquement de scènes relatives aux anciens rois.

« Là, tous les ans, à de certains jours consacrés à ses idoles, le roi Fanfur avait l'habitude de tenir sa cour et de donner un festin aux principaux ministres, hauts dignitaires et riches commerçants de la ville de Quinsay. Et les pavillons précités suffisaient largement pour recevoir en même temps dix mille personnes assises à table ; cette cour durait dix ou douze jours et fournissait un spectacle surprenant, incroyable par la magnificence que déployaient les invités, tous vêtus en soie et or, couverts à profusion de pierres précieuses, et cherchant à déployer la pompe la plus grande, la plus riche qui leur fût possible. A l'arrière de ce pavillon que nous avons dit se trouver dans l'axe de la grande porte, il y avait un mur, percé d'une porte et qui fermait l'accès à la partie intérieure du palais. En y pénétrant, on se trouvait dans une autre grande cour, comme celle d'un cloître, entourée d'une colonnade soutenant un portique, sur laquelle s'ouvraient divers appartements pour le roi et la reine, tous également décorés de façon artistique, de même que leurs plafonds. Au-delà du cloître, on pénétrait sous une véranda couverte, large de six pas, mais d'une longueur telle qu'elle allait jusqu'à la rive du lac. De part et d'autre de cette véranda se faisaient face dix cours d'un côté, et dix de l'autre, ayant toutes la forme d'un cloître rectangulaire à colonnade intérieure ; dans chaque cloître ou cour, on comptait cinquante appartements et autant de jardins. Tous ces locaux étaient occupés par un millier de jeunes dames au service du roi. Ce dernier allait quelquefois avec la reine et certaines de ces demoiselles chercher un

divertissement sur le lac, dans des barques recouvertes d'un dais en soie, et visiter les temples des idoles.

« Les deux autres parties à l'intérieur de l'enceinte murée étaient divisées en bocages, pièces d'eau, jardins charmants plantés d'arbres fruitiers, parcs pour animaux de toutes sortes tels que chevreuils, cerfs, daims, lièvres et lapins. Là le roi allait s'amuser en la compagnie de ses demoiselles, les unes en voiture, les autres à cheval, aucun homme n'étant admis. Quelquefois il les faisait courir avec les chiens et donner la chasse à ces animaux susmentionnés. Quand elles étaient fatiguées de la course, elles se retiraient dans les bosquets à côté des pièces d'eau et, laissant là leurs vêtements, sortaient nues et se jetaient à l'eau, nageant qui d'un côté, qui de l'autre, tandis que le roi prenait le plus grand plaisir à les regarder. Puis tous rentraient ensemble au palais. D'autres fois, le roi se faisait apporter à manger dans ces bocages où le feuillage touffu des grands arbres procurait un frais ombrage, et se laissait servir par ces jeunes dames¹²... »

Les sources chinoises ne nous disent rien de ces scènes folâtres, qui ne sont peut-être pas purement imaginaires. Mais elles nous apprennent par exemple que, devant le palais de la Source fraîche, à l'intérieur de la ville impériale, se dressait une colline artificielle couverte de vieux pins et de hauts bambous au pied desquels on était entièrement protégé contre les ardeurs du soleil. Même pendant les mois de grosse chaleur (juillet et août), on y goûtait une fraîcheur agréable. Il y avait aussi un palais du Froid, construit en pins du Japon, blancs comme l'ivoire. Sur le devant s'élevaient plusieurs dizaines de vieux pins. Une cascade artificielle tombait dans un lac plein de nénuphars blancs et rouges. Dans la vaste cour qui se trouvait au pied du palais, jasmins, orchidées, fleurs rouges de bananiers, fleurs de canneliers, fleurs d'arbres rares et exotiques remplissaient des centaines de vases. On les éventait avec une roue à vent, de façon que leurs parfums pénétrassent à l'intérieur de la grande salle du palais. En outre, sur les deux côtés de cette salle se trouvaient des récipients en bronze remplis de neige et des vases contenant des parfums rares, des fruits de choix, du jus de canne à sucre et autres rafraîchissements destinés à l'empereur¹³.

L'aménagement intérieur est toujours simple, élégant et discret. Le mobilier est composé de petites tables basses, rectangulaires, à pieds droits et fins, de petits guéridons, de fauteuils et de chaises basses à haut dossier, de tabourets ronds aux pieds arrondis vers l'extérieur et aux boiseries ajourées, de chaises légères aux pieds croisés en X qui portent le nom de « sièges barbares ». La chaise n'est courante en Chine que depuis deux ou trois siècles. Venue de l'Inde par l'Asie centrale, elle n'était pas en usage à l'époque des Tang, où l'on ne connaissait encore que les fauteuils larges et à grand dossier dans lesquels on s'accroupissait les jambes repliées. Les lits sont en bois plus ou moins précieux, formés de planches jointes et supportés par un coffrage ajouré. Ils sont parfois fermés sur trois côtés par des cloisons basses décorées de peintures. Le mobilier des maisons riches est très souvent recouvert de laque noire, et en particulier les lits. Cependant, un décret impérial de 1029 réservait l'usage des lits laqués en vermillon pour l'empereur seul. Pour toute literie, on se sert de nattes de jonc, de couvertures doublées de bourre de soie et d'un oreiller en forme de parallépipède dont la partie centrale est affaissée. Cet élément de la literie est communément en jonc tressé, mais les beaux oreillers sont en bois laqué ou en faïence peinte et décorée. Le dormeur, que cachent des rideaux¹⁴, repose donc sur des surfaces plates et dures, mais le lit et l'oreiller ont l'avantage d'être frais au moment des lourdes chaleurs de l'été.

Le noir et le rouge dominant dans la décoration intérieure. Des rouleaux de peintures qui représentent généralement des paysages ornent parfois un mur entier. La mode est aussi aux belles calligraphies, aux vases anciens retrouvés parfois dans des fouilles ou copiés d'après des vases authentiques – il y a à Hangzhou un commerce actif des antiquités –, ainsi qu'aux petits animaux en terre cuite. Cet art, imité sans doute des figurines ou animaux en poterie découverts dans les tombes anciennes, est encore une preuve du goût très répandu à l'époque pour les objets anciens ou archaïques.

Les fleurs sont un des éléments décoratifs les plus importants d'une belle maison. Cet art savant de leur disposition a été hérité par le Japon et reste encore vivace dans ce pays. Les fleurs rares qui demandent des soins attentifs sont tout particulièrement appréciées. C'est ainsi que la mode du jasmin s'est répandue à Hangzhou. Plante très délicate, elle est transportée en pots par mer depuis les provinces du Fujian et du Guangdong. Un traitement compliqué et savant permet d'obtenir de très grosses fleurs et de conserver la plante au-delà de l'été. Entre autres prescriptions, il est recommandé d'arroser la plante avec du jus de poisson fermenté le dix de la sixième lune. Mais la région de Hangzhou produit aussi de très belles fleurs : près de dix sortes de pivoines d'hiver et d'automne, plus de soixante-dix espèces de chrysanthèmes, de nombreuses espèces de daphnées, des magnolias, des orchidées, sans compter les fleurs d'arbres fruitiers de variétés extrêmement diverses, qu'il s'agisse de fleurs de pruniers, de poiriers, de pêchers, de grenadiers ou de cerisiers¹⁵.

Les habitants de Hangzhou attachent plus de prix à la décoration qu'au confort. Pendant les grosses chaleurs, les gens du peuple quittent leurs logis étouffants et vont se promener en tenue légère dans la rue ou dans les jardins près des remparts. Les riches se réfugient dans leurs pavillons les plus frais et les mieux abrités du soleil. Mais, en hiver, ils ne savent pas se chauffer, et les minces cloisons protègent mal du froid. Les petits braseros transportables, garnis de charbon, qu'on dispose au milieu des pièces ne doivent pas être très efficaces. Quant aux pauvres, il est probable qu'ils ne se chauffent pas et comptent seulement sur leurs vêtements chauds et leurs couvertures ouatées pour se protéger des grands froids. Le lit creux en briques, le *kang*, qui communique avec le foyer, ne se rencontre sans doute qu'en Chine du Nord.

Dans les riches demeures, on fait brûler souvent des parfums et des encens, surtout au moment des réceptions, afin de rendre l'atmosphère plus agréable¹⁶. Un autre produit, plus répandu en raison de la modicité de son prix, est vendu dans les rues de Hangzhou sous le nom de « fumée à moustiques ». C'est là sans doute un produit fumigène très apprécié dans

toutes les maisons et très utile au moment où, vers le coucher du soleil, les moustiques sont les plus agressifs.

Dans les maisons des riches familles et des grands fonctionnaires, on peut voir des chats à poils jaune et blanc qui sont appelés « chats-lions » et auxquels leurs propriétaires attachent beaucoup de prix. Ils ne savent pas attraper les rats et sont élevés seulement pour l'agrément. Comme on l'a vu, l'amateur de chats d'appartement trouve sur les marchés de Hangzhou tout le nécessaire pour leur élevage : « nids à chats » et « poissons pour chats ». Mais on peut acheter aussi en ville des chats ratiers à longs poils et des chiens de garde auxquels il est d'usage de couper la queue¹⁷.

LA TOILETTE

Rien n'est aussi variable que la fréquence des bains en Chine suivant les régions. Mais, d'une façon générale, on se lave plus dans le Sud que dans le Nord, dans l'Est que dans l'Ouest. Les gens du Sichuan, proches voisins des Tibétains dont on connaît l'horreur de l'eau, se contentent de s'essuyer le visage avec une serviette au moment des grosses chaleurs et ils ne se lavent, selon un dicton, « que deux fois dans leur vie : à leur naissance et à leur mort¹⁸ », car ce sont là des lavages rituels obligatoires. Mais la région de Hangzhou est au contraire l'une de celles où le goût des bains est le plus vif. La ville elle-même et ses habitants sont propres. Les parasites sont rares, alors que dans la Chine du Nord et dans les régions de l'intérieur puces et poux sont les hôtes permanents de l'homme. Un auteur qui cite les différents moyens pour se débarrasser des poux raconte avoir vu à Yanzhou (petite ville située à 150 km en amont de Hangzhou sur le fleuve Zhejiang) une jeune femme fort élégante et richement parée, propriétaire d'une belle maison de thé dont la porte était laquée en or – signe évident de richesse – qui faisait la chasse aux poux. Ses vêtements étalés sur une petite table, elle jetait dans sa bouche tous les poux qui lui tombaient sous la main. Et cette opération était menée avec tant d'adresse et si rapidement qu'elle n'arrêtait

presque pas de porter sa main à sa bouche. Or, ajoute notre auteur, les gens qui étaient là s'en amusaient et n'en étaient pas offusqués le moins du monde : la chose leur semblait toute naturelle¹⁹.

Une très ancienne coutume voulait que, dans les hautes classes, on prît un bain chez soi tous les dix jours, et ce bain était l'occasion d'un congé pour les fonctionnaires. On se lavait alors non seulement le corps mais les cheveux. Aussi le traitement d'un fonctionnaire fut-il appelé « émoluments du bain et du lavage des cheveux » et le terme de bain finit par prendre le sens de décade, les bains supérieur, moyen et inférieur désignant les trois décades de chaque mois. Bain et lavage des cheveux constituaient une opération importante au cours de laquelle il n'était pas contraire aux règles de la politesse de faire attendre les visiteurs. Pour tout dire, c'était une sorte de rite qu'il est permis de rapprocher de tout un ensemble d'ablutions à fins rituelles plus nettement caractérisées : bains pris avant les audiences impériales par les fonctionnaires qui sont autorisés à approcher l'empereur, bains purificateurs pris avant les sacrifices importants, bain du nouveau-né, bain pris avant le mariage, lavage rituel du cadavre avant son habillage.

La fréquence des bains à Hangzhou et dans les régions méridionales de la Chine s'explique sans doute par d'anciennes pratiques paysannes mieux conservées dans le Sud que dans le Nord. Les fêtes d'accordailles chez les populations non chinoises des provinces du Sud comportaient encore une baignade en commun des garçons et des filles dans les eaux fécondantes d'une rivière ou d'un lac, rite connu de la Chine ancienne telle que l'ont révélée les *Fêtes et chansons* de Marcel Granet. Mais la pudibonderie nordique, qui s'est imposée à toutes les classes dirigeantes, reste très hostile à ces baignades où hommes et femmes se trouvent réunis. Les Chinois de bonne éducation ne se baignent pas en présence d'une femme ou d'un proche d'une autre génération. Cette pudeur, qui est poussée à son plus haut degré chez les lettrés-fonctionnaires, n'exclut d'ailleurs pas un goût très prononcé pour les raffinements érotiques et pour les jeux amoureux à l'occasion des bains. Cette attitude pudibonde, qui est en fait très répandue, rend compte de la remarque d'un auteur du XIII^e siècle à propos des

coutumes du Cambodge. Les Cambodgiennes, dit-il, aiment beaucoup à se laver nues dans les étangs, et les marchands chinois du pays viennent en groupe les regarder²⁰. Si la signification religieuse des bains subsiste dans certains usages définis, à Hangzhou, on se baigne le plus souvent pour le plaisir. Il y a, dans la ville, un très grand nombre d'établissements de bain signalés par un pot suspendu au-dessus de la porte. A son passage à Hangzhou en 1072, le pèlerin japonais Jôjun qui pénétra dans une de ces maisons de bain note dans son journal de voyage que le prix d'entrée était de dix sapèques²¹. Au dire de Marco Polo, ces entreprises commerciales auraient été au nombre de trois mille, et chaque établissement aurait pu recevoir à la fois cent baigneurs. On pouvait sans doute s'y faire masser, y boire du thé ou de l'alcool, et il est à présumer que la prostitution n'était pas absente de ces lieux. Fréquentés presque journellement par les habitants de Hangzhou, ils étaient alimentés en eau froide amenée du lac. Mais Marco Polo nous assure qu'il y avait également des bains chauds pour les étrangers, probablement destinés aux musulmans accoutumés à la chaleur étouffante des hammams. « Nombreuses sont les rues qui débouchent sur lesdits squares (le long de la Voie impériale), nous dit le voyageur vénitien. Dans certaines d'entre elles, il y a beaucoup d'établissements de bain à eau froide, avec de nombreux garçons et servantes pour aider dans leurs ablutions les baigneurs, hommes et femmes qui les fréquentent : dès leur enfance, ils sont habitués à se baigner dans l'eau froide en toute saison et ils disent que cette pratique est très hygiénique. Dans ces établissements, il y a cependant des cabines avec eau chaude pour les étrangers qui, n'étant pas habitués à l'eau froide, ne pourraient la supporter. Ils ont l'habitude de se laver tous les jours et n'iraient point manger avant d'avoir pris un bain²². » A la porte de ces maisons de bain, on rencontre des marchands ambulants qui vendent de l'eau chaude pour se laver le visage, et diverses médecines²³.

Ce sont sans doute les gens du peuple qui fréquentent ces établissements, car les riches possèdent leurs salles de bain particulières. Les baignoires sont en bois, en métal ou en faïence. On dispose un petit banc à l'intérieur pour que le baigneur puisse s'y accouder. Le sol est couvert d'une natte, et

l'on s'essuie avec des serviettes ou des mouchoirs. Les dames s'entourent d'un paravent. Pour la toilette des mains et du visage à laquelle on procède tous les matins, on se sert généralement d'un broc et d'une bassine en métal. Quant au savon, il est fait d'une mixture de pois et d'herbes, et se présente sous une forme liquide. Pour chauffer l'eau des bacs et des baignoires, on y immerge des pièces métalliques ou des pierres chaudes.

Si gens du peuple et des hautes classes ont, à Hangzhou, un goût très prononcé pour les bains, il faut noter aussi que certains personnages excentriques se signalent par leurs excès : certains poètes, philosophes ou esthètes étaient célèbres pour leur manie des ablutions ou, à l'inverse, pour leur goût incorrigible de la crasse. C'est ainsi que le grand réformateur du XI^e siècle Wang Anshi était réputé pour la saleté de sa personne et pour sa chevelure hirsute et repoussante. Deux de ses associés l'obligeaient à se baigner une fois par mois et disposaient des vêtements neufs pour sa sortie de bain. Au contraire, il existe des maniaques qui ont une phobie quasi religieuse de la souillure et se lavent les mains à tout instant, tel le grand calligraphe et peintre Mi Fu au XI^e siècle ; tel encore, un autre esthète du même genre à l'époque mongole qui poussait son goût de la propreté jusqu'à changer plusieurs dizaines de fois l'eau de son bac quand il se lavait le visage et à secouer dix fois de suite la poussière de son bonnet et de ses robes avant de les revêtir. Il prenait même soin de faire laver et frotter les arbres et les pierres qui se trouvaient devant et derrière son cabinet de travail. Il y a aussi des amateurs de bain sybarites, tel un nommé Pu Zongmeng qui avait chaque jour un petit et un grand lavage du visage, un petit et un grand bain de pied et, en outre, des bains complets, grands et petits. Il se faisait aider pour ces ablutions d'une douzaine de servantes et employait pour chaque bain cinq bacs complets d'eau chaude. Mentionnons enfin les superstitieux qui ne se laveraient point pour un empire les jours du rat et du lièvre qui passent pour être néfastes pour les bains²⁴.

Les Chinois du XIII^e siècle ignorent la brosse à dents et se contentent, après les repas, de se passer un mouchoir sur les gencives. Un autre de leurs usages scandalisait les marchands arabes dès le IX^e siècle. « Ils ne sont pas

propres, dit l'un d'eux : ils ne se lavent jamais avec de l'eau, quand ils ont fait, mais ils essuient cela avec du papier chinois²⁵. »

L'emploi des cosmétiques et des parfums semble réservé aux dames. Dans la région de Pékin, les filles de familles riches, pour protéger leur peau contre les atteintes du froid et du vent, s'appliquaient en hiver sur le visage une sorte d'onguent à base de plantes et conservaient jusqu'au printemps cet enduit nommé « parure de Bouddha ». Alors, dit-on, la peau de leur visage, maintenue longtemps à l'abri du soleil et du vent, avait la beauté du jade²⁶. Cependant, de tout temps à Hangzhou où la température est plus clémente, le maquillage des dames est composé d'un fond de teint blanc et d'une poudre rose foncé qui est disposée sur les pommettes. Les femmes de Hangzhou prennent également grand soin de leurs ongles. Elles les teignent avec un produit à base de feuilles de balsamine rouge pilées avec de l'alun. La couleur, tout d'abord assez pâle, s'accroît au bout de plusieurs applications, et cette teinture reste ensuite indélébile pendant plusieurs semaines. « Actuellement, dit un auteur, les vieilles dames se teignent ainsi les ongles tous les soixante ou soixante-dix jours. Mais les femmes musulmanes adorent cette teinture, et il y en a qui s'en appliquent même sur toute la main. Certaines personnes s'amuse aussi à teindre chats et chiens avec ce produit²⁷. » Les dames se servent volontiers d'huile pour entretenir leur chevelure et lui donner de l'éclat. On cite le cas d'une jeune femme fort coquette qui, pour s'être servie d'une huile qui ne convenait pas à un pareil usage, vit ses cheveux se coaguler en une masse si compacte et si solide qu'elle n'eut d'autre ressource que de se tondre²⁸. Un autre usage, connu en Chine dès avant notre ère, rappelle une mode répandue en Europe avant la dernière guerre. C'est l'épilation et le remplacement des sourcils par un trait noir au crayon, ce qui permet de donner au visage une expression souvent impersonnelle, mais qui est jugée généralement plus agréable.

Le bandage des pieds des fillettes est un autre moyen pour corriger la nature : les petits pieds atrophiés donnent plus de grâce à la démarche. Le bandage des pieds semble n'apparaître en Chine que dans le courant du x^e siècle²⁹. Peut-être cette pratique n'est-elle pas encore très répandue à

Hangzhou trois siècles plus tard. Peut-être reste-t-elle employée surtout pour les fillettes qu'on destine à la vie galante.

Dans tous les cas, les dames de la haute société, les femmes des riches marchands et les courtisanes prennent toutes un soin extrême de leur beauté et de leur parure. Elles renferment leurs cosmétiques, leurs bijoux et leur miroir en métal poli dans des coffrets en bois laqué, en jade, en or ou en argent, et portent suspendues à leur ceinture des bourses à parfums.

LE VÊTEMENT

La fonction essentielle attribuée au vêtement en Chine est de protéger contre le froid. Les moyens de chauffage sont en effet rudimentaires même dans les maisons riches et, chez les pauvres, ils sont presque inexistantes dans la Chine du Sud-Est. Le charbon y est rare et coûteux. Aussi compte-t-on beaucoup sur les vêtements doublés de bourre de soie, et sur les pelisses au moment des grands froids. Mais le costume est aussi l'un des signes de distinction sociale les plus évidents. Dans la classe dirigeante, le vêtement témoigne, au même titre que les insignes, le nombre et la qualité de l'escorte, de la position hiérarchique de l'individu. La couleur et les dessins de la robe, la forme et le type du bonnet, le genre de la ceinture, tous ces détails sont fixés pour chaque usage et pour chaque grade par des ordonnances impériales en fonction de considérations rituelles.

Il existe, dans les histoires officielles, des traités qui sont uniquement consacrés à décrire dans leurs moindres détails les costumes, les bonnets, les ceintures, les voitures, les sceaux de l'empereur, de ses proches, des grands personnages de la cour et des autres fonctionnaires. Un grand nombre de décrets sont relatifs à ces questions qui nous semblent, à nous modernes, d'un intérêt mineur. Elles ne l'étaient pas pour les Chinois, car cette étiquette minutieuse visait à la fois à une réglementation des dépenses et à des effets psychologiques. Elle entretenait un attachement vivace aux signes extérieurs du prestige et, par l'importance même qui lui était

attribuée, elle influait sur les sentiments. Elle visait, selon l'expression chinoise, à mettre en accord l'intérieur et l'extérieur. Pour croire, rien de mieux que de se plier d'abord et sans réticence aux gestes rituels qu'accomplissent les croyants : la foi viendra de surcroît et sans qu'on l'ait sollicitée. Seule l'armée, avec ses grades, ses uniformes et ses rites, peut nous aider à imaginer le monde chinois traditionnel, tel qu'il était encore dans toute sa pureté à l'époque des Tang.

Il y avait encore au début des Song, à la fin du x^e siècle, une série de couleurs obligatoires pour chaque grade de la hiérarchie mandarinale : au-dessus du 3^e degré, les robes devaient être pourpres, au-dessus du 6^e vermillon, au-dessus du 7^e vertes, au-dessus du 9^e turquoises³⁰. Le noir et le blanc étaient réservés aux simples particuliers. Cependant, cette réglementation tomba assez vite en désuétude, car la cour octroya sans aucune discrétion des robes pourpres à des fonctionnaires de tous grades.

Même aventure pour les parasols ronds en soie bleu-vert réservés tout d'abord aux princes de la famille impériale. Dès la fin du x^e siècle, le port de ces parasols fut permis à certains fonctionnaires, puis aux femmes du palais lors de leurs sorties en ville. En 1012, il y eut un timide essai pour faire marche arrière : seuls les membres de la famille impériale auront droit au parasol. Un peu plus tard, il n'y a pas de fonctionnaire qui ne se pavane avec un parasol. Il n'est guère de domaine où les privilèges vestimentaires n'aient subi un sort analogue, qu'il s'agisse de ceintures ou de bonnets. Les marchands enrichis, dont l'arrogance est chaque jour plus grande, contribuèrent pour beaucoup, de façon directe et indirecte, à la désagrégation de cette minutieuse étiquette³¹.

Gens des hautes classes et parvenus d'une part, gens du peuple d'autre part se distinguent dans les rues de Hangzhou au premier coup d'œil par leur costume. Les uns portent une grande robe qui tombe jusqu'à terre, les autres une blouse qui s'arrête sous la taille et un pantalon de couleur claire. Les femmes sont vêtues de longues robes ou de blouses qui descendent presque jusqu'aux genoux, de vestes à manches courtes ou à longues manches et de jupes. Lorsqu'elles vont à pied dans les rues, dames et jeunes

filles se couvrent parfois les épaules d'un grand fichu carré de couleur pourpre qui porte le nom de « couvre-tête³² ». A la différence des hommes, elles croisent leurs vêtements à gauche et non à droite. Les hommes de la haute société portent des robes unies pour tous les jours et des robes à dessins symboliques pour les cérémonies : phénix, dragons, oiseaux tenant dans leur bec des plantes de bon augure. Les fermetures sont du même type que celles de la robe chinoise traditionnelle : ce sont de petits boutons oblongs qu'on engage dans des boucles de tissu. Ces robes ont souvent une bordure de couleur plus foncée autour du col et autour des manches. Les manches, très largement évasées, servent au besoin pour le transport de menus objets. C'est ce que montre une anecdote qui met en scène un vieil homme, perdu de vices, incorrigible coureur de jupons. A la fin d'une vie de débauche, cet individu jadis honorablement connu dans l'administration s'est procuré une jeune concubine qu'il gâte comme un enfant. Chaque fois qu'il lui arrive d'être invité chez des parents ou des amis, il en profite pour ramener à sa maîtresse une friandise. Ayant rencontré un jour une connaissance dans la rue, il est amené à croiser ses mains pour un de ces saluts rituels et muets que les Chinois pratiquaient encore il y a moins d'un siècle. A ce moment, un paquet enveloppé d'une feuille de lotus tombe de sa manche, se défait et s'ouvre au milieu de l'hilarité générale des passants : c'était une portion de canard³³.

Le pantalon, emprunté aux cavaliers barbares de la Chine du Nord au iv^e siècle avant notre ère, est porté non seulement par les gens du peuple, mais également par les soldats qui en serrent la partie inférieure dans des bottes qui leur montent jusqu'au mollet.

Les beaux vêtements sont en soie et parfois, pour les grandes occasions, en brocart à fil d'or³⁴. Les petites gens portent plus couramment de la toile de chanvre. Le coton, cultivé par les populations montagnardes non chinoises de la Chine du Sud, commence seulement à se répandre au Jiangsu, dans la région située au sud de l'actuel Shanghai. Mais c'est encore un article de luxe. Pour se protéger du froid, on revêt des robes ouatées, des

pelisses, et l'on n'hésite pas à porter plusieurs vêtements superposés si le froid est vif. On s'enroule aussi des bandes de tissu autour du ventre.

On trouve à Hangzhou des chaussures de tout genre : souliers de cuir vendus sous le nom de chaussures huilées, sandales en bois ou en chanvre, pantoufles de satin. Les grands personnages sont juchés sur des sortes de cothurnes qui les grandissent. De même que l'on ne va jamais nu-pieds, on ne va non plus jamais nu-tête. Même les plus pauvres restent coiffés et chaussés, et il n'y a guère que les moines bouddhistes pour déambuler dans les rues sans abriter leur crâne rasé d'aucun couvre-chef.

Cependant, les femmes ne portent jamais ni bonnet ni chapeau. Elles se contentent de piquer dans leur chevelure, toujours arrangée avec art, des épingles de tête et des peignes. Les femmes de haut rang, princesses ou concubines impériales, les femmes de fonctionnaires et les épouses des riches marchands ont aussi des ornements de tête en or et en argent qui représentent des phénix ou des fleurs. Ces bijoux, dont les fouilles archéologiques ont permis de retrouver certains spécimens, sont d'une très grande finesse. Placés des deux côtés de la chevelure, les ornements en forme de phénix la surmontent à la façon de deux ailes et la cachent presque entièrement. Les dames portent aussi des anneaux de chignon et des boucles d'oreilles. Ce goût des ornements de tête, très répandu à Hangzhou, avait déjà été noté par les voyageurs arabes dès le IX^e siècle. « Les femmes, dit une relation arabe, vont la tête découverte et mettent des peignes dans leurs cheveux : il arrive qu'on voie sur la tête d'une femme vingt peignes d'ivoire et d'autres matières³⁵. » Au lieu d'être ramenée sur le devant en une masse imposante, comme c'était l'usage à l'époque des Tang, la chevelure des dames de Hangzhou est rejetée vers l'arrière et se termine par un chignon.

Les servantes se distinguent par leur coiffure très particulière : elles réunissent leurs cheveux sur le devant de la tête en deux touffes liées par des rubans de couleurs diverses et portent des franges sur le front. Les hommes sont généralement rasés, mais certains portent de longs favoris et une barbiche à la Napoléon III, spécialement les militaires : c'est signe de virilité que d'avoir une chevelure abondante. Aussi les soldats spécialistes

de la boxe portent-ils favoris et barbiche et de longs cheveux flottants sur leurs épaules³⁶. Quant aux enfants, on ne leur laisse qu'une petite touffe de cheveux sur le devant de la tête.

Les hommes de la classe dirigeante revêtent un grand nombre de bonnets de formes et d'appellations diverses. Mais c'est l'empereur surtout dont la garde-robe est riche en coiffures de tous genres, propres à différentes cérémonies. L'une d'elles est constituée par un bonnet surmonté d'une tablette horizontale à douze pendentifs. La plupart des bonnets sont en soie noire. Le type de bonnet qui est couramment porté par les lettrés enveloppe entièrement les cheveux, et il est noué par-derrière au moyen de deux pattes en forme de longues oreilles à demi rigides. Des originaux, bravant le ridicule, tiennent à porter des bonnets à l'ancienne mode, et certains magasins sont spécialisés dans la vente de ces coiffures antiques et surannées³⁷. Quant aux gens du peuple, on leur voit le plus souvent des turbans. Comme jadis à Kaifeng, au début du XII^e siècle, on peut à Hangzhou reconnaître au premier coup d'œil, à la forme et à la couleur de son turban, le métier exercé par un homme du peuple³⁸. Mais il existe encore d'autres types de coiffures : chapeaux ronds en paille pour la pluie et chapeaux de cuir.

La ceinture est, avec la coiffure, une des pièces essentielles du costume : c'est à ces deux ornements que le Chinois se distingue du Barbare. La ceinture, qui est très souvent un objet de grande valeur, est toujours apparente. On la porte sur la robe ou sur la blouse. Les plus belles ceintures ont des plaques ou des fermoirs en jade, en or ou en corne de rhinocéros. La corne est importée de l'Inde, et spécialement du Bengale dont les cornes passent pour être les plus belles. Ce commerce de luxe est déjà ancien et il fut longtemps aux mains des marchands perses et arabes. « Les Chinois, dit une relation arabe du IX^e siècle, font avec ces cornes des ceintures dont le prix atteint deux mille, trois mille dinars ou davantage... » On ne s'expliquerait pas la valeur étonnante atteinte par ces cornes et le goût si vif des Chinois pour cet ornement s'il n'avait pour lui que sa rareté : goût artistique et superstition tout ensemble sont à l'origine de cet engouement.

En effet, « il arrive qu'il y ait dans la corne l'image d'un homme, d'un paon, d'un poisson ou d'autres images encore³⁹ ». La corne a d'autant plus de prix que son image est plus rare et plus belle. Mais c'est aussi une sorte de talisman et elle passe pour être un aphrodisiaque. D'autres ceintures étaient ornées de plaques de jade, d'or, d'argent, de bronze ou de fer. Dans ce domaine encore, une réglementation officielle fixait à la fin du x^e siècle le port de tel ou tel genre de ceinture en fonction de la hiérarchie sociale⁴⁰. Mais on sait les atteintes que subirent assez vite, sous les Song, ces réglementations rituelles du train de vie.

A la ceinture pend généralement une bourse, fort tentante pour les voleurs, où l'on renferme l'argent et les menus objets tels que mouchoir, clefs, couteau, pierre à aiguiser, baguettes à compter⁴¹. Une autre pièce du costume est constituée par les éventails que portent aussi bien les hommes que les femmes. Ils sont de deux sortes. L'un est rond et rigide en soie blanche. C'est l'éventail typiquement chinois. L'autre est pliant et il a été emprunté à la Corée au milieu du xi^e siècle. Certains éventails sont décorés de peintures ou de calligraphies.

Richesse, luxe et raffinement sont caractéristiques de Hangzhou au xiii^e siècle. Cette ville est alors la capitale de l'élégance. Les habitants de Hangzhou, dit Marco Polo, « ont le teint blanc, les hommes aussi bien que les femmes, et sont d'un beau type ; pour la plupart, ils ne se vêtent que de soie, tant elle est produite en grande abondance dans tout le territoire de Quinsay (Hangzhou), sans compter la large quantité qui est sans cesse importée des autres provinces par les marchands... Les dames et épouses (des riches patrons de boutique)... parent leur costume de tant de soieries et bijoux que l'on ne pourrait en estimer le prix⁴² ». Mais Hangzhou compte aussi nombre de dandys très occupés de leur personne. L'un d'eux, à sa toilette, « jette un coup d'œil à droite et un regard rapide à gauche pour voir si son vêtement tombe bien et, s'il y a le moindre défaut de coupe, il appelle aussitôt son tailleur pour qu'il y mette bon ordre. Ses chaussures et ses bas sont en satin fin et en soie de Suzhou. A peine salis, il les jette et il n'en porterait pas qui aient été au lavage⁴³. »

LA CUISINE

Les ouvrages qui décrivent Hangzhou au XIII^e siècle nous ont transmis plusieurs centaines de noms de préparations culinaires qui étaient servies dans les innombrables restaurants et cabarets de la ville ou dans les banquets de la cour. A vrai dire, beaucoup de ces termes restent pour nous lettre morte, car nous ne savons pas le détail des recettes. Mais comme il n'y a rien d'aussi vivace que les traditions culinaires, certaines recettes ont dû se perpétuer jusqu'à nos jours : si l'on en juge d'après les aliments qui entraient le plus fréquemment dans la composition des plats, d'après les assaisonnements (poivre, gingembre, piment, sauce de soja, huile, sel et vinaigre) et les modes principaux de préparation, la cuisine de Hangzhou au XIII^e siècle ne semble pas avoir été très différente de la cuisine chinoise d'aujourd'hui. Tout au plus paraît-elle avoir été plus variée encore.

Différents facteurs rendent compte de la richesse et de la variété extraordinaires de cette cuisine. L'immensité de la Chine et ses diversités régionales, le fait que Hangzhou compte un grand nombre de réfugiés ou de gens de passage venus de toutes les provinces chinoises font que plusieurs types de cuisines régionales sont représentés dans la ville, cependant que le genre de cuisine qui domine à Hangzhou est lui-même le résultat d'une combinaison entre la cuisine du Henan (celle de l'ancienne capitale des Song entre 960 et 1126) et celle du Zhejiang.

On rapporte qu'à Kaifeng il existait à l'époque des Song du Nord des restaurants spécialisés dans la cuisine du Sud – c'est-à-dire, des provinces du Sud-Est, Jiangsu et Zhejiang. Ils avaient été ouverts à l'intention des fonctionnaires et des membres des grandes familles venus du Sud-Est à la capitale, qui trouvaient sans doute que la cuisine du Nord n'était pas assez relevée à leur goût. Cependant, le riz, importé de la vallée de la Huai et des régions situées plus au sud, était déjà l'un des aliments principaux des habitants de Kaifeng et il entraînait en concurrence avec le blé dans la cuisine

du Henan. A l'inverse, quand l'invasion de la Chine du Nord par les Barbares fit refluer vers le bas Yangzi les gens des hautes classes originaires de la région de Kaifeng, c'est le Sud-Est qui fut conquis par les traditions culinaires de la Chine du Nord. La plupart des restaurants de Hangzhou, dit-on, furent ouverts à ce moment par des gens venus de Kaifeng. On y imitait la cuisine de l'ancienne capitale et celle de la cour⁴⁴. C'est ainsi qu'un siècle plus tard une sorte de synthèse s'était faite entre deux des plus importantes cuisines traditionnelles de la Chine.

Mais il y avait également à Hangzhou des restaurants spécialisés dans certaines cuisines régionales : restaurants du Sichuan à la cuisine peut-être très pimentée, cabarets du Shandong et du Hebei où l'on servait sans doute, pour accompagner les alcools, des plats typiques de ces régions, restaurants dits de Quzhou (ville située à près de 400 kilomètres au sud de Hangzhou) dont la cuisine était de type populaire : viande hachée, nouilles au poisson et aux crevettes⁴⁵. Enfin, il devait se trouver à Hangzhou, bien qu'on n'en ait pas de preuve formelle, des restaurants où les marchands musulmans pouvaient respecter les interdits de leur religion, éviter les aliments abhorrés dont les Chinois ne faisaient pas scrupule de se nourrir, tels que porc, chien ou escargots, et ne manger que des bêtes mises à mort selon les meilleures règles coraniques⁴⁶.

Il ne semble pas que les modes d'alimentation des étrangers aient eu la moindre influence sur la cuisine des Chinois à l'époque des Song. Cependant, certains produits exotiques et coûteux étaient couramment importés à Hangzhou, principalement le vin de raisin, les raisins secs et les dattes. Au IX^e siècle, la datte était encore en Chine une curiosité. La preuve en est ce que rapporte un fonctionnaire chinois en poste à Canton à cette époque. Invité à goûter des « jujubes de Perse » chez un riche marchand arabe de la ville, il prit la peine d'en donner cette description. « Ce fruit, dit-il, a la couleur du sucre, sa peau et sa pulpe sont douces, et il donne au goût l'impression d'avoir d'abord été cuit au four et passé ensuite à l'étuve⁴⁷. » Quant au vin de raisin, connu en Chine depuis les conquêtes Han en Asie centrale, c'était encore, à l'époque des Tang (VII^e-X^e siècle), un

luxé réservé à la table des empereurs, et il provenait des vignes des parcs impériaux. Au XII^e siècle, ce luxe est à la portée des plus riches maisons de Hangzhou. « On ne produit là (à Hangzhou), dit Marco Polo, ni raisin ni vin, mais l'on importe d'autres pays du raisin sec très bon et du vin pareillement. Les indigènes, toutefois, ne font pas grand cas du vin, étant habitués à celui de riz aux épices⁴⁸. »

Voici encore une des causes de la variété et de la richesse de la cuisine : empruntant à de vieilles traditions paysannes, issues de milieux ruraux sous-alimentés, où les disettes et les famines étaient fréquentes, la cuisine chinoise fait un emploi judicieux de tous les végétaux et insectes comestibles, ainsi que des abats. Sans doute la Chine a-t-elle fait preuve dans ce domaine d'un plus grand esprit inventif que toute autre civilisation⁴⁹. Notons d'ailleurs qu'il n'existe aucun interdit religieux en matière de nourriture. Seuls les bouddhistes fervents et les ascètes taoïstes s'interdisent, les uns les légumes à odeur forte (oignon, ail), la viande et les œufs, les autres les céréales. Si le lait et les fromages sont inconnus, c'est parce qu'il n'y a pas en Chine de tradition pastorale. De même, les habitants de Hangzhou ne mangent pas de bœuf, car le bœuf est le fidèle compagnon du laboureur. Au reste, c'est un animal rare et coûteux, même dans le Nord, et il s'acclimate moins bien que le buffle dans les régions chaudes et humides du bas Yangzi. Quant à la chair humaine, elle ne serait pas l'objet d'une aussi violente répulsion qu'en Occident s'il faut en croire un auteur qui rapporte, en déplorant la chose, que des gens venus de la Chine du Nord, où des habitudes de cannibalisme s'étaient répandues à la suite des guerres et des famines du début du XII^e siècle, avaient monté à Hangzhou des restaurants où l'on servait de la viande humaine. Les plats de femme, d'homme adulte, de jeune fille et d'enfant portaient chacun un nom, et ils étaient servis comme viande de mouton, la chair humaine en général étant appelée, par euphémisme, « mouton à deux pattes⁵⁰ ».

Le climat de la Chine permet, du nord au sud, une extension et une variété de plantes cultivées beaucoup plus grande qu'en Europe et, par conséquent, une plus grande diversité de cultures. De plus, une agronomie

savante a sélectionné de siècle en siècle un nombre plus important de végétaux comestibles. Dans la région même de Hangzhou, on cultive 18 espèces de haricots et de soja, 9 espèces de riz, 11 espèces d'abricots, 8 espèces de poires, et il n'est guère de légumes ou de fruits dont il n'existe un grand nombre de variétés différentes⁵¹.

La situation exceptionnelle de Hangzhou et ses facilités de ravitaillement rendent compte de la diversité des produits que l'on trouve sur les marchés de la ville : poissons d'eau douce du lac et du fleuve, poissons de mer pêchés principalement sur les côtes sud de l'estuaire du Zhejiang, gibier des collines et des montagnes qui s'élèvent au sud de la ville, légumes des potagers situés à l'est des remparts, riz des plaines du nord, oies et canards du lac, porcs et chiens comestibles élevés dans les fermes des environs. A propos du chien, notons que c'est probablement un aliment des classes populaires, car il ne figure pas sur les menus des grands restaurants de Hangzhou. Et la viande de chien n'est sans doute pas un mets plus fréquent que ne le sont pour nous les escargots.

La population de Hangzhou est formée de classes si différentes par leur richesse et leur pauvreté qu'il importe de distinguer entre la cuisine des classes riches et celle des gens du peuple. Riz, porc et poissons forment la base de l'alimentation des classes pauvres. Il faut compter, suivant les estimations des contemporains, une consommation quotidienne de 12 décilitres environ de riz par personne. Aussi, comme on l'a vu, le commerce et le transport du riz par canaux et même par bateaux de mer venus de la région de Canton occupent-ils une grande place dans l'activité économique de la ville. Nuit et jour, des files de barques chargées de riz arrivent sans interruption dans les faubourgs nord de Hangzhou où sont situés les principaux marchés au riz. La céréale est vendue avec sa balle et doit être décortiquée dans des mortiers. Il existe depuis longtemps en Chine des mortiers automatiques mus par l'eau, mais l'abondance de la main-d'œuvre à Hangzhou explique sans doute l'absence de ces machines dans la ville, et un dicton local fait allusion à la consommation prodigieuse de pilons de bois que font les habitants de Hangzhou⁵².

Aux abattoirs, installés en plein centre de la ville, sont égorgés chaque jour, comme on l'a vu, plusieurs centaines de porcs, et il faut compter en outre avec les nombreuses charcuteries qui procèdent elles-mêmes à l'abattage des animaux qu'elles débitent. Quant aux poissons salés, qui sont un autre produit de consommation courante, ils sont expédiés par bateaux entiers vers Hangzhou des villes et villages de la vallée du Zhejiang. Les abats, foie, mou, rognons, intestins, estomacs entrent souvent aussi dans la composition des mets des gens du peuple. « Quant aux gens de basse condition, dit Marco Polo, ils n'hésitent pas à manger toute espèce de viande immonde sans le moindre dégoût⁵³. »

Il existe à Hangzhou de nombreux restaurants populaires, parmi lesquels les restaurants dits de Quzhou que nous avons déjà mentionnés. D'autres servent des raviolis aux légumes, des raviolis au porc et des poireaux aux pousses de bambou. Mais, en dehors même des restaurants et des cabarets, les gens du peuple trouvent à se nourrir en pleine rue à toute heure du jour et même de la nuit. On rencontre partout en effet des marchands ambulants qui vendent pour quelques sapèques des plats tout préparés.

La cuisine des grands banquets et celle des classes aisées sont évidemment plus riches et moins monotones que la cuisine populaire. La cour, les princes de la famille impériale, les hauts fonctionnaires et les riches marchands sont, autant par penchant que par vanité, avides de plaisirs raffinés. Riz, porc et poissons salés, nourriture des pauvres, ne figurent qu'accessoirement dans la cuisine des riches. Poules, oies, moutons, coquillages, poissons frais de tous genres sont au contraire parmi les aliments dont les noms reviennent le plus souvent dans les mets des restaurants célèbres. Les hautes classes se nourrissent également de gibier, et la chose est d'autant plus remarquable que, par suite du déboisement de la Chine, les produits de la chasse ont presque entièrement disparu aujourd'hui de l'alimentation des Chinois. Rappelons ici la liste donnée par Marco Polo : « Chevreuil, cerf, daim, lièvre, lapin, perdrix, faisans, francolins, cailles... » Les indications du voyageur vénitien sont confirmées par les sources chinoises : un habitant de la ville nous apprend que le daim

vendu sur les marchés de Hangzhou n'est parfois en réalité que de l'âne ou du cheval mort, et il conseille aux acheteurs de se méfier afin d'éviter les intoxications⁵⁴.

Nombre de restaurants célèbres de Hangzhou sont spécialisés dans certains types de plats. Il en est, par exemple, où l'on ne sert que des mets glacés, d'autres qui sont réputés pour telle préparation. Autrefois, écrit un habitant en 1275, les spécialités célèbres étaient la soupe au soja doux du Marché aux produits divers, le porc cuit dans la cendre de devant le palais Longévité et Compassion, la bouillabaisse de la mère Song en dehors de la porte du Réservoir aux sapèques, le riz au mouton. Plus tard, à partir des années 1241-1252, ce furent, entre autres, le porc cuit de Wei le Grand Couteau au pont du Chat et les fritures au miel de Zhou le Cinquième devant le pavillon à Cinq Entrecolonnes⁵⁵. Parmi les mets les plus raffinés, mentionnons les coquillages parfumés cuits à l'alcool, l'oie aux abricots, la soupe aux graines de lotus, la soupe pimentée aux moules, le poisson aux pruneaux ; parmi les préparations plus courantes, les beignets frits et soufflés coupés en lamelles, les raviolis et les pâtés. Tel gâteau, fait avec de la farine de blé, contient des pois, des haricots doux rampants et des fruits confits.

Un ouvrage cite plus de deux cents préparations culinaires qui pouvaient entrer dans la composition d'un grand banquet et a conservé l'ordre même dans lequel elles étaient servies. Il mentionne successivement 41 plats de poissons, crevettes, escargots, porc, oie, canard, mouton, pigeon frits, sautés, grillés, rôtis à la broche, rôtis au four ou bouillis ; 42 plats à base de fruits et de sucreries ; 20 plats de légumes ; 9 bouillies de riz avec différents ingrédients (sucre, soja doux, gâteaux coupés en lamelles, haricots...) ; 29 plats de poissons séchés ; 17 rafraîchissements (jus de litchi, boisson au miel et au gingembre, jus de papaye, jus de poire...) ; 19 types de pâtés et 57 desserts (gâteaux et plats de légumes et de viande qui peuvent être servis en dessert)⁵⁶.

Les habitants de Hangzhou font généralement trois repas par jour ; le matin, vers midi, et le soir au moment du coucher du soleil. Mais en vérité il

n'y a pas d'heures fixes. Dès l'aube, on vend sur la Voie impériale des intestins frits, des morceaux de mouton et d'oie, des pâtés, des bouillies de riz, des soupes aux abats et au sang⁵⁷. La nuit, les restaurants à la mode le long de cette grande avenue restent ouverts jusqu'à une heure tardive.

Dans les maisons riches, les mets sont servis sur des tables basses dans de petites assiettes de porcelaine. La variété et le nombre des plats importe plus que leur abondance. Le service est fait avec des plateaux laqués. Les convives se servent comme aujourd'hui de baguettes et de cuillers : il n'y a pas de couteaux sur les tables, car tous les mets sont découpés en morceaux assez petits pour pouvoir être saisis au moyen des baguettes. En raison de l'abondance de la domesticité et de son bas prix, il ne serait pas concevable que les convives d'un banquet ni même les clients d'un restaurant populaire aient à découper leur viande eux-mêmes.

Il est d'usage au cours des banquets de boire autant de petites tasses d'alcool qu'il y a de plats. La coutume a changé depuis les Tang où l'on buvait après le repas et où chaque convive ne levait sa tasse que lorsque son tour était venu de boire. L'alcool est toujours bu tiède, à la température du corps humain. Avant de le servir, on fait réchauffer les flacons dans des bols d'eau chaude.

Les alcools sont bus également en dehors des repas, au cours de réceptions ou dans les cabarets de la ville. On sert en même temps des légumes, probablement assaisonnés au sel et au vinaigre, des graines salées, des noisettes et divers mets de ce genre destinés à exciter la soif. Lorsque les clients ont passé leur commande, on enlève les plats qui étaient disposés devant eux, et des préparations plus raffinées leur sont apportées⁵⁸. Chanteuses et musiciennes charment les clients des cabarets, et ces établissements restent ouverts jusqu'au-delà de minuit en toutes saisons. Les alcools qui sont vendus à Hangzhou sont tous des alcools de riz, mais la variété de leurs goûts et de leurs parfums est étonnante : on n'y compte pas moins de 54 espèces d'alcools différents, dont la plupart sont fabriqués à Hangzhou même ou dans les villes voisines⁵⁹. La saveur de ces boissons explique le peu d'intérêt que les habitants témoignent pour le vin de raisin

qui est importé par mer. On n'y goûte sans doute que par curiosité. « Au lieu de vin, dit Marco Polo, ils font une boisson de riz et ils font bouillir le riz avec beaucoup d'autres bonnes épices mélangées ensemble, et ils le font d'une manière telle et si bien et avec un tel parfum qu'il est meilleur à boire que n'importe quel autre vin de raisin et qu'on ne peut souhaiter meilleur⁶⁰. » L'ivrognerie est certainement un vice très répandu à Hangzhou. Les fêtes sont une occasion fréquente de beuveries où chacun met un point d'honneur à s'enivrer, et le grand nombre des cabarets témoigne de la diffusion de l'alcoolisme.

En dehors des alcools, la seule boisson courante est le thé⁶¹. Les habitants de Hangzhou en boivent des quantités prodigieuses. Les variétés de thé sont très nombreuses et les différences de parfum et de goût sont sensibles à tous les amateurs. La région de Hangzhou ne produit que trois espèces de thé : thé des bijoux, thé de la forêt des parfums et thé des nuages blancs. Mais la ville importe du thé des provinces de la Chine du Centre et du Sichuan. Les différences de prix sont considérables. Le thé que l'on peut boire dans la rue ou sur les marchés et qui est vendu par les marchands ambulants ne coûtait qu'une sapèque à la fin du XII^e siècle. Au contraire, celui qui est servi par les maisons de thé à la mode peut être aussi coûteux que certains alcools. Absorbé en grande quantité, le thé procure une certaine ivresse. Aussi des lettrés ont-ils jadis composé de petites pièces à la gloire de ce breuvage où ils se sont risqués à comparer les mérites respectifs du thé et de l'alcool. On ne s'expliquerait pas la vogue extraordinaire du thé en Chine, puis dans le monde musulman, si cette boisson ne procurait pas une sorte d'euphorie et d'excitation artificielle. D'autre part, la préparation du thé oblige à faire bouillir des eaux qui ne sont pas toujours très propres (rappelons que Hangzhou est alimentée en eau par des puits et des canalisations qui amènent l'eau du lac à l'intérieur des remparts) si bien que l'usage général et constant du thé constitue une protection efficace contre les épidémies : personne ne s'aviserait de boire de l'eau pure.

1. *Wulinjiushi*, I, 3, p. 341.
2. Cf. *supra*, chap. I, *Surpopulation et difficultés de logement*.
3. Pour une analyse détaillée de cet ouvrage d'architecture de la fin du XI^e siècle, voir P. DEMIÉVILLE, « Le Ying-tsaofa-che », *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, 1925, p. 213-264.
4. Sur l'emploi de ces ornements de toiture, variable selon les régions, cf. *Pingzhou ketan*, chap. II, f^o 8 b.
5. DONG Zuobin, *Qingming shanghe tu*, Formose, Taipei, 1954, p. 2-3 des notes finales.
6. *Wulinjiushi*, VI, 11, p. 452.
7. Sur la réglementation des constructions à l'époque des Song, cf. *Songshi*, chap. CLIV fin.
8. *Guixin zazhi*, xu B, § 68.
9. Cette sentence est attribuée au poète Bai Juyi (cf. *Tang liangjing fangcheng kao*, quartier Lüdao de Luoyang) ou encore à Xie Yehe (cf. *Guixin zazhi*, xu A, § 3).
10. *MLL*, XVIII, 3, p. 291.
11. R. A. STEIN, « Les jardins en miniature d'Extrême-Orient », *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, XLII, 1, Hanoi, 1943.
12. *MP*, III, p. 91-93.
13. *Wulin jiushi*, III, 8, p. 379-380.
14. Cf. *Yijianzhi*, jia 5, f^o 8 a de l'édition du *Shiwanjuanlou congshu*.
15. *MLL*, XVIII, 3, p. 285-289.
16. *Guixin zazhi*, xu B, § 68.
17. *MLL*, XVIII, 3, p. 290. Le *Guixin zazhi*, xu A, § 22, explique pourquoi l'on a avantage à couper la queue des chiens. « Le chien, dit-il, est un animal très frileux. Chaque fois qu'il se couche, il protège son nez en le couvrant avec sa queue. Il peut alors dormir au chaud. Si l'on veut que les chiens montent bonne garde la nuit, on leur coupe la queue. N'ayant plus rien pour protéger leur nez du froid, ils veillent et aboient toute la nuit. »
18. *Guixin zazhi*, xu A, § 28.
19. *Jile bian*, *Shuofu*, XXVII, f^o 4 b.
20. ZHOU Daguang, *Mémoire sur les coutumes du Cambodge* (fin du XIII^e siècle), cité par E. H. SCHAFER.
21. *San-Tendai-Godai-san ki*, chap. I.
22. *MP*, III, p. 86.
23. *MLL*, XIII, 5, p. 242.
24. Sur les bains en Chine, cf. E. H. SCHAFER, « The Development of Bathing Customs in Ancient and Medieval China and the History of the Floriate Clear Palace », *Journal of the American Oriental Society*, vol. LXXVI, n^o 2, 1956.

25. J. SAUVAGET, *Relation de la Chine et de l'Inde*, p. 11.
26. *Jile bian, Shuofu*, XXVII, f^o 8 a.
27. *Guixin zazhi, hou A*, § 43.
28. *Jile bian*, f^o 12 a (paragraphe consacré aux différentes sortes d'huiles).
29. DONG Zuobin, *Qingming shanghetu*, notes initiales, p. 5 (*ding*), qui cite le *Zhuogenglü* de Tao Zongyi (fin du XIV^e siècle) : « L'usage de bander les pieds apparaît sous les Cinq Dynasties (X^e siècle) et fut peu répandu avant les ères *xining* et *yanfu* (1068-1085). Mais, depuis peu, cette mode est devenue si générale que l'on considérerait comme honteux de ne pas s'y plier. »
30. *Songshi*, chap. CLII, f^o 13 a de l'édition de Qianlong.
31. Sur cette dégradation des règlements somptuaires, cf. *Songshi*, chap. CLIII, f^o 13 a sq., où un haut fonctionnaire, dans un rapport au trône, met expressément en cause « les riches marchands qui vont à cheval sur des selles laquées ».
32. *Qingbo zazhi* de Zhou Hui, *Shuofu*, XXII.
33. *Guixin zazhi, bie A*, § 56, f^o 31 b.
34. « Dès l'époque des Tang, l'adoption, sous l'influence de l'Iran, des procédés de tissage occidentaux avait renouvelé l'art des textiles qui se perfectionna encore sous les Song. C'est à ce moment qu'on vit apparaître les brocarts tissés de fils d'or. » (*L'Art de la Chine des Song*, catalogue édité par le musée Cernuschi, Paris, 1956, p. 32). Le *Jile bian, Shuofu*, XXVII, f^o 12 b-13 b, contient un assez long passage sur les techniques de tissage les plus remarquables. Cf. encore *Pingzhou ketan, Shuofu*, chap. II, f^o 14 b de l'édition du *Shoushange congshu*, sur la gaze fabriquée par les nonnes du monastère Lianhua de Fuzhou, au sud du lac Poyang.
35. J. SAUVAGET, *Relation de la Chine et de l'Inde*, p. 11.
36. *MLL*, XV, 5, p. 312.
37. Sur l'histoire de la coiffure en Chine et au Tibet, voir la longue note consacrée à la natte par P. DEMIÉVILLE, *Le Concile de Lhasa*, p. 207-212.
38. *MLL*, XVIII, 1, p. 281. Cf. *Dongjing menghua lu*, V, 1, p. 29.
39. J. SAUVAGET, p. 13-14.
40. *Songshi*, chap. CLIII, f^o 4 a sq.
41. Lien-sheng YANG, *Harvard Journal of Asiatic Studies*, XIX, p. 48.
42. *MP*, III, p. 87.
43. *Yijianzhi, ding 6*, cité par XU Yitang, *op. cit.*
44. *Ducheng jisheng 4*, p. 93 et *MLL*, XVI, 4, p. 267.
45. *Ducheng jisheng 3*, p. 92 et 4, p. 94.
46. Sur la cuisine des musulmans en Chine, cf. J. KUWABARA, in *Memoirs of the Tôyô Bunko*, II, 1928, p. 48-50, où est cité le *Pingzhou ketan* de Zhu Yü (1119), chap. II : « Les

étrangers (musulmans de Canton) ne mangent jamais de viande de porc... Ils ne mangent jamais de la viande d'un animal qui n'aurait pas été tué selon leurs propres usages. »

47. J. KUWABARA, *ibid.*, p. 40.

48. *MP*, III, p. 85.

49. Sur les nourritures particulières à certaines régions de la Chine, cf. *Pingzhou ketan*, chap. II, f° 8 *b* de l'édition du *Shoushange congshu* : petites grenouilles au Fujian et au Zhejiang, grosses grenouilles dans la Chine du Centre, soupe de serpent à Canton. Les insulaires de Hainan mangent des insectes divers (mouches, moucheron, vers de terre) cuits dans des morceaux de bambou. Les étrangers de Canton, musulmans pour la plupart, assaisonnent leurs mets avec du sucre, du miel et du musc. En Mandchourie, on se nourrit de laitages assaisonnés de beurre aigre. D'une façon générale, remarque l'auteur de cet ouvrage, on mange salé dans le Sud, acide dans le Nord (mets assaisonnés au vinaigre). Les populations non chinoises de la Chine ainsi que les villageois aiment les mets sucrés, alors que les habitants de la plaine du fleuve Jaune et les citadins préfèrent les nourritures fades. A propos de la cuisine des Cantonais, le *Juanyou zalu*, *Shuofu*, XXXIII, f° 3 *a*, note que les gens de l'extrême Sud mangent des serpents, mais changent leur nom en « anguilles des broussailles ». De même, ils mangent des sauterelles sous le nom de « crevettes des broussailles » et des rats sous le nom de « daim domestique ».

50. *Jile bian*, *Shuofu*, XXVII, f° 14 *a-b*.

51. Cf. *MLL*, XVIII, 3, p. 283-284.

52. *Wulin jiushi*, VI, 11, p. 452 : « Les habitants de Hangzhou font une consommation journalière de 90 mètres de pilon à riz. »

53. *MP*, III, p. 85.

54. *Guixin zazhi*, *xu B*, § 66.

55. *MLL*, XIII, 4, p. 240.

56. *Wulin jiushi*, VI, 9, p. 445-449.

57. *MLL*, XIII, 5, p. 242-243.

58. *MLL*, XVI, 2, p. 263.

59. *Wulin jiushi*, VI, 10, p. 449-450.

60. *MP*, II, chapitre CI.

61. Il semble que le thé ait été connu en Chine avant le III^e siècle de notre ère, mais sa vogue comme boisson ne date que du VII^e ou VIII^e siècle. Voir *Yungu zaji*, *Shuofu*, XXVIII, f° 9 *a-b*.

CHAPITRE IV

Les âges de la vie

LE MILIEU FAMILIAL. Morale traditionnelle. Rapports familiaux et relations sociales. Dislocation des familles et indépendance d'esprit. — LA NAISSANCE. Différentes attitudes à l'égard des naissances. Infanticides, abandons et ventes d'enfants chez les gens du peuple. Cérémonies de la naissance dans les classes riches. — L'ÉDUCATION ET L'ENSEIGNEMENT. Douceur et amabilité. Diffusion de l'instruction. Ecoles d'Etat. Préparation aux concours de doctorat. Conceptions de l'enseignement. LE MARIAGE ET LA CONDITION DE LA FEMME. Une affaire de famille. Les cérémonies du mariage. La femme mariée. Vertus féminines et sévérité des mœurs. Rôle de la femme. — LA MALADIE. Théories médicales. Diagnostic. Thérapeutique. Médecine officielle et médecine privée. Pharmacies. — LA MORT. Crémation et inhumation. Cérémonies funèbres.

LE MILIEU FAMILIAL

Il existe en Chine une conception idéale de la famille. C'est la grande famille où vivent en commun plusieurs générations (grands-parents, parents, fils mariés, petits-enfants, domestiques), celle qui ne laisse point de place au développement des unités restreintes formées des parents et des enfants, qui semble étouffer toute personnalité et exige de l'ensemble de ses membres le respect des hiérarchies fondées sur la génération et sur l'âge. Cette famille idéale, c'est la famille riche et influente des hautes classes, la famille lettrée dont plusieurs membres ont servi ou servent l'Etat comme fonctionnaires. Elle s'est imposée aisément comme modèle partout où la structure familiale se rapprochait de ce type idéal et, par exemple, dans certaines zones rurales, mais plus difficilement ailleurs : on peut admettre que là où la grande famille est menacée, la morale familiale traditionnelle l'est aussi.

En quoi consiste donc cette morale fondée sur le respect des hiérarchies ? Les plus jeunes doivent obéissance et respect à leurs aînés et plus encore aux membres des générations antérieures. Les domestiques, intégrés à la famille, sont tenus au même respect et à la même humilité à l'égard de leurs maîtres. Mais tout est question de degré : âge, génération et degré de proximité. Rien de plus blâmable qu'un époux qui montrerait pour sa femme plus d'affection qu'il ne lui en doit. En matière de relations familiales, le trop est aussi condamnable que le trop peu, et c'est un art subtil et savant que de savoir accorder sa conduite à la hiérarchie complexe des devoirs. Seuls quelques grands Sages de l'Antiquité parvinrent dans ce domaine à une parfaite maîtrise.

Cependant, les relations familiales telles qu'elles existent dans la famille idéale sont le fondement de toute la morale, et le droit lui-même, dans toute sa structure et le barème de ses peines, n'en est que l'expression codifiée. D'après le Code des Tang, dont les dispositions générales sont encore en vigueur au XIII^e siècle, ceux qui lèvent la main sur leurs parents ou grands-parents méritent d'être décapités. Ceux qui frappent leurs frères et leurs sœurs aînés sont condamnés à deux ans et demi de travaux forcés, mais ceux qui frappent leurs cousins plus âgés reçoivent seulement cent coups de bâton. Un père qui brise les os de son fils en lui administrant une correction un peu forte est passible d'une moindre peine que s'il avait infligé le même traitement à un étranger. Un maître qui bat à mort son serviteur ne mérite qu'un an de travaux forcés, mais un serviteur qui tue son maître accidentellement est condamné à la mort par étranglement¹.

Fondement de la morale, les relations familiales sont aussi le fondement de la vie publique. Elles expriment de la façon la plus parfaite un type de rapport unique qui se rencontre dans toutes les formes de relation sociale : celui d'inférieur à supérieur, d'obligé à bienfaiteur. Si elles n'excluent pas l'affection, on ne peut dire que l'affection leur soit essentielle. Le sentiment familial est à la fois plus fort et plus diffus que nous ne serions tentés de l'imaginer. Le respect dû aux parents ne s'adresse pas à eux en tant qu'individus : il répond à une sorte de culte qui fait abstraction de leur

personnalité et préfigure déjà le culte des ancêtres. C'est un sentiment anonyme, impersonnel et éminemment transférable. La grande famille où cohabitent plusieurs classes d'âges enseigne aussi la bonne entente. Si, malgré les occasions multipliées de frictions – surtout entre les femmes chez lesquelles éclatent si fréquemment des querelles suscitées par la jalousie ou la mésintelligence –, la paix règne dans une nombreuse famille, les fonctionnaires locaux enverront un rapport à la cour pour faire connaître la vertu exceptionnelle du chef de famille. De petits miracles, des faits symboliques viendront parfois confirmer cette haute vertu (petits goretts et petits chiens nourris par la même mère, corbeaux et pigeons logeant dans le même nid), et la demeure méritera d'être signalée aux passants par quelque panneau.

En somme, la grande famille est l'école idéale de la vie en société, car la société entière ne doit sa cohésion qu'aux relations d'homme à homme et il n'y a pas de principe abstrait qui la gouverne. De là, un besoin très vif chez tous de se dévouer à un plus puissant en escomptant sa protection et de se lier à ses égaux par des échanges de présents et de services. L'individu ne peut vivre isolé. Plus il possède de relations, plus sa famille en possède elle-même, plus sa dignité est manifeste à ses yeux et à ceux des autres, plus grand est son sentiment de sécurité. Non seulement tous ceux qui portent le même nom de famille – et il n'y a guère qu'une trentaine de noms de famille courants – se sentent liés par des devoirs mutuels, et le sentiment de leur affinité les empêche de contracter des mariages, mais chacun peut se créer des liens de parenté artificielle avec un étranger, l'intégrer à sa famille ou en faire son frère juré. La société dans son ensemble n'est qu'un vaste réseau de relations de famille à famille et d'homme à homme. Surtout lorsqu'elle est puissante, la famille chinoise est un organisme tentaculaire.

Voilà des généralités qui restent le plus souvent valables. On s'efforce partout d'imiter les règles de vie, la morale, le comportement des hautes classes. Mais la grande famille des hautes classes n'est pas à beaucoup près le seul type de famille représenté en Chine. Suivant les régions et les milieux sociaux, l'unité familiale est plus ou moins étendue, sa cohésion

plus ou moins forte. Les cataclysmes naturels et la misère, les guerres et les invasions peuvent la réduire à deux ou trois membres et multiplier le nombre des isolés. Ainsi, la grande famille ne paraît être fréquente ni dans les campagnes de la région de Hangzhou ni dans les milieux populaires de la ville. Même dans les hautes classes, elle est loin d'être générale. L'exode vers le sud, devant les guerres et les famines qui ravagèrent la Chine du Nord à partir de 1126, devait amener une dispersion des familles et un affaiblissement des liens familiaux. Les émigrés, qui, pour la plupart, appartenaient à la haute société des provinces du Nord, furent décimés par le paludisme dans l'extrême Sud, affamés par un hiver exceptionnellement rigoureux dans la région du lac Dongting². Ils furent plus heureux dans la région de Hangzhou. Mais, coupés de leurs pays d'origine, séparés souvent pour toujours de leurs proches, beaucoup d'exilés durent sentir naître en eux plus d'indépendance d'esprit. La liberté des mœurs qui règne dans la grande ville de Hangzhou s'explique peut-être en partie par le grand nombre de ses réfugiés.

LA NAISSANCE

On a souvent insisté, et à juste titre, sur le besoin qu'éprouvaient les familles chinoises, dans la Chine traditionnelle, de se perpétuer et d'assurer, grâce aux naissances, la pérennité du culte des ancêtres et, en fin de compte, la survie de l'individualité familiale. Assurément, ce besoin se fait sentir d'autant plus vivement que l'individu lui-même n'a point de réalité en dehors de son groupe. Mais il va de soi que c'est dans les familles puissantes, aux relations étendues, dont de nombreux membres se sont illustrés dans la carrière mandarinale, que le culte des ancêtres prend toute son importance. C'est dans ces familles, peu nombreuses, que règnent dans toute leur vigueur les principes traditionnels. Or, si ces principes exigent une nombreuse descendance, ce n'est pas seulement afin que le culte ancestral ne soit jamais interrompu, mais aussi parce que les enfants

permettent de renforcer la puissance familiale. A ce niveau, religion et prestige social se confondent.

« Toute la structure politique de l'ancienne société chinoise, dit un sinologue moderne, exige des enfants, car le pouvoir est exercé par des familles ou des groupes de familles liées entre elles par des mariages. Ainsi, les enfants mâles sont nécessaires au maintien et au renforcement de la puissance familiale, ces enfants étant destinés à occuper des postes de commande dans l'administration³. » Plus la famille est riche et influente, plus elle s'efforce d'accroître sa puissance et le nombre de ses membres par les naissances, par les alliances matrimoniales les plus profitables et par l'extension de sa clientèle. Mais cette constatation a son corollaire : plus la famille est pauvre, sans appui, plus les difficultés de l'existence l'obligent à se fractionner, plus faibles en même temps sont les motifs qui la poussent à avoir une nombreuse descendance. Le culte des ancêtres ne peut être perpétué que par les enfants mâles, car les filles sont destinées à être complètement intégrées à la famille de leur mari. C'est pourquoi les naissances d'enfants mâles sont généralement vues avec plus de faveur, et les épouses et concubines cherchent par tous les moyens – médicaux, magiques ou religieux – à mettre au monde des fils. Mais c'est une erreur de croire que les naissances de garçons sont toujours bien accueillies et que celles de filles provoquent dans tous les cas le dépit des parents. Les conditions économiques peuvent tout changer, et c'est le cas dans les classes les plus défavorisées à Hangzhou. En effet, alors qu'il est toujours difficile pour un homme du peuple de trouver un moyen de vie, les filles, au contraire, peuvent être placées dans les familles riches comme concubines, dames de compagnie, brodeuses, actrices, joueuses de cithare ou joueuses d'échecs, cuisinières... et leur parents s'efforcent de leur donner une éducation conforme à leurs aptitudes particulières⁴.

Aux XII^e et XIII^e siècles, le fractionnement des familles et la réduction du nombre de leurs membres chez les gens du peuple sont d'autant plus accusés que les conditions économiques leur sont plus défavorables. Bien que la chose soit blâmée et contraire aux mœurs (en cette matière, ce sont

les familles de la haute société qui donnent le ton), il est courant, dans les campagnes du Zhejiang, de voir les fils s'établir à part du vivant de leurs parents. On s'explique aussi qu'à l'inverse de ce que l'on constate dans nos sociétés bourgeoises, ce sont les familles pauvres qui ont le moins d'enfants : la mortalité infantile doit y être plus grande, et ces familles ne peuvent pas, comme celles des hautes classes, entretenir de nombreuses concubines. Mais surtout, la misère les oblige à se séparer assez tôt de leurs enfants ou les pousse parfois à l'infanticide.

La naissance d'un enfant en surnombre, chez les familles du peuple dans la gêne, est ressentie en effet comme une catastrophe. C'est une bouche de plus à nourrir et, à la campagne, où les terres sont rares, c'est l'annonce d'une nouvelle division du patrimoine. Aussi un auteur de la fin du XIII^e siècle nous apprend-il qu'au Fujian « si un homme a de nombreux fils, il n'en élève pas plus de quatre et il ne garde pas plus de trois filles. Il prétend qu'il n'aurait pas le moyen d'en élever plus. » Dès la naissance, on tient prêt un baquet plein d'eau où l'on noie l'enfant immédiatement. Cela s'appelle « baigner l'enfant ». Cette pratique est surtout fréquente à l'époque dans les régions de l'intérieur, au nord-ouest de Fuzhou⁵. Ailleurs, cette coutume est appelée « herser la progéniture » : tous les enfants qui naissent aux parents après le partage du patrimoine entre les fils sont noyés⁶. Mais la noyade paraît avoir été surtout pratiquée à la campagne. A Hangzhou, on préfère abandonner les nouveau-nés dans les rues. Quant aux drogues abortives, qui étaient si répandues dans les villes chinoises à la fin de l'époque mandchoue⁷, on n'y a recours qu'assez rarement et en cas de force majeure, car elles sont dangereuses. La mère du prince Shaoling qui était de naissance vile avait été obligée de se faire avorter par ce moyen. L'enfant était né pourtant, mais il resta toute sa vie malingre et débile⁸.

L'abandon des enfants était au contraire si fréquent que la cour dut interdire cette pratique dès 1138 et elle accompagna cette défense de la création d'hospices pour les enfants trouvés⁹. « En ces provinces (de la Chine du Sud), dit Marco Polo, le menu peuple qui ne peut les nourrir jette les enfants aussitôt qu'ils sont nés. Le roi les faisait tous recueillir, faisait

écrire pour chacun sous quel signe du zodiaque¹⁰ et quelle planète il était né ; puis il les faisait nourrir en plusieurs endroits. Et quand un homme riche n'avait point d'enfants, il allait au roi et s'en faisait donner tant comme il voulait. Quand ils étaient grands, le roi mariait le mâle à la femelle et leur donnait tant du sien qu'ils pouvaient vivre bien à leur aise. En cette manière, il en élevait bien tous les ans vingt mille, soit mâles, soit femelles¹¹. » Ce témoignage de Marco Polo est confirmé par un auteur chinois du temps des Mongols. « A l'époque des Song, dit-il, il y avait dans toutes les préfectures des bureaux de protection de l'enfance. Si une famille pauvre avait un enfant qu'elle ne pouvait pas élever, les parents étaient autorisés à le donner à cette administration. On relevait la date exacte de la naissance, et l'enfant était confié à une nourrice. Les familles qui, au contraire, voulaient adopter des enfants pouvaient venir en chercher dans ces hospices. Dans les mauvaises années, une foule de bébés y étaient amenés. Ainsi, il n'y avait pas de nouveau-nés abandonnés dans les rues¹². »

Les familles pauvres ont encore un autre moyen pour se débarrasser des enfants qu'elles ne peuvent nourrir : elles les placent dans des familles plus aisées qui s'occupent de leur éducation ou s'en servent comme domestiques. C'est cette forme très répandue d'adoption et qui s'accompagne souvent d'un achat que note à sa façon une relation arabe du XIV^e siècle : « Je peux faire remarquer... que les jeunes esclaves des deux sexes en Chine sont à très bon marché. Et, effectivement, tous les Chinois veulent vendre leurs fils et leurs filles comme esclaves, et cela n'est pas mal considéré. Cependant, ceux qui sont achetés ne peuvent l'être contre leur volonté et on n'empêche pas non plus les enfants de se vendre s'ils le désirent¹³. »

On présume que les cérémonies qui accompagnent et suivent la naissance chez les gens du peuple à Hangzhou sont assez simples. Mais il n'en va pas de même dans les hautes classes. Dans le mois qui précède l'accouchement, les grands-parents maternels envoient à la mère des « présents pour hâter la naissance ». Ce sont des plats d'argent pleins de paille de riz et recouverts de brocart ou de papier. Sur le dessus sont disposés des fleurs et des mets de choix, des jujubes, des châtaignes et des vêtements brodés de couleurs vives

pour le bébé. Le jour de l'accouchement, ainsi que le septième, le quatorzième et le vingt et unième jour après la naissance, parents et amis offrent à la mère du riz fin, du charbon et du vinaigre.

Au bout d'un mois a lieu la cérémonie du bain : on plonge l'enfant dans un bac d'argent plein d'eau chaude parfumée. Les anciens de la famille agitent cette eau avec des épingles de tête en or ou en argent. On jette dans le bac des jujubes que les jeunes femmes présentes se disputent et qu'elles mangent. Ce rite, qui garde peut-être le souvenir d'anciennes coutumes (passage des rivières à gué et cueillette des plantes fécondantes), passe pour favoriser la naissance d'enfants mâles. On renferme dans un petit coffret d'or ou d'argent les premiers cheveux de l'enfant. La mère, prenant ensuite le bébé dans ses bras, fait le tour de l'assistance et adresse à chacun ses remerciements. Puis elle remet l'enfant à ses belles-sœurs, et c'est là ce qu'on appelle le « changement de nid ». Il y a de nouveau une grande fête au centième jour qui suit la naissance et une autre le jour du premier anniversaire. A ce moment, on dispose autour de l'enfant divers objets : livres classiques et bouddhiques, boisseau, balance, couteau, tissus de soie, fleurs, fil et aiguilles, jouets. Selon l'objet dont il s'empare, on tire des pronostics sur sa vocation future¹⁴.

Dans tous les milieux, on attache une importance extrême à la date de la naissance et on prend bien soin de la noter à l'heure près. Cette date passe en effet pour influencer sur toute la destinée d'un homme, et sa connaissance est nécessaire pour tous les actes et événements principaux de la vie, chaque fois en somme qu'on juge utile de consulter un devin. Les naissances du cinquième jour de la cinquième lune, jour de fête des animaux malfaisants (scorpion, guêpe, mille-pattes, serpent et crapaud), sont un objet de terreur. Les enfants nés ce jour-là sont en effet prédestinés au suicide (Qu Yuan, le grand poète du IV^e siècle avant notre ère, s'est donné la mort le 5 d'une 5^e lune) ou au meurtre de leurs père et mère¹⁵.

« C'est une coutume, dit Marco Polo, chez les habitants de Quinsay (Hangzhou), que, à la naissance d'un enfant, les parents inscrivent tout de suite le jour, l'heure, la minute de sa venue au monde. Puis ils font dire par

les astrologues sous quels signes du zodiaque elle a eu lieu, et leurs réponses sont consignées par écrit. Quand l'enfant est devenu grand et qu'il est sur le point d'entreprendre un commerce, de partir en voyage ou de se marier, ils donnent le document précité à un astrologue, lequel, après examen et réflexion, fait quelquefois des réponses qui se trouvent être fondées et auxquelles on accorde la plus grande confiance. De ces astrologues, qui sont plutôt des magiciens, il se trouve un très grand nombre sur les places publiques. On ne célébrerait pas un mariage que l'astrologue n'ait d'abord été consulté¹⁶. » Voilà pourquoi tous les Chinois connaissaient très exactement leur âge.

L'ÉDUCATION ET L'ENSEIGNEMENT

L'éducation vise à former des caractères affables, doux et obéissants. Elle enseigne d'abord la retenue, elle apprend à chacun à se contenter de son lot et à vivre en bonne intelligence avec ses proches, ses amis et les étrangers. Répandues même dans les classes humbles, les règles de la politesse n'ont pas d'autre objet. Elles traduisent une certaine entente de la vie dont émane un charme vrai et profond, car la politesse n'est pas simple forme extérieure, elle s'accompagne de sentiments et les suscite d'autant mieux qu'elle est l'unique moyen que chacun ait de s'extérioriser. C'est ainsi que les règles du savoir-vivre qu'on inculque aux enfants font naître en eux le respect des aînés et des supérieurs. On leur apprend à ne pas répondre aux remarques de leurs parents, à ne pas s'asseoir quand un supérieur, père, mère, ami des parents ou aîné est debout, à ne pas refuser de boire quand un supérieur les y invite. On a retrouvé parmi les manuscrits de la fin de l'époque des Tang découverts en Asie centrale des textes édifiants qui contiennent des recommandations de ce genre. Le fils pieux, l'ami ou l'épouse fidèles qui poussent jusqu'à l'héroïsme piété filiale et fidélité, tels sont les idéaux que l'on propose à la jeunesse.

Cette éducation freine les tendances individualistes et ne forme en général que des gens admirablement adaptés à la vie sociale. Elle ne produit guère de révoltés ni d'ambitieux. Elle ne favorise pas non plus les tempéraments guerriers et belliqueux. Notons qu'au XIII^e siècle les sports ne sont pas très cultivés et que leur pratique est même en régression par rapport à l'époque des Tang, où les gens des hautes classes montraient en particulier un engouement extraordinaire pour un jeu venu d'Iran : le polo. Au XIII^e siècle, au contraire, boxe, lutte, escrime, polo, tir à l'arc, football sont pratiqués presque exclusivement par les officiers et les soldats. L'opposition s'est accentuée à l'époque des Song entre les jeux de force et d'adresse qui restent très appréciés dans le peuple et les jeux nobles du lettré : échecs, calligraphie et composition littéraire. Le goût des armes est rare et il n'est pas encouragé. Aussi est-ce principalement chez les illettrés et dans la paysannerie que naissent les vocations militaires et que se recrutent les braves.

« Les gens de la ville de Quinsay (Hangzhou), dit Marco Polo dont on comprend assez l'étonnement quand on pense aux mœurs qui régnaient alors en Europe, sont de manières tranquilles. Ils ne savent rien du maniement des armes et n'en ont pas dans leurs maisons (ce qui est en effet interdit par les lois¹⁷). Jamais de brouilles entre familles, de querelles bruyantes, de discordes quelconques... et il y a un tel degré de bienveillance et de bon voisinage entre hommes et même entre femmes, que les gens vivant dans la même rue semblent être de la même famille¹⁸. »

La petite enfance est une des périodes les plus heureuses de l'existence. On laisse les enfants vaquer librement dans les rues, en groupes. On ne les bat point et, pour faire taire les plus insupportables, on se borne à les menacer en évoquant des sortes de croquemitaines. L'un d'eux est Liu le Barbare, au teint foncé comme celui des Indiens ou des Malais. Dans la vallée de la Huai et au Hubei, on effraie les petits enfants en leur annonçant la venue de Yang les Gros Yeux, à la voix terrible. Dans le sud du Jiangsu, au contraire, on fait appel à une sorte de démon guérisseur du paludisme¹⁹. A en juger par le nombre des marchands de sucreries et de jouets qui

parcourent les rues de la ville, les enfants sont plus souvent gâtés que punis. C'est seulement assez tard, semble-t-il, vers l'âge de sept ans, qu'on les envoie à l'école ou qu'on leur donne, dans les familles riches, un précepteur. Pour les enfants de l'aristocratie impériale et du haut mandarinat, il existe à Hangzhou une école spéciale où ils restent de sept à treize ans. Ils y apprennent chaque jour vingt caractères d'écriture²⁰.

Il est probable que, dans cette ville commerçante, un grand nombre d'enfants reçoivent une instruction élémentaire, c'est-à-dire qu'on leur enseigne quelques rudiments d'écriture et l'usage du boulier qui sert en permanence pour les comptes. Seuls les enfants des familles les plus pauvres restent illettrés. Dans les campagnes des environs, ils vont ramasser le bois, puiser l'eau, mènent boire le buffle. A la ville, ils aident assez tôt le père dans son métier et la mère dans son ménage.

Favorisé par le développement de la vie urbaine, par l'accroissement des classes moyennes, peut-être aussi par la diffusion du livre xylographié (il y eut, dès le x^e siècle, deux impressions officielles des Classiques), l'enseignement public et privé est très florissant dans les villes de la Chine du Sud-Est. C'est pourquoi on assiste, depuis le x^e siècle, à une augmentation du nombre des candidats aux examens officiels grâce auxquels sont recrutés les fonctionnaires et à un renouvellement des classes dirigeantes. Il y a, à Hangzhou, d'innombrables petites écoles dont les maîtres, anciens lettrés, candidats malheureux aux examens officiels, sont entretenus par les parents des élèves, et l'on entend partout, dit-on, le bruit des récitations et le son des instruments de musique. Il existe aussi, le plus souvent dans des retraites montagnardes, des académies privées, pourvues de bonnes bibliothèques, pour les étudiants avancés. Mais, depuis le xi^e siècle, l'enseignement d'Etat n'est plus réservé aux fils de nobles et de fonctionnaires. Des écoles de préfecture et de sous-préfecture ont été ouvertes dans toutes les provinces, sur l'initiative d'un conseiller de l'empereur, à la fin du xi^e siècle. C'est ainsi que Hangzhou compte une école préfectorale et deux écoles de sous-préfecture comprises dans l'enceinte des bâtiments administratifs. De plus, peu de temps après

l'installation de la cour, trois grandes écoles, qui existaient déjà à Kaifeng, capitale des Song du Nord, furent établies à Hangzhou : l'Ecole supérieure, l'Ecole militaire et l'Ecole impériale. On ouvrit en outre une Ecole de médecine.

Installées dans de vastes enceintes, ces grandes écoles comportent nombre de bâtiments et de pavillons isolés qui servent de bibliothèques, de salles d'étude ou de temples pour les cérémonies religieuses. A l'Ecole supérieure, qui est celle dont le recrutement est le plus large, mais qui peut être prise pour modèle, il y a vingt salles d'étude, un personnel administratif de quinze membres et près de deux mille pensionnaires : le nombre des étudiants, originaires de toutes les régions de la Chine, en était fixé à 300 au milieu du XII^e siècle ; il fut porté ensuite à 1 000 et atteint le chiffre de 1 716 vers 1270. L'Ecole de médecine, la moins importante de ces grandes écoles, ne comptait vers 1270 que 250 ou 300 étudiants et quatre professeurs. Le recrutement se fait, dans chacune de ces écoles, à la suite de concours triennaux²¹.

Le budget de ces établissements d'Etat, ainsi que celui de certaines écoles privées, est alimenté par les revenus de terres spéciales qui leur ont été affectées dès leur fondation – pratique inspirée sans doute par les fondations cultuelles des communautés bouddhiques. Ainsi, l'Ecole supérieure, fondée en 1142 à Kaifeng, dispose à la fin du XIII^e siècle, après son transfert à Hangzhou, de revenus annuels qui s'élèvent à 33 600 ligatures de mille sapèques. Les étudiants des grandes écoles d'Etat y sont entretenus gratuitement et fort bien nourris. Mais la discipline y semble relativement stricte : ils doivent subir des examens mensuels et deux examens plus complets au printemps et à l'automne. Quand ils sortent en ville, ils sont astreints à porter tous la même tenue. L'éducation religieuse qui, dans les familles, se borne au respect et au culte des ancêtres, et parfois à quelques bribes de textes bouddhiques apprises par cœur, tient au contraire une assez grande place dans la vie de ces écoles supérieures. Chacune d'elles a ses divinités particulières, sages et héros de l'Antiquité, Terre mère, grands généraux divinisés, patron de la médecine, etc. ; et les

cérémonies en leur honneur, les rites divers auxquels sont astreints les pensionnaires semblent un élément important de la discipline des grandes écoles²².

Toute l'instruction, lorsqu'elle cesse d'être élémentaire, est orientée vers la formation de candidats aptes aux concours officiels. Elle est le plus souvent à base de textes classiques anciens, dont la langue archaïque et d'une concision extrême diffère très sensiblement de la langue parlée à l'époque par les gens du peuple. Les élèves doivent s'imprégner de ces textes et en tirer, tout à la fois, leurs façons de s'exprimer, de penser et de sentir : les Classiques leur fournissent un riche lot d'images et de formules, et c'est à la maîtrise avec laquelle il sait en faire usage qu'on reconnaît le vrai lettré. Aussi, la part de l'apprentissage mécanique est-elle très importante ; un bon étudiant doit connaître presque par cœur les principaux Classiques et avoir suffisamment fréquenté les poètes anciens et modernes pour être capable d'en composer des sortes de pastiches.

Voici un exercice qui témoigne du sens littéraire très aigu de son inventeur – il est vrai que ce fut l'un des plus grands poètes chinois – et nous renseigne sur le genre de virtuosité qui était requise des candidats aux concours : Su Dongpo (1036-1101) enseignait à ses fils à écrire des compositions avec beaucoup de mots et peu d'idées, ou bien avec beaucoup d'idées et peu de mots et il en faisait ensuite la critique. Mais Su Dongpo n'oubliait pas les vertus de la réflexion. L'un de ses fils lui demanda un jour s'il y avait une méthode pour bien écrire. « Prenons, répondit-il, une comparaison : sur les marchés sont exposées une foule de marchandises. Je veux qu'elles soient à ma disposition. Or, il y a une chose que je puis employer pour cela et qui s'appelle la monnaie. Si j'ai de la monnaie, toutes ces marchandises seront à moi. Eh bien, en matière de composition littéraire, si j'ai d'abord des idées, Classiques et Histoires seront tous à ma disposition. L'essentiel dans les compositions littéraires, ce sont les idées²³. »

Beaucoup de bons esprits, à l'époque des Song, ont déploré le caractère artificiel d'un enseignement qui ne pouvait former que des esthètes ou des

dilettantes dépourvus de connaissances pratiques, en un mot des individus fort mal préparés à leur métier d'administrateur. A ce point de vue, l'éducation reçue par le prince héritier, au milieu du XIII^e siècle, peut être considérée comme typique. Le prince, nous dit-on, venait faire ses salutations à l'empereur son père au premier chant du coq. Il retournait dans ses appartements au deuxième, allait en conférence pour s'occuper des affaires de sa maison, puis il se rendait à la salle de lecture pour y étudier les Classiques et les Histoires officielles. En fin d'après-midi, il revenait devant l'empereur. Interrogé par lui sur le Classique étudié le matin même, il était autorisé à s'asseoir et à boire le thé si ses réponses avaient été satisfaisantes. Sinon l'empereur s'irritait et lui faisait expliquer à nouveau le même passage le lendemain. N'était-ce pas là, au dire des historiens postérieurs, montrer trop de soin dans les petites choses, quand l'essentiel était négligé : la situation économique de l'empire et la pression ennemie aux frontières étaient déjà très inquiétantes à cette époque²⁴.

Cependant, dès 1071, le célèbre réformateur Wang Anshi, auquel on doit la création des écoles de préfecture et de sous-préfecture, était parti en guerre contre les défauts et l'absurdité du système de recrutement des fonctionnaires civils. Si, déclare-t-il, ce système fonctionne, c'est parce que les examens constituent la seule voie d'accès normale à la fonction publique. Mais quoi de plus absurde que de contraindre de jeunes hommes pleins de vigueur à s'enfermer dans leurs chambres pour y consacrer tout leur temps et tous leurs efforts à composer des poèmes et des couplets rimés ! L'enseignement devrait faire une plus large place à la philosophie politique et à la préparation aux tâches pratiques de l'administration.

Les questions pratiques furent sans doute moins négligées après la fin du XI^e siècle. Ainsi, le précepteur du prince impérial, en 1193, lui remit une carte du ciel, une carte de la Chine, un tableau synoptique de l'histoire de Chine et un plan de Suzhou, qui était alors la plus belle ville chinoise après Hangzhou. Il inculquait à son élève une indignation patriotique contre les Barbares qui occupaient la Chine du Nord, mais il lui rappelait en même

temps, selon la meilleure tradition confucéenne, que la vertu, c'est-à-dire la retenue et la conscience de ses fautes, est essentielle²⁵.

Il est vrai aussi que l'enseignement n'est pas toujours purement littéraire ni livresque. Le doctorat de lettres, qui comporte des compositions en vers et en prose, est sans doute le plus couru. C'est celui qui donne le plus de prestige et qui livre accès aux carrières les plus brillantes. Mais il existe également des doctorats de caractère plus spécialisé ou plus technique : doctorats de philologie, d'histoire et de rituel, de droit, sans compter les concours prévus pour les militaires et pour les médecins officiels. Et il arrive que, dans les écoles privées, l'enseignement, loin de dispenser une culture de bon aloi, à base de Classiques, témoigne d'étranges intentions : les gens du Jiangxi (province située à l'ouest du Zhejiang), nous dit un auteur du XI^e siècle, ont un goût très vif pour les procès. C'en est au point qu'ils ont un livre écrit par un célèbre spécialiste de la chicane qui est plein de tours malhonnêtes. Cet ouvrage débute par les écrits calomnieux et il enseigne à en fabriquer. Il continue avec les accusations mensongères et termine sur les procédés pour pousser les gens à commettre des délits et avoir ainsi le moyen de les faire chanter. Ce livre, ajoute notre auteur (mais peut-être n'est-ce là que simple exagération ?), est même enseigné dans les écoles de villages²⁶.

Il est sûr que les lettres tiennent une moindre place dans l'éducation des filles que dans celle des garçons, mais elles n'en sont pas toujours absentes ; les femmes lettrées et poètes ne sont pas inconnues. L'un des plus grands poètes de l'époque des Song, Li Qingzhao (1081-1140), fut une femme. Il y a même des petites filles prodiges, telle cette fillette de sept ans qui fut appelée à la cour par l'impératrice Wu Zetian (685-704) et reçut l'ordre d'improviser un poème sur le thème de l'adieu à ses frères. Le voici :

Au pavillon de la séparation, les feuilles s'envolent soudain.

Sur le chemin de l'adieu, les nuages s'élèvent tout d'un coup.

Ah ! comme je regrette que les hommes ne soient pas comme les oies sauvages

*Qui font route ensemble*²⁷.

Cependant, on apprend surtout aux fillettes à filer et à broder : la confection des tissus est l'apanage traditionnel des femmes. Celles qu'on destine à la vie galante apprennent à chanter et à jouer de divers instruments de musique. Sauf, parfois, dans les classes populaires, les femmes n'exercent pas de métier. L'éducation essentiellement pratique qu'elles reçoivent est en rapport avec leur état permanent de dépendance et la place subalterne qu'elles occupent dans la société.

LE MARIAGE ET LA CONDITION DE LA FEMME

Une cérémonie qui a lieu au moment de la fête des morts, au début d'avril, marque le passage des garçons et des filles à l'état adulte. C'est, pour les premiers, l'imposition du bonnet dans le courant de la vingtième année et, pour les secondes, le port des épingles de tête, à quinze ans.

A quel âge se marie-t-on ? En milieu urbain, même chez les gens du peuple, il ne semble pas que les mariages aient lieu avant le moment de la formation. Mais les unions précoces doivent être plus courantes à la campagne où il arrive que le futur gendre soit adopté dès son enfance par ses futurs beaux-parents. Quant aux jeunes gens des hautes classes et aux fils de riches marchands qui mènent souvent une vie très libre ou restent occupés assez longtemps par leurs études, il est probable qu'ils n'entrent en ménage qu'aux environs de la trentaine. La femme a généralement quelques années de moins que son mari²⁸. Elle n'est jamais beaucoup plus jeune, car les mœurs sont hostiles à ce qui pourrait impliquer une confusion des classes d'âge.

Le mariage est conçu avant tout comme un moyen d'alliance entre familles. Pour les empereurs et leurs proches, il relève tout naturellement de la haute politique et de la diplomatie. Nombre de princesses chinoises au cours de l'histoire furent données comme épouses à des princes barbares

que les souverains chinois souhaitaient s'attacher. Mais ce n'est pas seulement à la cour que le mariage apparaît avec cette fonction politique : il n'y a pas, pour les grandes familles, de procédé plus efficace pour accroître leur prestige et leur puissance que le recours à de judicieuses alliances matrimoniales. Dans certaines régions de la Chine du Nord au XII^e siècle, une pratique courante consistait à célébrer l'union fictive d'enfants décédés lorsqu'ils auraient été en âge de se marier : c'est la preuve que le mariage intéresse au premier chef les familles²⁹.

Un usage assez curieux montre combien les familles de la haute société, à Hangzhou, se souciaient peu de dissimuler leur intérêt pour les beaux partis. Il arrivait souvent en effet que des familles influentes de la ville fissent enlever de force les candidats qui étaient sortis en tête de liste aux concours officiels de la capitale pour le recrutement des fonctionnaires. On raconte qu'un jour l'un de ces heureux candidats se laissa enlever sans résister le moins du monde par une douzaine de domestiques. Ils l'amènèrent dans la maison d'une famille puissante et riche, au milieu d'une nombreuse assistance. Une jeune fille vêtue d'or et de pourpre sortit alors des rangs et lui déclara sans ambages : « Je suis fille et pas trop laide. Je désire devenir votre épouse. Etes-vous d'accord ? » A ces mots, le prisonnier salua très poliment et répondit, au milieu des éclats de rire de l'assemblée, que c'était pour lui beaucoup d'honneur que de fouler le sol d'une aussi noble maison, mais qu'il aimerait bien rentrer un moment chez lui pour discuter du cas avec sa femme et voir ce qu'il conviendrait de faire³⁰.

Même dans les milieux populaires, le mariage reste une affaire de famille. Chez les plus pauvres, son objet immédiat est de nature économique : les parents âgés et sans ressources ont intérêt à marier leur fille afin d'être entretenus par leur gendre. Inversement, les beaux-parents qui ont su choisir une bru douée de piété filiale sont assurés d'être entourés de soins sur leurs vieux jours. Ainsi le mariage prend-il bien souvent l'aspect d'une sorte d'assurance sur la vieillesse pour les parents ou beaux-parents. Il arrive pourtant, surtout dans les plus basses couches de la société, que les unions répondent aux penchants des intéressés eux-mêmes. Romans et contes de

l'époque des Song mettent parfois en scène des femmes du peuple qui se marient de leur propre initiative et sans même consulter leurs parents³¹. Voilà un indice parmi d'autres de la liberté de mœurs qui existe dans les classes populaires en milieu urbain. Mais, à vrai dire, il s'agit là plutôt d'union libre que de mariage à proprement parler. En règle générale, fiançailles et mariage forment une longue suite de cérémonies et d'échanges de présents dont le nombre et la nature sont fixés par la coutume et sont chargés de significations symboliques.

Ces rites, qui sont évidemment observés avec plus de rigueur dans les hautes classes, varient d'une région à l'autre. A Hangzhou, on s'efforce d'imiter les pratiques en usage autrefois à Kaifeng, la capitale des Song du Nord. Cependant, on constate quelques différences de détail et un fait important qui est en contradiction avec les coutumes de Kaifeng : alors que les pourparlers de mariage sont déjà engagés entre les familles, les fiancés sont mis en présence l'un de l'autre. Si celle qu'on lui destine ne lui convient pas, le fiancé est libre de rompre.

Comme toute affaire importante, le mariage exige que l'on recoure à des intermédiaires. Ce sont les entremetteuses. Leur costume diffère selon leur rang. Ainsi, les entremetteuses de première classe, qui interviennent dans les mariages des personnes du haut mandarinat ou de la noblesse, portent un voile sur la tête et une veste de couleur pourpre. Celles de seconde classe ont un bonnet, une enveloppe de chignon jaune, une veste ou parfois une jupe ample, et se déplacent avec une ombrelle verte. Elles vont toujours deux par deux³². Dès que les parents sont entrés en rapports, la famille de la jeune fille fait remettre par les entremetteuses une carte portant le nom et la date de naissance de la fiancée éventuelle. Cette carte est transmise par la famille du futur fiancé à un devin qui juge du caractère faste ou néfaste de l'alliance. Si les conclusions du devin sont favorables, les familles procèdent à un échange de cartes définitives : celle du fiancé porte la liste des fonctions officielles détenues dans la famille au cours de trois générations, les noms interdits (noms personnels des parents et grands-parents qui ne doivent être écrits en aucun cas), le numéro d'ordre du fiancé

(est-ce l'aîné, le second, le troisième, etc.?), ses fonctions administratives, sa date de naissance à l'heure près, une mention indiquant quel est le chef de famille actuel, dans le cas où les parents sont décédés, et si le fiancé est un fils adoptif, enfin, une liste des biens qui seront attribués au fils lors de son mariage (or et argent en lingots, terres cultivables, maisons et villas, jardins). La carte envoyée en retour par la famille de la fiancée porte son numéro d'ordre et sa date de naissance ainsi que le détail de la dot : ornements de tête, perles, bijoux de tout genre, rideaux et tentures, champs, maisons et jardins affectés à la dot.

Les entremetteuses fixent un jour faste pour l'échange de ces cartes qui sont présentées dans des plats décorés de tissus de couleurs vives. La famille du fiancé choisit alors un autre jour de bon augure pour la « cérémonie des coupes ». Elle se rend à cette occasion chez les parents de la fiancée, à moins que ceux-ci n'aient loué un jardin ou un bateau sur le lac. C'est à ce moment que les promis sont mis en présence l'un de l'autre. Ils échangent des tasses d'alcool : le fiancé en boit quatre et la fiancée deux en réponse. Ce rite, dit-on, est destiné à « montrer que le garçon est fort et la fille faible ». Si sa future épouse lui convient, le fiancé pique deux épingles de tête dans son chignon. Sinon, deux pièces de satin aux couleurs vives sont envoyées à la famille de la fiancée. A Kaifeng, un parent décidait à la place du fiancé ; reçu chez les parents de la demoiselle, il examinait en détail son visage en se fiant à ses connaissances de physiognomonie, et de cet examen dépendait le sort des fiançailles³³. A Hangzhou, si les choses se sont bien passées, la famille du jeune homme envoie des ornements de tête, des vases en or, des jupes de brocart, de l'alcool et des friandises. La famille de la fiancée répond par l'envoi de pièces de tissus, d'anneaux, d'une paire de baguettes, de deux oignons et de deux vases où nagent quatre poissons rouges. Ce rite est connu sous le nom d'« envoi en retour des poissons et des baguettes ». Les familles riches, dit-on, font faire à cette occasion deux baguettes et deux poissons en or. Chaque fête de l'année est le prétexte de nouveaux échanges de présents. Enfin, peu de temps avant le mariage, les futurs beaux-parents envoient à la fiancée ce qu'on appelle « les trois ors » :

bracelet, chaînette de cheville et pendentif en or. Mais il arrive que, chez les petits commerçants de la ville, ces trois objets soient en argent ou en métal doré. La veille du mariage, dont le jour est fixé par un devin, la famille de la fiancée procède à une petite exposition des objets de valeur qui figurent dans la dot : bijoux, coffrets, vases de prix sont disposés dans une salle décorée de tentures. Le lendemain, la fiancée se rend en chaise à porteurs chez les parents de son futur mari. C'est une procession très brillante à laquelle il est d'usage d'inviter des « chanteuses » en renom. Devant la porte, on jette à terre des graines, des haricots, des sapèques et des fruits que les enfants se disputent. Cette coutume passe pour écarter du seuil les mauvaises influences, au moment où la future épouse va pénétrer chez ses beaux-parents. Des « chanteuses » portant des torches en forme de lotus et des bougies en forme de fleurs précèdent la fiancée. L'une d'elles, tenant un miroir et marchant à reculons, guide la future épouse. Celle-ci, soutenue par deux demoiselles d'honneur, s'avance sur un tapis ou sur des nattes de couleur verte : il serait néfaste qu'elle mît le pied à même le sol. Elle enjambe une selle de cheval et une balance, objets dont la signification symbolique reste obscure, puis se dirige vers une salle tendue de rideaux où elle se repose un instant. Mariés et assistants sont ensuite réunis et échangent un nombre de coupes d'alcool qui est fixé par la coutume³⁴.

Voilà, de façon très résumée, les rites du mariage en usage dans le beau monde, à Hangzhou. Il va sans dire que chacun s'efforce de les imiter, mais que, selon la fortune et le rang des familles, les cérémonies sont plus ou moins nombreuses et leur luxe plus ou moins grand.

L'alliance des familles que réalise le mariage est beaucoup plus d'ordre « diplomatique » que sentimental. En effet, aussitôt mariée, la nouvelle épouse n'a plus guère de contacts avec les siens. Ses noces ont eu pour effet de l'intégrer complètement à la famille de ses beaux-parents : elle participe au culte des ancêtres de sa nouvelle famille et doit témoigner sa piété filiale aux père et mère de son mari. C'est dire qu'elle leur doit une entière obéissance. Ce n'est qu'à de rares intervalles qu'elle est autorisée à rendre visite à ses parents et elle ne réintègre la famille où elle est née qu'en cas de

divorce ou de répudiation. La belle-fille modèle reste chez ses beaux-parents et continue à les soigner même après la mort prématurée de son époux ; elle met un point d'honneur à repousser toutes les tentatives que peuvent faire ses parents et ses frères pour la remarier. Mais c'est là une exception digne des plus grands éloges : il faut croire que, d'ordinaire, la jeune femme dont le mari est mort prématurément retourne dans sa famille d'origine.

Les motifs traditionnels de répudiation sont les suivants, et l'on remarquera que l'ordre même dans lequel ils sont régulièrement cités et la nature de quatre d'entre eux impliquent que les rapports de l'épouse avec les parents de son mari importent tout autant sinon plus que sa conduite en tant qu'épouse. Ce sont : le manque de piété filiale à l'égard des beaux-parents (désobéissance, injures et coups), la stérilité (qui menace la perpétuité du culte ancestral), l'adultère, la jalousie, les maladies qui empêchent de participer au culte des ancêtres et au nombre desquelles il faut sans doute compter l'épilepsie, le bavardage et le détournement des biens de la belle-famille. Cependant, ces motifs perdent leur valeur si la femme n'a plus de parents, si elle a déjà porté le deuil du père ou de la mère de son mari et si son époux est devenu riche alors qu'il était dans la misère au moment du mariage. Fait notable enfin, le divorce par consentement mutuel est admis : le mariage n'est pas en effet un lien indissoluble, malgré la solennité qui l'accompagne, et n'est confirmé par aucune sanction de caractère religieux³⁵.

La pudeur, la chasteté, la fidélité conjugale et la piété filiale à l'égard des beaux-parents sont les vertus féminines les plus appréciées. Ces vertus sont parfois poussées jusqu'à l'héroïsme, et les fonctionnaires des provinces s'efforcent de relever les cas les plus édifiants : tel celui de cette fille de chanteuse de Luoshan, au Sichuan, qui avait été mise en nourrice et élevée dans une honnête famille et qui préféra se donner la mort plutôt que de vivre du métier honteux auquel sa mère voulait la contraindre³⁶ ; tel encore celui de cette épouse qui, pressée par les siens, se pendit plutôt que d'abandonner un mari ivrogne, débauché, adonné au jeu et, pour finir,

condamné à une peine infamante, ce qui était là pour elle un motif suffisant de divorce³⁷. La cour rend des honneurs officiels à ces héroïnes. Cette morale féminine est en effet encouragée par l'Etat. Mais c'est dans les provinces reculées et dans les campagnes qu'elle règne avec le plus de rigueur. Filles, mères et fiancées infidèles sont jetées à la rue sans pitié. Un auteur rapporte qu'une jeune fille d'un village du Jiangxi fut ainsi chassée par son père, puis vendue comme domestique dans une localité voisine. Elle s'enfuit dans les montagnes et s'y fit passer pour une déesse. Comme la Fille aux cheveux blancs de l'opéra chinois moderne, elle vécut des offrandes de ses fidèles³⁸. Au besoin, on a parfois recours à des drogues abortives. C'est de cette façon que se fit avorter une jeune villageoise qui avait eu des rapports avec un démon à forme humaine (on s'aperçut après coup que ce démon n'était autre que le vieux chien jaune des voisins³⁹).

On le voit, les mœurs sont généralement très sévères, hostiles à tout écart de conduite chez la femme. On exige d'elle une chasteté irréprochable avant son mariage et, une fois mariée, fidélité à son mari et soumission à ses beaux-parents. Si sa fortune le lui permet, son mari est libre d'acquérir une ou plusieurs concubines et elle doit accueillir ces rivales sans leur témoigner la moindre jalousie. Cependant, ce qu'on appelle assez improprement polygamie, puisqu'il n'y a jamais qu'une épouse en titre, n'est répandu que dans la haute société et peut-être aussi chez les riches marchands : les gens des classes moyennes et plus encore ceux du peuple ne sont généralement pas assez riches pour entretenir plusieurs femmes.

Si la morale traditionnelle est si stricte à l'égard de la femme, elle a subi en revanche bien des adoucissements en milieu urbain et particulièrement à Hangzhou. Voici un fait qui en dit long sur la conduite des dames de cette ville : les femmes de la région de Hangzhou et de Suzhou, dit un auteur, sont si coquettes et si gourmandes que leurs maris, quand ils sont pauvres, ne peuvent subvenir à leurs besoins. Aussi beaucoup préfèrent-ils fermer les yeux sur leur conduite et ils leur permettent d'avoir des amants. Ceux-ci sont appelés « maris de complément ». Certaines dames ont ainsi jusqu'à

quatre ou cinq amis et celles qui habitent près des monastères bouddhiques ont parfois des moines pour amants⁴⁰.

Mais tout est question de milieu social : de pareilles mœurs ne seraient pas admises dans les hautes classes. Quoi qu'il en soit, les drames conjugaux semblent rares et, au dire de Marco Polo, les ménages chinois de Hangzhou respirent la bonne entente. C'est là sans doute un des résultats de l'éducation. « Cette bienveillance mutuelle est si grande, dit Marco Polo, qu'elle ne laisse place à aucune jalousie ni suspicion à l'égard de leurs femmes. Celles-ci sont traitées avec le plus grand respect, et celui qui se permettrait à l'égard d'une femme mariée des paroles déshonnêtes serait regardé comme un être infâme⁴¹. » Les mœurs, dans les classes riches de Hangzhou, sont en effet à la courtoisie. Mais la place de la femme varie d'un milieu à l'autre.

Les dames de la haute société et les femmes des riches marchands vivent d'une existence oisive. Elles ne se montrent guère et restent confinées le plus souvent dans leurs appartements. Leurs seules occupations, en dehors du temps qu'elles consacrent à leur toilette et à la direction générale du ménage, sont les jeux de société et la broderie. Au contraire, les femmes des petits commerçants participent activement à la marche des affaires. Elles tiennent les comptes, servent les clients. Il arrive même que certains restaurants soient gérés par des femmes seules. Les métiers féminins sont, il est vrai, peu nombreux : sages-femmes, entremetteuses pour les mariages, nourrices, domestiques de tout genre. Mais il n'est pas douteux que, dans les classes moyennes et inférieures, la femme mariée joue un rôle économique important : par là même, elle a, dans la famille, une autorité égale à celle de son mari. Beaucoup possèdent un sens inné du commerce. Elles sont pleines d'initiatives et habiles conseillères. Leur puissance se fait même parfois tyrannique : le type de la harpie ou de la mégère n'est pas inconnu.

Pour finir, il nous faut dire un mot des rapports entre les sexes. Les contes de l'époque des Tang et de celle des Song fourniraient maints exemples de

coup de foudre et d'amour-passion. La femme fatale, capable de « renverser un royaume » selon l'expression chinoise, la coquette qui ruine ses soupirants sont des types littéraires très répandus. Mais l'amour paraît garder en toute circonstance une forme impersonnelle, même lorsqu'il est le plus émouvant : son expression la plus parfaite se résume en une fidélité héroïque des fiancés ou des époux. Les beautés chinoises les plus prisées à l'époque des Song semblent manquer elles-mêmes de personnalité. Comme sous les Tang (VII^e-IX^e siècle), le type féminin idéal reste très sophistiqué. Les femmes de la haute société et les chanteuses courtisanes font un usage abusif des ornements de tête, des peignes, des pendentifs de perles et surtout des fards, des poudres et des parfums. On note pourtant une différence importante entre l'idéal féminin de l'époque des Tang et celui des Song : on est passé de la beauté d'apparat un peu lourde dont la chevelure formait un édifice savant au-dessus du front, qui faisait l'admiration des Chinois du Nord au VIII^e siècle, à un idéal de femme svelte, légère et mignonne. Cette évolution du type féminin répond sans aucun doute à une évolution parallèle des mœurs.

Par le luxe, la richesse, l'oisiveté d'une partie de sa population, l'intensité de sa vie sociale, la grande ville de Hangzhou constituait un milieu particulièrement favorable au raffinement des mœurs et aux progrès de la courtoisie. Mais ce milieu favorisait en même temps le développement de la galanterie et de la luxure. Dans les hautes classes lettrées apparaît une attitude de pudibonderie hypocrite qui, loin d'exclure la licence et le dévergondage, en est au contraire la confirmation. Un auteur du début de l'époque mongole nous apprend que les gens de la haute société s'adonnent souvent, sur le tard, à des pratiques dépravées. Non seulement, ajoute-t-il, ces pratiques sont nuisibles à la santé, mais elles empêchent la conception. Elles exigent en effet l'usage de liens qui gênent le passage des « souffles ». Que ceux qui ont soin de leur santé fassent bien attention à cela⁴² ! En l'absence de ce témoignage, on se douterait cependant que les concubines, achetées dans les familles pauvres, ne sont pas toujours uniquement destinées à pourvoir les grandes familles en descendance. Le nombre des

courtisanes, riches ou pauvres, laisse à penser que la galanterie occupait une très grande place dans la vie des Chinois de Hangzhou au XIII^e siècle. D'ailleurs, Marco Polo n'a-t-il pas vu dans la licence qui régnait alors en Chine une des principales causes de l'asservissement de ce grand pays ? « Mais sachez, dit-il, que les gens de ce pays n'étaient point guerriers, car ils plaçaient tout leur délice dans les femmes, et particulièrement le roi plus que tous autres, si bien qu'il n'avait souci que des femmes et de faire du bien aux pauvres gens. Dans toute sa province, il n'y avait aucun cheval⁴³ et son peuple n'était pas accoutumé aux batailles et aux armes, ni à manœuvrer en troupes. Cette province de Mangi (la Chine du Sud) est un lieu très fort parce que toutes les cités sont entourées d'eaux plus larges que la portée d'un trait d'arbalète, très profondes, et l'on n'y pénètre que par des ponts. Si bien que si les gens eussent été hommes d'armes, jamais ils ne l'eussent perdue ; mais parce qu'ils ne l'étaient mie, ils la perdirent⁴⁴. »

L'extraordinaire développement de la luxure à Hangzhou ne doit pas nous faire oublier que la Chine, comme l'Inde, avait une longue tradition en matière de techniques sexuelles. Des conceptions taoïstes en forment la base, et le bouddhisme magique, dit de Tantra, y a laissé des traces. Les techniques chinoises constituent une hygiène sanctifiante qui, par le moyen de certaines disciplines, permet d'atteindre la Longue Vie et mène sur le chemin de l'immortalité. La femme, en tant que détentrice de puissance féminine (*yin*), fournit à l'homme des éléments indispensables à sa réalisation. Aussi la plupart des pratiques sexuelles ont-elles pour objet de permettre à l'homme tout à la fois de conserver intacts sa puissance et ses principes masculins (*yang*) et de s'intégrer les pouvoirs mystérieux de la femme⁴⁵.

LA MALADIE

Les Chinois, par tradition et par aptitude, sont des naturalistes. Leurs connaissances médicales reposent sur une foule d'observations minutieuses

et de recettes originales qui forment aujourd'hui encore un héritage où la médecine occidentale peut puiser avec profit et dont les médecins chinois s'efforcent actuellement de faire l'inventaire en l'intégrant à la science moderne. Cependant, l'ensemble de ces observations et de ces recettes est rattaché, dans la médecine traditionnelle de l'époque des Song, aux conceptions philosophiques alors en vigueur ; le corps humain est conçu comme une reproduction du cosmos, et l'état de santé n'est que la traduction d'une harmonie générale de vertus singularisées, la maladie le signe d'une rupture de cette harmonie. Tout s'explique en fonction de correspondances qui ont valeur universelle, car elles s'appliquent aussi bien au monde physique qu'au corps humain. La théorie préexiste à l'observation, et l'observation, même lorsqu'elle est originale et constitue une découverte, n'est jamais exploitée pour elle-même, mais intégrée à la théorie.

Les médecins de l'époque des Song comptent cinq organes importants (cœur, foie, rate, poumons et reins) qui sont mis chacun en rapport avec l'un des cinq éléments ou vertus élémentaires (eau, feu, bois, métal et terre) qui ont pour caractéristique d'être produites ou détruites l'une par l'autre selon un ordre déterminé. Les cinq organes essentiels communiquent avec les cinq ouvertures du corps : les reins, par exemple, sont en relation avec les oreilles et le foie avec les yeux. Le corps est un réseau complexe de relations, et c'est pourquoi l'acuponcteur applique son aiguille à des endroits du corps qui peuvent être assez éloignés de la partie ou de l'organe malade. La santé est assurée par une bonne circulation des « souffles » (chaud, froid, sec, humide et igné) qui circulent à travers le corps et par un bon équilibre entre le principe féminin ou principe du froid (*yin*) et le principe mâle ou principe du chaud (*yang*).

La maladie peut avoir aussi son origine dans un excès des sept sentiments (joie, colère, tristesse, peur, amour, haine et désir). Ces conceptions fournissent à la fois les moyens du diagnostic et ceux de la thérapeutique. L'examen du visage ou celui du pouls, science dans laquelle les Chinois sont passés maîtres, permettent à un médecin expérimenté d'identifier

immédiatement la maladie. Un grand nombre de types de pulsations ont été relevés dont chacun correspond à une affection déterminée.

Voici comment, au dire d'un auteur de la première moitié du XII^e siècle, sont produits les ulcères des jambes. Cette affection, note-t-il tout d'abord, est très rare dans la Chine du Nord-Ouest, très fréquente au contraire dans le Sud. Pourquoi cela ? C'est que les habitants de la Chine du Sud aiment boire de l'alcool en mangeant des poissons salés. Or, le goût salé (l'une des cinq saveurs fondamentales) a pour vertu de faire descendre le sang dans les parties inférieures du corps. Le poisson produit une légère fièvre et a tendance à provoquer la formation d'ulcères. Quant à l'alcool, sa levure et l'aconit qu'on y ajoute en très petite quantité sont des poisons. Ces trois éléments (mauvais principes du sel, du poisson et de l'alcool) pénètrent dans la rate par laquelle passent les deux veines du tibia, et c'est ainsi que se forment les ulcères des jambes⁴⁶.

Quant aux procédés de guérison, ils consistent en massages qui ne portent le plus souvent que sur de très petites parties du corps (paume de la main, dessus du pouce par exemple), en cautérisations faites avec de l'armoise, en piqûres appliquées avec une aiguille d'argent en des points du corps très précisément repérés, enfin en drogues et breuvages divers. La chirurgie est très imparfaitement développée et ne s'applique guère qu'à la castration des eunuques, aux abcès et aux fractures. Acuponcture, massages et cautérisation semblent d'un emploi moins fréquent que les drogues. Ces médecines sont généralement à base de plantes et très complexes dans leur composition. Une seule décoction peut contenir, par exemple, jusqu'à vingt-quatre ingrédients. Des substances animales ou minérales y figurent à l'occasion, ainsi la corne de rhinocéros dont il est fait grand usage, les jades ou les perles pulvérisés. Mais il existe aussi des remèdes à base d'insectes : venin de crapaud (qui a même effet que la digitale), vers de terre, araignées, mille-pattes cuits et réduits en poudre, etc. Telle recette pour guérir le paludisme préconise l'emploi de la mouche de chien : « Prendre une mouche de chien. Lui enlever les pattes et les ailes. La rouler dans de la cire de façon à en faire une boulette qu'on prendra avec de l'alcool froid le jour

de l'attaque. » La peau de serpent peut être également efficace si le malade s'en introduit dans les oreilles et en tient dans le creux de ses mains⁴⁷. Un ver qu'on récolte dans les montagnes aux neiges éternelles d'Asie centrale sert à guérir « l'accumulation de fièvre » : il est froid comme la glace et il a une saveur douce comme le miel⁴⁸.

Vers 1080, l'enseignement officiel de la médecine, qui était auparavant réparti entre trois branches : pulsologie, acuponcture et traitement des ulcères et blessures, fut divisé en neuf sections. Leur énumération montre le haut degré de spécialisation atteint alors par la médecine chinoise : médecine générale et grandes théories médicales (deux sections), traitement des rhumatismes et des paralysies, ophtalmologie, obstétrique, odontologie et laryngologie, traitement des abcès et fractures, acuponcture et moxibustion, traitement au moyen de charmes et amulettes⁴⁹.

La mention qui est faite dans cette liste des procédés magiques de guérison indique bien que la médecine chinoise n'est pas plus dans ses théories que dans ses procédés thérapeutiques une médecine de caractère scientifique. Cependant, en dépit de l'acointance qui existe entre médecins, guérisseurs et magiciens, ce sont principalement des religieux, taoïstes ou bouddhistes, qui ont la spécialité des exorcismes, et certains sont doués, notons-le, d'un réel talent de guérisseurs. Ils ont recours à des charmes où sont inscrits des dessins de genre cabalistique, à des talismans que le malade doit porter sur lui en permanence ou encore à des formules magiques empruntées aux textes du bouddhisme ésotérique dit de Tantra. Pour chaque maladie, théories et remèdes varient sensiblement selon les écoles médicales, et les malades n'hésitent pas de leur côté à recourir à la fois à différents traitements : les procédés de caractère magique sont de ce nombre.

Selon les théories en vigueur, le paludisme, pour prendre un exemple, peut être produit par les esprits des morts, par le climat local, par une mauvaise alimentation, par une rupture d'équilibre entre le principe froid et le principe chaud ou par un manque d'harmonie entre les cinq vertus élémentaires à l'intérieur du corps, ou bien encore par une divinité

dénommée la Mère du paludisme. Les médecins distinguent seize sortes différentes de paludisme d'après les symptômes externes, et ils recourent à une grande diversité de traitements pour les combattre. Ce sont l'acupuncture, la cautérisation, les massages, l'arsenic à petites doses, des drogues à base de plantes, des drogues à base d'insectes, enfin des charmes et des amulettes dont certaines sont avalées. L'instant où le malade prend sa drogue importe beaucoup, quelle que soit d'ailleurs la maladie. Le moment doit être choisi en fonction de la position du soleil et en fonction de l'évolution des crises. Pris à contretemps, le remède risque d'être pire que le mal⁵⁰.

Une branche de la médecine chinoise qui n'est pas mentionnée dans la liste des spécialités prévues par l'enseignement officiel est constituée par la médecine légale. La justice chinoise, en vertu de son inspiration particulière, était amenée à faire grand cas des preuves matérielles et, par suite, cette technique se développa en Chine beaucoup plus tôt qu'en Occident. C'est ainsi qu'on possède un traité de médecine légale à l'usage des fonctionnaires de l'administration locale qui fut compilé vers le milieu du XIII^e siècle à partir d'ouvrages plus anciens. Il faudra attendre le début du XVII^e pour qu'on voie apparaître en Europe un ouvrage similaire, celui de Roderic de Castro. Le traité chinois du XIII^e siècle fournit un modèle de constat extrêmement détaillé pour toutes les parties des cadavres. Il donne une liste des moyens propres à identifier les différents types de morts possibles (strangulation, noyade, poison, coups, etc.), et il enseigne les procédés qui permettent, dans certains cas, de distinguer s'il y a eu meurtre, suicide ou accident. Il enseigne également les secours à donner aux moribonds : pendus, noyés, personnes atteintes d'insolation ou gelées, gens mourant d'inanition, et préconise, entre autres procédés, pour les noyés, la respiration artificielle⁵¹.

L'enseignement de la médecine est organisé par l'Etat, et la liste des drogues dont l'usage est officiellement consacré est établie par les soins de médecins-fonctionnaires de la cour, membres de l'Académie de médecine. Il existe donc une sorte de codex officiel. Ce répertoire comptait 850 drogues,

dont 656 étaient effectivement employées à l'époque des Tang (VII^e-IX^e). Il fut révisé à la fin du X^e siècle, et la liste des préparations augmentée de 133 drogues. En fait, sur les 983 drogues énumérées, seules 789 étaient réellement en usage. Des traités sur l'emploi de ces drogues étaient diffusés par les soins de l'administration. L'un d'eux, en cent chapitres, parut au cours des années 990-994 et un autre, moins important, au milieu du XI^e siècle. Vers 1080, un ordre impérial demanda aux médecins les plus capables, où qu'ils fussent, de faire connaître leurs préparations les plus efficaces. Ces drogues furent éprouvées par l'Académie de médecine et leurs modes de préparation largement diffusés⁵².

Ce dernier fait montre l'existence de deux types de médecines parallèles, l'une privée et l'autre officielle qui s'enrichit des traditions et des découvertes de la première. L'enseignement organisé par l'Etat est dispensé à l'Ecole de médecine dont la création remonte à 1076. Transférée à Hangzhou, cette école recevait vers 1270, comme on l'a vu, entre 250 et 300 étudiants⁵³. Elle est destinée à la formation de médecins officiels qui soignent l'empereur, les personnes de la cour et, d'une façon générale, les gens de la haute société. Les gens du peuple, au contraire, s'adressent à des médecins privés qui exercent d'ordinaire leur métier de père en fils. A leur avis, il n'y a de bons médecins que ceux dont la famille est depuis longtemps adonnée à la pratique médicale. « D'un médecin chez lequel on n'est pas médecin depuis trois générations, garde-toi d'absorber les drogues », dit un dicton populaire. La plupart des médecins sont spécialisés. Certains ne soignent que les maladies d'enfants dont les plus courantes sont les vers intestinaux et les ballonnements de ventre. D'autres sont seulement acuponcteurs, tel, à Hangzhou, celui du pont de la Rue des Eaux, quand on descend le canal. Chacun affiche à l'extérieur de sa boutique des panneaux indiquant sa spécialité et où il vante parfois son art : « Guérison rapide et assurée », lit-on sur un de ces panneaux qui figure sur une peinture de la ville de Kaifeng au début du XII^e siècle⁵⁴. Il faut croire que la réclame avait du bon, car on peut voir au musée de Shanghai une petite planche d'impression en bronze qui date de l'époque des Song et qui

servait apparemment à imprimer la réclame d'un acuponcteur. On y lit, en haut : « Boutique d'acuponcture de maître Liu de Ji'nan », et, au centre : « Vous la reconnaîtrez au lapin blanc qui sert d'enseigne devant la porte. » En dehors des boutiques de médecins, on trouve à Hangzhou un grand nombre de pharmacies de types différents : certaines vendent des plantes médicinales non préparées, en gros, d'autres des décoctions toutes faites et elles doivent être les plus nombreuses, d'autres seulement des herbes pour guérir les maux de ventre des enfants, d'autres encore des plantes de la région de Hangzhou exclusivement. Ces pharmacies ont pour enseigne, de façon traditionnelle, des Calebasses desséchées qui pendent au-dessus de leur porte. En plus de ces pharmacies privées, il existait, on l'a vu, des dispensaires publics où les drogues devaient être vendues, grâce à des subventions de la cour, à un tiers de leur prix courant. Mais, à cause de la gestion malhonnête des fonctionnaires et des employés qui étaient affectés à ces établissements, ils ne devaient être d'aucun secours pour les gens du peuple les plus misérables à l'intention desquels ils avaient été établis, et il n'est même pas sûr que l'institution subsiste dans le Hangzhou de 1270. Enfin, dans chaque préfecture, se trouvaient des hôpitaux et des hospices publics gérés par l'Etat. Y étaient recueillis et soignés gratuitement les pauvres, les vieillards, les infirmes et les incurables.

LA MORT

A la mort d'un proche, chaque membre de la famille entre dans un état de prostration qui est réglé par la coutume selon son degré de parenté avec le défunt. On s'habille de toile grossière et l'on s'interdit toute réjouissance. Les cérémonies des funérailles visent à chasser toutes les impuretés causées par la mort et, en même temps, à exalter le défunt en le transformant en ancêtre et, par là même, à rehausser le prestige familial auquel le deuil a porté atteinte. Elles comprennent un lavage et un habillage rituels du cadavre, ainsi que des lamentations réglées. Les femmes surtout sont

expertes à crier et à pleurer en se frappant la poitrine. Chaque famille met son point d'honneur à bien faire les choses et même à les faire le plus somptueusement possible. Aussi les funérailles sont-elles toujours l'occasion de grosses dépenses et, parfois même, elle plongent dans la misère les familles pauvres. Le cercueil, les objets nécessaires aux funérailles et, entre autres, les reproductions en papier de voitures, de chevaux, de domestiques qui doivent être brûlés pour accompagner le mort dans l'au-delà, la location du personnel indispensable et surtout le lopin de terre où l'on décidera d'enterrer le mort après consultation d'un spécialiste de la géomancie, tout cela coûte fort cher, sans compter la réception des amis et relations qui viennent faire leurs condoléances et les banquets qui leur sont offerts et pour lesquels on peut faire appel à des entreprises spécialisées.

Cependant, à Hangzhou, on ne recourt pas très souvent à l'inhumation : les terrains sont rares et hors de prix. Aussi la crémation du corps, qui doit être moins coûteuse que l'enterrement, est-elle d'un usage très répandu, surtout chez les gens du peuple et des classes moyennes. Cette pratique, si contraire aux mœurs traditionnelles, s'est propagée en effet depuis la fin du x^e siècle en diverses régions de la Chine (Hebei, Shanxi et provinces maritimes du Sud-Est), malgré l'opposition des pouvoirs publics. Ainsi, un décret impérial de 963 déclare qu'« en dehors de la capitale (Kaifeng) et en divers lieux, on s'est mis depuis peu à incinérer les morts. Il convient d'interdire cette pratique sauf dans le cas où le corps doit être transporté au loin (il est d'usage de se faire enterrer dans son pays natal) et celui où il s'agit de religieux bouddhistes et d'étrangers ».

Un autre décret, en 972, juge nécessaire de réitérer cette interdiction. Au début du XII^e siècle, la coutume de la crémation, qui a fait des progrès considérables, est pourtant encore l'objet d'une nette réprobation de la part des pouvoirs publics et de certains milieux chinois : tous ceux en fait où l'on reste vivement attaché aux traditions confucéennes. Un haut fonctionnaire, dans un mémoire à l'empereur, critique cette coutume en tant que mauvais traitement à l'égard des morts et il demande que les familles

trop pauvres pour faire enterrer les leurs soient autorisées à les inhumer dans des terres achetées aux frais de l'Etat⁵⁵. Telle fut l'origine de ces cimetières publics tels qu'il en existe à Hangzhou. Voici un autre indice de cette réprobation : on pouvait voir encore vers 1275, en dehors d'une des portes de Hangzhou, un tertre funéraire nommé le « Tombeau de la femme en bois ». Cette femme avait été jadis incinérée par son mari, et son fils, encore enfant, très choqué de ce que sa mère n'avait point de « terre à pins et à catalpas » (façon littéraire de désigner un tombeau), en pleurait souvent. Devenu adulte, il fit faire une statue en bois à l'image de sa mère, l'habilla, la fit mettre en bière et la fit enfin inhumer à cet endroit. Après quoi, il fit construire une cabane et acheta un lopin de terre destiné à l'entretien d'un moine qu'il chargea du culte de la défunte (encens brûlé le matin et lampes allumées à la tombée de la nuit⁵⁶).

Quoi qu'il en soit de ces témoignages isolés de réprobation, la crémation est presque générale à Hangzhou au XIII^e siècle. Les fours crématoires de la ville se trouvent à l'intérieur d'un établissement bouddhique nommé le monastère de l'Eveil et situé à l'angle nord-est du lac. La ville de Suzhou, à la même époque, avait un bâtiment analogue qui comprenait dix fours, également installés à l'intérieur d'un monastère bouddhique. Ce bâtiment ayant été détruit en 1261 par un typhon, le préfet de Suzhou avait demandé, sans doute en vain, que la reconstruction en fût interdite. Dans ces deux villes, les cendres étaient dispersées dans les mares par les moines préposés aux fours. Au Fujian, au contraire, elles étaient recueillies dans des vases de terre qui portaient le nom d'urnes d'or.

Comment expliquer la diffusion d'une pratique si contraire aux habitudes et aux conceptions chinoises ? Les motifs économiques – cherté des terrains et, spécialement au Zhejiang, les facilités de l'approvisionnement en combustible –, s'ils ont pu la favoriser, ne rendent pas compte de son origine. La mode a dû prendre naissance vraisemblablement dans des milieux des hautes classes où la foi bouddhique était intense et elle s'est répandue ensuite, sans grand obstacle, dans un monde que les modes de pensée et les conceptions bouddhiques avaient depuis longtemps imprégné,

bien que les familles vraiment dévotes y fussent l'exception. Il est notable en effet que ce soit les monastères bouddhiques qui s'occupent de l'accomplissement de ce genre de funérailles. Mais, de plus, comme l'indique l'expression populaire qui sert à les désigner, les crémations paraissent bien avoir pour objet une régénération ou une sorte de transmutation du corps par le feu. Or, non seulement les moines bouddhistes étaient normalement incinérés, mais il arrivait même, rarement il est vrai, que certains se fissent brûler vifs, selon une ancienne pratique, fort bien attestée dès le v^e siècle et qui a subsisté jusqu'à l'époque moderne au Fujian. Les moines ascètes qui mouraient dans les flammes, assis dans la posture des statues de Bouddha et récitant des textes sacrés, étaient assurés d'une renaissance d'un rang supérieur sinon de l'obtention définitive du nirvâna⁵⁷.

Marco Polo paraît avoir assisté à des incinérations de laïcs à Hangzhou. La description qu'il en fait montre que c'étaient des cérémonies bruyantes et apparemment joyeuses. C'est sur ce témoignage si vivant que nous terminerons :

« Un autre usage veut que, à la mort d'un grand et riche personnage, tous ses parents, les hommes comme les femmes, se vêtent d'habits grossiers pour accompagner sa dépouille jusqu'à l'endroit où doit se faire l'incinération. Le cortège est accompagné par des notes tirées de divers instruments et par des prières aux idoles, chantées à haute voix. Arrivés à destination, ils jettent dans les flammes beaucoup de papiers peints représentant domestiques, servantes, chevaux, chameaux, étoffes d'or et d'argent ; ils croient que, par ce moyen, le mort retrouvera dans l'autre monde ces hommes et ces animaux en chair et en os, qu'il aura de l'argent, des étoffes d'or et de soie. L'incinération terminée, on sonne en même temps de tous les instruments pour en tirer une note prolongée : tous disent alors que, après un tel honneur rendu à celui qui vient d'être réduit en cendres, son âme sera reçue par leurs idoles pour renaître dans l'autre monde et commencer une vie nouvelle⁵⁸. »

Une fois incinérés ou inhumés, les morts continuent à tenir une grande place dans la vie des habitants de Hangzhou.

Chaque défunt est représenté par une tablette qui porte son nom et qui est placée sur un petit autel dressé dans la salle principale de chaque demeure. On n'oublie point de présenter à ces tablettes quelques offrandes, de faire brûler de l'encens et d'allumer des lampes à leur intention au moment des fêtes consacrées aux morts, lors de leurs anniversaires et au Nouvel An. En outre, tous ceux qui ont été inhumés reçoivent la visite de leurs proches au moment de la grande fête des morts, au début d'avril, lors des cérémonies bouddhiques en faveur des défunts qui ont lieu le 15 de la 7^e lune, et, enfin, au premier jour de la 10^e lune. On se rend sur les tombes, en dehors des remparts, sur les collines qui bordent le lac, on balaie les tertres funéraires, on y dépose des victuailles et l'on s'y prosterne à plusieurs reprises.

-
1. *Tanglü shuyi* (Code des Tang avec commentaire), chap. XXII, articles 13, 11, 5, 7.
 2. *Jile bian, Shuofu*, XXVII, f^o 17 a-b et 21 a-b.
 3. W. EBERHARD, *Chinese Festivals*, p. 41.
 4. *Yanggu manlu* (XIII^e siècle), *Shuofu*, XXIX. Cf. *Jiangxing zalu, Shuofu*, XLVII, f^o 7 b sq.
 5. *Houdelu* de LI Yuan-kang (fin du XII^e siècle), *Shuofu*, LXXI.
 6. Cf. *Songhuiyao, Xingfa*, II (Jinyue), rapport à l'empereur daté du 9^e jour de la 5^e lune de 1109, qui signale de nombreux cas d'infanticide au Fujian.
 7. J.-J. MATIGNON, *Superstition, crime et misère en Chine*, Paris, 1902.
 8. *Guixin zazhi, xu B*, § 49.
 9. *Songshi*, XXIX, 5^e lune de la 8^e année *shaoxing*.
 10. Marco Polo ignore que toute l'astronomie chinoise est fondée sur l'équateur, comme notre astronomie moderne, et non sur l'écliptique.
 11. *MP*, III, chap. CXXXVIII, p. 31.
 12. *Suichang zalu*, par ZHANG Yuanyou des Yuan, *Shuofu*, XLVII, f^o 5 a-b. Ce texte est reproduit par le *Guzhong suibi* de GU Yanwu in *Haishan xianguan congshu*, chap. II B. Consulter S. IMAHORI, « A Study of the Protective Institutions for Babies in Sung Period », *Hiroshima University Studies* (Literature Department) n^o 8, oct. 1955.
 13. YULE, *Cathay and the Way thither*, IV, p. 116, texte traduit d'Ibn Batuta.
 14. *MLL*, XX, 2, p. 307-308.

15. *Guixin zazhi, hou*, § 63.
16. *MP*, III, p. 89.
17. La détention d'armes est interdite par l'article 20 du chap. XVI du Code des Tang dont la plupart des dispositions sont encore en vigueur au XIII^e siècle.
18. *MP*, III, p. 87.
19. *Guixin zazhi, qian*, § 10.
20. *Songshi*, CLVII, f^o 20 *b* de l'édition de Qianlong (1739). Les bâtiments de cette école primaire se trouvaient dans l'enceinte de l'Ecole impériale (*zongxue*).
21. Cf. *Songshi, ibid.*, f^o 33 *b*-34 *b* et *MLL*, XV, 1, p. 254-256, où un long paragraphe est consacré à ces grandes écoles de la capitale.
22. *MLL, ibid.* Voir I. MIYASAKI, « La vie des étudiants de l'Ecole supérieure sous les Song » (en japonais), in *Ajiashi kenkyû*, I, p. 365-401.
23. *Qingbo zazhi, Shuofu*, XXII.
24. L. WIEGER, *Textes historiques*, III, p. 1951.
25. E. CHAVANNES, « L'instruction d'un futur empereur de Chine en 1193 », *Mémoires concernant l'Asie orientale*, vol. I, 1913.
26. *Mengqi bitan*, XXV, f^o 8 *b* de l'édition du *Jindai bishu*.
27. *Yishi jiwén, Shuofu*, XXVI, f^o 2 *a*.
28. Les registres de recensement de l'époque Tang retrouvés à Dunhuang révèlent que la femme est généralement de deux à trois ans plus jeune que son mari. Mais il va de soi que l'écart peut varier selon les régions et les milieux sociaux.
29. Le *Zuomenglu*, ouvrage de la première moitié du XII^e siècle, *Shuofu*, XXXIV, f^o 8 *b*-9 *a*, décrit le rituel de ces mariages posthumes.
30. *Yüjiaji, Shuofu*, XXXII.
31. Cf. le conte d'époque Song traduit sous le titre de « Fifteen Strings of Cash » dans *The Courtesan's Jewel Box*, Pékin, 1957.
32. *Dongjing menghua lu*, IV, p. 30.
33. *Ibid.*
34. *MLL*, XX, 1, p. 304-307.
35. Sur le droit matrimonial en Chine, voir P. HOANG, *Le Mariage chinois au point de vue légal, Variétés sinologiques*, n^o 14, Shanghai, 1915.
36. *Songshi*, CDLX, 4^e biographie.
37. *Ibid.*, 5^e biographie.
38. *Guixin zazhi, qian*, § 21.
39. *Yijianzhi, ding*, XX, 4^e anecdote.
40. *Jile bian, Shuofu*, XXVII.
41. *MP*, III, p. 87.

42. *Guixin zazhi, hou* A, § 40. Le *Yijianzhi, yi*, IX, f^o 7 a, rapporte l'histoire d'un très riche médecin de Kaifeng, au début du XII^e siècle, qui fait sur ses vieux jours l'acquisition de dix concubines et ruine presque entièrement sa santé. Quant aux preuves de la vie dissolue menée par les pensionnaires des grandes écoles, elles seraient innombrables.

43. La critique est mal venue puisque les terrains bas et humides de la Chine du Yangzi ne se prêtent ni à l'élevage des chevaux ni aux combats de cavalerie.

44. *MP*, III, chap. CXXXVIII, p. 30.

45. Ces indications très sommaires sont empruntées à R. H. VAN GULIK, *Erotic Color Prints of the Ming Period, with an Essay on Chinese Sex Life from the Han to the Ch'ing Dynasty*, Tôkyô, 1951.

46. *Jile bian, Shuofu*, XXVII.

47. R. HOEPPLI, « Malaria in Chinese Medicine », *Sinologica*, IV, 2, 1955.

48. *Guixin zazhi, xu* B, § 8.

49. DONG Zuobin, *Qingming shanghe tu*, Taipei, 1954, notes finales, p. 5. Sur l'école de médecine, cf. *Songshi*, CLVII, f^o 33 b-34 b de l'édition de Qianlong.

50. R. HOEPPLI, *op. cit.*

51. *Song tixing xiyuan lu* de SONG Ci des Song, édité dans le *Congshu jicheng*, n^o 1456. Ce manuel de médecine légale est une compilation d'ouvrages plus anciens et doit dater du milieu du XIII^e siècle. Sous sa forme actuelle, qui contient des additions de l'époque mongole (1279-1368), il servait récemment encore de guide officiel pour les médecins de la police judiciaire. Sur les caractères généraux de la médecine chinoise, cf. P. HUARD, « Médecines extra-européennes », in *Concours médical*, Paris, 1957.

52. *Songshi*, CLVII, *loc. cit.*

53. *Ibid.* et *MLL*, XV, 1, p. 256.

54. DONG Zuobin, *op. cit.*

55. Sur la coutume de l'incinération en Chine, A.-C. MOULE, *Quinsai and other Notes on Marco Polo*, p. 44-51.

56. *MLL*, XV, 7, p. 250-261.

57. J. GERNET, « Les suicides par le feu chez les bouddhistes chinois du V^e au X^e siècle », *Mélanges de l'Institut des hautes études chinoises*, vol. II, Paris, 1960.

58. *MP*, III, p. 89.

CHAPITRE V

Le temps et le monde

LES SAISONS ET LES JOURS. Climat de la région de Hangzhou. Calendrier. Jours ouvrables et congés des fonctionnaires, des marchands et des gens du peuple. — LES FÊTES. Leur objet. Fête du Nouvel An et fête des lampes. Fêtes de printemps : du vin nouveau et du feu nouveau ; fête des morts. Un jour néfaste : le 5 de la cinquième lune. Fêtes d'automne : fête des tisserandes, fête de la lune et des femmes. Le mascaret de Hangzhou en septembre. Fête des chrysanthèmes. — LA RELIGION. 1. Conceptions générales. Confusion du naturel et du divin. Influences occidentales. Cultes irréguliers. 2. Le culte officiel. Faste et ritualisme. Un exemple : les sacrifices au Ciel et à la Terre. Hostilité des lettrés à toutes les formes non officielles de la religion. Indifférence aux doctrines. 3. Les cultes familiaux. Ancêtres et dieux de la maison. 4. Cultes et croyances populaires. Divinités locales. Médioms et illuminés. Sociétés secrètes : une secte manichéenne. Les pestilences, les revenants et les démons. Le jugement des morts. 5. Bouddhisme et taoïsme. Une religion qui se survit. Liturgie bouddhique. Doctrine et morale bouddhiques. Le taoïsme. Religions étrangères.

LES SAISONS ET LES JOURS

Le temps qu'il fait rend sensible le temps qui passe. En outre, certains phénomènes atmosphériques anormaux restent dans la mémoire de ceux qui en furent les témoins, et peuvent leur servir de point de repère. Aussi dirons-nous d'abord un mot des saisons dans la région de Hangzhou.

Bien que Hangzhou soit située à la même latitude que Le Caire, elle connaît parfois de rudes hivers dès la fin de décembre. Ainsi, en 1186, il neigea sans discontinuer pendant près d'un mois, et la neige atteignit en ville une épaisseur de trente centimètres. Trois ans plus tard, il y eut de nouvelles chutes de neige très abondantes. « Les branches des bambous, dit un poète, cassaient avec un bruit étrange. » En 1132, l'eau des canaux et du

lac gela sur une épaisseur de plusieurs centimètres. Certains émigrés du Nord qui savaient construire des glaciers souterrains en profitèrent pour mettre de la glace en réserve pour l'été, et ils enseignèrent ce procédé aux gens de Hangzhou. Mais, par la suite, lorsqu'il n'y avait plus de glace pour le palais impérial, on en faisait venir au moyen de bateaux rapides qui ne s'arrêtaient ni jour ni nuit¹.

Au printemps, un crachin continu voile le soleil. Il précède les mois de grosses chaleurs – juillet et août – pendant lesquels toute l'activité de la ville est ralentie. Alors, les gens du peuple s'installent en tenue légère sous les auvents, espérant profiter de la moindre brise, ou déambulent la nuit à travers la ville. Les riches se rendent dans les kiosques les plus abrités et les plus frais de leurs jardins. L'été, lourd et chaud, est la saison des averses. Au contraire, il ne pleut guère en automne et en hiver, et les sécheresses d'automne tombent au plus mauvais moment pour les cultures, quand les jeunes pousses des rizières auraient le plus besoin d'eau. « En plusieurs dizaines d'années, dit un auteur, je n'ai pas vu un seul automne où l'on n'ait pas fait de prières pour la pluie². »

Cependant, presque en toute saison, l'air de Hangzhou, comme celui de Suzhou, est saturé d'humidité et, à en croire un dicton local : « Dès qu'il pleut, il fait froid. Dès que le ciel est dégagé, il fait chaud³. »

Le 9 avril 1231, il se produisit un phénomène dont on trouverait sans doute d'autres exemples dans les annales de la ville. Des nuages jaunes, chargés de sable, plongèrent soudain la région dans une demi-obscurité. Il plut et tous les toits de Hangzhou furent recouverts d'une poussière jaune qui envahissait tout et pénétrait dans les narines des promeneurs. On ne pouvait se voir à quelques mètres de distance. Le soleil, sans éclat, était « comme un miroir métallique qui n'a pas encore été poli ». La nuit, alors que cet étrange phénomène durait toujours, le feu prit dans une maison à l'est du pont des Immortels et gagna de proche en proche dans toutes les directions. Le lendemain, la poussière était si dense qu'on ne distinguait pas la lueur de l'incendie. Quand, à midi, le feu put être enfin maîtrisé, tout un

quartier du sud-est de la ville, soit plus de dix mille maisons au total, avait été détruit⁴.

D'autres événements naturels marquent la vie des habitants de Hangzhou et, par exemple, les grands mascarets de septembre, au débouché du fleuve dans son estuaire. Mais ce sont principalement les fêtes, comme on le verra, qui, dans la conscience des hommes, règlent le déroulement des saisons, créent le temps et lui donnent son rythme, tout au long des douze ou treize lunes que compte chaque année chinoise.

Le calendrier est en effet soli-lunaire. Le premier de l'an est fixé, par les astronomes de la cour, à la deuxième nouvelle lune après le solstice d'hiver. Aussi les années commencent-elles plus ou moins tôt. Les Jours de l'An des années 1250 à 1276 ont, par exemple, pour équivalents, dans le calendrier de style julien, des jours qui varient entre le 16 janvier au plus tôt et le 13 février au plus tard. L'année, qui compte normalement douze lunes de 30 ou 29 jours (« grandes » et « petites » lunes), n'a que 354 jours et le décalage entre l'année lunaire et l'année solaire est corrigé par l'adjonction de sept lunes intercalaires dans chaque période de dix-sept ans⁵. Certaines années comportent donc 384 jours. Chaque trimestre correspond à une saison, équinoxes et solstices marquant non pas le début, mais le milieu des saisons. Ainsi, les première, deuxième et troisième lunes sont nommées lunes de printemps. Mais, en raison des lunes intercalaires, il arrive que certaines saisons durent quatre mois.

Le même désir d'ordre et de symétrie a maintenu le très ancien usage de la division du mois en périodes de dix jours (deux périodes de dix jours et une de neuf dans le cas d'une « petite lune »), bien que le compte du temps en semaine, dû à l'influence des calendriers occidentaux, ne soit pas inconnu⁶. Quant à la journée, elle est divisée en douze heures notées par une série de douze signes cycliques. La première heure s'étend approximativement de 11 heures du soir à 1 heure du matin. Mais les heures varient selon les saisons. Les cinq heures de nuit, qui portent le nom de veilles et sont annoncées en ville par des coups de tambour, sont plus longues en hiver qu'en été. D'une heure et demie environ au solstice d'été,

les veilles atteignent deux heures et demie en plein hiver. L'heure est, à son tour, divisée en quarts d'heure dont chacun équivaut à peu près à l'une de nos demi-heures.

C'est la cour qui fixe, imprime et diffuse dans tout l'empire les calendriers officiels de chaque année, car l'empereur reste, selon les plus anciennes traditions, le maître et le régulateur du Temps. Les calendriers sont indispensables pour les gens des campagnes : ils donnent la date des solstices et des équinoxes et fournissent des indications détaillées pour les travaux agricoles – indications d'autant plus précieuses que l'année solaire est rarement en accord avec les saisons réelles. Certains calendriers, très appréciés des gens du peuple, se présentent sous la forme d'almanachs qui contiennent des précisions utiles pour la divination et la géomancie : élément dominant de la journée (eau, feu, bois, métal, terre), jours fastes et néfastes pour chaque activité (affaires d'argent, voyages, enterrements, constructions, bains, etc.) et signes cycliques correspondant à chaque jour.

Ces signes consistent en deux séries de caractères d'écriture, l'une de dix et l'autre de douze, dont la combinaison permet d'obtenir soixante termes de deux signes qui servent à noter non seulement les jours mais les années, et se succèdent sans interruption. Ces signes cycliques sont d'un usage courant non seulement dans le peuple, mais dans les documents officiels et dans les textes historiques, où les années sont précisées par l'indication de l'ère dynastique. Ainsi, la 30^e année de l'ère *shaoxing*, marquée des signes cycliques *gengchen*, correspond à l'année 1160 ; la troisième année de l'ère *xianchun*, marquée des signes *dingmao*, à 1267.

Les habitants de Hangzhou sont très matinaux⁷.

« Vers quatre ou cinq heures du matin, lorsque ont retenti les cloches des monastères bouddhiques et taoïstes, des moines ermites descendent des collines qui environnent la ville et parcourent les rues de Hangzhou en frappant leur planchette de fer ou leur résonateur en bois en forme de poisson, annonçant partout la venue de l'aube. Ils crient le temps qu'il fait : “Le ciel est couvert”, “Il pleut”, “Le ciel est clair”. Qu'il vente, qu'il pleuve,

qu'il neige ou qu'il gèle, ils sortent. Ils annoncent aussi les jours de réception à la cour, les grandes et petites audiences, les audiences ordinaires. Ainsi, les fonctionnaires des diverses administrations, les officiers de surveillance, les soldats dont les noms sont portés sur les registres de tours de garde sont tous informés et se hâtent vers leurs bureaux ou vers leurs postes. Quant aux moines annonceurs, ils quêtent en ville pour leur nourriture le premier et le quinze de chaque mois ainsi qu'aux jours de fête⁸. »

Les audiences impériales ont lieu dès cinq ou six heures du matin. Sept heures sont considérées comme une heure tardive. Pour annoncer le début des heures de bureau au palais, on frappe sur des tambours. Dans les bureaux de la préfecture et des sous-préfectures, on se contente du son moins auguste du clapet de bois ou du gong. Les employés de l'administration doivent être présents, sous peine de bastonnade, dès l'ouverture. Toutes les affaires sont traitées le matin et l'après-midi. Ainsi, les fonctionnaires peuvent disposer librement des fins d'après-midi et des soirées. Ils emploient ces moments de loisir à la lecture, aux compositions littéraires, à la calligraphie, aux promenades ou aux échecs. Cependant, il y a parfois des gardes de nuit dans les bureaux, et les fonctionnaires de garde sont tenus d'apposer leurs noms sur des registres. Sous les Song du Nord (960-1127), les fonctionnaires des quatre bibliothèques impériales avaient pris l'habitude de ne pas faire leurs gardes de nuit sous le prétexte de malaises intestinaux, si bien que le registre des bibliothèques impériales fut surnommé « registre des maux de ventre ».

Les fonctionnaires ont droit à un jour de congé à la fin de chaque décade. En dehors de ces jours de repos, ils disposent de cinquante-quatre jours de congé régulier par an, répartis en courtes périodes de sept, cinq ou trois jours. Ces congés leur sont accordés au moment des fêtes annuelles, telles que les fêtes du solstice d'hiver ou celles du Nouvel An, ainsi qu'au moment des anniversaires de la mort et de la naissance des empereurs. Pour l'anniversaire de la mort de ses parents, chaque fonctionnaire est également dispensé de tout travail pendant un jour. Il a droit à une période de vacances

dans sa famille tous les trois ans. Cette période varie d'un mois à quinze jours selon l'éloignement de sa famille, et les délais de route n'y sont pas inclus. La cérémonie de l'imposition du bonnet viril pour un fils, le mariage d'un enfant ou d'un proche sont encore l'occasion de quelques jours de congé. La seule interruption de longue durée dans la carrière d'un fonctionnaire est celle qui a lieu au moment du décès du père ou de la mère : les fonctionnaires civils sont alors obligatoirement licenciés pendant trois ans et ils profitent généralement de cette inactivité forcée pour se consacrer à leur passe-temps favori : rédaction d'ouvrages littéraires, calligraphie, peinture, etc.

A la différence des fonctionnaires, commerçants et gens du peuple travaillent sans interruption. Dès l'aube, les boutiquiers disposent leurs étalages, et les gens des faubourgs et de la campagne qui viennent vendre au marché du matin affluent vers le centre de Hangzhou. Sur la Voie impériale, on vend au petit jour des friandises pour le petit déjeuner : intestins frits, morceaux de mouton et d'oie, potages de genres divers, galettes chaudes, galettes cuites à la vapeur, pâtisseries glacées. Aux portes des établissements de bain, des marchands ambulants proposent de l'eau chaude pour la toilette du visage, des inhalations et des pilules pour « nourrir le souffle vital ». « Chaque jour, dit un habitant, depuis l'aube jusqu'au soir, sur la Voie impériale et dans les rues avoisinantes, c'est l'activité incessante des marchands ambulants, des boutiques et des marchés. Cette fièvre cesse subitement au moment du repas du soir. Chacun alors rentre sa marchandise, clôt sa devanture ou renferme sa pacotille². » L'activité commerciale imprime à la ville une sorte de pulsation journalière : le matin vers le centre et le soir vers les faubourgs.

Mais de nombreux quartiers de Hangzhou, en bordure de la Voie impériale, restent animés dans la soirée et bien au-delà de minuit. Cabarets et maisons de chanteuses sont ouverts jusqu'au quatrième coup de tambour, vers deux heures du matin. Dans la nuit, des porteurs de fléau installent sur l'avenue des étalages provisoires où ils font infuser du thé pour la commodité des passants et des promeneurs. Il y a aussi un commerce

nocturne sur la Voie impériale, sauf aux abords du palais où l'on veut éviter tout tapage. Ainsi, devant le « quartier d'amusement » central, se trouve une sorte de marché où l'on vend par loterie de la vaisselle et de menus objets, exactement comme en plein jour. On peut y acheter aussi des plats tout préparés et des fruits. En outre, de nombreuses boutiques de pâtes alimentaires restent ouvertes sur la grande avenue de la ville ; « les soldats affectés à la police n'empêchent pas que gens du peuple et fonctionnaires puissent se fournir en pâtes pendant la nuit¹⁰ ». Aux abattoirs, on s'active même entre trois et cinq heures du matin, afin que toutes les bêtes soient égorgées avant l'aube, pour l'ouverture des marchés.

Enfin, au moment des grandes fêtes, qui durent généralement trois jours et trois nuits, et surtout lors de la fête des lampes, aux 14, 15 et 16 de la première lune, en février, toute la ville reste illuminée pendant la nuit. Jeux et spectacles battent leur plein. Dans toutes les parties de la ville, il y a des marchés de nuit qui sont en même temps des lieux de spectacles et de réjouissances. Le moine japonais Jôjun décrit ainsi l'un de ces marchés en 1072 : sur la façade de chaque boutique étaient suspendues par centaines des lampes dont le corps était de couleur verte, rouge ou blanche. Des rideaux de jade pendaient aux portes. Des femmes jouaient de la flûte ou chantaient en s'accompagnant d'une cithare. Il y avait des prestidigitateurs et des acrobates, des danseurs et des musiciens. Des marchands de thé ambulants offraient à boire pour une sapèque¹¹.

Pour les boutiquiers et les artisans, les seuls jours de fermeture et de repos, en dehors de ceux que provoquent des événements occasionnels, comme les deuils et les mariages, sont ceux du Jour de l'An et du lendemain de ce jour, ainsi que les jours de fête consacrés par chaque corporation à l'anniversaire de leur saint patron.

LES FÊTES

Nulle part au monde, sans doute, on n'a montré autant de goût, autant de passion pour les fêtes. Nulle part au monde les fêtes, les cérémonies et les menus rites annuels n'ont mieux su traduire la joie, les aspirations et les craintes de tout un peuple. En même temps qu'elles donnent au temps ses dimensions, sa densité, ses vertus, les fêtes expriment une certaine entente de la vie.

Quel est l'esprit dont elles s'inspirent ? Mains usages ont des significations symboliques que nous ne chercherons pas ici à élucider : beaucoup restent obscures et, quand on les connaît, les motifs avoués des rites diffèrent le plus souvent de leurs motifs profonds et réels. Cependant, pour l'essentiel, les fêtes annuelles visent à chasser les souffles viciés, les pestilences, les démons, elles visent à recréer un temps neuf et vierge, à inaugurer une période heureuse, à susciter des influences bénéfiques. En même temps, ce sont des spectacles où le goût du jeu se donne libre cours, des périodes d'exaltation où l'on oublie toutes les contraintes quotidiennes.

Fêtes populaires, communes à toute la population, fêtes et cérémonies officielles de la cour, fêtes organisées par les communautés religieuses, taoïstes et bouddhiques, se trouvent intimement mêlées. C'est pourquoi elles seront décrites ici dans leur ordre chronologique, sans distinction d'aucune sorte, et cet exposé fera apparaître bien des aspects de la vie religieuse des Chinois – plus spécialement, des habitants de Hangzhou. Cependant, comme le calendrier chinois est luni-solaire et que le premier de l'an peut correspondre à un jour compris, de façon approximative, entre le 15 janvier et le 15 février, comme, d'autre part, les fêtes dont la date est déterminée par le calendrier solaire se trouvent mêlées aux fêtes établies selon le calendrier lunaire, on prendra ici pour modèle une année commençant au 1^{er} février.

Les festivités les plus importantes de l'année sont celles du Nouvel An. Dans tous les milieux de la société, le mois qui les précède est consacré à leur préparation. S'il neige au cours de ce mois, c'est un très heureux présage pour l'année à venir, une promesse de récoltes abondantes. Les

riches organisent alors des banquets et façonnent des lions de neige qu'ils offrent à leurs parents et à leurs amis. Parfois, ils sortent à cheval sur les bords du lac pour admirer le paysage sous la neige. Le 24 de la 12^e lune, riches et pauvres préparent des plats de légumes et de soja à l'intention du dieu du foyer. Cette divinité domestique est censée se rendre au ciel au moment du Nouvel An pour y faire son rapport annuel sur la conduite des membres de chaque famille. Aussi la traite-on avec beaucoup d'égards dans les jours qui précèdent son départ et on n'hésite pas à la corrompre en lui offrant des sucreries. Dans les rues et sur les marchés, on vend à la criée des plats de riz teints des cinq couleurs (couleurs des quatre points cardinaux, vert, rouge, blanc, noir et couleur jaune, symbole du centre du temps et de l'espace).

Le 25, une bouillie de haricots rouges est offerte aux génies de la maison et ceux qui ont des chats et des chiens leur en donnent également à manger. Dans les boutiques de la ville, on s'affaire à peindre des images représentant les génies des portes, des bandes de papier portant des caractères fastes pour « accueillir le printemps » ; on imprime des images de Zhong Kui, héros de l'époque Tang divinisé comme protecteur contre les démons, on confectionne de petits chevaux en papier. Tous ces menus objets sont offerts à leurs clients par les boutiquiers. De même, les pharmaciens distribuent gratuitement à leur clientèle des amulettes et de petits sacs qui contiennent des produits propres à écarter les mauvaises influences. Dans les rues, des marchands ambulants vendent des atractyles, de petites jujubes et des pétards faits avec des bâtonnets de bambou chargés de poudre. Des groupes de trois à cinq mendiants, déguisés en génies, parcourent la ville en frappant sur des gongs et des tambours¹². La veille du Nouvel An, « fin des lunaisons et terme de l'année », chacun arrose et balaie le devant de sa porte, enlève les anciennes peintures représentant les deux génies de la porte, suspend des images de Zhong Kui, le dompteur de démons, cloue sur la porte des amulettes en bois de pêcher, y colle des bandes de papier rouge pour « accueillir le printemps ».

Quand vient la nuit, chacun s'enferme chez soi pour y sacrifier aux ancêtres familiaux et à tous les génies de la maison (dieux de la porte, du fourneau, du lit, de la cour, dieu de la terre). On leur offre des fleurs, de l'encens et des mets de choix, on leur demande paix et santé pour l'année à venir. Du palais impérial sort une procession de personnages déguisés, portant des masques, tenant en main des hampes dorées, des piques argentées, des sabres de bois, des étendards verts, rouges, blancs, noirs et jaunes. Il y a là toute une foule de divinités. Chassant les pestilences au son des tambours et des flûtes, ce cortège sort de la porte de la Floraison orientale et fait le tour de l'étang des Dragons. Ce rite a pour nom « l'enterrement des pestilences ». Comme les cérémonies qui ont lieu dans les maisons privées, il a pour but de chasser les influences néfastes d'une année qui tire à sa fin et dont les vertus se sont entièrement épuisées¹³.

Le calme qui règne dans la ville le Jour de l'An ainsi que le 2 et le 3 de la 1^{re} lune contraste avec l'animation des jours précédents. Il y a très peu de passants dans les rues, et toutes les boutiques sont fermées. Seuls de rares colporteurs vendent à la loterie des plats tout préparés, des pièces de tissu, des peignes, des fleurs et des jouets. Dans chaque demeure, les familles se sont réunies pour festoyer. On ne sort guère que pour aller souhaiter la bonne année à ses parents et amis. Hommes et femmes, même dans le petit peuple, mettent des vêtements neufs.

A l'aube du Jour de l'An, dès que les cloches du palais ont fini de retentir, l'empereur fait brûler de l'encens et adresse au Ciel des prières pour lui demander de bonnes récoltes pour l'année à venir pendant que les fonctionnaires de la cour, en tenue de cérémonie, sont rangés à la porte du temple où le souverain officie. Les délégués de toutes les préfectures de l'empire et les ambassadeurs étrangers viennent lui offrir des présents¹⁴.

Une fête officielle dont la date, fixée d'après l'année solaire, correspond au 5 février, jour de l'établissement du printemps, est célébrée par les fonctionnaires de la cour et de la préfecture. C'est une fête agraire. La veille de ce jour, une procession de chanteuses et d'hommes frappant sur des tambours et sur des gongs va chercher à la préfecture le « bœuf du

printemps ». C'est un petit animal en argile qui doit être conduit dès le lendemain, à l'aube, par le préfet, les fonctionnaires et les employés de la préfecture au palais impérial. La coutume exige que ce bœuf soit fouetté avec des verges de couleurs vives, afin de hâter la venue du printemps. Ministres et fonctionnaires de la cour reçoivent ce jour-là de l'empereur des ornements de tête et de petites banderoles à fils d'or et d'argent qu'ils suspendent à leur coiffure. Des présents du même genre, gages d'heureuse année, sont échangés par les particuliers¹⁵.

En effet, l'année n'a pas encore vraiment débuté, et c'est seulement les 14, 15 et 16 de la 1^{re} lune, au moment de la fête des lampes, que l'an neuf est célébré dans un débordement général d'allégresse et d'exaltation. Pendant cette période de trois jours et de trois nuits qui tombe au moment de la pleine lune, les habitants se ruinent en achats de victuailles et d'alcools. Ils rivalisent en matière de décoration et de lampes. Chaque entrée de maison est ornée de broderies, de rideaux de perles et de lampions multicolores. Toutes les boutiques, les places, les moindres ruelles sont illuminées. Les plus belles lampes viennent de Suzhou. Rondes, en verre, de cinq couleurs différentes, elles portent des peintures représentant des paysages, des personnages, des fleurs, des bambous, des oiseaux et des bêtes à poils. Les plus grosses ont un diamètre qui atteint 120 centimètres. Les lampes importées par mer de Fuzhou, très belles elles aussi, viennent au second rang. Elles sont en jade blanc, étincelantes. Mais on en trouve bien d'autres encore, de tout genre et de toute forme : lampes qui tournent sous l'action d'un filet d'eau et montrent un manège de personnages et de petits objets, lampes à pendentifs de perles de toutes couleurs et à la partie inférieure desquelles pend un ornement fait de plumes bariolées, lampes en forme de bateaux effilés à tête de dragon comme on en voit sur le lac lors des fêtes nautiques, lampes en forme de chaises à porteurs impériales, lampes qui tournent sous l'action de la chaleur avec des chevaux et des cavaliers... Certaines lampes, ornées d'or et d'argent, de perles rares et de jade, atteignent des prix extrêmement élevés¹⁶. Du nord au sud, sur plus de

sept kilomètres, la ville, lorsqu'on la découvre des hauteurs environnantes, est comme un immense brasier.

La fête elle-même a toutes les apparences d'une bacchanale. Des troupes de danseurs déguisés, d'acrobates, de musiciens parcourent la ville. Elles portent chacune un nom, et on les compte par dizaines. Elles s'en vont donner des représentations dans les maisons riches. Vingt-quatre familles qui habitent au débouché de la ruelle des Fonctionnaires et dans la ruelle de la Famille Su donnent des spectacles de marionnettes : les acteurs portent des vêtements neufs, des bonnets ornés de perles et des fleurs dans leurs cheveux. Leur taille et leurs membres sont fins comme ceux des femmes. Dans les riches résidences, des troupes d'enfants et d'adolescents musiciens jouent de l'orgue à bouche et de la cithare ou chantent des airs de styles variés. On ne peut avancer dans les rues à cause des jeux et des représentations en plein air. Telle boutique ou telle demeure privée est si magnifiquement décorée de lanternes de toutes les couleurs que les passants s'attroupent dans la rue et bouchent le passage. On entend partout le son de l'orgue à bouche et des tambours. Les lampes rondes que certains promeneurs portent au bout de très longues piques ressemblent de loin à des étoiles dansantes. Des fils de famille, vociférants, accompagnés de jeunes beautés, déambulent en tenant des lampions. Les femmes portent des ornements de tête en forme de papillons. Elles ont des fleurs dans les cheveux, et leurs robes sont blanches le plus souvent, car le blanc est une couleur qui convient pour les promenades au clair de lune. Des garnements confectionnent de grandes cigales en papier blanc appelées « papillons de nuit ». Ils fabriquent aussi avec des jujubes et des détritrus de charbon des boulettes qui brûlent en faisant une vive lueur. L'ivresse est générale. Aussi, quand l'effervescence s'est calmée et que les passants se font plus rares, avant le lever du jour, des gens tenant en main de petites lampes parcourent les places, les rues et les ruelles à la recherche des objets perdus : épingles, ornements de tête, pendentifs, etc. Cette coutume est dénommée le « balayage des rues¹⁷ ».

Au palais impérial, un certain nombre de pavillons sont illuminés le soir du 15 de la 1^{re} lune. On y construit un échafaudage de quinze mètres de haut dénommé « montagne de la tortue porte-montagne ». Cet échafaudage couvert de lampes multicolores porte, en son centre, d'autres lampes faites de petites plaquettes de jade et disposées de façon à former les quatre caractères « Dix mille années (à notre) auguste empereur ». Au-dessus se trouvent des musiciens officiels, au-dessous une estrade où ont lieu des jeux et des représentations de tout genre. Les femmes du palais et plus de cent petits eunuques qui portent des turbans dansent en tournant à la façon des marionnettes. Quand les représentations sont finies, on fait entrer des troupes de danseurs venus de la ville et des marchands ambulants choisis avec soin par le préfet parmi ceux qui ont les plus beaux cris. Tous ces gens, jusqu'alors massés derrière une des grandes portes de l'enceinte, se ruent à l'intérieur. Les femmes du palais se disputent pour acheter ce que leur offrent ces colporteurs, à des prix bien plus élevés que de coutume. Certains marchands, dit-on, font ainsi fortune en un seul soir¹⁸.

A Kaifeng, dans la capitale des Song du Nord, au début du XII^e siècle, la fête des lampes était célébrée à la cour de façon quelque peu différente. Une grande estrade en bois était construite en face du pavillon de la Proclamation des Vertus. On y installait des peintures représentant des Immortels et des statues en cinq couleurs de deux divinités bouddhiques très populaires – Manjusrî sur son lion et Samantabhadra sur son éléphant – et, grâce à un dispositif savant, de l'eau jaillissait en cascade de chacun de leurs dix doigts. On confectionnait aussi des dragons dont le corps était en osier et la peau faite d'étoffes vertes transparentes. Une multitude de lampes étaient dissimulées à l'intérieur et quand on assistait de loin aux contorsions de ces bêtes fantastiques portées par des danseurs invisibles, on aurait cru de vrais dragons en train de voler dans les airs. L'empereur montait au pavillon pour admirer les lampes et il y avait près de lui une hampe surmontée de l'inscription : « L'empereur partage ses plaisirs avec le peuple » (phrase tirée d'un classique confucéen), cependant que tous les spectateurs criaient : « Dix mille années ! Dix mille années¹⁹ ! »

Le premier jour de la deuxième lune, il est d'usage de s'offrir de petits sacs verts remplis de grains de céréales, de graines de melon et d'autres fruits. C'est une façon de souhaiter à ses amis une nombreuse descendance. Au palais, les femmes du gynécée se livrent bataille avec des herbes. Les fonctionnaires présentent à l'empereur des ouvrages d'agriculture²⁰.

Le 8 de la 2^e lune est le jour anniversaire de la naissance d'une divinité patronne de nombreuses corporations. Cordonniers, bijoutiers, fabricants de chapeaux exposent leurs chefs-d'œuvre²¹. Chaque corporation organise des processions avec étendards et tambours, et engage des troupes de musiciens et de danseurs. Une foule de promeneurs se presse sur les bords du lac et sur la digue qui traverse le lac du nord au sud dans sa partie occidentale. C'est en effet le jour de la joute des bateaux-dragons. Il y en a six, très richement décorés, ornés de fleurs et de drapeaux aux couleurs vives. Des musiciens, à leur bord, frappent sur des tambours et des gongs, jouent de la flûte. Les bateaux s'affrontent deux par deux tandis que des hommes, pique en main, tentent de faire tomber à l'eau leurs adversaires. Jusqu'au soir, les collines et les bords du lac sont envahis par les promeneurs. Les pauvres empruntent pour avoir de quoi s'amuser et boire ce jour-là et viennent avec femme et enfants. Personne ne rentre chez lui qu'il ne soit ivre. « C'est là, depuis toujours, dit un auteur, la coutume du pays²². »

Le 15 est célébrée une fête des fleurs particulière à Hangzhou. La population se rend dans les jardins situés en dehors des remparts de l'ouest ainsi que dans les faubourgs du sud pour y admirer les fleurs et les arbres rares. Tels pêchers d'un jardin du sud, déjà en pleine floraison, passent pour être les plus beaux. Le préfet et les sous-préfets avec tout leur personnel conduisent dans la banlieue les vieillards de la ville pour leur offrir un banquet arrosé d'alcool. Ils font des discours pour l'encouragement de l'agriculture et du tissage, vantent les vertus du zèle et de l'économie.

Cependant, dans l'un des plus grands temples taoïstes de la ville, se tient une assemblée en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de Lao-tseu, saint taoïste. On allume près de son autel des milliers de lampes bariolées et

on prie le dieu d'accorder le bonheur au peuple. Des fidèles de toutes classes viennent en foule faire leurs dévotions, un bâtonnet d'encens à la main. De grandes cérémonies ont lieu également dans les monastères bouddhiques, car le 15 de la 2^e lune est le jour de l'entrée en nirvâna du Bouddha Sâkyamuni. Cet anniversaire est fêté avec une profusion de banderoles, de fleurs et de fruits. Les moines exposent tous leurs trésors artistiques, calligraphies, peintures et objets de valeur. Les visiteurs ne cessent d'affluer tout le long du jour²³.

Après les sacrifices aux génies domestiques et les banquets du Nouvel An, après l'exaltation et les jeux de la fête des lampes, les 14, 15 et 16 de la 1^{re} lune, l'ensemble de festivités le plus important est constitué par la fête des morts, que précède une fête du feu nouveau. Elle est fixée au 105^e jour qui suit le solstice d'hiver, quinze jours après l'équinoxe de printemps, c'est-à-dire aux environs du 5 avril. C'est la seule fête populaire dont la date soit établie d'après l'année solaire. Les trois jours qui la précèdent portent le nom de fête du manger froid. Tous les feux sont éteints, et ce n'est qu'au troisième jour, vers le 4 avril, qu'il est permis de les rallumer. A ce moment, à la porte d'un des pavillons du palais impérial, un fonctionnaire est chargé de produire du feu avec un foret en bois de saule. La flamme, douée de toutes les vertus du feu nouveau, sert à allumer une multitude de torches que les fonctionnaires de la cour se remettent les uns aux autres. Le désir de renouveau et de purification dont témoigne ce rite se retrouve dans un autre usage : tous les habitants, dès le premier jour de la fête du manger froid, fixent au-dessus de leur porte des branches de saule, car le saule, comme le pêcher et maints autres végétaux, passe pour écarter les pestilences. Toute la ville est soudain envahie de verdure²⁴.

Cinq jours plus tôt, les femmes du gynécée impérial se rendent au palais de la Restauration des Song ainsi qu'aux tombeaux de la famille impériale pour y déposer des offrandes. Leurs suivantes portent des robes de soie pourpre, un fichu de forme triangulaire et des bandes molletières de couleur verte²⁵.

Quelques jours avant la fête des morts, on célèbre le vin nouveau. Cette fête est organisée par le personnel des entrepôts d'alcool. Courtisanes et prostituées y participent et sont classées en quatre catégories. Selon le groupe auquel elles appartiennent, leurs vêtements et leurs ornements diffèrent. Même les plus pauvres d'entre elles sont tenues, sous peine d'amende, de se procurer de belles parures pour cette occasion et doivent au besoin les emprunter. Des troupes de danseurs et de musiciens sont louées, et un défilé pittoresque parcourt la ville : en tête du cortège s'avancent de grandes bannières de près de dix mètres de long que portent au bout d'immenses perches des groupes de quatre ou cinq hommes. Puis viennent des tambours et des musiciens, des hommes portant deux à deux de lourdes jarres d'alcool, huit personnages déguisés en Immortels taoïstes et des délégués des corporations : marchands de poissons d'agrément, de gâteaux sucrés, de nouilles, de plats tout préparés, d'arbres nains, changeurs, pêcheurs, chasseurs, etc. Des groupes de garçonnets et de fillettes les suivent, tenant en main des guitares à cinq cordes. Ce cortège, que ferment des personnages à cheval, se rend à la préfecture où les participants reçoivent des autorités des pièces de tissu, de la monnaie de cuivre, des billets de banque et des tasses en argent²⁶.

Le jour de la fête des morts, toute la population, fonctionnaires, nobles, marchands, gens du peuple, sort de la ville pour se rendre sur les bords du lac et sur les collines environnantes. Il y a des embouteillages aux portes des remparts. Certains promeneurs vont sur les tombeaux de leurs proches, les nettoient, y font brûler des bâtonnets d'encens, y déposent des mets ; d'autres vont pique-niquer dans les jardins qui bordent le lac, à l'ouest des remparts et dans la banlieue sud ; d'autres louent, sur le lac, des bateaux peints de couleurs vives et dont toutes les parties apparentes sont finement sculptées, et assistent aux joutes de bateaux-dragons. Tous s'attardent jusqu'à la tombée de la nuit pour s'imprégner de la beauté du paysage : reflets de nuages rougeoyants dans l'eau, lune qui paraît suspendue aux branches des saules. Puis, toute cette foule regagne la ville, les hommes de

la haute société à cheval, sur des selles magnifiques, les dames en chaise à porteurs et les gens du commun à pied²⁷.

Le 28 de la 3^e lune, dans toutes les villes de la Chine du Sud-Est, est fêté l'anniversaire de la naissance du « saint empereur des enfers de l'est », divinité qui joue le rôle des Parques et fixe le lot de vie de chaque individu. On lui offre de l'encens, on allume des luminaires sur son autel, dans des temples provisoires construits pour cette occasion. A Hangzhou même, cinq temples de ce genre lui sont bâtis à ce moment dans différentes parties de la ville²⁸.

Le 8 de la 4^e lune est le jour anniversaire de la naissance du Bouddha Sâkyamuni. Les fidèles se pressent sur les bords du lac et louent des bateaux pour procéder au lâcher de « myriades de bêtes à poils, à plumes et à écailles » qu'ils ont achetées vivantes sur les marchés : ce rite passe pour procurer des mérites religieux. Le même jour a lieu, dans les monastères bouddhiques, la cérémonie de l'ondolement des statues. Des moines placent des statuette de bronze dans des plateaux, ils les arrosent d'eau sucrée et les recouvrent de fleurs, puis, plateaux en main, ils vont faire la tournée des maisons riches où, en échange des aumônes qui leur sont faites, ils répandent à terre une cuillerée de cette eau bénéfique²⁹.

La fête du 5 de la 5^e lune est la troisième grande fête de l'année. Le jour où elle a lieu passe pour être particulièrement néfaste. Il est de très mauvais augure pour un fonctionnaire de recevoir une nomination le 5 de la 5^e lune, il est déconseillé de monter sur les toits et d'exposer au-dehors nattes et literie, et les naissances du 5 de la 5^e lune sont vues avec défaveur. C'est en effet le jour où les pestilences et les mauvais génies sont le plus à craindre. C'est le jour des cinq animaux malfaisants : la guêpe, le crapaud, le serpent, le scorpion et le mille-pattes. Aussi convient-il de se munir de charmes efficaces. Au palais impérial, on confectionne, en jonc et en herbes, des images représentant une divinité taoïste, le « Maître céleste », domptant un tigre, ainsi que des insectes et de petits animaux. Les habitants s'offrent des amulettes qu'ils suspendent à leur ceinture. Ils achètent des branches de

pêcher, de saule et de grenadier, de la mauve, des gâteaux, des fruits, des papiers des cinq couleurs (vert, rouge, blanc, noir et jaune) qui protègent des épidémies (ce jour convient particulièrement pour la préparation des drogues médicinales). Ils suspendent au-dessus de leurs portes des têtes de tigre confectionnées avec de l'armoise et d'autres herbes, et des images d'un génie animal nommé Bai Ze. Cette bête, rencontrée jadis sur une des montagnes cardinales de la Chine du Nord par un empereur mythique, avait en effet appris à ce souverain tout ce qui concerne les démons et les génies du ciel et de la terre, et lui avait en même temps enseigné le dessin d'un talisman propre à combattre les pestilences.

La fête s'accompagne de promenades sur le lac, de musique et de chansons. Une parade de bateaux-dragons a lieu sur le lac et l'on vient le soir admirer ces embarcations illuminées³⁰.

Le 7 août, jour de « l'établissement de l'automne », un acacia est planté cérémonieusement dans une des cours du palais impérial. Un haut fonctionnaire qui a aidé à la plantation déclare alors à l'empereur : « L'automne est venu », et, à ce moment, on s'arrange pour que quelques feuilles tombent de l'arbre³¹.

Le soir du 7 de la 7^e lune, fête du tissage, tous les enfants, dans toutes les classes de la société, mettent des vêtements neufs. Les riches donnent des banquets dans leurs jardins. Dans les salles, des guéridons où brûlent des parfums, des tables chargées de fruits et d'alcools sont disposées pour l'agrément des hôtes. Quand la nuit est tombée, les dames doivent regarder la lune et guetter au ciel les étoiles de la Tisserande et du Bouvier, deux étoiles séparées par la Voie lactée mais qui passent pour se rejoindre, une fois l'an, ce soir-là. L'usage veut aussi, parfois, que les dames, afin de devenir d'habiles brodeuses, placent des araignées dans de petites boîtes en or ou en argent. Au matin, elles regardent ce que ces petites bêtes ont tissé³².

Le 15 de la 7^e lune, de grandes cérémonies bouddhiques sont célébrées dans les monastères en faveur des morts, pour le rachat de leurs mauvaises actions, avec une profusion d'encens et de fleurs. Les laïcs se rendent sur les

tombes de leurs proches, les balaient et y déposent des offrandes. Sur les marchés, très actifs à ce moment, on vend des produits de la saison : melons, pêches, poires, jujubes et volailles de tout genre³³.

La fête de la mi-automne, le 15 de la 8^e lune, est une fête de la lune et des femmes. Dans la lune, dévorée chaque mois par un crapaud noir, se trouve un lapin qui pile un élixir de longue vie au pied d'un acacia dont les feuilles et l'écorce servent à préparer cette drogue. Une autre légende veut que ce soit, non pas un lapin, mais un crapaud à trois pattes qui habite la lune ; selon une autre encore, un palais est construit sur cet astre où logent la reine de la lune et ses suivantes, toutes d'une beauté extraordinaire. Le soir du 15 du 8^e mois (pleine lune de septembre), la lune est plus brillante que jamais. On fabrique des « gâteaux de la lune » et l'on mange des fruits à pépins, gages de nombreux enfants. Les riches montent à l'étage de leurs pavillons et de leurs kiosques pour y admirer le clair de lune et y boire de l'alcool en écoutant des solos de cithare. Les gens du peuple les plus misérables mettent en gage leurs vêtements pour s'acheter de l'alcool. Cette nuit-là, la ville est pleine de promeneurs, et les boutiques de la Voie impériale restent ouvertes plus tard que de coutume³⁴.

Un des spectacles favoris des habitants de Hangzhou est le mascaret produit par les marées à l'entrée de l'estuaire du Zhejiang. A la 8^e lune, dans le courant du mois de septembre et surtout aux environs de la pleine lune, ce phénomène atteint, à la hauteur de Hangzhou, une violence peu commune. Le vacarme et la hauteur des vagues attirent une foule de badauds. Quelques jours avant la pleine lune, un combat naval a lieu sur le fleuve, et les curieux commencent à affluer dès le 11. Les 16, 17 et 18, presque toute la population de la ville se presse sur les berges, en dehors des remparts de l'est. Il y a foule de chevaux et de charrettes. Toutes les habitations surélevées sur une distance de huit kilomètres sont louées par les membres de la famille impériale et par les hauts fonctionnaires du palais. On voit alors, paraît-il, de pauvres hères qui s'efforcent de nager dans les eaux du fleuve, au milieu des formidables remous, tenant en main des étendards de toutes les couleurs. Ces actes de bravade sont très sévèrement

jugés par les pouvoirs publics. « Ces gens-là, écrit vers 1066 un gouverneur de la ville, jettent dans les gouffres insondables où vivent poissons et dragons un corps que leur ont légué leurs père et mère (et qui ne leur appartient pas), et ils font entre eux assaut de bravoure. Beaucoup se noient, et leurs âmes sont destinées à rester éternellement immergées. Défense est faite aux soldats et aux gens du peuple, sous peine de graves sanctions, de s'aventurer dans les eaux du Zhejiang au moment du mascaret. » Cependant toutes les interdictions restèrent sans effet³⁵. Le 29 septembre 1132, il y avait foule aux remparts de l'est. Sur les berges, hautes de six mètres, on avait construit, pour plus de sécurité, un parapet en bois où de nombreux spectateurs s'étaient juchés pour mieux voir. Mais, au moment du mascaret, la masse abrupte des eaux, gonflée soudain par un coup de vent inopiné, emporta toute cette protection comme un fétu. Plusieurs centaines de curieux périrent noyés.

Le 9 de la 9^e lune, c'est à Hangzhou la fête des chrysanthèmes. On en cultive dans la région près de quatre-vingts espèces différentes. Tout le monde en achète ce jour-là et les salles des cabarets sont transformées en grottes de chrysanthèmes. Les habitants vont pique-niquer sur les collines. Ils y emportent des grenades, des châtaignes, des abricots, des pommes de pin, des pâtés et des gâteaux sur lesquels sont placés de petits lions ou de petits personnages en farine parfumée au musc. Sur les marchés, on vend des pâtés de porc, de mouton, de canard qui portent de petits drapeaux de couleurs vives. Ce jour-là, on fait flotter sur des coupes d'alcool des pétales de chrysanthème ou de xanthoxyle, plantes qui passent l'une pour prolonger la vie, l'autre pour chasser les mauvaises influences.

Dans la dernière décade de la 9^e lune, on vend en ville des vêtements de deuil, des savates, des nattes, des bonnets, tous en papier, en vue du premier jour de la 10^e lune où ces objets doivent être brûlés en faveur des morts³⁶.

Aux 10^e et 11^e lunes, les festivités sont rares, sauf au palais impérial où sont célébrés l'« établissement de l'hiver », vers le 7 novembre, et le solstice d'hiver, vers le 21 décembre.

Certaines fêtes, telles que la fête du 3 de la 3^e lune, qui a une grande importance dans d'autres régions de la Chine et en particulier au Sichuan, passent presque inaperçues à Hangzhou. D'autre part, les cérémonies officielles qui ont lieu au palais et dans certains grands temples situés en pleine ville sont plus nombreuses et plus compliquées que la description qui précède ne le laisserait soupçonner. Mais ces rites, dont le détail serait extrêmement fastidieux, n'intéressent que les milieux de la cour. Il fallait se limiter ici à l'essentiel³⁷.

LA RELIGION

1. Conceptions générales

Rien de plus diversifié que la vie religieuse des Chinois du XIII^e siècle. Et pourtant, au risque de simplifier les choses, il faut bien essayer de définir d'abord l'esprit qui anime cette vie religieuse dans son ensemble. Avouons-le, on n'y trouve pas l'équivalent de ce qui est pour nous, modernes Occidentaux, le sentiment religieux : c'est-à-dire que tout dialogue entre l'homme et la divinité, toute effusion mystique qui s'adresserait à un dieu personnalisé lui sont étrangers dans le principe. Dans ce qu'elle a de spécifiquement chinois, cette vie religieuse semble dominée par une sorte d'obsession latente et inexprimée : celle du désordre cosmique. Que les mers prennent la place des montagnes, que les saisons n'obéissent plus à leur ordre naturel, que la terre et le ciel se confondent, voilà les dérèglements d'Apocalypse que les cérémonies cultuelles sont destinées à conjurer.

La plupart des actes de la vie religieuse visent à fixer les espaces, à les maintenir littéralement en place, et les montagnes tutélaires, couvertes d'une multitude de sanctuaires officiels et privés, y pourvoient ; ces actes visent à fixer le temps, à l'inaugurer, à le recréer, et les fêtes annuelles contribuent à lui assurer toujours une nouvelle jeunesse. Grâce à elles, le monde n'est jamais vieux que d'une année. Toute la nature, les montagnes,

les collines, les fleuves, les ruisseaux, les pierres et les arbres, les moindres emplacements peuvent être le siège d'émanations bonnes ou mauvaises, propices ou néfastes : les tombes et les sanctuaires dédiés aux ancêtres, aux personnages historiques divinisés et aux divinités innombrables qui ont été empruntées aux panthéons bouddhique et taoïste semblent avoir pour objet de capter ces bonnes influences au profit des hommes, et ils sont eux-mêmes le siège d'émanations bénéfiques. La nature et le divin se confondent.

Chaque divinité assure la protection de régions définies de l'espace : telle ville, tel canton, tel village, telle maison ; et son culte garantit contre les malheurs de tous genres qui peuvent s'abattre sur le genre humain : guerres, inondations, sécheresses, épidémies, incendies... Culte officiel, célébré par l'empereur, et culte familial ne diffèrent pas dans leur essence. Une tombe bien située peut avoir d'aussi heureux effets sur la destinée d'une famille que, sur toute une région de l'empire, le choix judicieux d'une montagne sainte. Cependant, il existe des divinités spécialisées. On s'adresse à elles pour obtenir leur protection contre tel ou tel fléau ou dans l'espoir de faire fortune, d'avoir une descendance mâle, de réussir aux concours de doctorat... On peut aussi obtenir des divinités de certains sanctuaires des renseignements utiles. Les candidats aux concours vont dormir dans les temples afin d'y avoir des rêves prémonitoires ; les juges s'y rendent parfois eux aussi lorsqu'ils comptent sur l'inspiration des dieux pour découvrir les coupables.

Mais c'est toujours à des puissances ou à des divinités locales que l'on a affaire, et le problème le plus délicat est de trouver les emplacements propices pour l'érection des sanctuaires. En effet, toute modification de l'état de choses que présente la nature peut avoir de graves conséquences et elle exige maintes précautions. On ne construit pas une maison, la muraille d'une ville ou un temple, on ne creuse pas une tombe sans s'être assuré que cet acte n'aura que d'heureux effets. On consulte, pour le choix de ces emplacements, des spécialistes, des devins « géomanciens », qui se servent de boussoles, de tables de correspondances compliquées et qui s'en

remettent également à leur flair. Cependant, même lorsque toutes les précautions ont été prises, il se peut que le résultat ne soit pas parfait. Ainsi, à Chengdu, où le tracé des murailles avait été défini grâce aux indications de la divination antique par l'écaille de tortue, il avait fallu tenir compte aussi de la topographie. Or, comme les remparts avaient été bâtis sur une forte déclivité, on jugea bon d'ériger un pavillon haut de trente mètres « afin de fixer le nord et le sud³⁸ ». La fouille des tombes, parce qu'elle dérange la nature et le mort, est un acte particulièrement sacrilège. Un homme qui avait coutume de fouiller les tombes anciennes pour y découvrir des objets antiques (rappelons que la mode des antiquités fait fureur à l'époque des Song) devint amnésique sur ses vieux jours. Il ne savait même plus reconnaître les caractères d'écriture les plus simples³⁹.

Le divin est si faiblement personnalisé, si *naturel* en fait que les croyances et les pratiques religieuses semblent exprimer une conception laïque du monde plutôt que cette dualité entre le sacré et le profane qui nous est si familière et qui nous semble constitutive de toute religion. Connaître les saisons, les dates, les orientes, les lieux, les couleurs, les nombres et les noms propices, voilà le secret de toute action sur la nature et sur l'au-delà, car toutes choses, dans le monde, sont en correspondance. Les présages réalisent déjà l'avenir, les noms appellent les réalités qu'ils évoquent. On s'ingénie à choisir des noms propices et l'on se garde des noms néfastes. Au sud de Jiujiang, sur les bords du lac Poyang, se trouve une montagne dénommée le « pic des Epées jumelles ». Les gens du pays prétendent que ce nom leur est funeste et qu'il est cause de ce que, tous les deux cents ans, la région est ravagée par les guerres. Depuis longtemps, dit un auteur en 1177, le conseil des vieillards de la ville souhaite que ce nom soit changé, mais ils n'ont pu encore fixer leur choix⁴⁰. Les puissances naturelles ou surnaturelles qui résident dans les choses et dans les êtres ne se distinguent pas de ces êtres et de ces choses. Rien ne serait plus absurde pour qualifier la pensée religieuse des Chinois que le terme d'animisme.

Voilà des données d'ensemble. Mais elles sont incomplètes. En effet, depuis les débuts de l'ère chrétienne, la Chine s'est laissée lentement

imprégner par les notions de responsabilité morale, de compassion et de dieu sauveur. C'est aux influences venues de l'ouest, par mer ou véhiculées par les caravanes d'Asie centrale, qu'elle le doit. Cependant, cet apport original n'a pas modifié dans son essence le génie chinois. Il s'est amalgamé sans difficulté aux pratiques et aux croyances autochtones : la grande religion qui fut à l'origine de cet enrichissement, le bouddhisme, s'est adaptée aux exigences de la pensée chinoise.

Une autre correction doit être apportée aux indications générales qui viennent d'être données. Si, dans ses formes les mieux connues, la religion se limite au culte de divinités locales qui assurent la prospérité de régions définies, il existe aussi, dans les milieux populaires, des sectes et des sociétés secrètes animées par des espoirs messianiques et révolutionnaires. C'est là tout un aspect désordonné, « dionysiaque » et prophétique de la religion en Chine. Les macérations, la transe, l'extase y sont des moyens de communication directe avec le divin. Il serait faux de croire que les formes les plus violentes et les plus exacerbées du sentiment religieux sont inconnues. Tout dépend des milieux et des groupements locaux. Aussi importe-t-il de distinguer entre le culte officiel et les cultes populaires, entre les formes prises par la religion dans les hautes classes et chez les gens du peuple.

2. Le culte officiel

Célébré par l'empereur qui en est le principal officiant, le culte officiel, qui, dans la mesure où il s'inspire de conceptions traditionnelles particulières aux classes dirigeantes, peut être qualifié de confucianiste, s'adresse au Ciel, à la Terre et aux ancêtres impériaux. Il vise à assurer la pérennité de la dynastie, à organiser l'espace et le temps, à donner au monde la prospérité et la paix. En dehors des rites annuels qui sont fixés d'après l'année solaire (fêtes des solstices et des débuts de saison), il comporte des cérémonies exceptionnelles : annonces aux ancêtres dans le Temple suprême (par exemple lors de l'institution d'une ère dynastique, lors

de la mort d'un membre de la famille impériale, lors d'une calamité publique) et sacrifices à la Terre et au Ciel sur l'autel de la banlieue sud.

Un exemple suffira ici à révéler les caractères essentiels de ce culte : son ritualisme, la complexité de ses prescriptions (chiffres, couleurs, orientations, dates, etc. sont déterminés en fonction de considérations symboliques par des spécialistes du rituel) et le faste de ses cérémonies. Les rites du culte impérial sont avant tout des spectacles grandioses, mais ces spectacles n'excluent pas une certaine émotion religieuse. Tous ces traits ressortiront de la description d'un des plus grands rites du culte impérial, celui des sacrifices sur l'autel de la banlieue sud.

Cet autel est situé à quinze cents mètres en dehors de la porte sud des remparts, la porte des Merveilles réunies. Ses dimensions et sa forme n'ont pas varié depuis plusieurs siècles. Haut de dix mètres environ, il comporte un escalier de 72 (9 x 8) marches et quatre niveaux différents, non compris la plate-forme supérieure. On accède par douze degrés au niveau supérieur, large de vingt et un mètres. Sur la plate-forme du sommet se trouvent un emplacement pour les libations à l'empereur d'En Haut (le Ciel), deux emplacements pour les libations à l'Auguste Terre ainsi que des emplacements pour les offrandes aux premiers empereurs de la dynastie. Seize niches aménagées au niveau supérieur de l'autel servent pour les sacrifices aux empereurs mythiques des cinq couleurs, aux planètes et aux 360 étoiles⁴¹.

L'empereur vient officier sur cet autel lors de rites ordinaires et par exemple le jour du commencement du printemps, vers le 5 février, au solstice d'hiver ou lors des prières pour demander la pluie en temps de sécheresse. Mais d'autres cérémonies exceptionnelles y ont lieu tous les trois ans. Le décret impérial qui fixe leur date est promulgué au premier de l'an, et les sacrifices ont lieu au solstice d'hiver ou le premier jour de l'année suivante. Un jour de la 5^e ou 6^e lune est choisi pour ordonner aux services officiels intéressés de préparer l'autel et de construire les salles de lustration. Ces constructions dont la charpente est en bois et en bambou sont recouvertes de nattes et protégées de tentures de couleur verte. Des soldats

sont chargés d'égaliser le sol sur la partie de la Voie impériale qui mène depuis le Temple suprême (temple des Ancêtres impériaux) au nord du palais jusqu'à l'autel de la banlieue sud et de recouvrir toute la chaussée de sable fin. Un grand bâtiment provisoire est édifié devant le Temple suprême où l'on installe le char de cérémonie de l'empereur ; les habitants sont autorisés à venir le voir.

Au cours du mois qui précède les sacrifices, à la douzième lune ou dans le courant de la onzième, des répétitions en vue des cérémonies ont lieu presque tous les jours. Trois jours avant, l'empereur est invité à se purifier par le jeûne dans la « salle de la Grande Gloire ». Il revêt alors le « chapeau de la communication avec le Ciel », une tunique de soie fine et des pendentifs. Le lendemain, portant une coiffure d'un autre genre, il se rend à la « salle de la Sainteté éclatante », puis, à son retour, se dirige vers le Temple suprême et passe la nuit dans une salle de lustration. Au quatrième coup de tambour, avant l'aube, il se coiffe et va sacrifier à ses ancêtres. Dans la nuit, des soldats munis de torches et portant les insignes impériaux se postent des deux côtés de la grande avenue, sur tout le parcours que va suivre l'empereur depuis le Temple suprême jusqu'à l'autel des sacrifices au Ciel. Les flambeaux sont si nombreux qu'on y voit comme en plein jour. Hauts fonctionnaires, membres de la famille impériale, familles riches et nobles se pressent en rangs serrés.

Quand l'empereur monte sur son char, toutes les lumières en dehors du parcours sont éteintes. Le cortège impérial, précédé par des éléphants dressés, sort par la porte des Merveilles réunies et s'avance vers l'autel près duquel se dresse une foule d'étendards et de drapeaux. On entend les cris des gardes impériaux qui se transmettent des ordres et l'on voit, dans le jour naissant, un va-et-vient de torches. Le son des tambours et des trompes au son grave ébranle la terre pendant qu'une foule immense et silencieuse couvre la plaine qui s'étend au pied de l'autel. Les musiciens de la cour exécutent des airs rituels. L'empereur gravit les degrés de l'autel recouverts de gaze jaune (couleur du centre et couleur de la souveraineté) et parsemés de morceaux de camphre. Une victime est sacrifiée sur le petit autel, tout

proche, du dieu du sol, puis l'empereur, parvenu sur la plate-forme supérieure de l'autel des sacrifices au Ciel, offre des libations au Ciel, à l'Auguste Terre et, pour finir, à ses ancêtres. A ces derniers, il présente, avec l'alcool rituel, des plaquettes de jade. Il lit à voix haute le texte de ces tablettes sacrées qui doivent être ensuite déposées à l'intérieur de l'autel. Puis il boit « l'alcool de la félicité » et, quand tout est fini, il se rend dans les bâtiments qui ont été dressés près de l'autel afin d'y changer de vêtements. Les fonctionnaires lui adressent leurs félicitations. Enfin, il monte sur un char de cérémonie différent de celui qui l'avait amené au lieu des sacrifices. Une foule de cavaliers et de piétons, formée de gens de toutes conditions, suit son cortège jusqu'au palais impérial⁴².

Cet exemple montre combien le culte officiel est tout à la fois formaliste dans le détail et spectaculaire dans son expression générale. Ce culte répond parfaitement aux aspirations du milieu des lettrés-fonctionnaires qui, par tradition, ont toujours attaché une grande importance aux rites, à leurs significations symboliques, à leurs effets religieux et à leurs répercussions psychologiques. Dans ce milieu particulier, on est, selon l'expression de Montaigne, « plus cérémonieux que dévotieux ». En effet, la religion, aux yeux des lettrés, n'a point pour objet de satisfaire des besoins de mysticisme individuels, mais d'assurer un ordre général qui n'est, sur le plan des choses divines, que le double de l'ordre politique que font régner dans le monde l'empereur et ses fonctionnaires. De là, chez les lettrés, une hostilité très fréquente contre les formes du sentiment religieux qui s'écartent de ce qui, de leur point de vue, est la norme. De là, un besoin permanent, chez les dirigeants, de régler tous les aspects de la vie religieuse de l'empire et de les intégrer dans le cadre de la religion officielle. Les grands lieux saints de toutes les provinces sont inscrits sur le registre des sacrifices officiels et classés hiérarchiquement, à la suite des autels et des temples de la capitale où sont célébrées les plus importantes cérémonies du culte impérial. C'est là, pour le pouvoir central, une façon de s'annexer les puissances religieuses locales et de contrôler en même temps les cultes les plus populaires.

Le classement général est le suivant : autel des sacrifices au Ciel dans la banlieue sud de la capitale, temple des ancêtres impériaux, autels du dieu du sol impérial et du prince Millet, divinités des régions (montagnes, mers, lacs sacrés), anciens sages et héros divinisés. Toutes ces divinités reçoivent de l'empereur des titres officiels, et c'est une des tâches importantes du souverain que de fixer ces noms qui diffèrent non seulement par les termes employés, mais encore par le nombre de leurs caractères d'écriture. Ainsi, le dieu des remparts, divinité populaire, reçoit des offrandes officielles en cas de sécheresse, d'inondation et d'épidémie. A Hangzhou, ce dieu a son temple sur une des collines du sud de la ville. On l'appelle « Solidité éternelle », mais il a reçu aussi de l'empereur un titre plus long et plus pompeux.

Cette conception formaliste et « administrative » de la religion est assez proche de l'incroyance ou tout au moins elle s'en accommode. Il existe même, chez les lettrés, une tradition rationaliste qui remonte haut et dont l'un des premiers représentants fut Xunzi, au III^e siècle avant notre ère. « Si, disait ce philosophe mécréant, les gens du peuple font des prières pour la pluie et qu'il pleuve, qu'est-ce que cela prouve ? Rien, répondrai-je. Tout se passe comme s'il n'y avait point eu de prières : il n'en aurait pas moins plu⁴³. » Mais, notons-le, c'est aux superstitions populaires que les fonctionnaires lettrés réservent généralement leur mépris ironique. Certains administrateurs trop zélés vont même parfois jusqu'à faire démolir des sanctuaires locaux, à faire abattre des arbres sacrés. Mais la plupart ont la sagesse de s'abstenir de pareils sacrilèges par crainte des réactions paysannes.

Le rationalisme des lettrés est tempéré de tolérance et les mesures de répression ne visent d'ordinaire que les sociétés secrètes et les cultes dont les implications politiques peuvent être graves. Quant au bouddhisme, dont la puissance et la richesse avaient suscité jadis, sous la dynastie des Tang et antérieurement, un fort courant anticlérical, il attire encore les sarcasmes de lettrés à l'époque des Song. Sans doute l'hostilité a-t-elle perdu de sa violence avec le déclin de l'influence politique et économique des

communautés bouddhistes, mais l'antipathie intellectuelle est restée, et l'opposition s'est même accentuée sur le plan idéologique. Comme l'indiquent maintes anecdotes, il est de bon ton, dans certains milieux des hautes classes, d'être antibouddhiste. Un hôte du célèbre écrivain du XI^e siècle, Ouyang Xiu, qui vient d'apprendre qu'un des enfants de la maison porte le nom de Frère Moine, s'en étonne. « Comment, dit-il en plaisantant au grand lettré, avez-vous pu donner un pareil nom à votre fils, vous dont les sentiments à l'égard du bouddhisme sont bien connus ? — Mais, réplique l'autre en riant, n'est-il pas d'usage de donner aux enfants, afin de faciliter leur croissance (pour éviter le mauvais œil), des noms d'enfance méprisables, tels que *chien, mouton, cheval*⁴⁴ ? »

La raillerie peut prendre un tour plus raisonneur : « Après la mort d'un proche, dit un auteur, les laïcs qui ont foi dans le bouddhisme font célébrer des services funèbres tous les sept jours jusqu'au quarante-neuvième jour qui suit le décès. Ils pensent que s'ils agissent ainsi, les méfaits des défunts sont abolis et que, sinon, les morts vont aux enfers et y subissent d'horribles supplices. Or, après la mort, le corps tombe en pourriture et l'esprit se dissipe dans les airs. Quels supplices pourraient donc subir les défunts ? » « S'il n'y a point de paradis ni d'enfers, dit un autre, tout est dit. S'il y a des paradis, il est normal que les gens de bien y renaissent. S'il y a des enfers, il est juste que les méchants y soient précipités. Par conséquent, adresser des prières aux Bouddhas en faveur de ses parents défunts, c'est considérer ses père et mère comme des sacripants et des vauriens⁴⁵. »

Cette opposition des lettrés au bouddhisme ne se manifeste le plus souvent que dans le cadre des croyances individuelles. En effet, le culte officiel ne dédaigne pas de faire appel à l'occasion au concours des divinités bouddhiques. S'il y a là, de notre point de vue, une inconséquence, c'est parce qu'en Occident, le domaine de la religion est partagé entre des doctrines dont le contenu et l'inspiration sont nettement distincts. En Chine, au contraire, ce n'est point au niveau des doctrines que se situent les oppositions, mais à celui des différents contextes dans lesquels apparaît la vie religieuse : culte officiel, religion familiale, cultes locaux, régionaux ou

villageois, professionnels dans le cas des corporations, cultes des sociétés secrètes, et, dans chacun de ces contextes, les doctrines importent peu. La cour charge des communautés bouddhiques et taoïstes, moyennant de riches offrandes et l'octroi d'un statut officiel à leurs monastères, de la célébration de services religieux en faveur de l'empereur, de ses ancêtres, de ses proches et de la dynastie. « Dans ce vaste empire, dira en 1326 André de Pérouse, évêque de Zaytun (Quanzhou), où il y a des gens de toutes les nations qui sont sous le ciel et de toutes les sectes, tout un chacun est autorisé à vivre selon sa secte, car ils sont imbus de l'opinion, ou plutôt de l'erreur, que chacun peut faire son salut selon sa propre secte⁴⁶. » Cette indifférence générale aux doctrines est plus grande encore dans les cultes et les croyances populaires, car on y trouve souvent mêlés, de façon indissoluble, une multitude d'éléments hétérogènes.

3. Les cultes familiaux

Le culte des ancêtres a pour objet d'associer intimement les parents défunts et surtout les plus importants d'entre eux (chefs de lignée et de clan) à tous les événements de la vie familiale : fêtes du Nouvel An, naissances, mariages, etc. A ce culte s'attache l'idée d'un destin et d'une individualité familiales. Il est commun à toutes les classes de la société, mais tend à prendre plus d'importance dans les grandes familles aux ascendants illustres, et l'on a vu que le culte des ancêtres impériaux, en raison de ses significations politiques, occupait une des premières places dans la religion officielle. L'empereur a son temple des ancêtres, les grandes familles disposent de sanctuaires plus modestes, et les gens du peuple se contentent d'installer un petit autel dans la salle principale de leur logement. Sur les autels des ancêtres sont dressés les tablettes qui portent les noms des parents défunts et où leurs esprits sont censés résider. On a pris soin en effet de capter et de fixer ces esprits au moment de la mort quand, pour donner vie à la tablette, on y a marqué la place des oreilles et des yeux avec de petites taches de sang sacrificiel. Mais les défunts sont également présents dans leurs tombes et, à chaque fête des morts, le 5 avril, le 15 de la 7^e lune,

le 1^{er} de la 10^e lune, les parents pieux dont les morts n'ont pas été incinérés vont balayer et arroser les tombeaux de leurs proches.

Les ancêtres ne sont pourtant pas les seules divinités familiales. Les dieux des portes, du foyer, du lit, de la cour, du puits, de la terre reçoivent chacun de menues offrandes au moment du Nouvel An. On renouvelle alors les images représentant les dieux de la porte, et le dieu du foyer, qui part pour le ciel faire son rapport annuel sur la conduite de chacun des membres de la famille, est traité avec plus d'égards que de coutume. Chacune de ces divinités familiales a des fonctions définies (ainsi, le dieu du lit est responsable de la fécondité du couple), et l'on s'adresse à elles dans le courant de l'année si besoin est. Ce ne sont pas des divinités toutes-puissantes (au reste, les Chinois n'en connaissent point), mais au contraire assez complaisantes et peu vindicatives : on traite d'égal à égal avec elles. D'autres encore, chinoises ou bouddhiques, peuvent être invoquées au-dehors, car il y a tant de menus désordres ou de fâcheux événements qui viennent troubler la tranquillité ou le bonheur familial : les femmes peuvent être stériles ou, contrairement aux vœux de la famille, ne donner naissance qu'à des filles, les accouchements sont parfois difficiles, les filles de la maison sont maladroitement et ne savent ni coudre ni broder, les enfants sont chétifs, la maladie, la pauvreté, la mort peuvent s'installer à demeure. Les dieux auxquels la famille adresse ses offrandes et ses prières n'ont pas d'autre rôle que de la prémunir contre ces divers malheurs.

4. Cultes et croyances populaires

Les dieux familiaux dont dépend le bonheur de chaque maison ne sont pas d'un type radicalement différent de celui des divinités protectrices des communautés urbaines ou rurales. Là encore, le culte a pour caractère essentiel d'être local et d'être célébré au profit d'une collectivité. Les divinités populaires sont innombrables ; anciens sages, grands poètes, héros guerriers, dieux dont les noms sont empruntés au panthéon taoïste, moines illustres, grands saints et grandes divinités du bouddhisme, dieux du sol et dieux des remparts sont adorés dans une multitude de sanctuaires et de

temples. A la limite, leurs pouvoirs se confondent avec les émanations du sol et des eaux. Certains arbres, certains rochers, des fleuves et des montagnes passent pour avoir une influence sur le déroulement des saisons, et les gens du peuple édifient également des sanctuaires en l'honneur de ces divinités naturelles.

L'action des communautés locales n'a pas nécessairement la forme d'un culte organisé : ici, telle roche d'aspect étrange est fouettée cérémonieusement lorsque les pluies ou la sécheresse se prolongent ; ailleurs, les habitants jettent dans un gouffre des chaussures de femme usagées et des cochons morts quand le génie du lieu, un dragon divin, refuse de mettre un terme à la sécheresse⁴⁷. Au contraire, les divinités les plus importantes ont leur jour de fête qui est en même temps, dans les campagnes, jour de foire. Des représentations théâtrales avec clowns, jongleurs et musiciens sont organisées en leur honneur. On leur demande de bonnes récoltes et l'on fait appel à elles, en dehors des fêtes, quand une calamité menace le village ou la région : pluies et temps sec qui compromettent les cultures, inondations, épidémies, etc. Ainsi se présente d'abord, dans son foisonnement extraordinaire de divinités, la religion des gens du peuple.

D'autres aspects moins connus méritent l'attention. Les dieux locaux sont parfois associés à des pratiques de spiritisme. Médioms, illuminés et prophètes abondent en effet dans les milieux populaires. La sainteté et le don de prophétie s'incarnent d'ordinaire dans les êtres les plus méprisables. Des fous, des crétins, des mendiants en guenilles ou de pauvres marchands ambulants peuvent être des incarnations de divinités chinoises ou bouddhiques. Certains, tout au moins, peuvent être inspirés par les dieux, savent évoquer les âmes des morts illustres et prédire l'avenir au moyen d'énigmes. Non seulement les gens du peuple, mais parfois ceux des hautes classes et certains empereurs – car le pouvoir politique s'entoure volontiers de mystère et ne néglige pas l'aide de la magie – ont foi dans les divagations de ces illuminés. L'un d'eux, un nommé Sun le Marchand de poissons, fut appelé à la cour en 1125, peu de temps avant l'invasion

barbare, et logé dans un des appartements impériaux. Un jour, l'empereur, fatigué et tiraillé par la faim au sortir d'une longue cérémonie, aperçut Sun le Marchand de poissons assis devant une petite salle et tenant à la main une galette cuite à la vapeur. « Restaurez-vous un petit peu », lui dit le prophète en lui mettant sa galette sous le nez. Puis, voyant que son illustre interlocuteur n'avait pas l'air de comprendre : « Un jour viendra où vous serez bien content d'avoir seulement une galette comme celle-ci. » L'année suivante, les Barbares prenaient d'assaut la capitale et emmenaient en captivité l'empereur et sa suite dans le désert de Mandchourie⁴⁸.

Cependant, médiums et prophètes ont l'occasion de s'employer plus efficacement dans le cadre des sociétés secrètes. La transe alors peut devenir collective et trouve des adjuvants dans la sous-alimentation, l'alcool, les danses extatiques, les pratiques sexuelles de caractère magique, ou encore dans des macérations qui peuvent aller jusqu'à l'automutilation.

Comme on peut s'y attendre, les sociétés secrètes nous sont mal connues. Les adeptes ne révèlent pas facilement les mystères de leur secte. Mais, lorsque l'administration est parvenue à exterminer l'un de ces groupements, il arrive que les contemporains nous aient laissé quelques indications sur son organisation et ses pratiques. Ainsi, un auteur de la première moitié du XII^e siècle nous renseigne-t-il assez précisément sur une société secrète d'inspiration manichéenne très populaire à cette époque⁴⁹, celle des Adorateurs des Démons. Née au Fujian, la nouvelle religion s'était répandue très rapidement à la préfecture de Wenzhou, sur les côtes sud du Zhejiang puis à toute l'étendue de cette province et jusqu'au Yangzi. La secte, que dirigeait un personnage dénommé le Roi Démon avec l'aide de deux assesseurs, le Père Démon et la Mère Démon, pratiquait une sorte de communisme des biens. Les nouveaux adeptes étaient logés et nourris gratuitement, mais ils devaient s'engager, par de terribles serments, à ne pas révéler le nom de leurs associés et à ne pas violer les interdits religieux de la secte. Contrairement à la négligence fréquente des bouddhistes, la défense de consommer de la viande et de l'alcool était très strictement observée, et la violation de cette défense entraînait la confiscation des biens

du coupable : une moitié était attribuée aux dénonciateurs et l'autre aux fonctionnaires mis en place par la secte dans les régions où la rébellion avait permis de chasser les administrateurs impériaux.

Voici un fait qui montre avec quelle passion farouche les Adorateurs des Démons respectaient les interdits de leur société. Le saint patron de la secte était un nommé Zhang Jiao⁵⁰. Aussi le mot *jiao*, qui signifie « corne », était-il tabou pour les fidèles et jamais, même au milieu des pires supplices, il ne leur aurait échappé. C'est ainsi que le préfet de Taizhou, au Zhejiang, grâce à la connaissance de ce tabou, put identifier des Adorateurs des Démons : leur ayant présenté une corne de bélier, il ne parvint pas à leur faire prononcer le nom frappé d'interdit. La secte proscrivait le culte de toutes les divinités chinoises et bouddhiques ainsi que le culte des ancêtres et ne reconnaissait pour dieux que le soleil et la lune, qualifiés de « vrais bouddhas ». Les cérémonies funéraires étaient accomplies selon une coutume spéciale : de chaque côté du mort, habillé et coiffé selon les rites en usage dans toute la Chine, se tenaient accroupis deux membres de la société. « Auras-tu un bonnet dans l'autre monde ? » disait l'un. « Non », disait l'autre, et ils ôtaient la coiffure du mort, et ainsi de suite pour toutes les pièces du vêtement jusqu'à ce que le corps fût entièrement nu. « Qu'auras-tu dans l'autre monde ? » disaient alors les deux compères. « Tu auras une enveloppe de fœtus », et ils l'enveloppaient dans un sac de toile. Ce mode funéraire si économique ainsi que les interdits portant sur la viande, l'alcool et aussi sur les banquets constituaient, selon les membres de la secte, un excellent moyen d'enrichissement.

Comme le bouddhisme, la nouvelle religion proclamait que la vie n'est que souffrance, mais elle admettait que la mort à elle seule apportait une libération définitive. Ainsi, c'était assurer le salut de son prochain, hérétique, que de l'occire, et ceux des sectateurs qui avaient de nombreux meurtres à leur actif avaient quelque chance de devenir bouddhas.

Les cultes réguliers, célébrés au grand jour, et les sociétés secrètes au sein desquelles on trouve combinés des doctrines de salut individuel et un

messianisme révolutionnaire, représentent deux aspects nettement distincts et presque antithétiques de la vie religieuse des gens du peuple. Mais il resterait beaucoup à dire des croyances. Si, pour l'homme du commun, le monde est régi par ces puissances naturelles ou faiblement individualisées que sont les divinités des sanctuaires locaux, puissances dont les bienfaits s'étendent de façon concrète au territoire et à la collectivité qui y réside, à un autre niveau, qui n'est plus celui des pratiques collectives, mais celui des croyances traditionnelles, l'univers apparaît peuplé d'esprits, de génies, de démons, de revenants.

Certains sont des êtres fantastiques à forme animale ou humaine, d'autres sont des chiens, des porcs, des renards métamorphosés en hommes ou, bien souvent, en femmes d'une beauté extraordinaire, d'autres encore sont de simples revenants, des morts qui ne reçoivent pas les offrandes qui leur sont dues ou dont le meurtre n'a pas été vengé. Comment éloigner ces importuns ? Le bruit des pétards, des tambours, des gongs les fait fuir. On peut aussi les frapper avec un bâton ou un sabre quand on les aperçoit. Ils reprennent alors leur forme primitive ou disparaissent. Les branches de saule ou de pêcher, l'armoise chassent les démons et les pestilences. Un haut fonctionnaire de passage dans une bourgade du Sichuan en juillet 1177, au moment du tissage des toiles de chanvre, note dans son journal de voyage que les habitants font brûler de l'armoise devant leurs portes afin de chasser les mauvaises influences⁵¹. Certains procédés symboliques sont très efficaces : dessins de remparts et de fossés, de boucliers et de hallebardes, dessins de caractères d'écriture magiques. Il peut être conseillé de placer sur la route des démons des objets qu'ils détestent et, par exemple, du jade blanc, car les démons, êtres féminins, aiment l'obscurité et ont horreur de la couleur blanche. Inversement, il est certains actes dont il vaut mieux s'abstenir. Ainsi, à Chengdu, au Sichuan, on ne frappe plus les heures du soir à l'époque des Song, car c'était jadis à ces heures-là qu'avaient lieu les exécutions capitales : sonner les heures, ce serait réveiller les fantômes malfaisants des condamnés dont les cadavres ont été enterrés dans le terrain de polo⁵².

Tous ces mauvais génies qui sont éloignés ou identifiés grâce à des procédés magiques ne s'en prennent généralement qu'aux familles et aux individus. Ils forment donc une classe d'êtres surnaturels entièrement différente de celle des divinités des temples et des sanctuaires locaux. Des sorciers, des moines taoïstes ou, parfois, bouddhistes, grâce à leurs pouvoirs religieux ou grâce à leur connaissance des recettes efficaces, savent exorciser ces démons.

De nombreuses anecdotes témoignent d'autre part de la croyance très répandue à un monde des morts et à l'existence d'une cour de justice infernale présidée par un roi des enfers. Certains des juges de ce tribunal sont d'anciens hauts fonctionnaires, et l'administration complexe qui régit le monde des morts est une reproduction de celle des vivants. Les fonctionnaires infernaux font carrière dans l'autre monde. Ils peuvent être promus ou rétrogradés et ils ont sous leurs ordres une foule de commis, d'archivistes, de scribes et de gardes. Il arrive que cette bureaucratie paperassière commette des erreurs dans les noms et dans les chiffres. Ainsi, des personnes dont le lot de vie n'est pas épuisé sont appelées trop tôt devant le tribunal des enfers par la faute d'un scribe négligent, et sont ensuite renvoyées dans le monde des vivants. D'autres peuvent échapper au séjour des morts grâce à la piété filiale exemplaire dont elles ont fait preuve pendant leur vie ou encore grâce aux mérites acquis en récitant les textes sacrés du bouddhisme ou à leur connaissance de formules magiques efficaces. Ainsi s'expliquent les cas de léthargie complète ou de mort temporaire. Les ressuscités ont eu parfois la chance de voir à la dérobée les registres où sont notés les lots de vie de chacun. Ils y ont appris combien d'années il leur restait à vivre, à quel âge mourraient leurs proches ou leurs amis. Des morts inconnus les ont quelquefois chargés de commissions pour leurs parents et les indications données par les ombres infernales se trouvent exactes. Ces descentes aux enfers et les révélations prophétiques dont elles sont l'occasion forment, depuis l'époque des Tang, un des thèmes les plus fréquents des recueils d'anecdotes étranges et curieuses.

L'homme du peuple vit entouré d'êtres et de choses mystérieuses ou divines. Le prodige fait partie de sa vie quotidienne et tout, dans ce monde, peut être pour lui sujet d'inquiétude. Ses paroles et ses actions sont soumises, de façon temporaire ou permanente, à une multitude de restrictions et d'interdits. La consultation des almanachs et des horoscopes, les prescriptions des géomanciens peuvent lui épargner bien des malheurs : il en surgira toujours à l'improviste.

5. Bouddhisme et taoïsme

Au XIII^e siècle, la grande ferveur bouddhique s'est calmée depuis longtemps, mais il reste partout des témoignages de la fièvre religieuse qu'a connue la Chine sous les dynasties du Nord et du Sud et sous les Tang, entre le V^e et le IX^e siècle. Presque tous les chefs-d'œuvre artistiques de cette période sont bouddhiques : sanctuaires creusés à flanc de montagne, temples et tours reliquaires, peintures, rouleaux manuscrits, statues de bronze parfois recouvertes d'or, statues de pierre, stèles. Dans une des gorges du fleuve Minjiang, au Sichuan, le voyageur voit encore surgir devant lui, à un endroit où la violence du courant entraîne sa barque, une image colossale de la divinité Maitreya, creusée dans le roc au début du VIII^e siècle. Haute de 108 mètres, avec un tour de tête de 30 mètres, des yeux larges chacun de 6 mètres, elle est protégée par une construction en bois de treize étages⁵³.

A Hangzhou même, les traces de la grande époque du bouddhisme ne manquent pas, et l'on compte encore à l'intérieur des remparts 57 monastères bouddhiques, grands et petits, et 31 monastères de nonnes à l'extérieur. La plupart des établissements bouddhiques sont situés dans l'agglomération ou à proximité de la ville. Ils sont au nombre total de 385 dans les deux sous-préfectures urbaines, alors que l'on n'en compte que 185 dans les sept autres circonscriptions qui dépendent de la préfecture de Hangzhou⁵⁴. Certains grands monastères, dotés d'un statut officiel, sont chargés de cérémonies pour le compte de la cour. Mais tous accomplissent les rites qui leur sont commandés par les fidèles, c'est-à-dire le plus souvent

des services funèbres. La liturgie consiste en récitations psalmodiées de textes sacrés et en chants indiens, en offrandes de fruits, de fleurs et d'encens aux Bouddhas. Des lampes sont allumées au pied des statues. Au moment des fêtes, les plus belles peintures et les plus beaux manuscrits que possède le monastère sont exposés à l'admiration des visiteurs. Des banderoles sont suspendues dans la grande salle où se dressent, hautes parfois de plus de dix mètres, les statues accroupies des Bouddhas dont le sourire à la fois énigmatique et paisible est l'image de la parfaite ataraxie. Les fêtes les plus importantes sont celles de l'ondoieement des statues, le 8 de la 4^e lune, celle de l'entrée des religieux dans la saison d'été, pendant laquelle ils restent confinés dans leurs monastères, le 15 de la 4^e lune, et celle des morts, le 15 de la 7^e lune.

Toute la Chine reste imprégnée de bouddhisme, mais cette imprégnation est si profonde que beaucoup, même dans les hautes classes, n'en ont plus conscience. Les philosophes empruntent certaines de leurs notions au bouddhisme. Ils ne sont plus uniquement préoccupés de morale et de politique comme leurs devanciers d'avant l'ère chrétienne, mais cherchent à fournir une représentation systématique du monde qui puisse être opposée à celle des bouddhistes. Ce besoin d'une philosophie proprement chinoise se fait d'autant plus sentir que le bouddhisme a cessé d'être le principal animateur de la vie intellectuelle : des nombreuses sectes bouddhiques qui devaient se perpétuer au Japon, seule reste vivante l'école du *dhyâna* (le *zen* japonais), « résurgence du taoïsme mystique, particulièrement appréciée des lettrés et des artistes⁵⁵ ».

Dans toutes les classes, éthique confucéenne et morale bouddhique se mêlent de façon indissoluble. Des ouvrages qui eurent à l'époque des Song un succès étonnant donnent à chacun le moyen de calculer la balance de ses mérites et de ses démérites selon un barème positif ou négatif qui qualifie chaque action, bonne ou mauvaise. L'un de ces manuels, d'inspiration bouddhique dans leur principe, était si répandu que, d'après un calcul du début du xx^e siècle, sa diffusion était supérieure à celle de la Bible⁵⁶.

Rappelons brièvement les principes essentiels de la doctrine bouddhique, car ils restent encore articles de foi dans de nombreuses familles de tous les milieux sociaux. Le monde est illusoire, il est une création fantasmagorique. La vie, résultat de notre attachement à ce monde irréel, ne peut être qu'une suite de douloureuses déceptions. Naissance, maladie, vieillesse et mort, tout n'est que douleur. Seuls l'abstention du mal et les actes pieux permettent aux individus, au cours de leurs renaissances successives, de s'élever dans la hiérarchie des êtres et les préparent ainsi à la délivrance définitive.

Pour échapper finalement au cycle douloureux des renaissances, il faut une révélation mystique de la vacuité du monde. Les exercices religieux (lecture de textes sacrés, abstinence de viande, hommages rendus aux Bouddhas...) et les œuvres pieuses (dons en faveur des moines et des communautés, contributions aux fêtes, aux constructions de sanctuaires...) diminuent le stock des péchés et accroissent celui des mérites. Un laïc pieux renaîtra homme dans sa prochaine existence, un mécréant sera chien, porc, démon, être infernal. Une foi intense ou encore la récitation de formules magiques peuvent sauver un fidèle au moment des plus grands périls. Enfin, il est possible d'intercéder en faveur des morts, et c'est pourquoi les moines bouddhistes jouent un si grand rôle dans les cérémonies funèbres et dans le culte des morts : même les laïcs non pratiquants ne manquent pas, par piété filiale, de recourir aux services religieux bouddhiques.

Comme le bouddhisme, le taoïsme a ses monastères, son organisation communautaire, ses textes sacrés, ses divinités et ses saints, sa liturgie. En tout cela, il a pris modèle sur son rival. Mais ses communautés sont moins riches, moins nombreuses, moins puissantes que celles des bouddhistes. Plus nettement orienté vers la magie, le taoïsme vise à obtenir, grâce à une ascèse complexe, aussi bien physique que morale, la prolongation de la vie terrestre et la transformation du corps en un corps plus subtil et plus durable. Les religieux taoïstes connaissent le secret des drogues propres à assurer la Longue Vie ; exorcistes, fabricants de charmes et d'amulettes, ils

s'entendent à chasser les pestilences et les démons. On distingue cependant deux tendances opposées chez les taoïstes des XII^e et XIII^e siècles. L'une met l'accent sur les sciences occultes, l'autre sur l'ascèse. Un des plus célèbres taoïstes du XII^e siècle, hostile à tout ce qui, dans sa religion, relevait de la magie, tenta une synthèse des trois « doctrines » (bouddhisme, taoïsme, confucianisme). Selon lui, « l'homme devait se réaliser dans son intégrité naturelle, qu'il tient du Ciel, par le contrôle de ses désirs et en particulier de sa sexualité, qui l'attachent à la Terre et souillent sa nature céleste ; en préservant celle-ci de toute déperdition, il devait s'assurer la Longue Vie et l'ascension au Ciel parmi les Immortels⁵⁷ ».

En dehors du bouddhisme, qui, au cours des siècles, s'est complètement intégré à la pensée morale et religieuse des Chinois, les religions étrangères sont relativement nombreuses dans la Chine du XIII^e siècle. Le nestorianisme, hérésie chrétienne selon laquelle la Vierge n'est pas mère de Dieu mais d'un homme, fut introduit d'Iran en Chine au VII^e siècle. Il en disparut pratiquement au X^e et ne devait être réintroduit en Chine qu'à la faveur de l'occupation mongole. Marco Polo se plaindra cependant de ce que le christianisme fût bien mal représenté à Hangzhou. « Et, pour un si grand nombre de gens, dira-t-il, il n'y a d'autre église qu'une de chrétiens nestoriens⁵⁸. » Cette église fut fondée en 1279 ou 1280, aux débuts de l'établissement des Mongols dans la Chine du Sud. Venu lui aussi d'Iran, le manichéisme semble avoir eu un succès plus durable et plus profond, bien que son influence ait été limitée géographiquement : on l'a vu, il a inspiré sous les Song des sectes révolutionnaires au Fujian et au Zhejiang. Tout au contraire, l'islam et le judaïsme, longtemps confondus par les Chinois, paraissent n'avoir eu aucune influence réelle dans la Chine du Sud-Est. Ils ne s'étendirent pas au-dehors des petites communautés étrangères, juives et surtout musulmanes, que comptaient les grands ports de commerce chinois⁵⁹.

1. XU Yitang, *op. cit.*
2. *Ibid.*
3. *Jile bian, Shuofu*, XXVII, f° 4 a.
4. *Guixin zazhi, xu A*, § 64.
5. Cf. L. DE SAUSSURE, *L'Horométrie et le Système cosmologique des Chinois*, Neuchâtel, 1919, p. 13 : « Si les mois lunaires étaient égaux aux douze mois solaires, le milieu de chaque lunaison coïnciderait avec le milieu du signe duodénaire. Mais comme les lunaisons sont plus courtes que les signes, la fin de la lunaison se rapproche toujours plus du milieu du signe, puis tombe en deçà, de telle sorte qu'il arrive un moment où la lunaison ne contient aucun milieu de signe. » Cette lune qui ne contient aucun milieu de signe « est déclarée intercalaire et porte le numéro bis de la précédente sans déranger toutefois les lunes cardinales ».
6. Sur la semaine en Chine, cf. art. paru dans le *Furen xuezhì* de 1942.
7. Un grand nombre des indications données dans ce passage sont empruntées à Lien-sheng YANG, « Schedules of Work and Rest in Imperial China », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, XVIII, 3-4, déc. 1955.
8. *MLL*, XIII, 5, p. 241.
9. *MLL*, XII, 5, p. 241-242.
10. *MLL*, XIII, 6, p. 242-243.
11. *San Tendai-Godai-san ki*, récit de voyage en huit chapitres du moine japonais Jôjun (1011-1081) à travers la Chine, depuis le sud du Zhejiang jusqu'au nord du Shanxi, éd. Dainihon bukkyô zensho, p. 6 *infra*.
12. *MLL*, VI, 4, p. 181.
13. *MLL*, VI, 5, p. 181-182.
14. *MLL*, I, 2, p. 139.
15. *MLL*, I, 3, p. 140.
16. *Wulin jiushi*, II, 10, p. 372 et 8, p. 368.
17. *Wulin jiushi*, II, 8, p. 371. Cf. *MLL*, I, 4, p. 140-141.
18. *Wulin jiushi*, II, 8, p. 368-369.
19. *MLL*, I, 4, p. 140.
20. *MLL*, I, 6, p. 143.
21. *Wulin jiushi*, III, 3, p. 377. Parmi les autres corporations mentionnées dans ce passage figurent des corporations d'acteurs, de chanteurs de divers genres, de joueurs de football, de lutteurs, de tireurs d'arbalète, d'escrimeurs, de joueurs d'ombres chinoises, de prestidigitateurs, de conteurs, de brodeurs et de coiffeurs.
22. *MLL*, I, 7, p. 144-145.
23. *MLL*, I, 8, p. 145.

24. *MLL*, II, 4, p. 148.
25. *Ibid.*
26. *MLL*, II, 5, p. 149.
27. *MLL*, II, 4, p. 148.
28. *MLL*, II, 7, p. 150.
29. *Wulinjiushi*, III, 5, p. 378.
30. *MLL*, III, 6, p. 157.
31. *MLL*, IV, 2, p. 159.
32. *MLL*, IV, 3, p. 159-160.
33. *MLL*, IV, 4, p. 160.
34. *MLL*, IV, 6, p. 161.
35. *MLL*, IV, 8, p. 162-163 et *Wulin jiushi*, III, 13, p. 381-382. On soupçonne que ces actes de vaine bravoure gardent le souvenir d'anciens rites religieux.
36. *MLL*, V, 1, p. 164 et *Wulin jiushi*, III, 14, p. 382.
37. Pour un exposé général sur les fêtes chinoises traditionnelles, voir W. EBERHARD, *Chinese Festivals*, New York, 1952.
38. *Chengdu gujin ji*, *Shuofu*, LXII.
39. *Xiazi ji*, *Shuofu*, XXVII, f° 2 b.
40. *Wuchuanlu* de FAN Chengda, chap. II, f° 19 b de l'éd. du *Zhibuzuzhai congshu*.
41. *Wulinjiushi*, I, 3, p. 342-343.
42. Cette description de la cérémonie des sacrifices à l'autel de la banlieue sud est empruntée au *Wulin jiushi*, I, 3, p. 341-342.
43. *Xunzi*, traduction H. H. DUBS, p. 181-182.
44. *Fuzhanglu*, *Shuofu*, XXXIV, f° 3 a.
45. *Chuijianlu*, *Shuofu*, XXVII, f° 6 a-b.
46. *Sinica Franciscana*, éd. A. VAN DEN WYNGAERT, vol. I, Florence, 1929, p. 376.
47. *Wuchuanlu*, chap. I, f° 15 b.
48. *Jile bian*, *Shuofu*, XXVII, f° 25 b.
49. *Jile bian*, *Shuofu*, XXVII, f° 5 a-6 b. Ce texte de ZHUANG Zhe (1^{re} moitié du XIII^e siècle), si important et si détaillé, a malheureusement échappé à E. CHAVANNES et P. PELLIOT dans leur étude sur le manichéisme en Chine, « Un traité manichéen retrouvé en Chine », *Journal asiatique*, mars-avril 1913. Voir, en particulier, p. 324-363, où sont cités et traduits les textes faisant état de l'existence de sectes manichéennes au Fujian et au Zhejiang aux XI^e et XII^e siècles.
50. Zhang Jiao fut le chef de la rébellion taoïste des Turbans Jaunes en 184 de notre ère. Comme on le voit, la secte des Adorateurs des Démons, dont l'ensemble des doctrines

est d'inspiration manichéenne, emprunte cependant certains éléments au taoïsme et au bouddhisme.

51. *Wuchuanlu*, chap. I, f^o 13 a.

52. *Xiaziji, Shuofu*, XXVII, f^o 2 b.

53. *Wuchuanlu*, chap. I, f^o 11 b.

54. *MLL*, XV, 4, p. 258.

55. P. DEMIÉVILLE, « La situation religieuse en Chine au temps de Marco Polo », *Oriente Poliano*, Istituto Italiano per il Medio ed Estremo-Oriente, Rome, 1957.

56. Lien-sheng YANG, *The Concept of « Pao » as a Basis for Social Relations in China in Chinese Thought and Institutions*, edited by J.K. Fairbank, Chicago, 1957, p. 300.

57. Voir P. DEMIÉVILLE, *La Situation religieuse...*, p. 193-236.

58. Sur l'église nestorienne de Hangzhou, cf. A.-C. MOULE, *Quinsai*, p. 36. Au chap. CXLVIII du *Livre de Marco Polo*, Charignon, III, p. 148, sont signalées deux églises nestorienne fondées en 1278 à Zhenjiang, sur la rive droite du Yangzi, en aval de Nankin.

59. Le meilleur exposé sur les religions chinoises est celui de R. STEIN, *Les Religions de la Chine*, dans *l'Encyclopédie française*, section C, chap. IV, Paris 1957.

CHAPITRE VI

Les loisirs

EFFETS DE LA VIE URBAINE. Professionnels et amateurs. — LES DISTRACTIONS. Grands théâtres populaires. Spectacles de la rue. Combats de boxe. Représentations à domicile. Jeux de société. — LES LETTRES ET LES ARTS. Nouvelles tendances. Influence de l'imprimerie. Ouverture sur le monde. Effort de systématisation philosophique. Littérature populaire. Recueils d'anecdotes. Poésie classique et poèmes chantés. La peinture : tradition et innovation.

EFFETS DE LA VIE URBAINE

Religion et magie sont intimement liées aux jeux et aux arts : les circonstances dans lesquelles il convient de se livrer aux activités de jeu sont religieuses ; leurs objets, leurs thèmes remontent à de lointains antécédents où la magie donnait au jeu une valeur active ou dramatique. Des traces vivaces de ces origines subsistent encore à l'époque des Tang. Mais le phénomène urbain sous les Song devait laïciser et désacraliser plus complètement encore que ne l'avaient fait les transformations sociales antérieures ce qui pouvait rester, dans les jeux et dans les arts, de pensée et de contenu magico-religieux.

A mesure que la poussée de nouvelles couches sociales dans la ville (riches et petits commerçants, classes populaires urbaines) s'est fait mieux sentir, de nouveaux besoins se sont affirmés en matière d'art et de distraction. La classe très diversifiée des amuseurs publics s'est développée, et l'on a vu que l'« industrie de la distraction » occupait à Hangzhou une fraction relativement importante des gens du peuple. Ce n'est plus seulement dans les familles nobles et à la cour que, selon une tradition qui remonte à l'Antiquité chinoise, jongleurs, baladins, musiciens et conteurs

viennent exhiber leurs talents, mais aussi en pleine rue, devant un public où se mêlent marchands et gens du peuple. Répertoires, genres et styles varient selon les auditeurs mais, en même temps, les distractions du commun et celles des hautes classes empruntent les unes aux autres, se confondent plus ou moins, et ces interactions sont riches de conséquences. Le conte, la nouvelle, le roman, le théâtre font leur apparition ou plutôt reçoivent l'impulsion qui avait fait jusqu'alors défaut à leur développement. La littérature chinoise s'enrichit de nouveaux genres ; la sensibilité littéraire se modifie.

D'autre part, pour répondre aux besoins d'une classe marchande en pleine ascension, les arts traditionnels et ésotériques du lettré se diffusent. Un marché des œuvres d'art (peintures, calligraphies, antiquités) se constitue en même temps qu'apparaissent des artistes professionnels. Cette « commercialisation » des arts donne naissance à de nouvelles conceptions esthétiques et elle influe, par contrecoup, sur celles que la Chine des Song avait héritées d'un lointain passé.

La grande ville, et Hangzhou mieux que toute autre, par sa forte densité et par le mélange de ses classes, a multiplié les occasions de contact et les rapports humains. Elle offre une infinité de lieux de réunion, elle favorise la formation de groupements et d'associations. En un mot, elle constitue un terrain particulièrement favorable au développement des activités de jeu. Un des traits les plus caractéristiques de la psychologie du citadin, c'est une curiosité inlassable pour les spectacles, un goût passionné des distractions de tout genre, des réunions et des banquets. Il existe à Hangzhou, au XIII^e siècle, un grand nombre de sociétés littéraires, sportives et religieuses. Par leur nom, mais aussi sans doute par leur organisation, ces groupements évoquent d'anciennes associations cultuelles qui eurent en Chine une immense fortune : ce sont les sociétés formées localement pour les sacrifices au dieu du sol ou, chez les bouddhistes, pour la réalisation d'œuvres pies. Leur règlement oblige chacun des membres à fournir sa quote-part aux réunions et aux banquets solennels qu'elles célèbrent chaque année et à contribuer également aux dépenses des cérémonies familiales

(funérailles et mariages principalement) qui peuvent incomber à chacun des associés. Cette institution fut en Chine à l'origine des associations de secours mutuel et des groupements financiers à fins religieuses ou purement profanes qui se perpétuèrent jusqu'à l'époque moderne¹. Réunions à dates fixes et contributions aux dépenses communes sont probablement parmi les caractéristiques des associations de divers genres qui sont mentionnées à Hangzhou au XIII^e siècle.

La plus célèbre est la Société de poésie du lac de l'Ouest qui groupe les meilleurs lettrés de Hangzhou et tous ceux qui, venus de diverses régions, se trouvent résider dans la ville. Ils s'y livrent à des concours de poèmes libres ou réguliers ou de poésies composées sur des thèmes musicaux. Les plus belles de ces productions, dit un contemporain, circulent partout et font les délices des gens de goût. De leur côté, les fonctionnaires militaires se réunissent dans une société de tir à l'arc et de tir à l'arbalète où ne sont admis que les tireurs d'élite. Il existe aussi des sociétés de football et de polo, mais l'on n'y trouve pas de fonctionnaires : seuls des membres de familles riches, dont la fortune est sans doute d'origine commerciale, des jeunes gens appartenant à la bourgeoisie de la ville et des parasites de grandes maisons en font partie.

Mentionnons encore la société des joueurs de marionnettes de la Rue de la Famille Su et les nombreuses sociétés organisées à l'intérieur des corporations marchandes ou artisanales qui se réunissent à date fixe pour célébrer l'anniversaire de leur saint patron. D'autres groupements sont de nature exclusivement religieuse : telle l'association taoïste du Joyau magique dont les membres, issus de riches familles, s'assemblent chaque mois pour réciter un chapitre de texte sacré et organisent une grande fête le 9 de la 1^{re} lune, jour anniversaire de la naissance du souverain de Jade. Telle autre association taoïste qui groupe des fonctionnaires originaires du Sichuan a pour objet la célébration d'une fête dont la date est fixée au 3 de la 2^e lune. Les sociétés bouddhiques sont plus nombreuses et groupent des foules de fidèles. La principale compte plusieurs dizaines de milliers de membres, et son assemblée a lieu le 8 de la 4^e lune, jour anniversaire de la

naissance du Bouddha Sâkyamuni : c'est alors que l'on procède, sur le lac, au rite de la « libération des êtres vivants ». Chaque membre achète des tortues d'eau, des poissons, des coquillages, des oiseaux qu'il va relâcher sur la rive ou dans les eaux².

Ce n'est assurément pas sans raison que les contemporains mentionnent pêle-mêle ces associations dont les objets sont si différents : elles sont toutes constituées sur le même modèle et satisfont des besoins analogues. Elles répondent au désir des amateurs d'un même art, des fidèles d'une même foi, des personnes originaires de la même région de se réunir et de fraterniser. Seule une grande ville pouvait connaître une telle variété d'associations. On devine la grande influence que certaines d'entre elles, et principalement la Société de poésie du lac de l'Ouest, eurent sur le développement des arts et des lettres aux XII^e et XIII^e siècles.

LES DISTRACTIONS

Tout endroit, dans la ville, peut être lieu de réunion : jardins en dehors des remparts où les habitants se rendent en promenade, places et coins de rue où les badauds font cercle autour de quelque acrobate, maisons de thé où les gens riches viennent apprendre à jouer d'instruments de musique³, bateaux du lac où sont données des réceptions... Mais Hangzhou a aussi ses lieux de distraction attitrés. Ce sont les « quartiers d'amusement », sortes de vastes marchés couverts où l'on enseigne les arts théâtraux, le chant et la musique, et où l'on peut assister en permanence à des représentations de tout genre. Le nom de ces établissements signifie, selon l'interprétation qu'en donnent les contemporains, que ce sont des lieux « où l'on ne se gêne pas », c'est-à-dire que les gens de toutes conditions s'y coudoient sans souci des rites et des convenances ordinaires. Il existait déjà des bazars de ce genre à Kaifeng, dans la capitale des Song du Nord, au début du XII^e siècle. Les premiers qui furent construits à Hangzhou datent de l'ère Restauration des Song (1131-1162), et ils furent institués à l'intention des soldats en

garnison dans la ville, dont la plupart, originaires des provinces du Nord, étaient séparés de leur famille et devaient se trouver en peine pour occuper leurs loisirs.

L'administration impériale peupla ces quartiers d'amusement de chanteuses et de musiciennes, et ces grands bazars eurent donc à l'origine le rôle de lupanars pour militaires. Maintenant, écrit un auteur en 1275, ces établissements sont devenus des lieux de débauche et de perdition pour les gens de la bonne société et pour les fils de famille. A cette époque, on compte à Hangzhou dix-sept ou vingt-trois quartiers d'amusement (le chiffre varie selon les sources), dont le plus grand nombre est situé hors des remparts, près des portes. Ceux des faubourgs et ceux de la ville proprement dite sont contrôlés par des administrations différentes, et des fonctionnaires d'Etat sont préposés à chacun de ces établissements⁴.

Les quartiers d'amusement comportent différentes sections d'enseignement : treize au total, qui intéressent le théâtre et les arts musicaux. Chacune a son « chef » ou son « directeur », et les artistes portent un costume qui varie selon le groupe auquel ils appartiennent et leur rang de classement. Les vêtements peuvent être violets et pourpres, rouges et bleus, la chemise est parfois ample à bordure jaune. Les acteurs sont coiffés de turbans de formes et de couleurs diverses, les musiciens et les chanteurs de bonnets. Suivant les sections, les artistes jouent d'une sorte de flûte aux sons tristes originaire d'Asie centrale, de la flûte traversière chinoise, du « grand tambour », d'un xylophone à six ou neuf éléments larges comme la paume de la main et reliés par une lanière de cuir, de la guitare à quatre cordes, de la guitare plate en forme de tablette allongée à treize cordes, de l'orgue à bouche à treize tubes et dont le corps est fait d'unealebasse desséchée, d'un instrument analogue au xylophone mais dont les plaques sont en métal ou en pierre.

Dans d'autres groupes, on enseigne différents genres de chant, la danse et les arts théâtraux. Le théâtre fait une large place aux petites scènes bouffonnes, aux exercices acrobatiques et aux parodies. Des acteurs imitent les paysans du Shandong et du Hebei, car ce genre comique, déjà en vogue à

Kaifeng, s'est perpétué à Hangzhou. Certaines scènes se présentent comme des ballets accompagnés de chant et de musique. On peut voir aussi des spectacles d'ombres chinoises dont les personnages sont des pantins de carton articulés et des marionnettes dont il existe différents types : tirées d'en haut par des fils, manœuvrées d'en bas par des tiges ou encore « vivantes », jouées par des familles d'acteurs aux membres fins et graciles. Ceux qui font mouvoir les marionnettes articulées leur prêtent une voix nasillarde et aiguë⁵. Ombres et poupées sont les personnages de petites scènes : histoires de revenants et de prodiges, pièces policières, pièces romanesques où se mêlent l'histoire et la fiction. Les conteurs attirent eux aussi un nombreux public. Ils sont spécialisés dans différents genres : récits de génies et de démons, petits contes qui mettent en scène des juges particulièrement perspicaces et habiles à résoudre les énigmes les plus ardues, récits de combats guerriers dont les héros sont d'une force et d'une adresse surhumaines, histoires bouddhiques qui retracent des épisodes des vies antérieures du Bouddha. Pièces et contes tendent parfois à la satire sociale et dénoncent les abus des puissants⁶.

On rencontre aussi dans les quartiers d'amusement des acrobates et des jongleurs, bien que le plus souvent ces gens s'exercent aux abords de ces établissements, sur des esplanades délimitées par des barrières. Ainsi, au quartier d'amusement du nord, bâti près de l'un des ponts sur lesquels passe la Voie impériale, il y a treize « barrières » de ce genre. Les amuseurs publics s'installent également en dehors de ces emplacements qui paraissent leur être spécialement réservés, et on les voit aux carrefours, sur les places et les marchés, partout en somme où il y a foule. Ils y dressent parfois des abris provisoires faits de piquets de bambou et de nattes. Les passants peuvent ainsi admirer en pleine rue des acrobates qui se retournent la tête par-dessous les cuisses, des funambules qui portent au fléau des récipients pleins d'eau jusqu'à ras bord et qui avancent sur leur corde sans en renverser une seule goutte, des jongleurs d'assiettes, de bouteilles ou de grandes cruches, des montreurs d'ours, des montreurs de fourmis savantes, des avaleurs d'aiguilles, des lutteurs ou des boxeurs. Des groupes de trois à

cinq musiciens portent en équilibre sur leurs épaules, tout en dansant et chantant, un ou deux garçonnets ou fillettes⁷. Des conteurs, des spécialistes de devinettes attirent les badauds, des humoristes aussi « qui commentent plaisamment les graves Classiques et démontrent, à coup de calembours érudits, que le Bouddha, Lao-tseu et Confucius étaient des femmes⁸ ».

Un auteur de la fin du XIII^e siècle décrit ainsi les spectacles curieux auxquels il a assisté dans son enfance à Hangzhou. Voici le montreur de poissons savants : il a devant lui un grand bocal en laque où nagent des tortues, des barbots et divers autres poissons. Il bat la mesure sur un petit gong en cuivre et appelle l'une des bêtes par son nom. Aussitôt, elle vient danser à la surface, portant sur sa tête une sorte de petit chapeau. Son numéro fini, elle replonge, et l'homme en appelle une autre. Il y a aussi le tireur à l'arc qui dispose devant les spectateurs une grande roue d'un mètre cinquante de diamètre où sont représentées toutes sortes d'objets, de fleurs, d'oiseaux et de personnages. Il déclare qu'il touchera tels et tels dessins de la cible et, l'ayant animée d'un mouvement rapide, il se fait passer les flèches par les spectateurs. Les points touchés correspondent exactement à son annonce. Il peut même atteindre des parties très précises de cette cible tournante et, par exemple, telle plume de telle aile d'oiseau. Mais, apparemment, ajoute notre auteur, il n'a pu transmettre son art à personne. Autre amuseur public, le montreur de serpents qui s'installe devant le Temple suprême et auquel il ne reste que quatre doigts. Il saisit dans ses mains les serpents les plus étranges et les plus venimeux comme s'il s'agissait de simples anguilles. Si un serpent reste caché dans son panier et fait la sourde oreille, son maître souffle dans un petit roseau, et l'animal accourt aussitôt. Ce curieux personnage élève chez lui plusieurs dizaines d'espèces de serpents, dont de très gros et de très dangereux, qu'il garde dans des paniers de bambou. Il fait faire tout ce qu'il veut à ses serpents et il est arrivé, grâce à l'exercice de ce métier, à une certaine aisance. Le même auteur mentionne encore un ermite taoïste qu'on voit près des berges du fleuve portant une hotte pleine de crustacés de divers genres et de toutes couleurs, tous pétrifiés⁹.

C'est surtout au moment des fêtes, quand toute la population de la ville s'égaie dans les rues et passe son temps à boire, à flâner et à se distraire de jour et de nuit, que les spectacles en plein air sont les plus nombreux. Ainsi, lors des sacrifices au palais sacré, lors des cérémonies à l'autel de la banlieue sud, lors des amnisties impériales qui sont proclamées à la porte de la Rectitude Élégante, des représentations et des jeux de toute sorte sont organisés dans la ville. Des combats de boxe ont lieu entre les soldats des armées de gauche et de droite de la garde impériale au moment des fêtes anniversaires de la naissance de l'empereur et des grands banquets de la cour. Les boxeurs sont choisis parmi les plus forts des soldats, et leurs noms sont portés sur un registre spécial. Ce sont eux que l'on voit, lors des cérémonies à l'autel de la banlieue sud et des autres grands sacrifices du culte officiel, précéder le char impérial et, au nombre de cent vingt, coiffés de bonnets et laissant flotter dans leur dos leurs longs cheveux, le visage encadré de favoris, faire la haie des deux côtés du parcours officiel en se tenant par les poignets. Quant aux boxeurs que l'on rencontre dans les quartiers d'amusement et sur les esplanades attenantes, ce sont des sortes de nomades qui s'exhibent dans toutes les villes. Venus de toutes les préfectures de l'empire, ils se réunissent en grand nombre au monastère Protection du Royaume, au pic du Sud, lors des grands concours de boxe et de lutte qui y ont lieu périodiquement. Le vainqueur reçoit en prix un fanion, une tasse d'argent, des pièces de soie, une robe de brocart et un cheval¹⁰.

La plupart des artistes et des amuseurs publics qui exercent leurs talents dans les quartiers d'amusement ou sur les places publiques se retrouvent dans les hôtels particuliers des riches familles et même à la cour où ils sont invités au moment des fêtes et des banquets. Si ce ne sont pas les mêmes personnages, ce sont du moins leurs homologues, plus habiles peut-être, plus savants et plus aptes à satisfaire un public raffiné et plus exigeant que celui des marchés et des quartiers d'amusement, où pourtant des personnes de la haute société se mêlent souvent aux gens du peuple, pour le plaisir de s'encanailler. On l'a vu, certains artistes résident en permanence chez les

riches : joueurs d'échecs, peintres de chrysanthèmes, compositeurs de pièces littéraires, spécialistes de devinettes amusantes... Ces parasites font partie de la maison. D'autres sont loués pour le plaisir des invités au moment des grandes réceptions : chanteuses en renom, musiciens, acrobates ou illusionnistes¹¹.

Seuls les artistes les plus célèbres sont admis en présence de l'empereur. Un texte de 1280 en compte 55 espèces différentes et donne les noms de 554 d'entre eux qui venaient s'exhiber à la cour à la fin de la dynastie des Song du Sud. Dans cette liste si riche et dont tous les termes ne se laissent pas facilement identifier, retenons encore quelques noms de métiers qui témoignent de l'extraordinaire spécialisation des amuseurs publics : conteurs d'histoires obscènes, imitateurs de cris de marchands, imitateurs de propos villageois, chanteurs spécialisés dans six types de chants différents, prestidigitateurs, lanceurs de cerfs-volants, joueurs de balle et de football, tireurs à l'arc et tireurs d'arbalète¹².

Les spectacles de la rue et des quartiers d'amusement, les fêtes, les représentations données à domicile dans les riches familles ne suffisent pas aux besoins de distraction des citoyens. Dans leurs moments de détente et d'inaction, ils s'adonnent tous à des jeux de société. Il en est de toute sorte, pour toutes les classes et tous les âges. Ils diffèrent même quelquefois selon les sexes. Ainsi, l'escarpolette sert au délassement des jeunes filles de la bonne société. Les jeux d'argent, où parfois les sapèques servent de jetons, sont des distractions populaires, et sont très pratiqués malgré les interdictions officielles. Il existe aussi des jeux d'enfants, très nombreux sans doute, mais dont nous ne savons malheureusement rien.

En revanche, certains jeux sont communs à tous les milieux sociaux. C'est le cas du « double-six », sorte de jeu de jacquet qui semble avoir été introduit en Chine vers le III^e siècle de notre ère. Il comporte 24 pions dont l'avance est réglée par des coups de dés. Ce jeu fait fureur à l'époque des Song et, selon un auteur du XII^e siècle, « les riches y jouent leurs esclaves, leurs chevaux... ; les pauvres jouent à qui paiera la tournée ». Les dés en

usage à l'époque des Song sont identiques à ceux que nous connaissons, à cette différence près que le 4, qui a la valeur de notre as, est peint en rouge. Aussi, un jeu de dés dont les règles sont analogues à celles du poker porte-t-il le nom de « faire sortir les rouges¹³ ». Mentionnons encore les dominos, le mah-jong, les jeux de cartes dont les quatre rois représentent les souverains mythiques des quatre points cardinaux et qui apparurent en Chine probablement dès l'époque des Tang ; enfin, parmi les jeux traditionnels de la haute société, les échecs et le jeu de la cruche ou du goulot. Ces deux jeux étaient connus dès avant l'ère chrétienne et ils eurent longtemps des emplois divinatoires ou ordaliques. Le premier s'apparente à nos échecs bien que les règles en soient assez différentes, le second exige une adresse peu commune : les partenaires doivent lancer des fléchettes dans un vase renflé et à goulot étroit en les faisant rebondir sur la membrane d'une sorte de tambour placé à mi-chemin.

LES LETTRES ET LES ARTS

Dans leurs diverses expressions, poésie, conte, roman, encyclopédie, chant et musique, peinture, les lettres et les arts de l'époque des Song ont subi, de façon très sensible, les contrecoups des transformations sociales et techniques de cette période. L'esthète, pour qui l'art est une entité, un produit du génie humain universel, peut ignorer ces réalités triviales ou ne les mentionner que pour mémoire. Mais le pourrait-on dans une étude où la vie quotidienne a été prise pour objet, où l'époque, l'instant, le milieu humain, le cadre géographique sont à la fois des précisions nécessaires du point de vue de la méthode et des éléments indispensables à la compréhension des faits ? Tout un ensemble de facteurs a contribué à modifier les thèmes et les styles, et à faire des arts et des lettres à l'époque des Song des activités spécifiques ; des professionnels se substituent de plus en plus au lettré habile à tous les arts, calligraphe, peintre, prosateur et poète tout ensemble. La diffusion du livre xylographié à partir du x^e siècle,

l'apparition d'un commerce de la librairie, la prolifération des contes, des saynètes pour le théâtre, les marionnettes et les ombres chinoises, celle des chansons de style vulgaire, la formation de sociétés littéraires, le développement du commerce des objets d'art et des antiquités, toutes ces nouveautés devaient modifier profondément la sensibilité littéraire et artistique des Chinois.

L'un des facteurs les plus riches de conséquences fut évidemment l'apparition de l'imprimerie. On pourrait dire que l'imprimerie est venue à son heure en Chine, au moment où des couches sociales de plus en plus nombreuses cherchaient à s'élever par l'instruction ou, plus simplement, demandaient à la lecture les plaisirs que procurent le conte, l'anecdote, la poésie. En fait, c'est grâce au développement de la classe marchande et à la croissance très rapide des classes populaires dans les villes et pour répondre à de nouveaux besoins que l'imprimerie s'est généralisée. Les transformations sociales ont fourni sa raison d'être à une invention qui, dans d'autres circonstances, aurait pu passer inaperçue. La preuve en est que les premiers emplois de l'imprimerie restèrent remarquablement limités. Dès avant le VIII^e siècle, des planches xylographiques servirent à la reproduction sur papier¹⁴ de charmes, d'amulettes, de petits tracts religieux et surtout à la diffusion d'images pieuses dont la répétition même passait, chez les bouddhistes, pour avoir d'étonnants pouvoirs religieux.

Cette technique, née dans les communautés monacales, taoïstes et bouddhiques, se développa ensuite chez les laïcs aux IX^e et X^e siècles, dans les deux régions de forte densité humaine que sont le bas Yangzi et le Sichuan occidental où l'on vit circuler dans le peuple des almanachs, des ouvrages d'astrologie et des dictionnaires élémentaires. Cependant, entre 932 et 953, les Classiques confucéens dont on ne tirait jusqu'alors que des estampages sur pierre furent édités sur ordre officiel en impression xylographique. Entre 960 et 971 parut une édition du canon bouddhique, gigantesque corpus composé de sûtras, de commentaires, d'ouvrages de discipline et de traités doctrinaux. Au milieu du X^e siècle, on fit l'essai des

caractères mobiles, en terre cuite, en étain ou en bois, mais la trop grande richesse des caractères d'écriture (l'écriture chinoise compte plus de sept mille caractères usités, alors que la notation alphabétique des langues romanes permet l'impression en différents corps avec un nombre de signes beaucoup plus restreint), le bon marché de la main-d'œuvre, le goût des belles calligraphies que les planches d'impression font mieux ressortir que les caractères mobiles empêchèrent la diffusion de cette invention¹⁵.

Grâce aux éditions de l'époque des Song, la plupart des ouvrages de cette période et de ceux qui s'étaient transmis depuis l'Antiquité jusqu'aux Song sont parvenus jusqu'à nous. C'est une masse prodigieuse de textes qui témoignent de l'extraordinaire passion de connaissances des Chinois aux XII^e et XIII^e siècles¹⁶. Cette époque occupe, dans l'histoire de la Chine, la même place que notre Renaissance. Le développement de l'imprimerie n'est pas le seul fait qui permette ce rapprochement : ici et là, on assiste à un retour au passé qui s'accompagne, dans le domaine des lettres, des arts et de la pensée, d'un renouveau général. Alors que les lettrés de l'époque des Tang s'étaient bornés à expliquer les commentateurs des Han (206 avant notre ère – 220 après), les Classiques sont réinterprétés et commentés à nouveau. Une philosophie nouvelle vient au secours du commentateur, et la pensée des Anciens est expliquée en termes de *xing* (nature humaine) et de *li* (organisation spontanée ou ordre universel).

Les découvertes archéologiques suscitent la passions des érudits et des amateurs d'art. Certains des objets antiques, bronzes et jades, mis au jour sous le règne de Huizong (1101-1125) près de Anyang, au Henan, datent de la fin du II^e millénaire et sont contemporains des inscriptions sur os et écaille de tortue qui ont été découvertes depuis 1899 dans la même région. Des catalogues, des encyclopédies, des traités paraissent qui ont trait aux domaines les plus divers : monographies sur les pierres étranges, les jades, les monnaies, les encres, les bambous, les pruniers, les litchis, les oranges¹⁷, les champignons, les différentes espèces de fleurs, les poissons et les crabes, traités sur les peintures et les calligraphies, ouvrages géographiques dont certains intéressent les pays étrangers, ouvrages historiques.

Les premières histoires générales et non officielles de la Chine font leur apparition. Pour occuper leurs loisirs, certains lettrés rédigent de petits recueils de physique élémentaire ou, plutôt, de recettes curieuses. On y trouve des notations de ce genre : « Si, en été, on plonge de l'eau chaude dans un puits, il se forme de la glace. » « Le mille-pattes a horreur de l'huile. » « La menthe enlève l'odeur du poisson. » « Si on fait cuire des poissons avec des fruits verts de cratévier, les arêtes deviennent molles. On peut aussi se servir de graines de balsamine. » « Quand on a les mains grasses, on peut se laver avec du sel à défaut de savon. » « Pour faire partir l'excès de cal sous les talons, les frotter avec un morceau de tuile qui porte encore les traces de la toile sur laquelle elle a été moulée. » « Quand on a mangé de l'ail, si on mâche ensemble du gingembre cru et des jujubes, l'haleine redevient fraîche. » « Ne pas mettre de la brasénie dans des récipients en laque : les meilleures laques n'y résisteraient pas¹⁸. » L'époque est aux collections, aux inventaires, à l'érudition, aux répertoires de faits étranges.

L'effort de réflexion philosophique se développe en différentes directions. C'est tout d'abord un intérêt nouveau pour la cosmologie, dédaignée par les lettrés de l'Antiquité et par le fondateur lui-même de l'humanisme chinois. Pour Confucius (551-479 avant notre ère), l'homme devait rester en effet l'unique objet des réflexions du sage. Les théories cosmologiques de l'époque des Song s'expriment et se résument dans des diagrammes de caractère ésotérique qui expliquent l'origine du monde et son développement. Elles restent intimement liées à la morale parce que l'homme est en rapport harmonique avec le monde. Elles visent à substituer aux théories bouddhiques une interprétation purement chinoise de l'univers.

C'est au XII^e siècle que vit le philosophe qui devait avoir sur la pensée chinoise des époques ultérieures la plus profonde influence : « Zhu Xi (1130-1200), emprunte largement à ses prédécesseurs du XI^e siècle et fait la synthèse des courants philosophiques de son époque. Intellectualiste, il met l'accent sur l'étude livresque, et il accorde dans sa cosmologie une sorte de priorité au principe d'organisation (*li*) sur l'énergie (*qi*), bien que ces deux

aspects fondamentaux de l'ordre universel demeurent indissociables. Le monde reste conçu comme un tout fait d'alternances et de principes opposés dont la collaboration est nécessaire à l'équilibre de l'univers : la pensée chinoise est rebelle à tout véritable dualisme. Ce qui, dans le domaine de la morale, caractérise les conceptions de Zhu Xi, c'est l'insistance qui est mise sur l'éducation et sur l'effort. D'autres philosophes au contraire fondent leur système sur une intuition fondamentale qui est du même genre que celle des mystiques de la secte bouddhique chinoise du *dhyâna* (*zen* japonais) ou des taoïstes de l'Antiquité. Pour eux, le monde et notre esprit ne font qu'un. Mais la plupart des hommes n'ont point conscience de cette identité du fait de leur aveuglement, aveuglement qui n'est pas d'ordre purement intellectuel : il provient des pensées égoïstes et de l'esprit de calcul. C'est donc seulement à l'homme parfaitement « désintéressé » qu'il est donné d'appréhender intuitivement l'unité profonde qui existe entre les êtres et le monde¹⁹.

En même temps que la vision du monde s'élargit, la littérature s'enrichit de nouveaux genres et manifeste de nouvelles tendances. En effet, ce ne sont plus seulement les lettrés des hautes classes, mais des « bourgeois » et des gens du peuple qui sont à l'origine de la création littéraire. En partie orale et, même lorsqu'elle est écrite, destinée à un auditoire, la littérature de l'époque fait largement appel à la langue parlée, à celle du peuple ou encore à celle de la bonne société. Les conteurs, les professionnels du théâtre, les joueurs de marionnettes ou d'ombres chinoises sont les auteurs d'un très riche répertoire d'histoires fantastiques, de contes bouddhiques, de petits romans policiers ou de récits romancés qui ont pour cadre l'Antiquité, la période dite des Trois Royaumes, au III^e siècle de notre ère, ou encore des époques plus récentes, comme celle des Cinq Dynasties (X^e siècle).

Quelques-uns des livrets dont se servaient les conteurs de l'époque des Song nous sont parvenus. L'un retrace la triste fin de l'empereur Huizong, le dernier souverain des Song du Nord, sa captivité et sa mort en Mandchourie. Tel autre est l'ancêtre d'un célèbre roman de l'époque des

Ming qui relate le voyage du pèlerin Xuanzang en Inde, au VIII^e siècle, accompagné du Singe magicien. Ces contes sont en langue vulgaire (la récitation étant peut-être soulignée par un petit accompagnement musical), mais ils comportent aussi des passages chantés, en vers, chaque fois que la poésie semble mieux appropriée aux circonstances, et par exemple, pour la description d'une jolie femme ou d'un paysage, ou encore lorsque l'action atteint une intensité particulière²⁰.

La mode des recueils d'anecdotes, déjà très en vogue à l'époque des Tang, s'est affirmée sous les Song. Ces ouvrages dont l'imprimerie a permis la diffusion groupent des séries de brèves histoires, étranges ou fantastiques pour la plupart, mais qui ont toutes eu des témoins. Le nom des personnes, les lieux, les dates sont donnés avec exactitude. Voici quelques spécimens de ce genre littéraire :

Dans un village du Jiangxi, un géant noir de plus de trois mètres de haut pénètre dans une maison, s'assoit sans rien dire et reste muet à toutes les questions qu'on lui pose. Mais il est impossible de le déloger. Les domestiques lui administrent des volées de coups de bâton. Ils cherchent à le piquer avec des lances ; le fer se recourbe sans entamer la peau. Ils l'ébouillantent avec de l'eau chaude. Rien n'y fait, et le géant n'a même pas l'air fâché. Le maître de la maison songe alors à donner l'alarme en frappant sur son tambour (chaque maison, dans cette région, possède en effet un tambour destiné à rassembler les villageois en cas d'attaque de brigands), le tambour ne rend aucun son. Voyant que la violence n'a pas de succès, il fait l'essai de la persuasion. Il se prosterne à terre et supplie cet hôte si encombrant de déguerpir. Mais c'est comme s'il chantait. Enfin, le géant, las sans doute d'être assis, s'ébranle et se met à parcourir lentement toute la demeure, la cour, la porcherie. Il fait sauter les serrures des coffres où sont renfermées toutes les richesses du maître des lieux. Le soir tombe, et le géant est toujours là. On veut allumer les lampes, elles ne prennent pas. Alors, toute la maisonnée se sent prise de terreur, s'enfuit dans la montagne et s'y réfugie dans un temple. Elle y fait procéder à des cérémonies taoïstes et demande aux religieux d'envoyer un placet au Ciel. Enfin, au bout de sept

jours, le mauvais génie disparaît. Mais, à partir de ce moment, le maître de maison dépérit et tombe, pour finir, dans la plus grande misère²¹.

Les rêves prémonitoires sont un thème assez fréquent de ces petites anecdotes :

Au moment de l'invasion barbare de 1126, un paysan, qui a beaucoup lu (ce qui explique les connaissances historiques dont la suite de l'histoire fera état), fait un cauchemar. Il s'éveille plein d'effroi et assure à son épouse que sa dernière heure est venue. En effet, il vient de rêver qu'il rencontrait dans la campagne sept cavaliers. L'un d'eux, vêtu de blanc et monté sur un cheval blanc, s'était adressé à lui avec colère, lui tenant à peu près ce langage : « Lors d'une de tes vies antérieures, à l'époque des Tang, tu étais le soldat un tel et tu m'as tué. Maintenant que je te tiens, tu dois expier. » Il avait bandé son arc et l'avait atteint au cœur. L'épouse cherche à calmer ses craintes : comment ajouter foi à des rêves nocturnes ? Ce ne sont que fantaisies, imaginations ! Mais l'effroi de l'homme ne fait que croître. Il se lève avant l'aube et décide de se rendre chez un parent, à près de trente kilomètres de son village. Après une longue course à travers les taillis, il arrive à la route mandarine, y rencontre un groupe de paysans auquel il se joint. Soudain des cavaliers surgissent et crient à la petite troupe de s'arrêter. Notre fugitif se retourne et il aperçoit sept cavaliers. L'un d'eux était vêtu de blanc et chevauchait un cheval blanc : c'était, trait pour trait, l'homme qu'il avait vu en rêve. Fou de peur, il traverse la route et s'enfuit à toutes jambes. On lui ordonne à grands cris de s'arrêter. Il n'écoute pas. Alors, le cavalier vêtu de blanc fouette son cheval, le rattrape et, arrivé en face de lui, lui décoche une flèche en plein cœur : ces sept cavaliers n'étaient autres que des Barbares jürchets²².

Si la croyance aux esprits peut provoquer de tragiques méprises, elle est aussi, à l'occasion, la source de confusions comiques.

Lorsque, dans sa jeunesse, le ministre Lu Anlao était pensionnaire de l'école préfectorale de Caizhou (Henan, Sud-Est), il sortit un soir en cachette avec huit de ses camarades. Ils étaient sur le retour, au milieu de la nuit, quand ils furent pris sous une grosse averse. N'ayant pas de parapluies

et n'osant passer la nuit dehors à cause de la sévérité des règlements de l'école, ils entrèrent dans un cabaret pour y emprunter une grande pièce de toile. La maintenant au-dessus d'eux au moyen de piquets attachés aux quatre coins, ils poursuivirent leur route sous cet abri improvisé. Au moment où ils approchaient du mur de l'école, un soldat du guet, sa torche à la main, les aperçut de loin et les interpella. Effrayés, ils s'éloignèrent à bonne distance et attendirent sans oser avancer. Le soldat revint sur ses pas, puis disparut. Ils en profitèrent pour sauter par-dessus le mur de leur école et restèrent toute la nuit le cœur battant, persuadés que leur escapade avait été découverte et qu'ils allaient être sévèrement réprimandés. Or, le lendemain matin, l'officier du guet fit parvenir le rapport suivant à la préfecture : « La nuit dernière, après la deuxième veille, au moment où une forte pluie s'est abattue sur la ville, les soldats du guet se trouvant en tel lieu, un être étrange est apparu soudain venant de la direction du nord. De forme indistincte, il était plat comme une natte à sa partie supérieure et semblable à des hommes en marche quant à sa partie inférieure. Il avait approximativement vingt à trente pattes. Il s'est approché du mur de l'école, puis il a disparu soudainement. » Du préfet au plus petit employé, personne ne put arriver à identifier cet animal qui fit, dans la région, l'objet de commentaires interminables. Beaucoup conclurent qu'il s'agissait là d'un phénomène tout à fait prodigieux et exposèrent à l'administration qu'il convenait de procéder, dans chaque quartier de la ville, à des cérémonies d'expulsion des calamités pendant trois jours et trois nuits, cérémonies pour lesquelles l'image de la bête serait reproduite afin que des sacrifices lui soient offerts²³.

Les histoires de revenants, de génies, de démons sont la grande majorité dans les recueils d'anecdotes. Il en est pourtant qui ont un caractère moins fantastique, comme la suivante :

A la 7^e lune de l'année 1150, un bateau qui venait de la haute mer aborda dans un petit port de la province du Fujian. Il n'avait pour tout équipage que trois hommes et une femme et portait une cargaison de plusieurs milliers de livres de bois d'aigle. L'un des passagers était un Chinois originaire de

Fuzhou. Parti en mer jadis, il avait fait naufrage et n'avait dû la vie qu'à une poutre de bois qui lui permit d'atteindre une grande île inconnue. Or, ce Chinois aimait à jouer de la flûte et il portait constamment son instrument attaché à sa ceinture. Les insulaires l'ayant mené près de leur roi, il se trouva que ce souverain était lui aussi mélomane et il se réjouit fort de voir une flûte et d'en entendre jouer. Il retint son hôte, le reçut à sa table et lui donna un logis. Par la suite, il en vint même jusqu'à lui offrir l'une de ses filles en mariage. Notre naufragé resta ainsi treize années chez ces gens qui ne comprenaient pas sa langue, mais semblaient avoir deviné qu'il était chinois. Un beau jour, il décida de regagner son pays natal avec son épouse et ses deux compagnons et, au bout de deux mois, il atteignit les côtes du Fujian. La police de l'endroit, pensant avoir affaire à des contrebandiers, envoya des gardes à bord du bateau et le fit amener à la sous-préfecture urbaine de la ville de Fuzhou. C'est alors, dit notre auteur, que j'ai pu voir ce bateau. Il était fait d'un grand tronc d'arbre équarri et n'avait pas d'autre ouverture qu'un trou par lequel on pouvait entrer et sortir. A l'intérieur, se trouvait une niche étroite où vivait la femme. Les deux hommes étaient ses frères. Ils avaient pour vêtement un simple pagne de toile dont ils s'enveloppaient le corps et un bandeau qui maintenait leur chevelure. Ils étaient nu-pieds. Quand on leur offrit à boire, ils s'agenouillèrent, touchèrent le sol de leurs mains en signe de salut et burent leur tasse d'un seul trait. La femme avait les dents blanches comme neige et de très jolis yeux. Cependant, ajoute notre auteur, sa peau était légèrement foncée²⁴.

Moyen d'action et de persuasion, forme d'expression allusive mais efficace, la poésie fait partie en Chine de la vie quotidienne, et, bien qu'elle soit un des arts spécifiques du lettré, elle est l'objet d'une sorte de vénération dans de très larges couches de la société. Même avant la diffusion de l'imprimerie, au IX^e siècle, des copies des œuvres des plus célèbres poètes de l'époque circulaient sur les marchés et servaient à payer les achats d'alcool et de thé. A Hangzhou et dans la ville voisine de Shaoxing, ces poésies avaient été gravées en fac-similé sur des dalles de

pierre, afin que l'on pût en faire des estampages²⁵. A l'époque des Song, les anciens genres poétiques restent cultivés : poèmes réguliers de cinq ou sept caractères d'écriture par vers, longues descriptions lyriques et savantes. Mais, en même temps, la vogue de plus en plus grande de la chanson, de genre mi-populaire et mi-savant, provoqua l'apparition et le développement d'un nouveau genre poétique.

Les poètes en Chine n'ont pas eu à tordre le cou de l'éloquence. Le chinois est naturellement concis et procède, non par liaisons logiques, mais par juxtapositions. Aussi notre langue, mieux faite pour la démonstration et le raisonnement, est-elle très mal adaptée à rendre une poésie aussi dense et allusive que celle de la Chine. Il y a plus : ni le rythme, ni les tons musicaux du chinois, ni la beauté graphique des poèmes ne peuvent être conservés dans une traduction. Mais, puisqu'il faut bien donner quelques exemples, voici des poèmes des XII^e et XIII^e siècles qui aideront peut-être à comprendre la sensibilité poétique de l'époque (le titre de chaque pièce en donne le thème) :

On entend un marchand de poissons et légumes derrière le mur, dans la neige. Son cri exprime une souffrance extrême.

(Le poète, dans sa demeure qu'entoure un mur continu à hauteur d'homme, ne voit pas le personnage qu'il décrit, mais l'imagine d'après son cri modulé et plein de tristesse.)

Il se presse avec ses paniers. Il n'a pas de temps à perdre.

A chaque pas, jusqu'à mi-jambe dans la neige, des glaçons dans la barbe : il a une bonne résistance au froid.

Pas question qu'il reste assis à ne rien faire derrière sa porte.

Passe encore d'endurer le froid. Mais la faim ? Le pourrait-on ?

Sur le même thème :

Que dit sa complainte ? Que le moindre boisseau de riz vaut une fortune. Et son cri est pareil à ceux du moineau gelé, du corbeau affamé.

*Quelles épreuves pour que la vie t'ait mené là !
Mais, au fond de toi, que penses-tu du destin²⁶ ?*

(Fan Chengda, 1126-1193.)

Certains poèmes visent à la satire sociale, comme ceux de Liu Kezhuang (1187-1269) dont le franc-parler causa la disgrâce :

Qu'il est douloureux d'avoir froid

*Il est mauvais sur les frontières le vent d'automne,
Et nos habits, nos pelisses nous semblent minces, à nous soldats de
l'empire.
L'officier des vêtements viendra-t-il enfin ?
Ah ! ces longues nuits avec le froid des cuirasses qui nous empêche de
dormir !
Mais, à la ville, ils sont nombreux les mandarins-bien-au-chaud.
Le soleil est déjà haut dans le ciel que leur porte vermeille n'est pas encore
ouverte.
Une succession de tentures et de rideaux les isole du monde extérieur.
Pris de vin, ils ne savent pas le froid qu'il fait dehors²⁷.*

Les invasions barbares excitèrent chez certains poètes le sentiment national. Aussi, les poèmes d'inspiration patriotique sont-ils assez fréquents dans la littérature chinoise des XII^e et XIII^e siècles.

Inscrit sur le mur d'une auberge de Hangzhou

*Vertes collines et pavillons se cachent les uns derrière les autres.
Quand donc cesseront ces chants et ces danses au lac de l'Ouest ?
Un vent tiède enveloppe les promeneurs, les enivre.
C'est tout simple : ils prennent une capitale pour l'autre²⁸.*

(Lin Sheng, deuxième moitié du XII^e siècle.)

Regards sur la Chine occupée, au bord du Yangzi

*Du haut de cette colline, je regarde couler le fleuve immense.
Devant la salle où je me tiens, quelle tristesse sur ce paysage sans limite !
Comme je souffre de ce qu'aucune montagne ne vienne arrêter mon
regard :
Au sud de la Huai, à perte de vue, tout ce pays, c'est la Chine²⁹.*

(Dai Fugu, fin du XIII^e siècle.)

Visite au palais impérial de Hangzhou, après la conquête mongole

*Partout des herbes folles. Où sont les gardes, les portiers ?
Des âmes rôdent, obscures, au milieu de ces tours, de ces palais à
l'abandon.
Au grand pavillon vont et viennent les hirondelles,
Et la voix des perroquets s'est tue dans les appartements impériaux³⁰.*

(Xie Ao, 1249-1295.)

Contrairement à la poésie régulière, faite pour la lecture et toujours écrite en langue savante, les poèmes composés sur des airs musicaux font largement appel à la langue parlée. Genre difficile, mais dont la vogue n'a cessé de s'affirmer au cours de la dynastie des Song, les pièces chantées ont une métrique irrégulière. Elles sont généralement descriptives, lyriques, et s'inspirent parfois, comme celle que nous citons ici, des mêmes conceptions que la peinture. Impressionnistes, elles cherchent à rendre l'atmosphère particulière d'un instant précis, la fluidité du temps et, par là, la mélancolie de l'existence. La pièce suivante décrit un paysage après la pluie, au soleil couchant. Le spectateur, comme celui des peintures, se dédouble et vagabonde dans l'immense nature :

*Dans l'air frais après la pluie,
Je me tiens debout dans le pavillon près du fleuve.*

*Au loin, brillent des nappes d'eau.
Des montagnes, amoncelées, dressent dans le soir leur masse bleutée.
Mes pensées errent au loin : sur le pont étroit, le sentier couvert,
Dans le village paisible de pêcheurs d'où s'élève sur le tard une fumée
solitaire.
Au soleil couchant, je m'appuie à la balustrade peinte en rouge vif,
Sombre et rempli d'une foule de pensées.
Je n'ai point bu et je suis ivre. Quelle tristesse sans fin !
Les nuages du soir sont partis.
Le vent d'automne est passé.
Mon ami est à mille lieues.
Et je suis resté là tout le jour en vain, figé, à scruter l'horizon³¹.*

(Liu Yong, IX^e siècle.)

Entre la poésie et l'art pictural, la transition est insensible. Le poème accompagne souvent la peinture et lui sert d'illustration en traduisant sur un autre registre ce qu'elle exprime. D'autre part, l'écrivain est généralement habile à manier le pinceau et sait donner à sa graphie une forme esthétique où la fougue, la fantaisie, l'ordre, l'équilibre sont sensibles pour le connaisseur. Il possède déjà la sûreté de trait et la sensibilité visuelle du peintre. Aussi l'histoire de la peinture en Chine ne peut-elle être radicalement séparée de l'histoire des belles-lettres. Leurs destins à l'époque des Song ne manquent d'ailleurs pas d'analogie.

L'industrie de la décoration, l'accroissement très rapide du nombre des amateurs d'art et des collectionneurs, la formation d'une classe de peintres et de calligraphes professionnels, l'apparition d'un commerce des objets d'art et des antiquités, tant de nouveautés ne pouvaient pas rester sans effets et ne pas modifier dans leurs fondements mêmes les conceptions et la condition des arts en Chine à l'époque des Song. Si la continuité paraît évidente depuis l'Antiquité jusqu'aux Song et au-delà, soyons assurés que l'évidence n'est que simple illusion. Non seulement l'analyse prouve que les

techniques et les genres se sont renouvelés à cette époque, mais – et c’est là le plus important – la sensibilité et la vision elle-même se sont entièrement transformées. On en jurerait même sans témoignage.

Un rappel du passé est ici indispensable. Selon une conception ancienne, mais qui ne survit qu’à l’état de traces ou de souvenirs aux XII^e et XIII^e siècles, la peinture est un art quasi magique qui exige l’évocation la plus sensible du réel et doit donner l’apparence de la vie. Le peintre est proche parent du sorcier : il sait recréer les êtres et les choses en en formant une image exacte et leur donner une existence autonome en leur insufflant la vie. Ses paysages fournissent à ceux qui les contemplant l’occasion et les moyens de randonnées extatiques. Le peintre s’efface en tant que créateur, et le spectateur, dédoublé et rapetissé aux dimensions de l’immense nature qui est l’objet de sa contemplation, se trouve emporté et perdu dans le paysage : il est là sur ce sentier de montagne d’où il découvre une succession de pics et de profondes vallées, séjours d’Immortels ; ou encore sur ce pont, dans le vent et dans la neige ; il entend, sur la rive voisine, le cri strident des singes... Aussi, le paysage chinois n’est-il pas vu par un observateur établi en un point fixe. C’est un lieu de promenade aux points de vue divers et changeants. Chaque paysage, que le spectateur parcourt de haut en bas (ou, parfois, sur les rouleaux de l’époque des Song, de droite à gauche), comporte une pluralité de perspectives différentes. Création de mondes surnaturels, où tout est pur et saint, la peinture vise en même temps à une représentation ordonnée du monde : les montagnes y sont en position de suzerain et de vassal, la terre et le ciel, l’ombre et la lumière, le *yin* et le *yang*, principes femelle et mâle, s’y opposent, y alternent et s’y complètent. L’objet d’art lui-même est une sorte de talisman dont la possession est bénéfique.

D’autre part, peinture et calligraphie (car la calligraphie relève des mêmes techniques, et le même pinceau sert pour écrire et pour peindre) sont des ascèses religieuses, des jeux sanctifiants qui procurent la longévité – de même d’ailleurs que la pratique délicate et très difficile de la cithare antique où les moindres détails du jeu sont riches de significations symboliques³².

Ces arts exigent une maîtrise absolue du geste et de tout le corps, une identification parfaite de l'artiste à son objet (d'où, sous les Song encore, la spécialisation des peintres : bambous, chevaux, orchidées, etc.). Mais l'artiste inspiré et parfaitement maître de son art doit peindre dans une sorte de transe et de délire prophétique auxquels l'alcool, la danse, la musique peuvent servir de stimulants. Ce sont là des conditions générales de la création artistique en Chine et qui valent aussi bien pour le poète que pour le peintre.

Comme on le verra, cette alliance de l'inspiration et de la parfaite maîtrise technique se retrouve chez les plus grands peintres de l'époque des Song. Art total parce qu'il intéresse l'homme tout entier, la peinture gardera dans une petite élite d'artistes authentiques le souvenir lointain de ses significations religieuses. Mais les réalités de l'époque ne resteront pas sans effet sur cette conception traditionnelle de la peinture.

Parmi les influences que subirent les arts de l'époque des Song, l'une des plus graves sans doute fut celle de la peinture académique, telle qu'elle était cultivée à Kaifeng. L'empereur Huizong (1101-1126) avait fondé dans cette capitale une académie officielle de peinture et réuni la plus riche collection d'œuvres d'art de toute la Chine. La plus grande partie de ces collections put être transférée à l'Académie impériale de Hangzhou, et le style en faveur à la cour de l'empereur Huizong continua à jouir du même prestige dans la capitale de la Chine du Sud aux XII^e et XIII^e siècles. Les genres favoris y sont les peintures réalistes et minutieuses de fleurs, d'oiseaux, d'animaux domestiques et sauvages.

L'esprit nouveau qui règne dans le domaine littéraire s'est fait également sentir dans les arts picturaux et spécialement à l'Académie ; les réalités les plus humbles et les plus banales sont devenues des sujets de la peinture : herbes et légumes, petits insectes communs tels que criquets ou sauterelles, scènes de la vie de tous les jours (lettrés jouant au double-six, séances de musique, scènes de la rue, enfants dans leurs jeux, etc.), charrettes, ponts et remparts, maisons et palais. Cette peinture de genre, où la technique est plus appréciée que l'inspiration, où l'effet décoratif importe plus que la

signification poétique, est bien la plus répandue aux XII^e et XIII^e siècles. C'est elle qui jouit, en dehors même de l'Académie, du plus large succès. On la rencontre aussi bien chez les familles lettrées qui font collection d'œuvres d'art que chez les marchands parvenus : ces derniers décorent leurs demeures et même leurs boutiques de peintures à la mode et de calligraphies ; les familles riches entretiennent à domicile des peintres de profession spécialisés dans la représentation des orchidées. Il va sans dire que, si dans la peinture de genre qui fait fureur à l'époque il existe de vrais chefs-d'œuvre, la passion indiscrette des riches collectionneurs et la vanité des parvenus se contentent le plus souvent d'une peinture sans âme et sans signification profonde.

Cependant, la passion des collections, si répandue dans les classes riches – rappelons que tout est objet de collection, non seulement les peintures et les calligraphies, mais aussi les pierres étranges, les jades et les vases antiques, les stèles anciennes antérieures à l'ère chrétienne³³... –, devait avoir des effets salutaires : elle a développé le sens critique chez beaucoup d'amateurs cultivés. Certains se plaignent des attributions abusives de tableaux sans valeur à des peintres célèbres et savent reconnaître à leur facture les œuvres des maîtres et des écoles de la peinture ancienne. Malgré la pratique si générale des copies d'œuvres célèbres, l'idée que chaque grand artiste est doué d'une personnalité particulière se fait jour.

Suivant les exigences de l'époque, les peintures de fleurs, d'animaux, et plus encore celles de paysages, doivent fixer et évoquer l'atmosphère d'un instant précis, chercher à rendre la qualité de l'air et même, pourrait-on dire, sa température. C'est en particulier à l'exactitude de cette notation qu'on reconnaît une bonne peinture. Un écrivain rapporte l'anecdote suivante : un amateur avait acquis une œuvre ancienne représentant des pivoines et un chat. Cependant, il doutait qu'elle eût une réelle valeur quand, un jour, l'un de ses proches s'écria à la vue de cette peinture : « Mais ce sont là des pivoines à midi juste ! — A quoi vois-tu cela ? — Les pétales sont étalés,

et leur teinte est mate. D'autre part, les pupilles du chat sont comme un fil : deux indices qui prouvent qu'il est midi³⁴. »

La peinture de genre à fins décoratives a provoqué d'autre part une réaction : les œuvres réalistes mais sans inspiration et sans vie sont condamnées catégoriquement dans certains milieux de puristes raffinés chez lesquels se développe au contraire une peinture d'un style entièrement nouveau. La simplification et le dépouillement y sont poussés à l'extrême ; quelques traits suffisent à évoquer un paysage grandiose dont les lointains se perdent dans la brume. L'essentiel pour les peintres les plus exigeants de l'époque est de saisir l'âme des choses par une intuition analogue à celle du mystique et de savoir donner aux paysages une profondeur spirituelle. La représentation des paysages s'est laïcisée en même temps qu'elle s'enrichissait de préoccupations philosophiques : celles-là mêmes que l'on retrouve chez les penseurs de l'époque. Ce ne sont plus des sites célèbres, séjours d'Immortels, qui servent de sujets aux grands peintres de l'époque Song, mais la nature même dans sa généralité. Que ce renouveau puisse être interprété en partie comme une réaction contre les formes commercialisées de l'art, on en a la preuve dans l'horreur que suscite dans la petite élite des peintres inspirés tout ce qui pourrait être considéré comme vulgaire³⁵.

1. Cf. A. SMITH, *Village Life in China*, 1899 ; J. GERNET, *Aspects économiques du bouddhisme...*, Saïgon, 1956.

2. *MLL*, XIX, 4, p. 299-300.

3. *MLL*, XVI, 1, p. 262.

4. *Dongjing menghua lu*, V, 2, p. 29-30 ; *Ducheng jisheng* 7, p. 95-98 ; *MLL*, XIX, 2, p. 298 et XX, 3, p. 308-310 ; *Wulin jiushi*, VI, 2, p. 440-441.

5. R. H. VAN GULIK, *T'ang yin pi shih*, p. 82.

6. *MLL*, XX, 6, p. 312-313.

7. *MLL*, XX, 4, p. 310-311.

8. *L'Art de la Chine des Song*, catalogue édité par le musée Cernuschi, Paris, 1956 ; R. RUHLMANN, « Les jeux et le théâtre au temps des Song ».

9. *Guixin zazhi, hou*, § 34.

10. *MLL*, XX, 5, p. 312.

11. *MLL*, XIX, 5, p. 300-301.
12. *Wulin jiushi*, IV, 2, p. 392-408 et VI, 12, p. 453-466.
13. R. RUHLMANN, *op. cit.*
14. L'invention du papier était une condition préalable à l'invention de l'imprimerie. En usage dès le 1^{er} siècle de notre ère, le papier chinois était fait le plus souvent de chanvre, de bambou ou de l'écorce d'un mûrier spécial (*Broussonetia papyrifera*). Sur l'un des plus beaux papiers de l'époque Song, celui qui est produit à Wenzhou (côte sud du Zhejiang), cf. *Sanliuxian zazhi*, *Shuofu*, XXIV, f^o 7 a.
15. Sur l'histoire de l'imprimerie en Chine, P. PELLLOT, *Les Débuts de l'imprimerie en Chine*, *Œuvres posthumes*, IV, Paris, 1953, et T. CARTER, *The Invention of Printing in China*, 2^e édition, New York, 1955.
16. Des anecdotes révèlent que les lettrés de l'époque Song se ruinaient en achats de livres imprimés. Cf. *Fuzhanglu*, *Shuofu*, XXXIV, f^o 3 b-4 a.
17. Une monographie sur les oranges de Wenzhou (Zhejiang), le *Julu* de HAN Yen-tche, a été traduite par M. J. HAGERTY dans le *T'oung pao*, XXII, 1, mars 1923.
18. *Wulei xianggan* de SU Dongpo, *Shuofu*, XXII.
19. M. KALTENMARK, « Littérature chinoise », in *Histoire des littératures*, vol. I, collection de la Pléiade, Paris, 1955, p. 1237-1241. FENG Youlan, *A History of Chinese Philosophy*, II, p. 434 sq.
20. M. KALTENMARK, *loc. cit.*, p. 1235-1237.
21. *Yijianzhi*, yi 17, 4^e anecdote.
22. *Yijianzhi*, jia 1, 4^e anecdote.
23. *Yijianzhi*, bing 13, 14^e anecdote.
24. *Yijianzhi*, yi 8, 9^e anecdote.
25. P. PELLLOT, *op. cit.*
26. *Songshixuan* (choix des poèmes réguliers de l'époque des Song), Shanghai, 1957, p. 94.
27. *Ibid.*, p. 104-105.
28. *Ibid.*, p. 100.
29. *Ibid.*
30. *Ibid.*
31. *Tang Song mingjia cixuan*, Shanghai, 1957, p. 81. Sur l'histoire de la poésie chinoise à l'époque Song, voir M. KALTENMARK, *op. cit.*, p. 1227-1235.
32. Voir l'étude de R. H. VAN GULIK, *The Lore of the Chinese Lute*, Tôkyô, 1940.
33. Sur le commerce des stèles d'époque Qin (fin du III^e siècle avant notre ère) et Han (206 avant notre ère – 220 après) provenant de la région de l'actuel Xi'an au Shaanxi, cf. *Qingbo zazhi*, *Shuofu*, XXII, f^o 4 a-b, et *Fuzhanglu*, *Shuofu*, XXXIV, f^o 7 b.

34. *Yujiaji* de HUANGFU Mou, *Shuofu*, XXXII.
35. Pour un exposé général sur l'histoire de la peinture en Chine, voir L. SICKMAN et A. SOPER, *The Art and Architecture of China*, 1956.

PORTRAIT MORAL

Des rapports subtils unissent modes de vie et modes de pensée : c'est là sans doute la raison secrète de l'intérêt que suscite l'histoire des hommes et de leur vie quotidienne. Des mœurs et coutumes, c'est un type d'expérience humaine et une psychologie originale qui se dégagent. A vrai dire, cette expérience et cette psychologie, on les devine plutôt qu'on ne parvient à les formuler. Mais, puisque nous voici parvenus au terme, peut-être pourrions-nous essayer de tracer le portrait moral du Chinois du XIII^e siècle ou, plus exactement, celui du citadin des hautes classes, car c'est lui qui nous est le mieux connu. D'ailleurs, certains traits de son caractère n'ont pu apparaître ici que de façon fugitive. C'est le moment de les souligner.

Il est clair que le type humain qui apparaît au travers des anecdotes et des menus faits recueillis au cours de cette étude est un produit spécifique de la vie urbaine dans les grandes agglomérations de la Chine du Sud-Est. Mais ce caractère de citadin ne suffit pas à le définir : les traditions, aussi bien que l'époque et le milieu, orientent le comportement et elles s'imposent d'autant plus que leur poids n'est généralement pas senti. Ainsi, chez l'habitant des grandes villes chinoises du XIII^e siècle, on distingue, à la fois, certains traits de caractère qui lui sont particuliers et certaines tendances qui semblent permanentes et communes aux Chinois de différentes époques.

La forme d'Etat politique qui s'est ébauchée en Chine à partir du III^e siècle avant notre ère n'est peut-être pas sans lien avec les conceptions et les attitudes les plus manifestes de l'homme chinois. L'ordre qui règne dans la Chine impériale est un *ordre moral* qu'un Etat autocratique a su imposer de proche en proche jusque dans ces plus petites unités sociales que constituent les familles. L'indistinction entre l'homme privé et l'homme public, entre les devoirs familiaux et les devoirs civiques, tel est le fondement de la conception chinoise du gouvernement : morale et politique ne font qu'un.

Là où règnent l'accord des consciences, le respect des parents, des aînés et des supérieurs, là où l'individu est parfaitement intégré à son groupe, la contrainte n'est plus nécessaire et, par suite, une certaine autonomie peut être laissée aux unités régionales, villageoises et familiales.

A vrai dire, l'immensité de l'empire rend nécessaire cette relative liberté et l'on peut dire que les Chinois ont su découvrir le moyen de gouverner la plus grande masse humaine avec le minimum d'intervention directe : c'est de façon concrète, au niveau des plus petits groupements sociaux, que doit régner l'ordre. Or, il semble bien que cette forme si originale d'Etat politique ait eu des répercussions sur la conception chinoise de l'homme et du monde. L'ordre du monde est le résultat d'un ensemble d'adaptations spontanées. Tout est affaire d'exemple, d'influence, non pas de loi. Il n'y a point de loi dans la nature, car la nature elle-même agit par contagion. Ainsi s'expliquent les différences de tempéraments que l'on constate entre les hommes. Les habitants de la Chine du Nord, où domine l'élément Terre, sont solides, sincères, fidèles à leur parole, mais un peu lents d'esprit. Ceux du Sud, au contraire, où domine l'élément Eau, sont vifs, habiles, pleins d'astuce, mais en même temps volontiers légers et superficiels¹. Ainsi, chaque être est naturellement à sa place dans l'univers. Une harmonie concrète règne entre l'homme et le cosmos. Elle est faite d'une multitude de correspondances et s'exprime aussi bien dans les conceptions physiologiques, la cosmologie, les arts, les techniques, la divination, que dans les règles qui régissent les rapports sociaux et les comportements imposés par la morale. Aussi l'homme n'est-il le siège d'aucun conflit intérieur. Il n'est pas à mi-chemin entre le divin et le bestial. Seuls des problèmes humains se posent à lui : rien n'est plus étranger au génie chinois que l'inquiétude et l'angoisse métaphysiques.

Sans doute l'idée que la nature humaine a besoin d'être éduquée, que le dressage est nécessaire est-elle généralement partagée. Mais plus souvent encore sont exaltés les bienfaits du naturel et de l'adaptation spontanée des êtres à leur milieu. Tous les hommes sont capables de bons sentiments. Tous possèdent les germes de cette bonté naturelle que l'on rencontre même chez

les animaux. Dans la campagne, près de Hangzhou, se trouve un lieu dit le Tombeau du Bon Chien et, à proximité de cet endroit, un pont nommé le pont du Bon Chien. En 1275, les vieillards de la ville racontaient encore qu'autrefois un homme dont les vêtements étaient en flammes avait été sauvé par son chien qui eut la présence d'esprit de se tremper dans l'eau et d'asperger son maître. Lorsque le chien mourut, les paysans enterrèrent cette brave bête à cet endroit et nommèrent ainsi le pont en souvenir de sa fidélité². Seuls de mauvais exemples et les excès de misère peuvent altérer le bon naturel de chacun. Mais, s'il ne souffre ni de la faim ni du froid et s'il est encouragé au bien, l'homme agira conformément à la morale.

Tolérance et foi en l'homme qui procèdent d'une croyance bien assise dans les vertus de la vie en société, telles sont les tendances morales les plus évidentes des Chinois. Mais ces tendances sont en rapport avec une représentation du monde qui forme un système si bien agencé qu'elle exclut la notion de progrès. Elle est faite d'équilibres et non pas de contradictions. Aussi l'action humaine n'apparaît-elle pas dans la Chine impériale sous les mêmes aspects qu'en Occident : dès qu'elle ne s'inspire plus de la tradition, dès qu'elle est originale et indépendante, elle est sentie comme désordre.

Cependant, au goût de l'ordre, de l'équilibre, du positif, à la foi dans les bienfaits de la vie sociale s'opposent des tendances anarchisantes et mystiques. Il y a tout un côté sombre, lunatique et morbide du tempérament chinois. Fort mal connu, il n'est que l'envers et la contrepartie d'une sociabilité, d'une confiance en l'homme et d'un enjouement manifestes. Bien des faits témoignent d'un désir pathologique d'annihilation de la personne. Dans certaines sectes religieuses auxquelles nous n'avons que des allusions, les pratiques de magie noire semblent satisfaire un goût sadique pour les spectacles les plus horribles. D'autres sont animées par un fanatisme triste et destructeur. La macération y est poussée à ses extrêmes, jusqu'aux automutilations et aux suicides. Des techniques traditionnelles de transe et de possession y sont couramment cultivées. Sous-alimentation et pratiques sexuelles, conçues sous la forme d'une diététique et d'hygiène sanctifiantes, ont pour résultat des états de surtension passagère ou un

déséquilibre nerveux permanent qui prédisposent aux crises d'enthousiasme mystique. La Chine est un pays d'illuminés, de saints et de prophètes. Mais les techniques de dépersonnalisation y sont en fait beaucoup plus largement pratiquées qu'on ne l'imagine : dans les classes populaires, elles visent très fréquemment à satisfaire certains besoins religieux ; elles servent, dans les milieux lettrés, à favoriser l'inspiration artistique. Le délire extatique est nécessaire au calligraphe ou au poète le plus maître de son art. Mysticisme religieux et intuition esthétique, telles sont les deux formes de la déraison chinoise.

La vie urbaine a eu pour effet d'infléchir les tendances générales qui viennent d'être indiquées. Le citadin des hautes classes au XIII^e siècle est doué d'un tempérament nerveux, et, par sa sensibilité extrême à la mode, par son goût de la mise en scène et du mélodrame, il paraît même efféminé. La recherche inlassable du plaisir, l'abus de l'alcool et les excès sexuels ont émoussé son énergie et développé le côté velléitaire de son tempérament. Chez lui, le mot et l'attitude sont très souvent des substituts de l'action. Ainsi s'expliquent son caractère fanfaron et ses inconséquences. Vers 1275, un préfet de la région de Nankin avait fait poser de grands panneaux aux limites de sa circonscription. « Si les cavaliers du Nord arrivent, y lisait-on, je suis prêt à mourir plutôt que de fuir. » Quand les Mongols furent là, on ne trouva plus trace de ce héros : il s'était mis à l'abri. Un plaisantin changea alors quelques caractères d'écriture sur les panneaux et la déclaration se terminait par ces mots : « Si je ne peux les vaincre, je m'enfuirai³. »

Plus encore que ses ancêtres, le Chinois du XIII^e siècle paraît sentimental et romantique. Il semble miné par une tristesse existentielle, un spleen de tréfonds qui s'expriment dans ses œuvres d'art. La fuite du temps, les échecs, les déchéances, la douleur des séparations sont des thèmes fréquents de sa poésie, mais il ne trouve pas, comme celui de l'époque des Tang, un contrepoids à cette mélancolie foncière dans l'action.

En revanche, il fait preuve d'une curiosité et d'une ouverture d'esprit qui étaient inconnues quelques siècles auparavant. Sa liberté de mœurs aurait fait scandale sous les Tang. Par sa courtoisie, son humour, son goût de la vie sociale et de la conversation, il est un des types humains les plus raffinés qu'ait produits la civilisation chinoise. De l'histoire de sa vie quotidienne se dégage une impression générale de discipline spontanée, de gaieté et de gentillesse. Il montre en tout un vif sentiment de la nuance. A Hangzhou, on se garderait bien de prononcer le mot de « canard ». Pourquoi ? En arrivant dans cette ville, les réfugiés du Nord crurent que ce terme était interdit pour cette étrange raison : si chaud qu'il soit, le bouillon de canard passe pour ne pas émettre de fumée. Mais ils apprirent bientôt le vrai motif de cet usage : les canes ne peuvent avoir d'œufs avec un seul mâle, et il leur en faut au moins deux ou trois. Parler de canard à son vis-à-vis, ce serait faire une allusion désobligeante à sa vie conjugale⁴.

Le Chinois du XIII^e siècle paraît plus libre d'allure, moins guindé que celui de l'époque des Tang. Sa politesse n'est pas feinte : elle ne se résume pas en effet dans un code purement formel, dans des rites ; au contraire, toute sa vie sociale, fondée sur des échanges de présents et de services, est imprégnée de chaleur humaine et de sympathie. Sa bienveillance s'étend même aux étrangers. « Ils traitent avec cordialité les étrangers qui viennent à eux pour leurs affaires, dit Marco Polo, les accueillent volontiers sous leur toit, leur font mille prévenances et, tant qu'ils peuvent, leur fournissent aide et conseil dans leurs affaires⁵. »

Il aime à plaisanter et il existe un humour spécifiquement chinois qui fait volontiers appel aux calembours et aux jeux de mots : c'est à l'époque des Song qu'on commence à avoir sur ce genre d'humour le plus grand nombre de témoignages. C'est une moquerie sans méchanceté qui s'exerce parfois aux dépens des habitants de la région voisine, car le vif attachement des Chinois à leur pays natal va de pair avec un mépris amusé pour les coutumes des provinces limitrophes. Les citadins de Kaifeng se moquaient de la gaucherie et du patois des paysans du Shandong et du Hebei. Les gens des plaines de Chengdu, au Sichuan occidental, tournaient en ridicule les

habitants des régions montagneuses du Sichuan oriental⁶. A Shaoxing, sur la rive sud de l'estuaire du Zhejiang, poissons et bois de chauffage sont rares malgré le grand nombre des lacs et des cours d'eau, et malgré la nature montagneuse de la région. Aussi un dicton qui avait cours à Hangzhou déclarait-il : « (A Shaoxing) il y a des montagnes, mais il n'y a pas de bois ; il y a de l'eau, mais il n'y a pas de poissons ; il y a des hommes, mais il n'y a pas de loyauté. » Ce dicton avait le don d'irriter les gens de Shaoxing, et à peine en prononçait-on devant eux les premiers mots qu'ils entraient en fureur⁷.

Cet homme chinois nous paraît si humain par ses contradictions, par ses excès, si proche de nous, si familier que pour un peu nous oublierions tout ce qui nous en distingue : sa conception de l'homme et du monde, ses aspirations, les cheminements propres à sa pensée, sa sensibilité particulière – en un mot, tout ce qu'il porte en lui de sa civilisation.

1. *Jile bian, Shuofu*, XXVII, f° 4 a.

2. *MLL*, XVIII, 3, p. 290.

3. *Guixin zazhi, xu B*, § 31.

4. *Jile bian, Shuofu*, XXVII, f° 19 b.

5. *MP*, III, p. 87. La sympathie à l'égard des étrangers est mêlée de curiosité. « Chaque fois qu'il m'est arrivé de visiter une de leurs villes, dit le voyageur arabe Ibn Batuta au début du XIV^e siècle, et que j'y suis retourné par la suite, j'ai toujours trouvé des dessins me représentant, moi et mes compagnons, tracés sur les murs ou bien exposés dans les bazars. » Ces dessins faits au pied levé pouvaient servir le cas échéant à des identifications policières. Cf. YULE et CORDIER, *Cathay and the Way thither*, IV, p. 114.

6. *Nanbu xinshu, Shuofu*, XXVI, f° 3 a-b.

7. *Jile bian, Shuofu*, XXVII, f° 3 b.

La version papier de cet ouvrage a été achevée d'imprimer par France Quercy à Mercuès

Dépôt légal : août 2007

La version ePub a été réalisée par ePage le 29 février 2012, en partenariat avec le Centre National du Livre